

MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE

---

# « J'ai soif »



*Jn 19, 28*

ENTRETIENS  
SUR LA SAGESSE DE LA CROIX

SAINT-PAUL



« J'AI SOIF »



Marie-Dominique PHILIPPE

# « J'AI SOIF »

Jn 19, 28

ENTRETIENS

SUR LA SAGESSE DE LA CROIX



Éditions SAINT-PAUL, VERSAILLES  
1996

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
réservés pour tous les pays.

© 1996, Éditions SAINT-PAUL  
3, rue Porte de Buc – BP 652  
78006 Versailles Cedex  
ISBN 2 85049 680 4

## DU MÊME AUTEUR

*Les trois sagesse*s. Entretiens avec Frédéric Lenoir. Éditions Fayard (collection « Aletheia ») 1994.

### Ouvrages de philosophie

*Introduction à la philosophie d'Aristote*, Éditions universitaires, Paris 1991.

*Une Philosophie de l'être est-elle encore possible ?* 5 fascicules :

I. *Signification de la métaphysique*. – II. *Signification de l'Être*. – III. *Le Problème de l'ens et de l'esse (Avicenne et saint Thomas)*. – V. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty)*. – V. *Le Problème de l'être chez certains thomistes contemporains*. Téqui, Paris 1975.

*Philosophie de l'art*, 2 tomes, Éditions universitaires, 2<sup>e</sup> éd. 1991 et 1994.

*L'être. Essai de philosophie première*, deux tomes (le second en 2 volumes).

(Prix Bordin de l'Académie française), Téqui, Paris 1972-1974.

*De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse*, Téqui, Paris 1977. Un tome accompagné de 3 volumes de topique historique :

I. *Philosophie grecque et traditions religieuses*, Téqui 1977. – II. *Philosophie et foi*, Téqui 1978. – III. *Philosophie moderne et contemporaine* (à paraître).

*Lettre à un ami. Itinéraire philosophique*, Éditions universitaires, 2<sup>e</sup> éd. Paris 1992.

*Le manteau du mathématicien*, Entretiens avec Jacques Vauthier, Mame-Éd. universitaires, Paris 1993.

*De l'amour*, Mame, Paris 1993.

### Ouvrages de théologie spirituelle

*Le mystère de l'amitié divine*, Luff-Egloff, Paris 1949. (épuisé)

*Un seul Dieu tu adoreras* (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard, Paris 1958 (réimprimé\*).

*Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne*, La Colombe, Paris 1958 (réimprimé\*).

*Mystères de miséricorde* : 1. *L'Immaculée Conception*. – 2. *La Présentation de Marie*. – 3. *L'Annonciation*. Saint-Paul, Fribourg 1958 et 1960.

*Saint Thomas docteur, témoin de Jésus*, 2<sup>e</sup> éd., Saint-Paul, Fribourg-Paris 1992.

*Mystère du Corps mystique du Christ*, La Colombe, Paris 1960. (épuisé)

*Analyse théologique de la Règle de saint Benoît*, La Colombe, Paris 1961. (épuisé)

*La symbolique de la messe*, La Colombe, Paris 1961. (épuisé)

*Le mystère de l'Église*. Dialogue entre M.-D. Philippe, op., et Albert Finet (« Verse et controverse », 3), Beauchesne, Paris 1967.

*Le mystère du Christ crucifié et glorifié* (« Sources de spiritualité », 17), Alsatia, Colmar-Paris 1968. (épuisé, 2<sup>e</sup> édition en préparation)

*L'Étoile du matin*. Entretiens sur la Vierge Marie, Le Sarment-Fayard, Paris 1989.

*Suivre l'Agneau* (2<sup>e</sup> éd.). Saint-Paul 1995.

### Ouvrages de pédagogie familiale

*Questions disputées*, Beauchesne, Paris 1972.

*Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille*, Le Sarment-Fayard, Paris 1987.

\* Cet ouvrage est disponible à Notre-Dame de Rimont, 71390 Fleury.



*À notre chère Mère Teresa,  
en signe d'une très profonde unité dans  
le Cœur de Jésus et celui de Marie*



## AVANT-PROPOS

Depuis de nombreuses années<sup>1</sup> le Saint-Père, inlassablement, incite les chrétiens à raviver leur espérance afin que l'Église entière vive « les dernières années de ce vingtième siècle de la Rédemption dans un esprit d'Avent renouvelé »<sup>2</sup> ; et il ne cesse de nous rappeler que « toute la vie chrétienne est comme un grand pèlerinage vers la maison du Père »<sup>3</sup>.

Et chaque fois que nous participons à l'Eucharistie, l'Église, depuis le Concile, nous fait crier vers Jésus : « Nous attendons ta venue dans la gloire », ou : « Et nous attendons que tu viennes », ou, comme au terme de l'Apocalypse : « Viens, Seigneur Jésus ! ».

Qui nous aidera à vivre ce nouvel Avent, à « aller à la rencontre du Seigneur qui vient », si ce n'est la Vierge Marie, qui « avança dans son pèlerinage de foi en gardant fidèlement l'union avec son Fils jusqu'à la Croix »<sup>4</sup> ? Qui nous aidera à « nous préparer à ce Jubilé dans l'Esprit Saint »<sup>5</sup>, si ce n'est elle ? Qui nous aidera à aller « du Christ et par le Christ, dans l'Esprit Saint, vers le Père »<sup>6</sup> ?

---

1. En fait, dès le début de son pontificat : voir l'Encyclique *Redemptor hominis*, § 1.

2. Solennité de l'Épiphanie du Seigneur, 1983. Cf. Encyclique *Dominum et vivificantem*, § 54 : « Toute la vie de l'Église, telle qu'elle se manifestera dans le grand Jubilé, signifie aller à la rencontre du Dieu invisible, à la rencontre de l'Esprit qui donne la vie. »

3. Lettre apostolique *Tertio millennio adveniente*, § 49.

4. Encyclique *Redemptoris Mater*, § 2 (*Lumen gentium*, § 58).

5. *Dominum et vivificantem*, § 66.

6. *Tertio millennio adveniente*, § 55. « La célébration jubilaire met en œuvre et anticipe en même temps le but et l'accomplissement de la vie du chrétien et de l'Église en Dieu un et trine » (*ibid.*).

Dans le désir de répondre pleinement à l'appel du Saint-Père, il nous a semblé bon de rassembler quelques enseignements ou prédications du père Marie-Dominique Philippe sur la « sagesse de la Croix »<sup>7</sup>, et en particulier sur le mystère du cri de soif du Christ.

Ce cri de Jésus crucifié, qui retentissait si profondément dans le cœur de Thérèse de l'Enfant-Jésus<sup>8</sup>, figure au-dessus du crucifix dans toutes les chapelles des Missionnaires de la Charité, pour rappeler à tous et toutes ce que Mère Teresa a inscrit dans leurs constitutions : « Notre but est d'étancher la soif infinie de Jésus-Christ sur la Croix pour l'amour des âmes ».

Dès son point de départ, la Communauté Saint-Jean s'est sentie en profonde communion avec Mère Teresa, et la Providence a permis que des liens explicites et concrets se tissent puisque, depuis le séjour d'un frère à Calcutta en 1988, plusieurs autres frères sont entrés en relation avec les Missionnaires de la Charité et leur ont prêché des retraites ou fait des sessions aux U.S.A., en Amérique Centrale et Amérique du Sud, aux Philippines, en Afrique, en Albanie, à Riga, en Lituanie, en France...

C'est donc premièrement à l'intention des Missionnaires de la Charité qu'ont été rassemblés ces quelques enseignements du père Marie-Dominique Philippe. Mais c'est aussi, bien sûr, pour tous ceux qui désirent marcher « à la lumière de l'Évangile de Jean », cette « lumière qui illumine l'Église sur tout le globe terrestre »<sup>9</sup>.

Les pages qui suivent n'ont pas été écrites par l'auteur. Il s'agit de conférences transcrites, qui n'étaient pas destinées à constituer un tout ; il y a donc des répétitions. Nous avons essayé d'éviter qu'il y en ait trop, mais il fallait aussi veiller à garder l'unité de chaque prédication ou enseignement. Chacun d'eux aborde le même mystère sous un angle différent – mais le mystère reste le même ! Le père Philippe aime à dire que lorsqu'on visite une petite église romane, on n'en saisit vraiment la

7. Voir 1 Co, ch. 1 et 2.

8. *Histoire d'une âme*, Ms A (*Œuvres complètes*, DDB 1992, p. 143) : « Le cri de Jésus sur la Croix retentissait continuellement dans mon cœur : "J'ai soif !" Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive... Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé et je me sentais moi-même dévorée de la soif des âmes... ». Cf. les armoiries de Thérèse : « Thérèse (...) n'a qu'un désir ici-bas : (...) étancher la soif ardente qu'Il ressentit pendant sa passion » (*op. cit.*, p. 214). *Prières*, 12 : « Comprenant que la soif qui nous consume est une soif d'Amour, nous voudrions pour vous désaltérer posséder un Amour infini... » (pp. 969-970).

9. JEAN PAUL II, Homélie du 29 juin 1995 (*Documentation Catholique* n° 2121, p. 731).

beauté qu'en la regardant sous tous les angles possibles... C'est un peu le but de ce recueil : essayer d'approcher, autant que nous le pouvons, un mystère qui est le cœur même de notre vie chrétienne, en même temps que le secret de la joie la plus profonde.

Un frère de saint Jean

N.B. Nous avons cru bon de renvoyer, en note, à divers écrits où l'auteur traite plus longuement, ou de façon plus précise, telle ou telle question abordée ici. Nous avons aussi, parfois, renvoyé aux saints (théologiens et mystiques) auxquels l'auteur aime à se référer.



## PROLOGUE

Au terme de l'Évangile de Jean – le disciple qui a reposé sa tête sur le cœur de Jésus à la Cène, qui a reçu Marie à la Croix et qui est témoin du coup de lance –, il y a deux grands aspects qu'il ne faut jamais séparer et qui achèvent toute la Révélation : le cri de soif et la blessure du cœur. Et c'est à partir de là que Jean découvre que « Dieu est Amour »<sup>1</sup>. Jésus, dans l'Évangile, ne l'a pas dit : il laisse Jean le dire. Dieu trois fois saint est Amour, il est Amour en lui-même, dans son mystère trinitaire, et c'est ce mystère de Dieu-Amour qui est l'ultime explication théologique du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption. C'est parce que Dieu est Amour qu'il a voulu s'incarner ; c'est parce que Dieu est Amour qu'il a voulu mourir sur la Croix pour, dans un seul acte, glorifier le Père et nous sauver.

Cette ultime lumière sur le mystère de l'Incarnation rédemptrice se concrétise en quelque sorte, et nous est donnée, par le cri de soif et la blessure du cœur, par une parole et par un geste. Le cri de soif exprime que Jésus va « jusqu'au bout » de l'amour<sup>2</sup>, et la blessure du cœur manifeste d'une façon visible, tangible, cette soif d'amour, cette soif d'aimer le Père et d'aimer Marie – et donc de nous aimer.

Ce cri et ce geste ne peuvent pas se comprendre de l'extérieur : l'amour ne se comprend que par l'amour, il ne se comprend que de l'intérieur. Il nous faut donc contempler ce mystère ultime et nous laisser attirer par lui : « Une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi »<sup>3</sup>.

---

1. 1 Jn 4, 8.

2. Cf. Jn 13, 1.

3. Jn 12, 32.



## SOMMAIRE

### AVANT-PROPOS

#### Prologue

I. L'AVANT DE LA RÉSURRECTION .....	17
Le don de Marie à Jean .....	21
Le cri de soif .....	26
L'ordre des sept paroles .....	28
II. LE DÉSERT DE LA CROIX .....	31
La solitude de Marie .....	31
Unique pour Dieu .....	34
Jésus peut-il offrir plus que sa propre vie ? .....	36
La liberté de Jésus à la Croix .....	39
Le cri de soif révèle la paternité .....	42
Au-delà de l'obéissance .....	46
III. LE CRI ET LA BLESSURE .....	51
Les trois initiatives .....	51
Le cri de soif .....	52
« Donne-moi à boire » .....	53
Parole et geste .....	57
Dévotion et contemplation .....	59
Le coup de lance .....	61
L'Esprit rend témoignage .....	63

IV. LA SAGESSE DE LA CROIX .....	69
Le silence de l'amour .....	70
« La sagesse se communique sans envie » .....	71
La sagesse de la Croix .....	74
Sagesse de la Croix et charité fraternelle .....	79
V. LE PAIN ET LE VIN .....	83
Vivre du mystère de l'Eucharistie .....	83
L'eau, le sang et l'Esprit .....	86
Le geste, plus que la parole, exprime l'amour .....	88
Le geste du lavement des pieds .....	88
Le pain .....	90
Pourquoi ce testament ? .....	90
Le symbolisme du pain .....	92
Le symbolisme du vin .....	97
L'Eucharistie et l'Esprit Saint .....	99
L'éducation de l'Esprit Saint .....	100
L'adoration en esprit et en vérité .....	102
Le travail .....	105
La remise de tout au Père .....	109
L'Eucharistie et la parole de Dieu .....	110
L'Eucharistie, don substantiel de l'amour .....	111
Le Père donne le pain .....	112
La mère demande le vin .....	116
La moisson et la vendange .....	117
La coupe que Jésus doit boire .....	119
L'amour demande à surabonder .....	121
La surabondance est nécessaire .....	123
Marie a besoin de l'Eucharistie .....	124
VI. UN SEUL AMOUR .....	125
Contemplation, charité fraternelle et vie apostolique .....	126
La blessure du cœur et la charité fraternelle .....	126
Le don de sagesse .....	129
La vulnérabilité de l'amour .....	130
L'unité des deux commandements .....	133
La nouvelle Alliance .....	134
Théologie mystique et charité fraternelle .....	137
Marie et Jean .....	139

VII. « ABBA ! » .....	141
L'adieu de Jésus à Marie .....	141
« Elle est vierge, elle est mère, elle est vierge » .....	142
Virginité et contemplation .....	144
VIII. « JE LEUR AI DONNÉ LA GLOIRE QUE TU M'AS DONNÉE » .....	147
Le Paraclet .....	147
La Pentecôte d'amour .....	155
IX. « JE VAIS VERS LE PÈRE » .....	163
Le cri de soif de l'Église .....	164
Le viatique de Marie .....	165
Le silence du don substantiel .....	167
Le testament de Marie .....	168
Le <i>Vado ad Patrem</i> et l'Eucharistie .....	170
X. « POUR QUE MA JOIE SOIT EN VOUS » .....	179
Qu'est-ce que la joie ? .....	179
Les mystères du Rosaire .....	183
La joie de la Croix .....	186
Marie, « Cause de notre joie » .....	190
La joie du Christ .....	193
La demande du Père .....	198
La joie de Marie .....	200
Les noces de l'Agneau .....	201

### **ANNEXE : Homélie**

1. Jésus a soif de notre amour .....	209
2. Le sacerdoce de Jean .....	212
3. Le sacerdoce du Christ et la Compassion .....	216
4. Charité fraternelle et contemplation .....	219
5. S'offrir jusqu'au bout grâce à Marie .....	223

6. S'offrir en victime d'holocauste à l'amour du Père . . . . .	226
7. Thérèse et la vie religieuse dans le renouveau de l'Église . .	230
8. Martyre et vie religieuse (1) . . . . .	234
9. Martyre et vie religieuse (2) . . . . .	237
10. Jésus donne tout : donnons tout . . . . .	240
11. Martyre et retour du Christ . . . . .	243
12. « Nous attendons ta venue dans la gloire » . . . . .	246
13. Le Sépulcre et la Résurrection . . . . .	250
14. « Je suis la Résurrection. » . . . . .	254
15. La victoire de l'amour . . . . .	257
16. « Il reviendra. » . . . . .	260
17. La joie du cœur de Marie . . . . .	263
18. La joie de savoir Jésus auprès du Père . . . . .	267
19. La joie du Fils bien-aimé . . . . .	269
20. Jésus nous donne sa propre joie . . . . .	272
21. Joie et action de grâces . . . . .	275

LISTE DES OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS . . . . .	279
--	-----

# I

## L'AVENT DE LA RÉSURRECTION

Les sept dernières paroles de Jésus, les sept paroles prononcées sur la Croix, sont en premier lieu pour Marie, et nous devons en vivre grâce à elle et en elle. Dans l'abandon total qu'elle vit pendant le temps du Sépulcre, ces sept paroles sont sa seule lumière, et elles sont la seule lumière que nous ayons pour entrer dans le silence de Marie espérant la Résurrection. Or le temps qu'il nous reste à vivre jusqu'au retour de Jésus n'est-il pas comme un grand samedi saint, au cours duquel il nous est demandé de hâter ce retour ? Le chrétien n'est-il pas celui qui, dans sa foi et son espérance, vit *déjà* la vie éternelle ? Et l'Église (et donc chacun de nous) n'est-elle pas l'Épousée qui, avec l'Esprit, dit : « Viens ! » à celui qui lui-même nous dit : « Oui, je viens bientôt »<sup>1</sup> ?

Si l'Église doit vivre ce que le Christ lui-même a vécu – puisque, comme le dit Jean Paul II, elle a la même mission que le Christ<sup>2</sup> –, elle doit vivre aussi sa Passion, et on peut dire que, depuis le Concile Vatican II, elle est entrée dans la « dernière semaine »<sup>3</sup> telle que nous la rapporte saint Jean, du repas de Béthanie au Sépulcre. Nous devons donc entrer, pour l'Église et pour toute l'humanité, dans le silence de ce grand sabbat, dans ce mystère du Sépulcre, et le vivre avec Marie par amour pour Jésus et pour les hommes. N'est-ce pas ce dépouillement qui nous permettra d'attendre vraiment le retour du Christ ? S'il n'y a pas dans notre vie le cri de soif, la blessure du cœur et le dépouillement total du Sépulcre, serons-nous vraiment en attente du retour du Christ ? Ne le

---

1. Ap 22, 17 et 20.

2. Voir *Redemptoris missio*, §§ 18, 19 et 20 ; *Dominum et vivificantem*, § 61 ; *Tertio millennio adveniente*, § 56 (citant Vatican II, *Gaudium et Spes*, § 3 ; cf. *Les trois sagesse*, pp. 314 et 356).

3. Voir *op. cit.*, pp. 397 et 335-336.

laisserons-nous pas revenir « comme un voleur »<sup>4</sup> ? Or il ne veut pas revenir comme un voleur, il veut être attendu et désiré comme l'Époux<sup>5</sup>...

Il faut donc que nous fassions l'effort – non pas à la force du poignet, mais grâce aux dons du Saint-Esprit – de nous laisser purifier et vivifier par les sept paroles du Christ en Croix.

Ces sept paroles de Jésus, qui sont comme un testament, ont quelque chose d'infini. Encore une fois, nous ne pouvons les vivre qu'avec Marie, grâce à elle et en elle. On peut les méditer, certes, et c'est ce qu'on fait quand on prêche ; mais dans le silence de l'oraison on dépasse la méditation pour entrer, par la foi, l'espérance et l'amour, en contact direct avec le cœur de Jésus.

C'est toujours avec beaucoup de pauvreté et d'humilité que nous devons essayer de pénétrer dans ce que l'Écriture enveloppe d'un très grand silence. Il y a de grands silences de Dieu par rapport à Jésus et par rapport à Marie, et nous devons respecter ces silences. Mais en même temps nous devons essayer par tous les moyens d'y pénétrer. Le grand moyen, si j'ose dire, c'est l'Esprit Saint, mais on peut aussi s'aider de parallélismes découverts dans l'Écriture.

Ainsi, on peut regarder en parallèle l'Avent de la naissance de Jésus, de l'Annonciation à la Nativité, et cet autre advent qu'est le mystère du Sépulcre, l'attente et l'espérance de la Résurrection. Ce dernier advent a une intensité prodigieuse, dans sa rapidité. Nous disons « trois jours », mais ce sont trois jours assez particuliers, du vendredi soir à la fin du samedi ! puisque c'est sans doute au milieu de la nuit que Jésus ressuscite. Cela ne nous est pas dit, mais, de fait, c'est au milieu de la nuit que l'Église, dès le commencement, a célébré la Résurrection du Christ. La « vigile pascale »<sup>6</sup>, dont saint Augustin dit qu'elle est « la mère de toutes les vigiles », était, dès les premiers temps de l'Église, célébrée durant toute la nuit. D'autres Pères de l'Église, comme saint Jérôme et saint Paulin de Nole, attestent que, en Occident comme en Orient, la Résurrection était célébrée durant la nuit. De fait, les églises d'Orient ont gardé cette tradition, alors que l'Occident l'a abandonnée jusqu'à

---

4. Ap 3, 3 et 16, 15. 2 Pe 3, 10.

5. Voir Ap 22, 17-20 : « L'Esprit et l'Épousée disent : “Viens !” (...) “Oui, je viens bientôt !” ». 3, 20 : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe... ». Mt 25, 6 : « Au milieu de la nuit il y eut un cri : “Voilà l'époux ! Sortez au-devant de lui”. »

6. Le terme « vigile » n'a pas ici le sens moderne de « veille d'une fête », mais de « célébration nocturne ». Vers 250, Tertullien appelle « vigile » un office nocturne de l'Église, et une constitution apostolique du IV<sup>e</sup> siècle nous dit que les fidèles se réunissaient pour les vêpres du samedi saint et continuaient la vigile jusqu'à l'aube du dimanche de Pâques.

avancer la célébration au matin du samedi saint, ceci en 1570, jusqu'en 1951 où Pie XII a pris l'initiative de restaurer la vigile, qui retrouvait alors tout son sens : *Media nocte clamor factus est*, « Au milieu de la nuit un cri se fit entendre : “Allez à la rencontre de l'Époux” »<sup>7</sup>.

L'avent de la Résurrection – ces trois jours si rapides – est vécu dans un abandon plus profond, plus pauvre, infiniment plus dépouillé que le premier puisque c'est dans l'absence : c'est le vide<sup>8</sup>. Séparée du corps de son Fils, Marie vit ce mystère du cadavre de Jésus et elle vit la descente aux enfers. Elle vit cette brisure, cet état cadavérique, ce silence de mort, qui n'est pas du tout le même silence que celui de l'Avent. Elle vit dans l'abandon, un abandon divin<sup>9</sup>, et l'ange n'est pas là pour lui parler : il n'y a que la brutalité des faits. Quand il y a un envoyé de Dieu, il y a toujours une modalité très douce – qui peut être très ferme, mais qui est douce. Tandis que quand ce sont des faits, il n'y a que la violence du fait ; et là c'est la violence de la mort, de la blessure du cœur, de la mise au tombeau. Si Marie doit vivre de la mort de Jésus, elle doit bien être dans un abandon qui la met dans cet *état de mort*. Elle meurt dans son cœur de mère à l'égard de Jésus. Et la séparation (pour respecter ce grand sabbat, le sabbat de Pâques) fait que cette mort est vécue dans une solitude encore plus grande, et donc dans un dépouillement plus profond. Et dans cette attitude d'abandon douloureux, si éprouvant, violent, il y a une extrême pauvreté et un désir divin : celui de l'espérance, une espérance toute contemplative parce qu'elle est vécue dans cet abandon plénier, une espérance qui donne à Marie une soif brûlante de la Résurrection de Jésus.

---

7. Mt 25, 6.

8. Dans l'Avent de l'Incarnation il y a bien d'abord un mystère de contemplation, mais il y a aussi une *œuvre* que Marie réalise avec l'Esprit Saint. Dans le mystère de la Compassion il n'y a plus aucune œuvre, puisque le corps du Christ est broyé, lui qui était le fruit de la contemplation joyeuse de l'Annonciation. Le mystère de la Compassion est le mystère contemplatif par excellence : tout est broyé, il n'y a plus que l'amour. Quand il n'y a plus d'œuvre, la foi est alors toute « nue », l'intelligence est totalement offerte dans la nudité de la foi.

9. « Divin » au sens de surnaturel, théologal – à la différence d'un abandon humain, psychologique : voir *La Présentation de Marie*, pp. 14 sq. Mais parfois le terme « divin » pourra être appliqué à une réalité qui est déjà d'ordre surnaturel, par exemple aux vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité. Car ces vertus qui sont « divines » par leur objet et parce qu'elles sont en nous un don de Dieu (elles émanent de la grâce qui est « une participation à la nature même de Dieu »), nous pouvons les *exercer* d'une manière qui reste humaine. Le chrétien qui va à la messe le dimanche par habitude a la foi, mais il ne l'exerce pas « divinement », c'est-à-dire sous la motion du Saint-Esprit.

Pour en revenir aux sept paroles de Jésus, ne peut-on pas dire que le cri de soif du Christ a été donné à Marie pour qu'elle puisse vivre cette attente ? Une attente n'est vivable que quand elle est soutenue par un très grand désir. Quand il n'y a plus de désir, l'attente devient impossible parce qu'elle n'a plus d'orientation, elle n'est plus finalisée. L'attente de Marie dans le mystère du Sépulcre est animée par un désir intense, une très grande soif ; et on peut se demander si Jésus qui, sur la Croix, est tout entier tourné vers le Père et en même temps porte tellement Marie, n'a pas prononcé le cri de soif pour que Marie puisse, au-delà de la mort, garder la soif du mystère de la Résurrection. Il est sûr que ce mystère d'attente est un mystère de très grande pauvreté. C'est sans doute l'espérance la plus pauvre qui ait jamais été vécue.

Cette espérance est, dans l'âme de Marie, comme un fruit merveilleux de l'Esprit Saint, « Père des pauvres ». L'Esprit Saint n'est-il pas tout proche de Marie à ce moment-là, plus proche que jamais, puisqu'elle n'a plus aucun secours qui lui vienne de Jésus ? Tout ce qui lui vient de Jésus la blesse, c'est le glaive. Alors, l'Esprit Saint ne lui donne-t-il pas cette très grande soif qui dépasse la présence (physique) et l'absence, et qui la met dans cette attitude d'une espérance toute contemplative, d'une pauvreté suprême ? C'est vraiment l'espérance des pauvres, de la pauvre, et c'est cela qui nous fait comprendre comment cette soif de Marie a hâté l'heure de la Résurrection, parce que Jésus ne pouvait pas la laisser attendre plus longtemps, tant la soif dévorait son cœur et son âme. N'est-ce pas par sa soif contemplative que Marie a coopéré, à sa manière, au mystère de la Résurrection ? En quoi, en effet, Marie pourrait-elle coopérer à ce mystère ? Sa coopération ne peut être que de hâter l'heure<sup>10</sup>. L'espérance brûle le temps – c'est cela qui est si grand dans l'espérance. Quand l'espérance diminue, le temps devient très long ; des nuits sans espérance, c'est toujours très long ! Au contraire, quand il y a un désir très intense, cela nous donne une force qui fait que la succession du temps, et la longueur du temps, sont comme brûlées. L'espérance divine est plus qu'un désir, puisqu'elle appelle une promesse éternelle qui doit se réaliser. C'est le « bientôt » de Dieu qu'on demande ; on demande qu'il devienne pour nous un bientôt immédiat. Marthe Robin aimait dire que « le bientôt de

---

10. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette hâte du cœur de Marie. N'oublions pas ce que nous dit saint Luc dès l'Annonciation : Marie se rend « en hâte » auprès d'Élisabeth (Lc 1, 39). À Cana, elle hâte « l'heure » de Jésus ; sans en avoir vraiment conscience, n'a-t-elle pas dans son cœur la hâte de la Pâque (cf. Ex 12, 11) ? Voir V, pp. 116 et 118.

Dieu n'est pas notre bientôt »<sup>11</sup>. On voit bien ce que cela veut dire ; mais dans l'espérance divine, nous désirons que le bientôt de Dieu se réalise de la manière la plus immédiate qui soit, tant notre âme a soif.

C'est ainsi que l'âme de Marie a soif du mystère de la Résurrection. Jésus avait promis d'envoyer le Paraclet, mais il avait aussi annoncé et promis la Résurrection, en parlant du « sanctuaire de son corps » : « En trois jours, je le relèverai »<sup>12</sup>. Tous ceux qui l'entouraient alors avaient compris cela du Temple, mais Marie, elle, avait compris ces paroles d'une manière divine. C'est bien le corps de Jésus qui devait être brisé et ressusciter en l'espace de trois jours. Ces paroles de Jésus par rapport au mystère de sa Résurrection nourrissaient l'espérance de Marie. Là nous voyons toute la différence qui existe entre le premier Avent et ce second avent si spécial, où c'est le cri de soif (qu'elle a reçu du cœur de Jésus) qui la maintient dans cet appel. Car, dans ce second avent, Marie n'a plus rien à « faire », elle pâtit à l'état pur, en offrant au Père le cadavre de Jésus, de son Fils. Elle a reçu Jean, elle est sa mère, mais dans cette étape du Sépulcre elle ne s'occupe pas de lui, et lui respecte son silence. Cela ne nous révèle-t-il pas quelque chose de ce que doit être la vie contemplative dans la dernière étape du pèlerinage de l'Église sur la terre ? Accepter de pâtir d'une manière très particulière, apparemment dans une inutilité totale, pour vivre davantage la foi, l'espérance et l'amour ? Certains Pères de l'Église disaient que, durant le temps du Sépulcre, toute la foi de l'Église était comme réfugiée dans le cœur de Marie<sup>13</sup>. Or n'oublions pas ce que Jésus lui-même nous dit : « Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »<sup>14</sup>

#### LE DON DE MARIE À JEAN

La « dernière semaine » de Jésus, où il entre dans un mystère de passivité – l'Agneau qui se laisse conduire à l'abattoir<sup>15</sup> –, est ponctuée par sept grandes initiatives à l'intérieur même de cette passivité<sup>16</sup>. Les trois dernières, à l'intérieur de la passivité suprême du Crucifié, sont le

11. Cf. *Les trois sagesse*s, pp. 533-534.

12. Jn 2, 19-21.

13. Cf. *Les trois sagesse*s, pp. 561-562. *Mystère de Marie*, pp. 266 sq.

14. Lc 18, 8.

15. Cf. Is 53, 7 ; Jr 11, 19.

16. Voir *Les trois sagesse*s, pp. 455 sq. *Suivre l'Agneau*, pp. 243 sq.

don de Marie à Jean<sup>17</sup>, le cri de soif<sup>18</sup> et la remise de tout entre les mains du Père<sup>19</sup>.

Il est important de remarquer que Jésus prononce ce cri de soif *après* avoir donné Marie à Jean. C'est assez significatif ; il y a là un ordre. Jésus, pour donner Marie à Jean, s'est dépouillé lui-même de ce lien personnel, ce lien « jaloux » – d'une jalousie divine – que le Père avait réalisé entre son cœur et le cœur de sa Mère. Ce lien était d'une qualité divine unique, et d'une certaine manière il demandait de s'exercer de cette manière toute personnelle, individuelle. En effet, il s'agit d'une maternité selon la chair et le sang, et rien n'est plus individuel qu'une telle maternité. Les liens qui existaient entre Marie et Jésus étaient vraiment incarnés au sens le plus fort. Or Jésus veut que ce lien soit communiqué à Jean. Jésus accepte, dans sa pauvreté, de vivre de cette jalousie divine qui consiste à donner gratuitement ce qu'on a reçu gratuitement<sup>20</sup>, sans y mettre aucune exclusivité – car un amour gratuit ne peut être vécu gratuitement que s'il n'y a aucune exclusivité.

Pour notre sensibilité humaine, c'est une purification ultime, c'est *la* grande purification de l'affectivité sensible, et elle ne peut se faire que par et dans l'amour divin (normalement, notre volonté – comme capacité d'aimer une personne – doit déjà avoir été purifiée). La purification de notre affectivité sensible par l'amour divin est ce que nous ressentons le plus ; car normalement, quand un amour est aussi personnel et aussi intense, il réclame, comme petit signe, d'être unique dans la sensibilité – et donc d'exclure les autres (car s'il est unique, il exclut).

Le Père, en donnant Marie à Jésus pour qu'elle soit sa Mère, réalise des liens d'une jalousie divine, et cela d'abord *in corde*, « dans le cœur » ; comme saint Augustin aime à le dire, elle a d'abord conçu dans son cœur, c'est-à-dire dans sa foi, dans son espérance et son amour, avant de concevoir dans sa chair<sup>21</sup>. C'est un secret porté dans la foi, l'espérance et l'amour, un secret qui lie Jésus et Marie d'une manière unique. Marie est immaculée pour pouvoir vivre de ce secret, pour pouvoir vivre cette maternité dans la chair en l'ayant d'abord vécue

17. Jn 19, 25-27.

18. Jn 19, 28-29.

19. Jn 19, 30 ; cf. Lc 23, 46.

20. Cf. Mt 10, 8.

21. Voir SAINT AUGUSTIN, *Sermon* 215, 4 (P.L. 38, col. 1074) ; *La virginité consacrée*, IV, 3 (Nouvelle bibliothèque augustinienne, Paris 1992, I, p. 82) ; voir aussi SAINT LÉON, *Sermons pour Noël*, I, 1 (Sources chrétiennes 22bis, pp. 68-69). Cf. *Lumen gentium*, § 53.

dans son cœur. On pourrait dire que c'est d'abord le cœur de Marie dans ce qu'il a de plus profond qui est purifié, pleinement et totalement, dans le mystère de l'Annonciation, et que sa sensibilité, sa chair virginale de mère, est purifiée d'une autre manière, mais d'une manière radicale, dans l'immolation de la Croix.

Comprenons bien. La sensibilité de Marie, qui est prise, saisie par sa maternité selon la chair et le sang, est déjà toute pure, puisque cette maternité, étant divine, est toute pure. Il n'y a de la part de Marie aucun repliement sur elle-même, ni aucun accaparement. Être la Mère de Dieu exige d'exercer la maternité dans une pauvreté totale : comment aurait-on un droit sur son enfant s'il est Fils de Dieu, le Fils bien-aimé du Père ? Marie le sait, et elle accepte de n'avoir aucun droit sur son enfant. Cela fait partie de son *fiat*, elle est consciente de ce qui se réalise. C'est une conscience divine, donc peu explicite, mais Marie a conscience qu'être Mère de Dieu réclame d'elle un don total à celui qui sera son fils et qui est en même temps le Fils du Très-Haut.

Marie est donc toute pauvre dans sa maternité selon la chair. Mais dans cette maternité, sa sensibilité, sa chair, sont utilisées d'une manière positive et connaissent le plus grand épanouissement que la chair humaine ait jamais pu et puisse jamais connaître. Ensuite, toute la vie que Marie a vécue avec Jésus depuis l'Annonciation jusqu'à la Croix a permis à cette maternité divine et humaine de s'explicitier dans des liens multiples, et les liens de Marie avec Jésus n'ont cessé de croître du point de vue de l'expérience, du point de vue humain. En cela, la maternité de Marie se distingue des autres maternités humaines, car dans celles-ci on ne peut pas dire que les liens de l'enfant et de la mère ne cessent de croître. L'enfant est très uni au commencement, mais à mesure qu'il grandit son autonomie devient plus grande ; il se sépare davantage, et donc il est moins dépendant. Quand il s'agit de Marie et de Jésus, la maternité, étant contemplative, divine, implique une amitié, une amitié divine qui assume tout l'humain. C'est pour cela qu'on peut dire que les liens entre Jésus et Marie n'ont cessé de croître et que Marie a vécu une maternité toujours plus parfaite dans des liens qui ont été toujours plus intimes et plus forts, jusqu'à la Croix. La Croix est bien comme un sommet de cette union et de cette intimité, puisqu'à la Croix, par sa Compassion, elle achève dans son âme « ce qui manque à la Passion du Christ »<sup>22</sup>. Elle fait la même œuvre que son Fils bien-aimé, elle est liée à lui comme celle qui complète, qui achève tout le mystère de la Rédemption. C'est ce que nous voulons exprimer quand nous la disons

---

22. Col 1, 24.

« corédemptrice » : elle coopère d'une manière si intime et si profonde au mystère de la Rédemption qu'elle est « une » avec Jésus Rédempteur. Pour être la Mère du Rédempteur, elle est l'épouse du cœur de l'Agneau. Elle est la *socia*<sup>23</sup>, celle qui « aide » Jésus pour que son sacrifice soit plénier, c'est-à-dire pour que son sacrifice *s'étende* à tout ce qu'il y a de plus secret, de plus intime, de plus spirituel dans une âme humaine (car en intensité d'amour on ne peut évidemment rien ajouter au sacrifice du Christ)<sup>24</sup>.

C'est en ce sens-là que Marie « achève ce qui manque à la Passion du Christ ». Et comme le mystère de la Compassion est un mystère d'amour, un mystère qui relève d'une amitié divine assumant une amitié humaine, nécessairement, par le mystère de la Compassion, la sensibilité de Marie connaît avec la sensibilité de Jésus un lien nouveau. Sa sensibilité est broyée avec celle de Jésus, elle souffre avec lui, elle compatit. Elle pâtit, certes, au plus intime de son cœur, mais elle pâtit aussi dans sa sensibilité ; il ne peut pas en être autrement, puisque c'est un mystère d'amour. À la Croix, Marie vit la plus totale immolation qu'une mère puisse connaître dans sa sensibilité et dans son cœur. Comme la « mère admirable » du second livre des Maccabées (qui la préfigure), elle compatit à l'immolation de son benjamin en y coopérant<sup>25</sup>.

Et voilà que, à ce moment où la maternité divine de Marie à l'égard de Jésus atteint son sommet, où l'unité entre Marie et Jésus est le plus forte et donc où, d'une certaine manière, elle demanderait d'être le plus exclusive, Jésus donne sa Mère à Jean<sup>26</sup>.

Les joies se partagent assez facilement, alors que les souffrances ont toujours un côté plus exclusif. C'est un fait, du point de vue psychologique : les secrets joyeux se partagent plus facilement, tandis que quand il s'agit d'une souffrance, il y a quelque chose d'unique et

23. Longtemps attribuée à Albert le Grand, cette expression semble être d'un auteur inconnu de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : voir R. LAURENTIN, *Court traité sur la Vierge Marie*, Lethielleux, 5<sup>e</sup> éd., 1967, pp. 78-79.

24. Si le Père veut que Marie soit la *socia*, l'épouse, celle qui fait la même œuvre que Jésus, c'est pour que l'unité entre Jésus et Marie aille le plus loin possible, qu'elle soit « semblable » à l'unité qui existe entre Jésus et le Père – ou plutôt : « analogue » (cf. V, p. 109, note 65). Que Marie ne soit pas seulement l'enfant qui reçoit tout, mais aussi l'épouse qui donne tout ; et cela, c'est bien, en définitive, « spirer » l'Amour, être associé à la spiration de l'Esprit Saint (cf. VIII, p. 153).

25. Voir 2 Mac 7, 24 sq.

26. Voir *Marie, Mère des hommes, dans le mystère de la Croix*, in *L'Étoile du matin*, pp. 53 sq.

d'exclusif. Quand quelqu'un souffre avec une très grande intensité, comme il est difficile de pénétrer dans sa souffrance ! On se sent toujours un peu à côté... tandis que quand quelqu'un est joyeux, on entre tout de suite dans sa joie. Il est très difficile d'entrer dans la souffrance de quelqu'un quand cette souffrance est très aiguë et que notre sensibilité n'est pas meurtrie de la même façon.

Entre la sensibilité de Jésus crucifié et celle de Marie à la Croix, il y a quelque chose d'unique que nous devons contempler. C'est le Père qui l'a voulu de cette façon. Le nouvel Adam est lié à la nouvelle Ève d'une manière qui dépasse tout ce que nous pouvons imaginer selon notre psychologie humaine, et c'est pour cela qu'au niveau psychologique nous ne pouvons pas pénétrer dans ce mystère ; nous ne pouvons y pénétrer que dans un regard contemplatif. Seule la foi contemplative peut nous permettre de nous approcher de cette unité si forte qui se réalise à la Croix entre Jésus qui s'offre et Marie qui l'offre et qui, en l'offrant, s'offre elle-même, complétant ainsi l'aspect victimal de l'offrande de Jésus à la Croix, et même son aspect sacerdotal. Marie, dans sa sensibilité et au plus intime de son cœur et de son intelligence, est le complément de *tout* le mystère de l'Agneau immolé, ce qui fait comprendre combien ils sont « un ». « Père, qu'ils soient un comme nous »<sup>27</sup>. A la Croix, il y a entre Jésus et Marie une unité qui ne peut se comprendre que dans la lumière de l'unité de la Très Sainte Trinité, l'unité entre le Père et le Fils, l'unité entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Et voilà que Jésus donne un ordre à Marie en l'appelant « Femme ». Cette appellation inattendue montre que Marie, à la Croix, est bien celle qui est totalement relative à Jésus, celle qui vit tout ce que lui-même vit. S'il lui dit « Femme », et non pas « Mère », c'est bien parce qu'il y a à la Croix ce mystère de complémentarité de la femme relativement à l'homme, de la nouvelle Ève relativement au nouvel Adam. « Femme, voici ton fils »<sup>28</sup>. La Femme, celle qui lui est si intimement unie, celle qui est sa Mère, il la donne à Jean. Toute cette unité que Jésus et Marie vivent dans la souffrance, dans l'holocauste, est communiquée à Jean, donnée à Jean, puisque c'est celle qui vit le mystère de la Compassion qui est donnée à Jean. C'est celle-là qui est la Femme et c'est celle-là que Jean reçoit. Et il la reçoit dans sa foi, dans son espérance et son amour.

Nous voyons là comment l'amour divin dépasse complètement le mode humain et (comme nous l'avons dit plus haut) se donne gratuite-

---

27. Jn 17, 11.

28. Jn 19, 26.

ment sans aucune exclusivité, sans aucun accaparement. Jésus donne comme il a reçu. Ce qu'il a reçu gratuitement, il le donne gratuitement<sup>29</sup>. Marie, en effet, a été donnée gratuitement à Jésus par le Père, et Jésus la donne gratuitement à Jean. Mais il faut bien voir la différence : le Père donne à Jésus l'Immaculée, et Jésus donne à Jean la femme pauvre, la femme compatissante, la femme « qui monte du désert appuyée sur son Bien-aimé »<sup>30</sup>... mais son Bien-aimé crucifié. C'est *celle-là* qui est donnée à Jean. Et donc nécessairement, pour la sensibilité de Jésus et pour celle de Marie, il y a un terrible dépassement. Par « sensibilité » j'entends ici ce qui est affectif et sensible en Jésus et en Marie. Certes, pour le Christ, on parle de « pro-passions » mais, comme le dit saint Thomas, la passion est réellement présente dans le Christ<sup>31</sup>, et donc l'expérience de purification est là aussi. Étant parfaite, absolument pure, la sensibilité du Christ n'avait pas besoin de connaître ce nouveau dépassement qui est comme une brisure ; mais il veut aller jusque-là. Il veut que celle que le Père lui a donnée soit donnée à Jean et nous soit donnée, et qu'elle nous soit donnée avec la même qualité qu'à Jean, pour qu'elle soit notre mère.

#### LE CRI DE SOIF

Après avoir réalisé cette union, cette alliance nouvelle – si importante puisqu'elle est toute gratuite –, après cette ultime initiative du Christ qui implique ce très grand dépouillement et réalise dans le cœur de Jésus et le cœur de Marie cette très profonde pauvreté, Jésus dit : « J'ai soif ! »<sup>32</sup>. Plus nous sommes pauvres, plus Jésus a soif de se

29. Mt 10, 8.

30. Cant 8, 5.

31. Voir *Somme théologique*, III, q. 15, a. 4. Ne devrait-on pas parler de « pro-passions » également pour Marie, à cause du mystère de l'Immaculée Conception ? Mais la passion n'en est que plus « passion » – c'est-à-dire capacité d'aimer d'une manière sensible –, parce qu'elle est toute transformée de l'intérieur par l'intelligence et l'amour spirituel ; elle est donc pleinement lucide. Pour nous, dans notre conscience *psychologique* (liée aux conséquences du péché), dans notre « vécu », l'amour passionnel, souvent, s'impose plus que l'amour spirituel. Mais dans le cœur de Jésus et celui de Marie, l'amour spirituel est infiniment plus vécu. C'est en ce sens qu'il n'y a pas de « vécu » psychologique dans le Christ, ni en Marie ; leur sensibilité est toute lumineuse et tout aimante. Les purifications de l'amour que saint Jean de la Croix décrit conduisent à une limpidité et une intensité d'amour qui se rapprochent un peu de celles du cœur de Marie.

32. Jn 19, 28.

donner à nous. Or Jésus vient d'appauvrir sa Mère, il vient d'exiger d'elle cet ultime dépassement. Marie, quand elle est reçue par Jean, est plus pauvre qu'avant. N'est-ce pas pour cela que Marie rend pauvres ses enfants ? On pourrait dire que son premier travail, c'est de faire de ses enfants de vrais pauvres, parce qu'elle n'est notre mère que dans cette extrême pauvreté, dans cet extrême dépouillement. Cela, nous pouvons tous le saisir, parce que, si c'est très divin, c'est aussi très humain : nous avons déjà une certaine expérience de cela dans l'ordre de l'amour d'amitié ; mais lorsqu'il s'agit d'une amitié divine, c'est-à-dire dans la charité, l'aspect divin et l'aspect humain sont étroitement mêlés et l'amour divin réclame des purifications que seul l'Esprit Saint peut réaliser<sup>33</sup>.

C'est au moment où Jésus donne Marie à Jean, au moment où Jésus connaît ce dépouillement intérieur de la volonté, du cœur et de la sensibilité, que Jésus prononce le cri de soif. Ce cri est reçu de manière toute différente par les femmes qui accompagnaient les crucifiés, et par Marie. Nous y reviendrons plus loin, mais notons tout de suite que si Jésus, sur la Croix, a sûrement beaucoup souffert de la soif au niveau physiologique (on sait que dans la mort d'un crucifié, ce sont les souffrances de la soif qui sont les plus terribles), il a tout de suite assumé cette soif, et celle qu'il crie est infiniment plus grande : c'est sa soif d'être tout entier tourné vers le Père et d'être donné à Marie encore plus qu'il ne l'a été jusque-là. C'est sa plénitude de charité qui s'exerce dans cette initiative ultime, qui est bien la dernière pour les hommes et qui, pour Marie, est l'adieu. L'adieu du Christ à Marie et aux hommes ne peut être que ce cri de soif ; aussitôt après, Jésus remet tout entre les mains du Père.

---

33. À la Croix, le Saint-Esprit opère en Marie des arrachements terribles. Heureusement qu'elle n'avait jamais imaginé comment se réaliserait le règne de Jésus annoncé par l'ange Gabriel ! (Lc 1, 32-33 : « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera sur la maison de Jacob pour les siècles »). Elle accepte d'être la mère du condamné, du rejeté... Dans sa foi et son espérance, elle sait que l'amour du Père pour elle est infiniment plus grand que l'amour qu'elle a pour le Père, et c'est cela qui lui permet de faire ces dépassements et d'accepter ces arrachements. Son espérance toute divine (il n'y a plus rien qui serait un espoir humain) s'appuie entièrement sur la miséricorde du Père qui enveloppe son Fils crucifié. Le seul soutien de Marie, c'était Jésus... et il lui est enlevé. Elle accepte cette brisure de toute sa vie pour que se réalise sur Jésus et sur elle le bon plaisir de Celui qui « a mis en eux toutes ses complaisances ». Elle ne compte plus *que* sur le bon plaisir du Père ; elle accepte d'avancer dans une nuit totale (elle est « morte » à sa maternité divine) en ne s'appuyant que sur ce bon plaisir du Père. La parole de Jésus – « Je suis la Résurrection » (Jn 11, 25) habite et anime son cœur. Elle ne sent rien, ne comprend rien, mais dans son espérance de pauvre elle sait que Jésus ressuscitera. C'est pour cela qu'elle peut rester debout...

## L'ORDRE DES SEPT PAROLES

Si on est attentif aux sept paroles de Jésus sur la Croix, on voit le regard de Jésus vers le Père, puis son regard vers les hommes, puis de nouveau le regard vers le Père, puis le regard vers Marie, vers Jean, puis cet appel : « J'ai soif ». Cet appel unit les deux, car cette soif tourne Jésus à la fois vers le Père et vers Marie. D'abord vers le Père, parce que l'amour qui existe dans le cœur de Jésus pour le Père n'est pas satisfait. Il veut glorifier le Père, et il ne peut le glorifier qu'en l'aimant comme Fils bien-aimé. L'œuvre de la Croix est certes la plus grande des œuvres, il ne peut pas y en avoir de plus grande ; c'est, comme Jésus lui-même le dit, « l'œuvre de Dieu » (τὸ ἔργον τοῦ θεοῦ, *l'opus Dei*)<sup>34</sup>, l'œuvre du Fils bien-aimé, l'œuvre de l'homme parfait qui n'est qu'amour. Cependant cette œuvre, si grande soit-elle, n'est pas adéquate à l'amour, elle n'exprime qu'insuffisamment l'intensité d'amour du cœur de Jésus, qui est infinie. Dans le cœur de Jésus, il y a un amour infini pour le Père, et l'œuvre de la Croix est limitée, l'holocauste de la Croix est limité. Si divin soit-il, cet holocauste reste une *œuvre*. Jésus, dans son cri, exprime donc le désir le plus profond de son cœur : que tout soit brûlé pour le Père. Par là il exprime bien qu'au-delà de l'œuvre (même de cette œuvre divine) il y a dans son cœur d'homme un abîme d'amour infiniment pur pour le Père. Toute œuvre, en effet, présuppose un amour et est le fruit d'un amour. La Croix est le fruit d'un amour, mais elle ne peut épuiser l'amour. L'amour est plus que la Croix puisque l'amour, étant la source de l'œuvre, est *plus* que l'œuvre. Si l'obéissance est bien le fruit de l'amour, l'obéissance, tout en s'identifiant, de fait, à l'amour dans son exercice, ne peut jamais épuiser l'amour dans ce qu'il a de tout à fait propre<sup>35</sup>. Jésus est conscient de cela, il n'est pas enfermé dans son holocauste. Son mystère d'holocauste s'achève dans une pure contemplation d'amour, la pure contemplation du Fils bien-aimé à l'égard du Père. Et le cri de soif exprime justement que l'amour du Fils bien-aimé dépasse tout ce que peut représenter l'œuvre, et va infiniment plus loin : « J'ai soif ». N'est-ce pas cela, la victoire de l'amour ? La victoire de l'amour, c'est quand l'amour brûle toutes les œuvres pour montrer qu'elles ne peuvent jamais exprimer adéquatement l'amour, et que l'amour a besoin de cette liberté qui s'exprime dans le cri de soif.

34. Jn 6, 29. Cf. 9, 3 ; 10, 37, etc.

35. Cf. Cant 8, 6-7 : « Les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour, ni les fleuves le submerger. Même si un homme donnait toute la fortune de sa maison pour l'amour, on n'aurait pour lui que mépris ».

Ce cri, les hommes le comprennent matériellement (nous y reviendrons), mais Marie le comprend divinement, et ce cri qui s'adresse au Père s'adresse aussi à elle. Nous touchons là le sommet du mystère de la charité, l'unité des deux commandements<sup>36</sup> vécue dans le cœur du Christ : c'est du même amour que Jésus aime le Père et aime Marie. Il y a deux exercices différents, mais c'est substantiellement le même amour. On peut donc dire que si le mystère de la Croix est totalement pour Marie, Jésus veut faire comprendre à Marie qu'il y a quelque chose de plus encore, son amour personnel, intime, au-delà de toutes les réalisations. A l'égard du Père c'est ce pur regard contemplatif, à l'égard de Marie c'est la pure charité fraternelle. L'exercice du don de sagesse permet à l'amour à l'égard de Dieu d'avoir cet aspect de limpidité de la contemplation (la sagesse, en effet, permet la contemplation, elle est source de contemplation) ; le don de sagesse permet à la charité, à l'amour, pour le Père, de s'exercer d'une manière contemplative dans toute sa limpidité d'amour et dans tout son absolu d'amour. Mais le don de sagesse peut aussi « diviniser » l'exercice de la charité fraternelle, pour que celle-ci soit vécue d'une manière toute pure, au-delà de toute œuvre. C'est comme le sourire de Jésus à Marie et le sourire de Marie à Jésus. Marie reçoit cet appel. On voit ce que cela peut signifier : du fait qu'elle est donnée à Jean comme mère, il y a un appel du Père pour qu'elle soit encore plus donnée et que l'amour qu'elle a pour Jean soit entièrement brûlé et remonte vers le Père.

C'est ce cri de soif que Marie va vivre d'une manière si intime pendant les « trois jours » du Sépulcre. Et plus approche le moment de la Résurrection, plus le cri de Jésus est fort en elle, plus il se fait impératif : c'est un cri substantiel, c'est-à-dire qui prend tout, c'est le cri de l'enfant dans le désert<sup>37</sup>. Marie vit de ce cri en se donnant dans cette soif, dans cette soif que la victoire de Jésus se manifeste, se révèle, que la victoire de Jésus à la Croix puisse tout prendre. Le « feu nouveau » de la vigile pascale exprime bien cette soif. Marie a dans son cœur cette soif brûlante que Jésus ressuscite pour le Père et pour elle, et qu'il brûle tout ce qui est en elle, non pas pour réaliser une œuvre, mais pour que l'amour soit aimé, qu'il soit pleinement aimé comme il demande d'être aimé.

Le mystère du Sépulcre doit mettre en nous un nouvel élan d'espérance, une espérance toute transformée par l'amour, un cri qui est

36. Cf. Mt 22, 39 : « Le second *lui est semblable* » (cf. Mc 12, 28-31 ; Lc 10, 25-28). Jn 13, 34 et 15, 9-12. 1 Jn 2, 7 ; 3, 14-17 et 23 ; 4, 12 et 20-21 ; 2 Jn 5-6.

37. Cf. Gn 21, 16-17.

celui de Jésus, qui est celui de Marie vécu au plus intime de notre cœur, son appel vers Jésus qui vient. Cela exige une très grande pauvreté jusque dans notre sensibilité, une pauvreté analogue à celle que Marie a connue quand Jésus lui a donné Jean. Il faut que nous soyons pauvres jusque dans notre sensibilité, que notre sensibilité soit transformée par l'amour divin et n'accapare plus, qu'elle n'ait plus rien d'exclusif, qu'elle soit livrée à l'amour et que, livrée à ce feu, elle l'alimente, lui permette d'aller jusqu'au bout. C'est cela que nous devons demander à Marie et à Jésus : que tout soit brûlé, que tout soit offert et que, par ce cri de soif, notre contemplation ait ce dynamisme intérieur qui fait que nous sommes entièrement offerts pour accomplir pleinement et totalement la volonté du Père, en sachant bien que cela ne peut se réaliser que par l'Esprit Saint et en lui, que par Marie et en elle.

## II

### LE DÉSERT DE LA CROIX

La grande attente, le grand avènement de l'Ancien Testament, le désert de l'Ancien Testament, s'achève dans le cœur de Jean-Baptiste, « la voix qui crie dans le désert »<sup>1</sup>. Ce désert est toujours présent, mais il est dépassé. L'Ancien Testament nous éclaire, mais il reste imparfait. Notre désert le plus profond, c'est le cœur de Marie à la Croix. Marthe Robin aimait dire que « notre désert, c'est le cœur de Marie »<sup>2</sup>. Le désert de Jean n'est plus celui de Jean-Baptiste : c'est Marie dans son mystère de Compassion, c'est Marie dans son adoration (en esprit et en vérité<sup>3</sup>) à la Croix. C'est bien cela qui doit être toujours présent dans notre cœur, et dès que nous pouvons avoir un peu de silence, un peu de « désert », nous devons le vivre dans le cœur de Marie, comme Jean à la Croix ; pour adorer auprès d'elle, avec elle, pour qu'elle nous apprenne l'adoration en esprit et en vérité ; car ce que la Samaritaine avait reçu comme ce vers quoi elle devait tendre, Marie l'a vécu pleinement à la Croix.

#### LA SOLITUDE DE MARIE

Plus nous avançons dans le désert, plus doit être forte, dans notre cœur, la présence de Marie, la présence de celle qui nous a été donnée par Jésus à la Croix. Il faut la recevoir de Jésus : « Voici ta mère ». Cette parole de Jésus, il faut la recevoir dans la foi, l'espérance et l'amour ; si nous la recevons ainsi, elle nous met en présence de Marie, elle nous met *en elle*.

---

1. Cf. Jn 1, 23 ; Mt 3, 3 ; Mc 1, 3 ; Lc 3, 4.

2. Cf. *Les trois sagesse*s, pp. 508-509.

3. Cf. Jn 4, 23-24.

Il nous est dit dans l'Évangile que Jean « la prit chez lui »<sup>4</sup>. Mais prendre Marie au plus intime de notre vie, au plus intime de notre cœur, cela veut dire, comme l'a si bien dit saint Louis-Marie Grignon de Montfort, être entièrement en elle<sup>5</sup> : c'est elle qui nous prend<sup>6</sup>. Cependant Marie, à cause du très grand respect qu'elle a pour nous, ne nous prend que dans la mesure où nous la prenons chez nous. Et qu'est-ce que la prendre ?

Jean nous dit qu'il la « prit chez lui », mais il ne nous dit pas comment, il ne nous dit pas en quoi cela consiste. Remarquons cependant que le verbe grec traduit ici par « prendre » est celui que Jean a déjà utilisé pour dire que le Verbe n'a pas été, ou a été, *reçu*<sup>7</sup>. Recevoir Marie, prendre Marie, est donc bien *mysterium fidei*, un mystère de foi, et non une affaire de dévotion<sup>8</sup>. Et prendre Marie, c'est lui demander constamment d'exercer sur nous en plénitude sa maternité ; car elle ne peut l'exercer que si nous le lui demandons.

Voilà qui enlève toute espèce d'imagination de solitude, de rêve d'ermitage. Car cela peut arriver. On a des rêves d'ermitage, on pense que si on était seul, on serait contemplatif, ou bien on rêve d'« une communauté plus contemplative ». « Si on avait une communauté totalement contemplative, comme ce serait bien ! » À cela je répons : « Soyez contemplatifs, et vous ferez la communauté contemplative ». Parce qu'il n'y a pas de *communauté* contemplative, il n'y a que des contemplatifs. À la Croix, Jean est seul, mais d'une solitude qui n'est pas le désert – c'est le moins qu'on puisse dire ! Normalement, le désert est silencieux et il sent bon, parce qu'il y a du vent et qu'il n'y a personne ! La Croix, elle, est le lieu des voix discordantes et aussi, comme le souligne saint Thomas, un lieu « fétide »<sup>9</sup> parce que les cadavres corrompus s'y entassent. Le désert, parfois, fleurit<sup>10</sup>, et c'est merveilleux. Alors on rêve à cela (il y a des gens qui, toute leur vie, rêvent d'être dans un autre lieu que celui où ils sont). Le lieu de saint Jean, c'est Marie – un point, c'est tout. Il faut que notre foi aille jusqu'au bout de ce

4. Jn 19, 27.

5. Voir (entre autres) *Le secret de Marie*, §§ 43 sq. ; *Traité de la vraie dévotion*, §§ 261 sq.

6. Voir P.-Th. DEHAU, *Prends Marie, elle te prendra*, in : *Comme un mendiant et un voleur*, Éd. Saint-Paul 1993, pp. 87 sq.

7. Jn 1, 11-12.

8. Voir « *Femme, voici ton fils* », in *L'Étoile du matin*, pp. 105-116.

9. Cf. *Somme théol.*, III, q. 46, a. 5, où saint Thomas montre que le Christ, dans sa Passion, a souffert dans tous ses sens corporels.

10. Is 35, 1 ; 41, 18-19.

réalisme, et donc que toutes les imaginations disparaissent. Les imaginations, ce n'est pas la foi ; et on doit lutter contre tout cela, comme on doit lutter pour que la sincérité fasse place à la vérité. Quand on imagine on est sincère, oui, sincère avec soi-même, sincère avec son imagination ; mais on n'est pas dans la vérité. La vérité, c'est que Marie est donnée à Jean. La vérité, c'est de recevoir la parole de Jésus : « Voici ta mère ». Et on trouve, auprès de Marie, la solitude la plus totale qui soit. La solitude du désert n'est rien à côté de la solitude du cœur de Marie.

La solitude du cœur de Marie, voilà la vraie solitude, pour Jean et pour nous. Et il faut avoir le courage d'y entrer. Je dis bien « le courage », parce que la foi est toujours une épreuve. Pourquoi esquive-t-on la foi ? Pourquoi s'installe-t-on dans l'imaginaire ? Parce que c'est beaucoup plus facile. L'imaginaire, c'est extraordinaire, et puis... cela change ! et on y est bien : c'est *notre* imaginaire. Tandis que Marie, on ne peut pas dire que ce soit notre imaginaire ! C'est le chef-d'œuvre de Dieu pour nous.

Mais Marie est le chef-d'œuvre de Dieu à *la Croix*. Et elle est le chef-d'œuvre de Dieu, du Père et de l'Esprit Saint, *pour nous*<sup>11</sup>. Marie est toute saisie par la volonté du Père, à la Croix. Elle est là parce que c'est la volonté du Père, et elle a *choisi* cette volonté du Père. C'est le calice qu'elle doit boire jusqu'au bout<sup>12</sup>. Voilà la vraie solitude : c'est le calice qu'on doit boire jusqu'au bout, la solitude de l'Agonie, la solitude de la Croix. Dans la solitude de l'Agonie, Marie n'est pas dans le même lieu que Jésus. Elle est seule, et Jésus est seul ; ils ne sont pas présents physiquement l'un à l'autre. À la Croix, ils sont présents l'un à côté de l'autre, mais dans un abîme d'adoration. Or quand on adore, on est toujours seul ; et quand on adore à la Croix, on n'est pas dans une sorte d'union sensible qui réaliserait une fusion ou une identification, comme disent les psychologues. L'unité profonde avec Jésus, c'est dans la foi, l'espérance et la charité, au-delà de la sensibilité. L'Esprit Saint peut nous donner une expérience divine qui se répercute dans notre sensibilité, mais on ne s'y arrête jamais : on est toujours *au-delà*. Et dans l'adoration, on est dans un abîme de solitude en face de Dieu.

Il faut beaucoup demander à l'Esprit Saint de vivre de l'adoration de Marie dans sa solitude, dans l'Agonie. L'Agonie n'est pas au niveau psychologique ; elle est au niveau divin, dans la foi, l'espérance et l'amour. Elle a une répercussion psychologique (toute notre vie divine a

11. Voir *Le mystère de l'Esprit Saint et de Marie selon le Père Kolbe*, in *L'Étoile du matin*, pp. 201-219.

12. Cf. Mt 20, 23 (Mc 10, 38) : « Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? »

des répercussions au niveau psychologique), mais ce n'est qu'une répercussion. Ce qu'on vit, c'est le *mystère*, et on le vit dans la foi, l'espérance et l'amour, dans la solitude de l'adoration, la solitude du cœur de Marie. Il faut demander à l'Esprit Saint de nous donner l'expérience divine du cœur de Marie qui est notre désert. Une fois qu'on a vécu du cœur de Marie comme étant notre désert, on y revient toujours ; et toutes les nostalgies imaginatives du désert disparaissent, parce que Marie est *plus* que tout cela. Elle est le désert de Dieu, le désert du Christ.

Celle qui nous est donnée, c'est (nous l'avons dit) la Femme qui ne fait plus qu'un avec Jésus crucifié. Celle qui est toute tournée vers Jésus est toute tournée vers nous et elle est donnée à chacun d'entre nous d'une façon unique. Recevons-la comme elle nous est donnée, sans loucher comme Caïn qui, louchant sur Abel, oublie d'adorer<sup>13</sup>. Abel, lui, adore, il ne s'occupe pas de Caïn ; mais Caïn s'inquiète d'Abel.

#### UNIQUE POUR DIEU

Toute jalousie provient d'une curiosité, et c'est pourquoi il faut farouchement éviter tout ce qui peut éveiller la curiosité, et il faut accepter généreusement que le Père nous « taille »<sup>14</sup> à l'égard de tout ce qui nous met dans un état de curiosité<sup>15</sup>. La curiosité, qui est d'ordre psychologique, nous empêche d'adorer. Car la curiosité, c'est imaginaire, ce n'est pas réel. C'est loucher, alors qu'on doit être tout entier caché en Dieu dans la solitude du cœur de Marie. On s'inquiète du voisin ou de la voisine, alors qu'on n'a pas à s'inquiéter. Quand on est avec Dieu, on ne s'inquiète plus des autres, puisque chacun est aimé de Dieu d'une manière absolument unique. S'il n'y a jamais deux feuilles semblables, jamais deux vivants qui ont le même « chiffre », *a fortiori*, lorsqu'il s'agit de la vie divine, Dieu ne fait jamais deux fois le même saint ! Et même avant d'être saints nous sommes, dans notre âme et notre corps, uniques pour Dieu. C'est cela qu'il faut comprendre : on est unique pour Dieu, et donc il ne faut jamais comparer. Dès que l'on compare on est perdu, on n'est plus sous l'action de l'Esprit Saint. Je

13. C'est pour cela que Yavhé « ne porte pas son regard vers l'offrande de Caïn » (Gn 4, 5).

14. Cf. Jn 15, 2.

15. La curiosité est-elle un défaut plus féminin que masculin ? On peut se poser la question. Il y a la curiosité de Caïn, et il y a celle de Sara (Gn 18, 10). Ce qui est sûr, c'est que la curiosité peut avoir des modalités différentes, mais qu'elle est toujours psychologique.

suis unique pour Dieu, et cela ne me suffirait pas ? Inutile de savoir la place qu'on a – « Est-ce que je passe avant elle ? est-ce que je passe après lui ? » Ce sont des questions qu'on ne doit jamais se poser. Dès qu'on se les pose, cela prouve qu'on est dans une attitude réflexive au lieu d'être sous l'action de l'Esprit Saint. L'Esprit Saint nous met en Dieu, et en Dieu on est unique. C'est cela qui est extraordinaire : Dieu peut aimer tout le monde, et aimer tout le monde en se donnant totalement à chacun. Nous, nous ne pouvons pas faire cela ; mais Dieu peut le faire, il peut se donner totalement à chacun d'une manière unique. Et ce que Dieu veut, c'est que nous le rencontrions, lui. Quand on compare, c'est le mode humain qui reprend le dessus. Les dons du Saint-Esprit brûlent le mode humain, et ainsi nous font vivre selon un mode divin ; et vivre selon un mode divin, c'est vivre de l'absolu de l'amour, c'est être porté par cet amour en sachant qu'on est unique pour Dieu. Si nous vivions tous sous l'emprise de l'Esprit Saint, l'unité de l'Église serait réalisée. Si elle ne l'est pas, c'est parce qu'il y a une attitude réflexive, humaine, où on se met à se comparer ; et dès qu'on se met à se comparer, c'est fini, on n'est plus dans l'unité de l'amour.

Comprendre que Dieu peut se donner à chacun d'une manière unique, cela libère de tout. Une fois qu'on vit cela, on ne peut plus être jaloux. La jalousie provient toujours du fait qu'on louche ; et on louche, spirituellement, dès que l'on compare. Immédiatement. Loucher ainsi, c'est ternir l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu ne veut pas être terni. Il veut être un feu brûlant, et à cause de cela il ne veut pas qu'on mette à côté de lui autre chose que lui<sup>16</sup> (ce que l'on fait dès qu'on se met à regarder l'autre).

Abel, qui ne regarde pas Caïn, est comme reclus en Dieu. L'adoration nous cache en Dieu. Et quand on adore « en esprit et en vérité », comme le désire le Père<sup>17</sup>, on porte tous ceux qui sont proches de nous. Quand nous sommes en oraison, nous portons tous les autres, sauf bien sûr quand nous sommes distraits, ou quand nous nous endormons. Mais, après tout, quand nous nous endormons avec le désir de rester près de Jésus, rappelons-nous la parole de saint François de Sales : « Il vaut mieux dormir sur le cœur de Jésus que veiller partout ailleurs », c'est-à-dire être curieux de ce qui se passe ailleurs, et vagabonder. Quand on est seul avec Jésus et Marie, on ne s'occupe plus de savoir si celui ou celle qui est à côté de nous adore mieux que nous, ou

---

16. « Yahvé ton Dieu est un feu dévorant, un Dieu jaloux... » (Deut 4, 24). Voir VII, p. 146.

17. Cf. Jn 4, 23-24.

est plus aimé que nous, de Dieu ou des instruments de Dieu. Quand on adore, on est seul avec Dieu, dans le Christ et en Marie.

Cette exigence du désert dans le cœur de Marie est le fruit direct du mystère de la Croix. « Femme, voici ton fils. – Voici ta mère ». C'est la nouvelle Alliance dans le cœur du Christ. Jésus nous donne celle qu'il aime le plus parmi toutes les créatures (parce que c'est le Père qui la lui a donnée). Il y a à la Croix deux offrandes différentes : l'offrande que Jésus fait de sa vie terrestre dans l'adoration, dans l'holocauste de la Croix, et l'offrande du trésor de son cœur. Car Marie *est* le trésor de son cœur<sup>18</sup>, elle est le saint des saints dans le cœur du Christ.

#### JÉSUS PEUT-IL OFFRIR PLUS QUE SA PROPRE VIE ?

On peut se poser la question : qu'est-ce qui est le plus grand, de la part de Jésus, dans l'holocauste de la Croix : offrir sa propre vie (sa vie temporelle, sa vie corporelle) ou offrir sa Mère, celle que le Père lui a donnée ?

Certes, offrir sa vie temporelle, c'est très grand, et parce que Jésus est Dieu il y a là quelque chose d'infini. Mais offrir sa Mère, le trésor de son cœur, c'est encore plus grand. Car Jésus aime Marie plus que son propre corps. Il y a là, comme le dit saint Thomas, un *ordo caritatis*, un ordre dans la charité. Pour les pures créatures que nous sommes, c'est simple : « de l'amour de charité par lequel nous aimons Dieu, nous devons aussi aimer notre propre corps »<sup>19</sup>. N'est-il pas, comme le dit saint Paul avec force, un « membre du Christ »<sup>20</sup> et le « sanctuaire de l'Esprit Saint » ?<sup>21</sup> Cependant, nous devons aimer notre prochain plus

18. « Le cœur de Marie, écrit saint Jean Eudes, est la gloire et la couronne du cœur de Jésus » (*Le Cœur de Jésus, fournaise d'amour*, Lethielleux 1909, p. 8), parce qu'il lui rend plus de gloire que tous les cœurs des saints réunis ; et comment cela ? C'est parce que le cœur de Marie « n'a ni mouvement, ni sentiment que par le Cœur de Jésus », qui est lui-même « le cœur, l'âme, l'esprit et la vie du cœur de Marie » (*ibid.*).

19. *Somme théol.*, II-II, q. 26, a. 5. Certes nous n'aimons pas, dans notre corps, la *corruption* due au péché ; la charité, au contraire, nous aide à en être délivrés (*ibid.*). Mais dans sa nature notre corps n'est pas mauvais, et « c'est par les œuvres que nous accomplissons au moyen du corps que nous pouvons parvenir à la parfaite jouissance de Dieu » (*ibid.*, ad 2).

20. 1 Co 6, 15 ; 12, 27. Éph 5, 30, etc.

21. 1 Co 6, 19 ; cf. 3, 16-17 ; 2 Co 6, 16. Relisons ici 1 Co 6, 15-20 : « Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ ? Et j'irais prendre les membres du Christ pour en faire des membres de prostituée ! Jamais de la vie ! Ou bien ne savez-vous pas que celui qui s'unit à la prostituée n'est avec elle qu'un seul corps ? Car il est

dit : “Les deux ne seront qu’une seule chair”. Celui qui s’unit au Seigneur, au contraire, n’est avec lui qu’un seul esprit. Fuyez la fornication ! Tout péché que l’homme peut commettre est extérieur à son corps ; celui qui fornique, lui, pêche contre son propre corps. Ou bien ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint-Esprit, qui est en vous et que vous tenez de Dieu ? Et que vous ne vous appartenez pas ? Vous avez été bel et bien achetés ! Glorifiez donc Dieu dans votre corps ». La Vulgate disait : « Glorifiez et portez Dieu dans votre corps ». En commentant ce passage, saint Thomas précise que, certes, « l’Esprit Saint est principalement dans le cœur de l’homme [cœur étant entendu ici en un sens spirituel, comme désignant l’âme avec sa double capacité de connaître et d’aimer], où “la charité a été répandue par l’Esprit Saint” (Ro 5, 5) ; mais il est aussi, secondairement, dans les membres du corps, en tant que c’est par eux que l’homme accomplit les œuvres de la charité. C’est pourquoi le psalmiste peut dire : “Mon cœur et ma chair crient de joie vers le Dieu vivant” (Ps 84, 3) » (*Commentaire de la Première Épître aux Corinthiens*, VI, n° 309). De plus, le fait d’être racheté par le sang du Christ donne à notre corps une dignité plus grande encore que celle de sa nature (n° 310). Il ne doit donc rien y avoir dans notre corps qui ne soit pour la gloire de Dieu (n° 311). Et « parce que nous ne sommes plus à nous-mêmes mais que nous sommes serviteurs de Dieu, notre corps doit porter Dieu comme un cheval ou un autre animal porte son maître, son seigneur, et c’est pourquoi le psalmiste dit : “J’étais devant toi comme une bête de somme” [Ps 73, 22]. Et notre corps porte le Seigneur en tant qu’il est assigné au service de Dieu. L’homme doit donc éviter d’une part de pécher dans son corps par impureté, ce qui va contre la gloire de Dieu, et d’autre part de pécher contre le service que notre corps doit à Dieu » (*loc. cit.*). – Notons bien que le « service » le plus éminent (et aussi le plus radical) que nous puissions rendre à Dieu est l’adoration (cf. Deut 6, 13, repris par Jésus en Mt 4, 10 et Lc 4, 8). Saint Thomas a certainement cela en vue quand il cite ce passage du Ps 73, qu’aiment à citer les Pères de l’Église et les mystiques, en particulier saint Bernard, car le moine est entièrement consacré à « porter » le Christ dans son corps et, à cause de cela, est plus proche du Christ que les autres (voir, entre autres, le sermon *Pour la naissance de saint Benoît*, 43, et le sermon I sur *Les Rameaux*, § 4 (*Sermons pour l’année*, Brepols et Taizé 1990, pp. 392 et 436). Un des grands commentateurs de saint Thomas, en traitant du don de piété (qui nous fait adorer Dieu comme Père sous le souffle de l’Esprit Saint : voir *Somme théol.*, II-II, q. 121, a. 1), reprendra ce même passage du psaume : le don de piété, dira-t-il, « honore et magnifie Dieu pour lui-même, qu’il vous accorde des biens ou des maux ; dépouillé de toute autre considération, il ne voit que la grandeur divine en elle-même, disant avec le prophète (...) : “J’ai été réduit à rien, et je n’ai rien su ; je suis devenu comme une bête de somme devant toi. Mais je serai toujours avec toi. Et en effet qu’ai-je au ciel sinon toi, et hors de toi qu’est-ce que j’ai voulu sur la terre ? Ma chair a défailli, et mon cœur ; tu es le Dieu de mon cœur, et ma part, et mon Dieu pour l’éternité. Il m’est bon d’adhérer à Dieu, de mettre mon espérance dans le Seigneur mon Dieu”. Tel est le don parfait de piété, et le culte de Dieu au delà de la mesure et du mode humains, lorsque l’âme se regarde comme une chose vide, dépouillée de tout bienfait créé, sans intelligence et stupide selon le monde ; comme une bête de somme bonne seulement à porter le joug et à se laisser mouvoir par Dieu ; lorsqu’elle est toujours avec lui, et que ni dans le ciel ni sur la terre elle ne reconnaît quelque chose pour sien ; lorsque la chair elle-même tombe en défaillance et se consume, et que sa substance est comme un néant devant Dieu. Alors, dans un tel vide et dans un tel anéantissement, oubliant toute mesure des bienfaits de Dieu et se souvenant de sa seule justice, l’âme regarde Dieu lui-même comme son héritage éternel, et s’unit à lui immédiatement, et lui rend un culte, et le vénère en lui-même. Cette âme-là honore Dieu par le don de piété. » (JEAN DE SAINT THOMAS, *Les dons du Saint-Esprit*, Téqui 1950, pp. 150-151).

que notre propre corps<sup>22</sup>. Non pas plus que notre âme<sup>23</sup>, mais plus que notre corps, que notre vie corporelle. Jésus « dépose » sa vie pour ses brebis<sup>24</sup> et il nous demande de faire de même : « Nul n'a plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis. »<sup>25</sup>

Jésus aime donc Marie plus que sa propre vie, que son propre corps. Pourtant son corps est « divin », puisque tout, dans le Christ, est divin et donc saint d'une manière unique ; il a donc une valeur infinie. Alors, comment peut-il aimer davantage Marie qui, toute sainte qu'elle soit (elle est bien « la toute sainte »), reste une créature ? Il y a là une question à laquelle il faudrait réfléchir. Ce qui est sûr, c'est que la vie temporelle de Jésus reste, selon le bon plaisir de Dieu, du Père, quelque chose de relatif à sa charité.

À la Croix Jésus offre son corps, sa vie temporelle ; cette offrande, à la Croix, est consommée, achevée, puisque déjà Jésus a donné son corps en nourriture dans l'Eucharistie, le sacrement qui perpétuera jusqu'à la fin des temps l'offrande de la Croix. Et voilà que Jésus donne encore Marie, celle qui lui est le plus unie parmi toutes les créatures, celle qu'il aime d'un amour unique. Ce don est-il donc plus grand que celui de sa vie temporelle ? Voilà une question à laquelle, encore une fois, il n'est pas facile de répondre. Objectivement, la vie de Jésus, étant « divine » (l'âme et le corps de Jésus subsistent l'un et l'autre dans le Verbe de Dieu), est plus qu'une pure créature, si sainte qu'elle soit. Que le don de Marie soit « plus » que le don de la vie temporelle de Jésus, nous ne pouvons le dire qu'en nous plaçant – si l'on ose dire – du côté de Jésus : Marie est le trésor de son cœur, elle est le secret le plus intime de sa vie, après – ou plus exactement *dans* l'intimité qu'il a avec le Père.

Parce que Jésus aime Marie « comme » il aime le Père, parce que dans son cœur ces deux amours ne font qu'un, on comprend qu'il faille, dans son holocauste d'amour, un acte spécial pour offrir Marie au Père.

Et ce qui est bouleversant, c'est qu'il offre Marie au Père pour nous la donner... Ou, plus exactement, il l'offre au Père et, l'ayant offerte au Père, il peut alors nous la donner.

---

22. *Somme théol.*, *loc. cit.*, a. 5.

23. Voir *loc. cit.*, a. 4. Voir aussi *L'amour de soi : obstacle ou moyen privilégié de la rencontre de l'autre ?*

24. Jn 10, 11, 15 et 17-18. Le terme grec ψυχή désigne l'âme, mais signifie ici la vie corporelle du Christ, comme le souligne saint Thomas dans son commentaire (n° 1400 ; voir aussi n° 1415 et 1425).

25. Jn 15, 13.

## LA LIBERTÉ DE JÉSUS À LA CROIX

« Après cela, sachant que désormais tout était achevé, pour que fût accomplie l'Écriture, Jésus dit : "J'ai soif" ». Ce « J'ai soif » de Jésus, le cri de l'enfant dans le désert<sup>26</sup>, est, comme il est dit, l'achèvement de toute l'Écriture<sup>27</sup> (nous y reviendrons). Comme c'est mystérieux ! C'est une initiative du Christ pour l'achèvement de l'Écriture, et c'est comme au-delà de l'état victimal. Comment comprendre cela ?

L'état victimal du Christ est une *action*. C'est le nouveau culte, c'est la nouvelle adoration où le corps et l'âme du Christ sont engagés dans une offrande totale, dans un holocauste d'amour. Mais cet holocauste d'amour ne peut pas être adéquat à l'amour que le Christ a pour le Père, parce que l'amour que le Christ a pour le Père a quelque chose d'infini. L'holocauste de la Croix est donc infini dans l'intention profonde du cœur du Christ, mais dans sa réalisation, il est forcément fini, limité. Nous l'avons déjà dit, mais il est bon d'y revenir pour approfondir davantage.

Le corps et l'âme de Jésus sont offerts, et cela implique la mort, la séparation de l'âme et du corps, et une séparation violente. Le cri de soif du Christ, juste avant cette séparation, vient exprimer le désir de son âme dans ce qu'elle a de plus spirituel<sup>28</sup>. L'âme a, en effet, quelque

26. Gn 21, 16-17.

27. Jn 19, 28.

28. On pourrait se demander en quel sens on peut parler de « désir » dans l'âme de Jésus, puisqu'en soi le désir est un amour imparfait, où l'on est tendu vers un bien qu'on ne possède pas encore (voir *Lettre à un ami*, pp. 83-84). Jésus, qui voit le Père (il est « venu de Dieu », mais sans quitter « le sein du Père »), est au-delà de la foi et de l'espérance. Et cependant il y a encore en lui un désir : « J'ai soif ». Quelle est donc cette soif qui ne vient pas de l'espérance ? Cette soif, en Jésus, relève de la charité. Mais précisons bien : la charité du cœur de Jésus, en elle-même, dans sa qualité propre, ne grandit pas. Dès le premier instant, la charité du Christ a atteint son sommet. Cependant, en prenant notre condition d'homme pour nous sauver, il est comme nous *viator*, « en chemin », et ainsi sa charité peut connaître une croissance au niveau de son *expérience*. C'est en ce sens que les désirs du cœur de Jésus ne cessent d'augmenter jusqu'au cri de soif. Et si ces désirs augmentent, c'est pour que nous comprenions combien Jésus nous aime, avec quelle ardeur il veut nous aimer et être aimé de nous, et par là glorifier le Père. Ces désirs ne font pas grandir sa charité, ils sont *pour nous*, pour que nous grandissions dans la charité. Car sans ces désirs qu'il exprime, nous ne comprendrions pas l'intensité de son amour, nous ne pourrions pas la deviner. Et ces désirs sont alimentés, si j'ose dire, par l'accomplissement de la volonté du Père. C'est très grand, car cela nous fait comprendre que nous ne pouvons grandir dans l'espérance qu'en accomplissant la volonté du Père et en ne cherchant que cela – « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jn 4, 34). Voilà ce qui domine dans

chose qui dépasse son union au corps. L'âme anime le corps, elle l'« informe », mais l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus elle-même, de plus spirituel, est au-delà de cette « information » du corps. Et dans le Christ cela est complètement transformé par la charité, par une charité plénière, quasi infinie. C'est cette soif d'aimer, d'aimer le Père, qui est exprimée par ce cri de Jésus. Accomplissant dans l'obéissance, et dans une obéissance toute d'amour, toute filiale, l'œuvre que le Père « lui a donnée à faire »<sup>29</sup>, Jésus veut nous faire comprendre que le lien qu'il a avec le Père est un lien de pur amour, au-delà de l'obéissance – ce qui permet, du reste, que l'obéissance soit toute filiale, parce qu'elle est le fruit de l'amour. L'amour va plus loin que l'obéissance. L'amour, c'est l'offrande, le don de ce qu'il y a de plus « nous-mêmes », de plus spirituel en nous. Et pour Jésus, l'extase d'amour dans le « J'ai soif » dépasse son état victimal, elle va plus loin que son état victimal ; elle assume, certes, tout l'état victimal, mais elle exprime un désir plus profond du cœur de Jésus, de l'âme du Christ, de sa volonté humaine totalement transformée par sa plénitude de charité.

C'est pour cela que ce cri de soif, c'est le cri du Fils bien-aimé, du « Verbe devenu chair »<sup>30</sup>. Ce cri de soif, c'est Jésus, Fils bien-aimé, Verbe, Secret du Père, qui exprime son retour vers le Père, sa soif d'être tout entier « tourné vers le sein du Père »<sup>31</sup>, de n'être qu'au Père. Dans l'holocauste de la Croix, Jésus accomplit sa mission, par où il glorifie le Père et nous sauve. Au-delà de l'accomplissement de cette mission, le cri de soif est l'acte le plus libre que Jésus ait expérimenté dans toute sa vie humaine, dans tout son pèlerinage terrestre.

Cette liberté (la plus profonde, la plus radicale) n'est certes pas en dehors de l'amour, car c'est dans l'amour même que la liberté est

---

le cœur de Jésus, et ce qui doit dominer dans notre cœur si nous voulons être de vrais fils du Père.

Notons encore qu'aussitôt après nous avoir révélé ce qui le nourrit, Jésus montre la différence entre nos désirs et les siens : « Ne dites-vous pas, vous : Encore quatre mois et la moisson vient ? Voici que je vous dis : Levez les yeux et voyez les campagnes ; elles sont blanches pour la moisson » (4, 35). Jésus nous montre là le niveau du désir des Apôtres – « Encore quatre mois... » – et la hâte de son cœur à lui : « Levez les yeux et voyez... » Si nous n'avons pas ce désir intense d'être unis au cœur du Christ, nous dirons toujours : « Encore quatre mois », et donc nous ne verrons jamais le retour du Christ ! Or Jésus veut que nous soyons dans cette attente immédiate : « Levez les yeux et voyez ». Ce passage est très important pour nous, pour que nous luttons contre la tiédeur dans l'espérance et le désir.

29. Jn 17, 4.

30. Jn 1, 14.

31. Jn 1, 18.

totale (dès qu'il y a quelque chose en dehors de l'amour, la liberté n'est plus dans son absolu, elle n'est plus dans sa source). Et c'est vers le Père que se porte l'amour unique du Fils bien-aimé. De sorte que c'est ce cri de soif qui nous permet de découvrir le mystère de la filiation du Christ dans ce qu'elle a de plus pur, au-delà de l'holocauste (mais à travers l'holocauste)<sup>32</sup>. Nous-mêmes avons parfois cette expérience, quand on nous demande un acte d'obéissance héroïque. Cela peut arriver ! Il peut y avoir, dans la vie religieuse, des actes héroïques d'obéissance, et il est bon d'en faire plusieurs dans sa vie. Par exemple, on nous envoie dans un pays que nous n'avons pas choisi et dont il faut apprendre la langue ; et une fois qu'on l'a apprise, qu'on s'est un peu familiarisé avec le pays... on nous envoie ailleurs ! Il y a des actes héroïques comme cela, dans notre vie. Heureusement ! Car quand on accomplit un acte héroïque, il se passe quelque chose de mystérieux : on est libéré. Et à partir de là, on peut aimer dans une liberté folle : « J'ai soif ».

La soif du cœur de Jésus exprime cette liberté folle que Jésus connaît à la Croix. L'holocauste de la Croix exige qu'il soit prisonnier des hommes, pieds et mains cloués. Et le démon le considère comme son prisonnier : rejeté de tous, il ne pourra plus agir, il ne pourra plus faire des miracles ni convertir. Mais quand la grâce agit en nous dans toute sa pureté, moins on est libre du côté extérieur, plus on connaît, grâce à l'obéissance, une liberté intérieure. Freud prétend que tout, dans l'obéissance, nous aliène. Pas du tout. L'obéissance à Dieu, et donc l'obéissance vécue dans la vie religieuse (on promet obéissance à Dieu, à la Vierge Marie et à l'Église), nous donne une nouvelle liberté. Et cela dans n'importe quel acte d'obéissance, même petit, pourvu qu'on obéisse vraiment, en coopérant – et non pas du bout des lèvres, en se disant : « Je vais m'arranger, j'en ferai le moins possible, mais j'aurai obéi ». Cela, c'est une obéissance matérielle, pharisaïque, parce que notre cœur n'y est pas. Au contraire, quand on se *donne* dans l'acte d'obéissance, quand on le fait avec beaucoup d'amour, la tâche qui, vue

---

32. C'est à la Croix que nous est révélé le mystère du Fils, du Fils bien-aimé qui ne fait qu'un avec le Père – « Le Père et moi, nous sommes un » (Jn 10, 30 ; cf. 10, 38 et 14, 9-10). Cette unité nous est révélée à l'intérieur d'un labeur, d'un travail – « Le Père œuvre (travaille) toujours, et moi aussi j'œuvre » (Jn 5, 17). C'est à la Croix que Jésus « œuvre » parfaitement, et le cri de soif marque l'achèvement de cette œuvre (achèvement dans un dépassement). Le Fils révèle le Père en faisant la même œuvre que le Père, et cette œuvre dernière, c'est le mystère de la Croix, et le mystère de la Croix s'achève par le cri de soif et le coup de lance, la blessure du cœur. C'est là que Jésus révèle parfaitement sa filiation.

de l'extérieur, semblait nous rendre prisonnier de la vie commune, nous libère, et cela nous rend intelligent. On a une expérience nouvelle de la liberté, d'une façon éminente.

Le plus grand acte d'obéissance que l'humanité ait accompli, c'est l'acte d'obéissance de Jésus au Père, à la Croix. Il ne peut pas y avoir un acte d'obéissance plus grand que celui-là, qui est totalement filial. Cet acte d'obéissance est tellement imprégné d'amour que l'amour passe au-dessus ; et ce qui demeure, c'est cet amour libéré de tout, et c'est le cri de soif vers le Père. *Vado ad Patrem*<sup>33</sup> : c'est dans le cri de soif que le Christ va vers le Père.

#### LE CRI DE SOIF RÉVÈLE LA PATERNITÉ

C'est dans ce cri de soif que le Christ nous révèle le Père dans ce qu'il a de plus paternel. Parce que quand le père donne un ordre, ce n'est pas proprement la paternité. La paternité comme telle n'implique pas l'autorité, elle est antérieure à l'autorité. Quand le père éduque, il doit réclamer des actes d'obéissance, donner des commandements ; mais cela, ce n'est pas la paternité en plénitude. La paternité, en premier lieu, est source d'amour, source de lumière, source de vie. C'est pourquoi, au-delà de l'œuvre accomplie, Jésus, tout entier tourné vers le Père, crie l'amour du Fils pour le Père. Voilà le primat de la contemplation, l'absolu de la contemplation. Et pour que la contemplation soit vraie, il faut l'obéissance du serviteur, et l'obéissance de l'enfant, et l'obéissance de l'ami qui achève pleinement l'œuvre qui lui est demandée, et qui la fait le mieux possible<sup>34</sup>. À ce moment-là il y a, si j'ose dire, comme un agrandissement de notre âme, de notre volonté qui peut aimer en toute pureté. Et l'amour dans toute sa pureté, sur la terre, est toujours un cri de soif. Jouir de l'amour, c'est merveilleux, mais c'est un arrêt. Dieu seul a le « droit » de se reposer et, comme dit le Psaume, on ne se repose qu'en Dieu<sup>35</sup>. Tant qu'on est sur la terre, on ne peut pas se reposer pleinement. Catherine de Sienne dit avec beaucoup de force

33. Jn 14, 12.

34. Dépassez l'accomplissement de l'œuvre, ce n'est pas mépriser l'œuvre. Toute œuvre, si petite soit-elle, peut glorifier le Père, lui exprimer que nous voulons l'aimer « non pas en parole ni de langue, mais en acte et en vérité » (1 Jn 3, 18). Et, comme Jésus nous le dit (Lc 19, 17 ; 16, 10 ; Mt 25, 21-23), quand on fait bien les petites choses, Dieu peut avoir confiance en nous pour des choses plus grandes. Jésus lui-même, avant l'obéissance de la Croix, n'a-t-il pas obéi à Marie et Joseph dans de bien petites choses ?

35. Ps 62, 2 : « En Dieu seul mon âme a repos. »

que ce qu'il y a de plus grand en nous sur la terre, c'est la soif, c'est le désir<sup>36</sup>. Et tout est ordonné à cela. L'œuvre même de la Croix est ordonnée à cette soif du cœur de Jésus. Et dans le cœur du Christ lui-même, où il y a une plénitude d'amour quasi infinie, ce qu'il y a de plus grand, c'est le cri de soif, cette soif du Père, l'attraction que le Père exerce sur le cœur de chair de Jésus<sup>37</sup>.

Car c'est bien l'attraction du Père qui s'exprime dans ce cri de soif, et c'est à travers et dans ce cri de soif que nous pouvons saisir la qualité infinie de l'attraction du Père, l'absolu de cette attraction qui veut que son Fils bien-aimé soit tout à lui. Cette attraction était présente pendant tout le sacrifice de la Croix, c'est évident, et elle était présente dans toute la vie apostolique du Christ, et déjà dans tout le labeur que le Père a demandé à Jésus de faire dans sa vie cachée. Mais, à un moment donné, cette attraction peut s'exprimer dans toute sa pureté et dans toute sa force : c'est le cri de soif.

Voilà pourquoi saint Jean souligne : « Après cela, sachant que désormais tout était achevé, pour que fût accomplie l'Écriture, Jésus dit : "J'ai soif" ». Il y a donc là l'achèvement de l'œuvre et l'achèvement de l'Écriture<sup>38</sup>. Comment comprendre cela ? L'Écriture nous révèle le mystère de Dieu : « Dieu est Amour »<sup>39</sup> ; et ce qu'il y a d'ultime dans l'Écriture, c'est de nous révéler que Dieu est Père, d'une paternité unique, toute d'amour. Tout ce qui est dit sur le Père se ramène à cela. « Père des miséricordes », selon l'expression de saint Paul<sup>40</sup>, il est la source de tout amour. Il attire, et il attire parce qu'il est bon. « Dieu seul est bon »<sup>41</sup>, le Père seul est bon dans sa paternité. La bonté du Père, le silence du Père à la Croix : quel mystère ! Le silence du Père scandalise, comme en témoignent ceux qui assistent à la mort de Jésus sur la Croix : « Si tu es le Fils, descends ! et que le Père intervienne ! »<sup>42</sup>. On fait appel à la toute-puissance, mais la toute-puissance du Père se tait à la Croix,

36. Voir III, p. 65 et note 44.

37. « Nul ne peut venir à moi, dit Jésus, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jn 6, 44). « Et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (12, 32). Si donc c'est à la Croix, éminemment, que le Père attire les hommes à lui à travers Jésus, c'est bien à la Croix que nous est révélée, éminemment, l'attraction que le Père exerce sur le cœur de Jésus.

38. En fait, il y a deux « achèvements » (19, 28 et 30) et deux « accomplissements de l'Écriture » (19, 28 et 36). Cf. pp. 44, 46, 56, 57...

39. 1 Jn 4, 8 et 16.

40. 2 Co 1, 3.

41. Mc 10, 18 ; Lc 18, 19.

42. Cf. Mt 27, 43 : « Il s'est confié à Dieu, qu'il le délivre maintenant, s'il tient à lui, car il a dit : "Je suis Fils de Dieu". » Voir aussi Mc 15, 29-32 et Lc 23, 35-36.

pour qu'il n'y ait que l'attraction de sa bonté<sup>43</sup>. Il y a comme une mort de l'efficacité, de l'efficience, pour que la bonté soit révélée dans toute sa pureté, dans toute sa profondeur : « J'ai soif ».

Il faut demander à l'Esprit Saint de nous faire vivre de ce « J'ai soif » du Christ dans l'oraison, pour que nous vivions de cette attraction du Père. Le Père nous attire, et Jésus nous attire dans ce « J'ai soif » pour nous révéler la bonté du Père. On comprend alors comment le mystère de la Croix, qui achève l'œuvre, peut être compris d'une manière matérielle, comme une œuvre qu'on accomplit, et puis c'est tout. En réalité, ce qui est ultime, ce n'est pas l'achèvement de l'œuvre, mais la manière dont cette œuvre est faite : elle est faite en pur amour pour le Père. Le point final, c'est le cri de soif qui donne à toute l'œuvre sa signification plénière : c'est une œuvre d'amour, et de pur amour. C'est pour cela qu'il y a ces deux achèvements : l'achèvement de l'œuvre et l'achèvement de l'Écriture.

Pour nous, c'est très important, parce que nous savons – et là, saint Thomas est très net – que la foi regarde en premier lieu la vision béatifique, Dieu qui nous parle. La « raison formelle » de la foi est « la

---

43. « Jésus, à la Croix, est plus vulnérable que le petit enfant de Bethléem ; et cette fragilité du Christ crucifié portant tout le poids de l'iniquité du monde va jusqu'à lui faire vivre, dans son âme humaine, d'être comme séparé du Père, abandonné du Père. Marie, dans sa foi et son espérance, doit porter cet abandon du Père que Jésus vit au plus intime de son cœur, et elle ne désespère pas, au contraire. Si elle avait vécu cela humainement, elle aurait désespéré. N'est-ce pas désespérant, pour elle qui a mis toute son espérance en Jésus, de voir dans quel état il est, à quoi il est réduit ? Non seulement les hommes l'ont rejeté, mais Dieu lui-même semble l'avoir rejeté. Extérieurement, le Père l'a comme rejeté. Marie a entendu la raillerie des bourreaux : « Si tu es Fils de Dieu, descends de la Croix ! »... « Il est le roi d'Israël ! Qu'il descende maintenant de sa croix et nous croirons en lui ! » (Mt 27, 40-42). Cela, ce n'est pas l'espérance chrétienne, c'est l'espoir humain qui s'appuie sur les résultats : si tu descends de la croix, nous croirons en toi. L'espérance de Marie est l'inverse : c'est remonter jusqu'au Père et comprendre que Jésus, au moment où il vit cet abandon total, est porté, au plus intime de son cœur, par l'amour du Père pour lui. Car Jésus, en obéissant au Père, ne fait qu'un avec lui. « Philippe, qui me voit, voit le Père » (Jn 14, 9). Cette parole de Jésus, dite peu de temps avant la Croix, est vraie plus que jamais à la Croix ; et c'est au moment où il s'écrie : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » que Jésus nous révèle de la manière la plus éclatante l'amour du Père pour lui et pour nous. Le Père peut lui demander cela parce que son amour pour son Fils bien-aimé est un amour substantiel qui dépasse tout et qui reprend tout de l'intérieur. Et Marie, dans sa foi de petite enfant du Père, dans son espérance de pauvre, reçoit le don que le Père lui fait de son Fils dans cette fragilité ultime. Elle peut alors l'aimer d'une manière unique.

Il y a une parenté mystérieuse entre l'extrême pauvreté et l'amour. Pour pouvoir aimer vraiment, il faut être très pauvre, et Jésus est le pauvre par excellence. « Des pauvres vous en aurez toujours, mais moi... ». Si Jésus pouvait dire cela quelques jours

Vérité première se révélant »<sup>44</sup>, le Père qui se révèle lui-même et donc qui révèle qu'il est l'amour, qu'il est la bonté, l'unique bonté subsistante. La foi est donc premièrement contemplative<sup>45</sup> puisque l'acte de foi est tout tendu vers la Vérité qui l'attire parce qu'elle est sa fin tout en demeurant invisible (ce qui montre bien que foi et espérance sont inséparables<sup>46</sup>) – « La foi est la substance des réalités qu'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas »<sup>47</sup>. Et la foi est aussi *pratique*, au sens éminent de « pratique ». L'holocauste de la Croix est bien quelque chose de « pratique », une œuvre réalisée dans l'obéissance.

---

avant sa Passion, c'était parce qu'il allait être attaché sur le bois et connaître cet abandon divin : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Il est bien, alors, le pauvre par excellence, et Marie le reçoit dans cette pauvreté ultime ; elle le reçoit dans la lumière du Père, elle le reçoit en aimant la volonté du Père sur lui et en comprenant que, précisément parce qu'il est dans cet état extrême, il est entièrement porté par le Père. On entre là dans le très grand mystère de la paternité divine. Jésus a eu à ce moment-là, dans son cœur d'homme, une expérience de la paternité de son Père qui était ultime, et Marie l'a vécue avec lui. Elle a eu l'expérience d'un Père qui n'est qu'amour et qui peut se servir de la séparation même pour que son amour aille jusqu'au bout, parce que l'amour divin est substantiel et source de tout amour » (Voir *Vita, dulcedo et spes nostra*).

44. Par là saint Thomas veut dire que la foi a pour objet Dieu lui-même en tant qu'il se révèle à nous, et qu'elle ne donne son assentiment à autre chose que « en tant que cela est révélé par Dieu, et donc s'appuie là sur la Vérité divine elle-même » (*Somme théol.*, II-II, q. 1, a. 1). Rien ne relève de la foi (par exemple les sacrements) qui ne soit ordonné à Dieu ; c'est donc bien toujours Dieu qui est l'objet propre de la foi – de même que c'est toujours Dieu qui est l'objet de la charité, car le propre de la charité (comparativement à l'amitié humaine) est d'aimer le prochain *propter Deum*, à cause de Dieu, au double sens de « par » et « pour » (*loc. cit.*, ad 3). Cf. VI, note 10.

45. La foi chrétienne, qui est un don de Dieu, (voir SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, Rimont, 71390 Fley, 3<sup>e</sup> édition 1985 VI, n° 996), nous rend contemporains du mystère de la fécondité divine, elle nous lie à la génération du Verbe (comme la charité nous lie à la spiration de l'Esprit Saint) – et à cause de cela elle est nécessairement contemplative. Ce don que le Père nous fait de la foi nous lie donc fondamentalement à Jésus. La foi est le lien premier de notre intelligence et de notre cœur avec le cœur de Jésus. C'est un lien de confiance qui ouvre notre cœur à toute parole de Jésus, avant même qu'il nous enseigne ; c'est une attitude de réceptivité à la personne de Jésus. La foi est donc très liée à la petitesse évangélique, cette petitesse qui nous fait comprendre que nous ne pouvons rien sans le Christ (cf. Jn 15, 5) et que seul ce lien avec lui dans la foi peut nous permettre d'être son disciple, son ami, et d'aller jusqu'au bout de l'amour. Seule cette foi contemplative pourra nous donner la victoire dans les luttes.

46. Cf. *Somme théol.*, II-II, q. 4, a. 1.

47. He 11, 1.

## AU-DELÀ DE L'OBÉISSANCE

Posons-nous la question : est-ce que nous contemplons dans l'obéissance ? Oui, dans l'obéissance au Saint-Esprit. Mais notre supérieur ne peut pas nous prescrire une heure de contemplation. Certes, il peut nous dire de *prier* pendant une heure ; mais que cette prière soit une contemplation, cela ne relève pas de lui ; et nous-mêmes, comment pouvons-nous savoir ? Notre supérieur peut aussi nous donner une œuvre à faire : « Tu feras cela. Ensuite, tu iras prier ; et tu verras, si tu as fait ton travail avec amour, tu prieras magnifiquement. » Alors nous faisons la chose le mieux possible, et après cela, bien fatigué, nous entrons à la chapelle... et cela ne vient pas du tout, la contemplation magnifique ! Pourquoi ? parce que nous sommes incapables de savoir si nous avons contemplé ou pas. Il nous arrive de dire : « J'ai fait une bonne oraison ce matin. C'était merveilleux, cela aurait pu durer deux heures. Dieu était là, c'était merveilleux. Par contre, hier, j'étais fatigué, c'était terrible : toutes les cinq minutes, je regardais ma montre. C'était désastreux, mais j'ai tenu bon, j'ai dit au Seigneur : "Tant pis, c'est pour toi, cela n'a pas d'importance". » Quelle était la meilleure oraison ? Où le « J'ai soif » a-t-il été le plus fort, le plus divin ? On ne sait pas, et on n'a pas à juger. Nous n'avons pas le droit de juger de la qualité de notre oraison. Alors, ne la jugeons pas, mais recommençons toujours avec une nouvelle soif d'aimer.

Ce que nous savons, c'est que la foi est contemplative, par l'amour et dans l'amour, mais que la foi, aussi, se manifeste dans les œuvres<sup>48</sup>. Voilà pourquoi il y a un double achèvement, celui de l'œuvre et celui de l'Écriture. Là, nos pauvres mots éclatent. Transcendance et immanence, les deux se tiennent, parce que dans l'ordre surnaturel, la transcendance est toujours dans l'immanence ; elle n'est pas séparée. Ici, concrètement, Jésus meurt sur la Croix dans un holocauste d'amour, et il donne sa Mère à Jean. Cela, c'est l'action dans la passion la plus grande, la plus éminente, et c'est dans l'immanence. Mais cette action est toute transformée par l'amour, toute brûlée par l'amour. Et pour que nous comprenions parfaitement il y a, au-delà, le cri de soif.

Le cri de soif exprime à la fois l'au-delà de l'obéissance au Père et l'au-delà de la charité fraternelle. En criant sa soif, le Christ nous fait comprendre que ni le don de sa vie (livrée dans l'obéissance<sup>49</sup>), ni le don

48. Jc 2, 14-26.

49. Comme saint Thomas a l'audace de le dire à la suite de saint Paul (Ro 8, 32), « le Père a livré son Fils à la mort » (*Somme théol.*, III, q. 47, a. 3 ; *Commentaire de*

de sa Mère (don qui est de sa part une initiative, car le Père ne pouvait pas lui demander cela dans l'obéissance<sup>50</sup>), *ne sont adéquats à l'amour qui l'unit au Père*. Jésus aime le Père d'un amour qui dépasse tout. Cet amour est infini (ou quasi infini puisqu'il s'agit du cœur du Christ, donc de sa puissance d'aimer en tant qu'homme), il ne peut donc pas être exprimé par le sacrifice de la Croix, si grand que soit ce sacrifice. Il y a dans le cœur du Christ, dans l'âme humaine du Christ, un amour qui va plus loin, et une soif de se donner encore plus dans l'Amour pur. C'est dans cette lumière-là que nous devons comprendre que la vie contemplative, qui est le don de notre cœur au Père et à Jésus, l'emporte toujours infiniment sur toutes les œuvres que nous pouvons faire. C'est ce que la petite Thérèse a si bien compris, et le fait qu'elle soit sur le point d'être proclamée Docteur de l'Église doit nous rendre encore plus attentifs à cela. Pour être dans la vérité « tout entière »<sup>51</sup>, nous devons

---

*l'Épître aux Romains*, VIII, n° 713 ; *Comm. sur saint Jean*, III, n° 478, etc.), mais il l'a livré *premièrement* pour que le Fils révèle son unité avec le Père : « Il faut que le monde *connaisse que j'aime le Père* et que, selon que m'a commandé le Père, ainsi je fais » (Jn 14, 31).

50. Le don que Jésus fait à Jean de sa Mère n'est pas en lui-même un acte d'obéissance, mais c'est grâce à l'obéissance de la Croix que Jésus peut aller jusque-là (dans son cœur d'homme), puisque quand on obéit dans l'amour, on s'identifie intentionnellement à qui on obéit, on veut ne faire qu'un avec lui. Jésus (qui est un avec le Père), en entrant pleinement dans les intentions du Père, rejoint celles qui dépassent un ordre (un commandement) et qui touchent un secret. Il y a des choses qu'on n'ordonne pas : on attend qu'elles soient comprises spontanément. Et quand on aime beaucoup celui qui a autorité sur nous, on *devance* ce qu'il pourrait nous demander (cela relève de l'exercice du don de piété), on va au-delà de l'obéissance. « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement » (Jn 5, 19). Comme le Père a donné Marie à son Fils bien-aimé, Jésus donne Marie à Jean. Il a alors un nouveau regard sur Marie : le regard même du Père. Comment, en tant que fils, pouvait-il dire à sa mère : « Femme » ? Il le fait en tant que, dans son cœur d'homme, il est un avec le Père (en tant que Dieu il est un avec le Père dans son être, mais dans son cœur d'homme il nous révèle son unité avec le Père à travers l'obéissance de la Croix). En donnant Marie à Jean, Jésus « dépasse » en quelque sorte l'obéissance et l'autorité du Père, il ne vit plus que du Père comme Père, Source de l'Amour. Il n'y a plus ordre donné et reçu, mais communication des secrets, *du Secret*. C'est la nouvelle Alliance dans ce qu'elle a de plus grand et de plus intime, qui réalise entre Marie et Jean la prière de Jésus à son Père : « Qu'ils soient un comme nous » (Jn 17, 11 et 21). Cette unité est le fruit du sacrifice de la Croix, et c'est la naissance de l'Église. Il y a comme un effacement du Christ pour un mystère de fécondité. Il s'efface devant l'Église comme la vigne qui, pour porter du fruit, accepte d'être taillée (cf. Jn 15, 2), comme le grain de blé qui doit tomber en terre pour porter « beaucoup de fruit » (Jn 12, 24). Au niveau de la justice, l'Église n'est pas nécessaire. Si Dieu a voulu l'Église, c'est pour une surabondance d'amour, pour que la charité fraternelle surabonde et, par là, glorifie le Père (cf. Jn 15, 8).

51. Cf. Jn 16, 13.

situer le primat de la contemplation à ce niveau très élevé, qui est celui du cœur du Christ. La plus grande chose que nous puissions faire, c'est d'aimer Jésus et le Père, et de les aimer en nous donnant totalement à eux, par l'Esprit Saint. Cet amour est plus grand que tout le reste. Nous sommes toujours, nous, impressionnés par l'exigence de la miséricorde faite aux autres parce que cela, au moins, c'est efficace, cela se voit, tandis que le don intérieur ne se voit pas. Cependant c'est plus grand... Et si les contemplatifs n'ont pas d'œuvres extérieures, c'est pour maintenir, dans le Corps mystique de Jésus, dans l'Église épouse du Christ, le cri de soif – « Dans le cœur de l'Église, je serai l'Amour... »<sup>52</sup>

Si le cri de soif de Jésus exprime sa soif d'aimer le Père, il exprime aussi sa soif de nous aimer « comme le Père l'a aimé »<sup>53</sup>. Certes, dans le sacrifice de la Croix, avant le cri de soif, Jésus nous sauve ; mais si le sang de la Croix est versé pour nous sauver, pour nous racheter, il y a en Jésus un amour pour nous qui va encore au-delà. Jésus nous aime en pur amour. La Croix manifeste cet amour, mais il y a quelque chose de plus que la manifestation de cet amour, il y a l'Amour lui-même qui se donne à nous.

Si donc nous devons nous aimer les uns les autres comme Jésus nous a aimés, et si le cri de soif exprime d'une manière ultime l'amour de Jésus pour nous, comprenons que chacun de nos actes d'amour, de charité, a sa mesure dans le cri de soif du Christ et la blessure de son cœur<sup>54</sup>. Quand comprendrons-nous cela ? Quand comprendrons-nous que chacun de nos actes de charité fraternelle est mesuré par le cri de soif de Jésus, c'est-à-dire tend à être un acte d'amour pur au-delà de tout ce que nous pouvons faire ? Au-delà de tous les services que nous pouvons rendre à notre frère (ou à notre sœur), nous l'aimons pour lui-même et en lui-même, d'une façon infiniment plus grande que tous nos services, que tout ce que nous pouvons faire pour lui. Mais cela, nous ne pouvons pas le vivre par nous-mêmes. Pour que notre charité fraternelle soit vraiment mesurée par le cri de soif de Jésus, il faut que nous recevions ce cri de soif comme Marie l'a reçu, et non pas comme ceux ou celles qui, avec les meilleures intentions, ont aussitôt offert à Jésus du vin ou du vinaigre ; cela, c'est recevoir le cri de soif matériellement. Quand nous recevons le cri de soif de nos frères, ne le recevons pas matériellement en leur rendant un petit service. Nous ne pouvons le recevoir vraiment *qu'en aimant et en répondant à l'amour* – et cet

52. SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Histoire d'une âme*, Ms B 3 v°.

53. Jn 15, 9 et 17, 23.

54. Cf. VI, pp. 126 sq.

amour s'exprimera ensuite par un service, par une parole, par une aide. Seul l'amour peut répondre à l'amour. Le service ne *répond* pas à l'amour, il *exprime* l'amour. Il est trop facile de se contenter de cela : « Cette personne m'aime, je vais lui répondre par des petits services ». Non ! on doit d'abord répondre par l'amour, par un amour intérieur, et donc par la prière. C'est la grande façon de répondre. Quand quelqu'un nous fait comprendre qu'il nous aime beaucoup, on répond par la prière, divinement, en offrant cet amour<sup>55</sup>. Cela, c'est très important ; et ensuite, si on le peut, on fait comprendre à l'autre qu'on est là, présent, et qu'on l'aime et qu'on veut le soutenir et l'aider. Mais il faut *d'abord* recevoir cet amour et l'offrir à Jésus ; c'est la seule façon de le recevoir d'une façon qui soit vraie. C'est comme cela que Marie a reçu le cri de soif de Jésus : elle l'a reçu au plus intime de son cœur en l'offrant au Père.

Le cri de soif est donc comme un au-delà, mais d'une certaine manière ce n'est pas un au-delà, c'est à l'intérieur de l'holocauste. Et c'est tout l'holocauste du Christ qui est un cri de soif. Mais pour nous, puisque nous sommes dans le temps et que nous sommes conditionnés par la parole, transcendance et immanence se disent successivement, contemplation et action se disent successivement. Mais la véritable action de la Croix est une contemplation, et celle-ci s'exprime dans le « J'ai soif ». La Croix s'achève dans une contemplation. La Croix est une contemplation, et elle s'achève dans la contemplation. C'est pourquoi il faut dire les deux. « "Tout est achevé" » et « Pour que fût accomplie l'Écriture, Jésus dit : "J'ai soif" ». »

Ainsi l'Écriture enveloppe le mystère de la Croix. Et pour comprendre le mystère de la Croix, il faut le regarder dans la lumière de l'Écriture, sous le souffle de l'Esprit Saint, à travers le « J'ai soif ». Et si le « J'ai soif » achève l'Écriture, on peut dire que c'est là que l'Écriture prend toute sa dimension. C'est peut-être là qu'on devrait comprendre le sens propre, divin, de l'Écriture, son sens contemplatif. *Verbum spirans amorem*, comme dit saint Thomas, le Verbe qui spire l'amour<sup>56</sup>. Le cri de soif n'est-il pas une spiration de l'amour ? N'est-ce

---

55. Voilà pourquoi saint Thomas dit que le sacrifice le plus agréable à Dieu est celui où nous lui offrons « notre âme ou celle d'un autre » et qu'il est donc « plus agréable à Dieu que quelqu'un applique son âme et celle des autres à la contemplation, qu'à l'action » (*Somme théol.*, II-II, q. 182, a. 2, ad 3).

56. Voir SAINT THOMAS, *Somme théol.*, I, q. 43, a. 5, ad 2 ; *Comm. sur saint Jean*, III, n° 946, p. 100. Distinguons bien : la parole de Dieu qui nous est donnée dans l'Écriture n'est pas la personne du Verbe ; la parole de Dieu n'est pas, comme certains le pensent parfois, « sacrement » du Verbe, « présence réelle » du Verbe comme est l'Eucharistie.

pas cela, la spiration de l'amour<sup>57</sup> ? N'est-ce pas cette soif qui dépasse toutes les œuvres, et qui exprime ce qu'il y a de plus intime, de plus profond, de plus personnel en nous ? le grand appel de l'enfant crucifié qui a tout donné, même le trésor de son cœur ? Car celle qui était la consolation de son cœur, il l'a donnée...

Pensons, là encore, au martyr des sept fils de la « mère admirable », et à la consolation que cette mère apporte au benjamin, donc à celui qui achève tout l'holocauste des autres. Il faut que la consolation reçue de cette mère admirable soit elle-même donnée. Il faut que Jésus donne celle qui est la consolation de son cœur. N'est-ce pas l'achèvement de l'holocauste du Christ, et ce qui exprime l'ultime pauvreté de son cœur ? Il fallait cette ultime pauvreté pour qu'il puisse y avoir le cri de soif. Seul le pauvre a vraiment soif. Et la pauvreté la plus grande, c'est lorsque Jésus donne sa Mère. Il connaît à ce moment-là la pauvreté la plus profonde, la plus intime. On comprend alors la force de ces paroles : « Après cela, sachant que désormais tout était achevé, pour que fût accomplie l'Écriture, Jésus dit : "J'ai soif" »...

---

Mais toute parole de Dieu provient du Verbe et demeure liée au Verbe. Si nous la recevons dans la foi et l'amour, elle nous fait vivre de la lumière du Verbe, lumière qui est amour (en Dieu, lumière et amour ne font qu'un) et source d'amour (puisque le Verbe, dans son unité avec le Père, est source de l'Esprit Saint). Saint Thomas nous le dit en commentant Jn 6, 45 : « Celui qui vient au Christ par l'amour et le désir – "Si quelqu'un a soif, (c'est-à-dire désire), qu'il vienne à moi et qu'il boive" [Jn 7, 37] – doit aussi écouter la parole du Père et la faire sienne, afin d'en pénétrer le sens et qu'elle enflamme en lui le désir. On est instruit, engagé, par une parole quand on la comprend selon le sens qu'elle a pour celui qui nous la dit ; or la Parole, le Verbe du Père, spire l'Amour (*est spirans amorem*) ; donc, celui qui la reçoit avec la ferveur de l'amour est enseigné : "La Sagesse se répand dans les âmes saintes, elle en fait des amis de Dieu et des prophètes" [Sg 7, 27] » (*Comm. sur saint Jean*, loc. cit., pp. 99-100).

57. Voir VIII, pp. 150 sq.

### III

## LE CRI ET LA BLESSURE

### LES TROIS INITIATIVES

Nous avons mentionné plus haut<sup>1</sup> les trois initiatives du Crucifié. Il y a sept paroles de Jésus à la Croix, et l'Évangile de Jean en relève trois qui sont comme trois grandes initiatives de Jésus à l'intérieur de son ultime passivité. Ces initiatives sont d'autant plus éloquentes que Jésus est fixé dans une immobilité violente, puisqu'il est « attaché au bois »<sup>2</sup>. Humainement parlant il est « réduit à rien »<sup>3</sup>. L'expérience qu'il vit à la Croix dans son intelligence et son cœur d'homme est l'obéissance la plus forte qui ait jamais été demandée à quelqu'un. Mais dans cette obéissance même, et par elle, il acquiert une spontanéité suprême, à la fois divine et humaine. Chaque fois qu'on obéit on acquiert (contrairement à ce que dit Freud) une nouvelle liberté, puisque, par l'obéissance, l'amour est pleinement vécu et qu'on s'élève jusqu'à l'*intention* de celui qui a autorité sur nous. Il y a alors, dans l'unité avec lui, une nouvelle intensité d'amour qui devient source de nouvelles initiatives.

La première de ces initiatives de Jésus consiste à donner sa Mère à Jean ; et on peut dire que pour pouvoir donner sa Mère à Jean, il fallait que Jésus accepte l'offrande totale de sa vie. Il ne pouvait donner sa Mère qu'en ayant tout donné au Père. Toute sa vie, tout son cœur d'homme est offert dans l'obéissance, dans l'acceptation de la Croix. À ce moment-là, il a une liberté intérieure et une pauvreté telles qu'il peut donner jusqu'à sa Mère. « Femme, voilà ton fils ». On peut dire que le fruit premier de l'obéissance de Jésus au Père, c'est la maternité divine

---

1. Cf. I, pp. 21-22.

2. Cf. Deut 21, 23, repris par saint Paul (Ga 3, 13) : « Maudit celui qui est attaché au bois. »

3. Ps 73 [72], 22, selon la Vulgate.

de Marie auprès de Jean. Mais il s'agit bien d'une *initiative* du Christ. Puisque le Père lui avait donné Marie pour être sa Mère, il ne pouvait pas lui demander de la donner à Jean. Cela ne fait plus partie de l'obéissance ; mais c'est un fruit de l'obéissance et une initiative du Christ.

La seconde initiative, c'est le cri de soif. Là, on est devant un grand mystère. Certains, aujourd'hui, essaient d'interpréter ce cri en reprenant tout simplement la parole du psaume<sup>4</sup> comme si Jésus, du haut de la Croix, avait récité les psaumes. Quand on souffre avec cette intensité, peut-on encore réciter un psaume ? Cela ne semble pas très réaliste. Quand la souffrance est trop grande, il n'y a plus que des cris...

Enfin, après avoir accepté ce geste de miséricorde, mais (comme nous le verrons) sans en recevoir aucun bienfait, Jésus a une initiative ultime : il « remet son esprit » au Père<sup>5</sup>. C'est une initiative en ce sens que Jésus devance l'heure de la mort, librement, par amour, pour montrer la victoire de l'amour<sup>6</sup>.

#### LE CRI DE SOIF

Le cri de soif du Christ est compris, par ceux qui sont au pied de la Croix, de deux manières bien différentes. Saint Matthieu et saint Marc nous rapportent que « les soldats » ou « ceux qui se trouvaient là », ou « quelqu'un », offrent à Jésus « du vin mêlé de fiel » et « une éponge trempée de vinaigre »<sup>7</sup>. Saint Jean nous dit : « Il y avait là un vase plein de vinaigre. On fixa donc à une branche d'hysope une éponge pleine de vinaigre et on l'approcha de sa bouche »<sup>8</sup>. Qui est ce « on » ? Qui est le « quelqu'un » de saint Marc ? Nous ne le savons pas. Mais nous savons que, parmi ceux qui accompagnaient les condamnés à mort, il y avait de

4. Cf. Ps 69, 22 et 22, 16.

5. Jn 19, 30. L'« esprit » (τὸ πνεῦμα) dont Jean parle ici, c'est l'âme spirituelle de Jésus. Certains interprètent en disant qu'il s'agit de l'Esprit Saint, mais on ne voit pas bien ce que cela pourrait signifier, car l'Esprit Saint reste présent à la fois dans l'âme de Jésus et dans son corps : l'un et l'autre demeurent le « temple de l'Esprit Saint ». Jésus remet son âme spirituelle au Père, et son cadavre demeure sur la Croix.

6. Voir ci-dessous, p. 59 ; IV, p. 76 ; VIII, p. 149 et note 10 ; X, p. 193... Si Jésus devance la mort en s'offrant librement au Père dans un holocauste d'amour, c'est aussi par miséricorde pour les hommes, pour leur montrer qu'il dépasse les conséquences de leur brutalité, de leur cruauté. Ce n'est pas immédiatement à cause d'eux qu'il meurt, ils ne l'auront donc pas tué (même s'ils ont tout fait pour cela). Il meurt, ou plutôt il « dépose » sa vie corporelle, son âme (ψυχή : cf. II, note 24) pour glorifier le Père et nous sauver.

7. Voir Mt 27, 34 et 48 ; cf. Ps 69, 22 ; Mc 15, 36.

8. Jn 19, 29.

pieuses femmes qui, par pitié pour eux, essayaient d'apaiser un peu leurs souffrances, notamment celles que causait la soif et qui était parmi les plus terribles.

Ainsi, quand Jésus crie sa soif, ces braves femmes (il ne s'agit pas des saintes femmes qui l'accompagnaient dans sa vie apostolique) comprenant son cri d'une manière humaine, pensent y répondre en lui offrant le vinaigre. Et saint Jean nous dit que Jésus accepte ce geste : « Lors donc que Jésus eut pris le vinaigre, il dit : "Tout est achevé". Et, inclinant la tête, il remit l'esprit »<sup>9</sup>. Voilà la dernière miséricorde de Jésus à l'égard des hommes : il accepte ce geste de bonté bien que ce geste ne réponde pas du tout à son appel, à son cri. Certes Jésus a soif, physiologiquement, il meurt de soif, mais ce n'est pas cette soif-là qu'il crie. On voit bien là, comment on peut s'arrêter à l'aspect matériel, à un sens purement humain et physiologique, alors qu'il y a là quelque chose de bien plus profond qui nous fait « toucher » le mystère, entrevoir l'abîme d'amour du cœur du Christ.

« DONNE-MOI À BOIRE »

Qui, au pied de la Croix, a saisi cela ? Seule Marie, et peut-être Jean puisque, de fait, il est le seul à rapporter le cri de soif du Christ. Matthieu et Marc nous rapportent le geste de « ceux qui se trouvaient là ». Matthieu nous dit que le Christ, quand on lui présente le vin mêlé de fiel, « goûte et ne veut pas boire »<sup>10</sup>, mais que, pour le vinaigre « ceux qui étaient là lui donnaient à boire »<sup>11</sup> – ce qui laisse entendre que Jésus a accepté. De même saint Marc<sup>12</sup>. Mais ni l'un ni l'autre – ni saint Luc qui ne rapporte pas cet épisode – ne mentionne le cri de Jésus. Il semble donc qu'il y ait là quelque chose de proprement johannique. D'autant plus que souvent, dans son Évangile, Jean souligne la manière matérielle, purement humaine, dont les hommes reçoivent les paroles de Jésus. Il y aurait là bien des exemples à relever. Par exemple lorsque Jésus dit qu'en trois jours il relèvera le Sanctuaire<sup>13</sup>, ou lorsqu'il dit à Nicodème que, « à moins de renaître d'en-haut, personne ne peut voir le Royaume de Dieu »<sup>14</sup>. Nicodème, docteur en Israël, comprend cela de

9. Jn 19, 30.

10. Mt 27, 34.

11. Mt 27, 48.

12. Mc 15, 36.

13. Voir Jn 2, 19-21.

14. Jn 3, 3.

façon purement matérielle : un homme déjà vieux « peut-il entrer une seconde fois dans le ventre de sa mère et renaître ? » Ce n'est évidemment pas cela que Jésus voulait dire ! De même, lorsqu'à la Samaritaine il dit : « Donne-moi à boire »<sup>15</sup>, la femme comprend matériellement. Nicodème et la Samaritaine sont pourtant bien différents ! mais là ils réagissent de la même manière. En réponse à la demande de Jésus, la Samaritaine lui montre qu'elle a une supériorité sur lui, puisque lui n'a rien pour puiser l'eau, alors qu'elle a une cruche. L'humanité a la technique, elle est efficace... Jésus, lui, n'a rien. « Donne-moi à boire ». Pour pouvoir communiquer l'eau vive qu'il a à donner, son amour d'Époux (les rencontres auprès du puits sont des rencontres nuptiales<sup>16</sup>), le Christ doit faire comprendre à la femme, à la créature, que c'est elle qui doit mendier son amour. Car l'amour ne peut être donné qu'à celui qui réclame l'amour<sup>17</sup>.

Ce « Donne-moi à boire » nous renvoie au « J'ai soif » de la Croix. Cet appel est en quelque sorte le dernier regard de Jésus sur l'humanité, et le fait que Jésus accepte de boire est sa dernière miséricorde à l'égard de ceux qui ont cru apaiser sa souffrance. Encore une fois, il ne refuse pas ce geste maladroit – sans doute ceux ou celles qui le font ne savent-ils pas qui est Jésus (il est pour eux un misérable qui souffre atrocement) –, mais il accepte leur geste par pure gratuité (comme toujours, du reste, quand il accueille les désirs et la bonne volonté des hommes), sans en recevoir aucun soulagement : à peine a-t-il touché ce qu'on lui offre qu'il meurt en remettant tout entre les mains du Père. Saint Jean le souligne : « Lors donc que Jésus eut pris le vinaigre, il dit... » Jésus n'attend pas l'effet du vinaigre. Tout de suite, dans un acte de liberté parfait qui hâte l'heure de sa mort<sup>18</sup>, il dit : « Tout est achevé », puis il inclina la tête et « remit l'esprit ».

Le Christ n'a donc pas seulement voulu faire un dernier geste d'humilité et de miséricorde à l'égard des braves gens qui sont là. Le cri de soif a une autre signification, celle que préfigurait le cri de l'enfant dans le désert, ce cri auquel Dieu seul répond<sup>19</sup>. Ce cri révèle le double

15. Jn 4, 10.

16. Cf. Gn 24, 10 sq. et 42-49 (Rébecca et le serviteur d'Abraham) et 29, 1-13 (Jacob et Rachel).

17. Voir *La Samaritaine* (II), p. 63.

18. Cf. Jn 10, 17-18 : « C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie, pour la reprendre. Personne ne me l'enlève ; mais je la donne de moi-même. J'ai pouvoir de la donner et j'ai pouvoir de la reprendre ; tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

19. Voir Gn 21, 14-19.

abîme du cœur de Jésus, l'abîme de son amour pour le Père et aussi l'abîme de son amour pour Marie.

Jésus, dans son cœur d'homme, exprime sa soif – donc son désir extrême – d'aimer le Père (dans son cœur d'homme) au-delà même de l'offrande de sa vie, au-delà (comme nous l'avons dit) de l'œuvre de la Croix. Au-delà de cette œuvre, il y a un appel de pur amour à l'égard du Père. Dans son cœur d'homme il a soif de l'amour du Père, et il a soif de l'aimer toujours plus...

Certes Jésus a soif du salut des hommes, il a soif de les sauver tous – il « veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité »<sup>20</sup> –, et de racheter chacun de nous en particulier, d'une manière personnelle et unique. Mais lorsqu'il lance ce cri de soif, il « sait que tout est désormais achevé »<sup>21</sup>. L'œuvre de salut du Rédempteur est donc accomplie – « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire »<sup>22</sup>.

De plus, si le Christ s'est offert sur la Croix pour glorifier le Père et nous sauver, il faut cependant bien comprendre que c'est premièrement pour glorifier le Père – nous y reviendrons plus loin<sup>23</sup>.

La plus grande œuvre qu'un homme ait jamais pu accomplir – glorifier le Père et sauver les hommes – demeure incapable d'exprimer adéquatement la plénitude d'amour qui est dans le cœur du Christ, sa plénitude d'amour pour le Père et pour Marie. L'œuvre de la Croix est enveloppée de l'amour et elle est le fruit de l'amour, mais l'amour la dépasse. Car la plénitude d'amour qui est dans le cœur de Jésus correspond à sa plénitude de grâce<sup>24</sup>, laquelle est quasi infinie. Il est important pour nous de saisir cela si nous voulons découvrir de la manière la plus

20. 1 Tm 2, 4.

21. Jn 19, 28.

22. Jn 17, 4.

23. Voir IV, pp. 75-76.

24. Cf. Jn 1, 14. Dans l'ordre de l'être la grâce sanctifiante du Christ n'est pas infinie puisqu'elle est reçue dans l'âme du Christ, et que celle-ci, étant créée, a une capacité limitée. Mais si on regarde la nature de la grâce – la *ratio* de la grâce, diraient les théologiens, c'est-à-dire ce qui constitue la grâce comme telle –, en ce sens la grâce du Christ n'est pas limitée, car tout ce qui peut appartenir à la *ratio* de la grâce, le Christ le possède. En lui est réalisée toute la richesse de la grâce, selon un mode unique, un sommet, une excellence incomparable, et en même temps avec une ampleur, une extension infinie. Commentant Jn 1, 14, saint Thomas note : « Dieu lui a donné l'Esprit sans mesure » (Jn 3, 34), alors qu'il l'a donné avec mesure à toutes les créatures douées d'intelligence, aux anges comme aux hommes » (*Comm. sur saint Jean*, I, n° 189). C'est cette plénitude de grâce du Christ qui fait de lui « la Tête du Corps, la Tête de l'Église » (Col 1, 18 ; cf. Éph 1, 22 ; 4, 15 ; 5, 23).

profonde possible les intentions de Jésus et l'abîme d'amour de son cœur, la profondeur, la largeur, la longueur et la hauteur de son amour, comme dit saint Paul<sup>25</sup>.

Le cri de soif, nous l'avons dit, est aussi pour Marie<sup>26</sup>, et il est aussi pour Jean, et pour nous. Ce cri est à rapprocher d'un autre cri : « Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus se tenait là, et il cria : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi !" Selon ce qu'a dit l'Écriture, de son sein couleront des fleuves d'eau vive. Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui, car il n'y avait pas encore d'Esprit »<sup>27</sup>.

Le cri de soif du Christ crucifié est pour éveiller en nous une soif toujours plus grande de lui et de son amour. Comme toujours, Jésus est là pour nous réveiller, pour actuer en nous quelque chose qui en lui est parfaitement actué et qui en nous demande de l'être toujours plus. C'est comme l'ultime enseignement du Christ pour Marie, pour Jean et pour nous. Et c'est pour cela que Jean nous le communique. Jean a vécu de ce cri de soif ; et chacun de nous reçoit ce cri, selon la qualité de son amour, dans l'exercice de sa foi. C'est peut-être cela qui est le plus beau. C'est un appel adressé à chacun d'entre nous par le mendiant de l'amour, appel extraordinairement incarné dans le corps du Crucifié. Le fait qu'il soit vécu à travers tout le corps du Christ donne une « authenticité » à ce cri, comme on dirait aujourd'hui. Et c'est le dernier appel de Jésus à l'humanité.

« Pour que fût accomplie l'Écriture », nous dit saint Jean. Il est clair que si l'on s'en tient à une signification purement matérielle, ce n'est pas l'accomplissement de l'Écriture. Jean souligne le caractère solennel et grave de ce cri en disant : « Pour que fût accomplie l'Écriture ». C'est la dernière parole de Jésus, et la Révélation s'achève dans cette parole. Du point de vue des paroles, c'est bien la dernière parole de Jésus à l'humanité. C'est la dernière parole de Jésus à son Père, et à sa Mère. Et à travers cette parole, nous découvrons le lien si fort de Jésus, dans son âme humaine, avec le Père, à qui il exprime là sa soif d'aimer et de recevoir l'amour. Quand on aime quelqu'un, on lui donne tout ce qu'on a pour tout recevoir de lui. Car dans l'amour, celui qu'on aime est toujours celui qui nous dépasse, celui qui nous finalise, et donc on reçoit tout de lui, en sachant que c'est cela qui donne à notre vie tout son sens.

---

25. Éph 3, 18.

26. On peut même dire que, d'une certaine manière, il est premièrement pour Marie. Nous y reviendrons plus loin (VII, pp. 141 sq.).

27. Jn 7, 37.

Dans les liens d'amour qui existent entre Jésus et le Père, ce cri de soif prend évidemment une signification d'une profondeur unique. Mais le même cri peut s'adresser au Père et à Marie, et à Jean, et à nous. C'est le même cri. Et au fond, il n'y a que le désir de l'amour qui fasse cette unité. C'est donc bien par là qu'on peut découvrir le lien le plus profond qui existe entre Jésus et son Père, ainsi qu'entre Jésus et Marie, Jésus et Jean, Jésus et nous. C'est dans cette lumière-là que nous devons comprendre ce dernier moment de la Révélation.

#### PAROLE ET GESTE

À propos de la blessure du cœur, un peu plus tard, il nous est dit aussi que « cela est arrivé pour que l'Écriture s'accomplît : "Aucun de ses os ne sera brisé. (...) Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé" »<sup>28</sup>. Il y a donc bien un parallélisme entre le cri de soif et la blessure du cœur, puisque le cri de soif, comme la blessure du cœur, sont pour « l'accomplissement de l'Écriture ». Comment comprendre cela ? Remarquons d'abord qu'il y a là la parole et le geste, de même qu'à travers toute l'Écriture il y a toujours la parole et le geste.

La théologie scientifique de saint Thomas a gardé avant tout la parole, sans considérer les gestes (alors que saint Augustin et les autres Pères de l'Église étaient très attentifs aux gestes). Que la théologie scientifique de saint Thomas ne regarde pas les gestes, cela ne doit pas nous scandaliser, puisque c'est une théologie qui se veut scientifique, c'est-à-dire qui veut aller le plus loin possible dans l'intelligibilité, pour nous, de l'enseignement du Christ. La théologie scientifique *doit* pousser le plus loin possible cet effort de l'intelligence pour comprendre ce que le Christ a enseigné par sa *parole*. Mais parce que Dieu est Lumière *et* Amour, la lumière (et donc la parole) ne suffit pas à nous faire entrer pleinement dans le mystère révélé, dans le mystère de la Très Sainte Trinité et de la création ; il faut, en plus, la révélation qui se fait par le *geste*. On peut donc déplorer qu'après la théologie scientifique de saint Thomas, on n'ait pas développé une théologie qui assume les gestes, une « théologie mystique ». On s'est fixé sur les *paroles* de l'Écriture, en laissant tomber les gestes – parce que, de fait, ils ne disent rien qui relève d'une théologie scientifique : ce sont des *signes* et, dans l'ordre de l'intelligibilité, seule la parole compte. La parole est reliée plus immédiatement à l'intelligence qu'au cœur ; certes il y a des paroles

---

28. Jn 19, 36-37.

affectives, aimantes, mais c'est surtout le geste qui exprime l'amour. Le geste est plus immédiatement relié à l'affectivité, à l'amour, et on peut dire que le geste dernier, c'est la simple présence physique, corporelle.

Il est donc intéressant de voir qu'au terme de l'Écriture, où Jésus, à la Croix, nous enseigne d'une manière ultime, il y a ces deux aspects « pour l'accomplissement de l'Écriture ». Cela nous montre bien l'importance du geste, puisqu'il accomplit l'Écriture, et l'importance de la théologie mystique qui est seule à pouvoir se servir à la fois des gestes et des paroles (et du lien entre les deux), puisque l'amour s'exprime plus par les gestes que par la parole. Et si la théologie mystique doit nous manifester le mystère du Dieu Amour, et nous dévoiler le mystère de la Rédemption dans sa signification ultime qui est l'amour, le geste, qui est un langage symbolique, a en théologie mystique une grande importance. La parole peut être un langage soit direct, soit symbolique, mais le geste est toujours symbolique. Et les paroles du Christ, parce qu'elles sont directement orientées vers l'amour et vers un mystère, sont très souvent (nous l'avons vu) comprises d'une façon matérielle. On ne voit pas suffisamment l'aspect symbolique, mystérieux, que ces paroles peuvent impliquer. Pour exprimer quelque chose qui nous dépasse complètement, Jésus parle en paraboles ; la parole humaine a alors une signification symbolique, analogique, et finalement, pour exprimer le mystère dans ce qu'il a d'ultime, il n'y a plus que le geste.

La blessure du cœur est bien le geste ultime. Cette blessure, la blessure du côté, qui atteint le cœur et qui laisse couler les dernières gouttes d'eau et de sang, est bien un geste qui symbolise pour nous toute la soif du cœur du Christ. Autrement dit, comme le cri de soif exprime le désir intense du cœur du Christ, ce désir intense d'amour, la blessure du cœur exprime symboliquement l'amour divin dans ce qu'il a de plus substantiel et de plus personnel, l'amour qui en Dieu est tout. Ce geste nous fait entrer dans l'abîme d'amour de Jésus pour le Père et pour nous<sup>29</sup> ; là encore, le même geste qui nous relie au Père et à Marie.

---

29. On connaît la question que sainte Catherine de Sienne pose au Christ : « Hélas, doux Agneau immaculé, tu étais mort quand ton côté fut ouvert ; pourquoi as-tu voulu être frappé et avoir le cœur brisé ? » À quoi Jésus répond : « Parce que mon désir envers l'humaine génération était infini, et l'opération réelle de supporter douleurs et tourments était finie ; et par cette chose finie je ne pouvais montrer tout l'amour dont je vous aimais, parce que mon amour était infini. C'est pourquoi j'ai voulu que vous voyiez le secret de mon cœur, en vous le montrant ouvert afin que vous voyiez que je vous aimais plus que ne pouvait le montrer la souffrance finie. En faisant sortir de l'eau et du sang, je vous ai montré le saint baptême de l'eau que vous recevez en vertu du sang » (*Dialogue*, ch. 75, trad. L. Portier, Cerf 1992, p. 126).

Ce geste du soldat n'est pas un geste commandé, c'est un geste de pure gratuité. Surpris de la mort si rapide du Christ, il ne sait pas très bien ce qu'il doit faire. Pour les deux qui ont été crucifiés avec Jésus, il obéit à ce qui lui a été demandé. Rompre les jambes des crucifiés pour hâter leur mort à cause de l'approche du sabbat<sup>30</sup>, c'était « normal ». Mais là, puisque les soldats constatent que Jésus est déjà mort (ils sont plusieurs à le constater), le geste que fait l'un d'eux est complètement anormal et inutile. Et ce geste a, humainement parlant, quelque chose de révoltant : un cadavre, on le respecte ! on respecte quelqu'un qui n'a plus aucune défense parce qu'il est mort. Ce geste du soldat n'est plus humain puisqu'il est fait par hasard et n'est pas porteur d'une *intention* – le soldat ne sait plus quoi faire. Ce geste est l'ultime humiliation du Christ crucifié. « Il s'est anéanti (...) c'est pourquoi Dieu l'a exalté »<sup>31</sup>. L'Apocalypse nous montrera l'Agneau égorgé illuminant toute la Jérusalem céleste<sup>32</sup>. C'est donc cette blessure qui sera, dans la glorification du corps du Christ, le point central. C'est là que la glorification du corps du Christ va être plénière, va atteindre son sommet. La splendeur du corps glorifié de Jésus, qui exprime la grande victoire de l'amour, vient de la blessure de son cœur. En effet, la victoire de l'amour nous est donnée d'une manière ultime à travers la révélation de son cœur blessé, puisque pour nous sauver il est allé jusqu'à accepter cette ultime humiliation, cette ultime manifestation de son amour dans la plus grande pauvreté, le plus grand dépouillement. Cela est très important pour nous. En effet, si c'est l'Agneau « comme égorgé » qui illumine toute la Jérusalem céleste, et si la grâce est « semence de gloire »<sup>33</sup>, la Jérusalem céleste est *déjà* en nous. Le cœur blessé du Christ est donc pour nous le lieu par excellence de la contemplation du Christ.

#### DÉVOTION ET CONTEMPLATION

Voilà le fondement théologique du culte du Sacré-Cœur. On parle généralement de « dévotion » au Sacré-Cœur ; c'est bien, mais il faut aller plus loin. Il faut contempler, dans la lumière de la sagesse de la Croix, la blessure du cœur du Christ. Saint Jean nous y invite, puisqu'il dit que là, il est témoin et que son témoignage est véridique, et qu'il est

---

30. Jn 19, 31-32.

31. Phi 2, 7-9.

32. Cf. Ap 21, 23.

33. Cf. 1 P 1, 23.

témoin pour que tous nous puissions croire<sup>34</sup>. Saint Jean nous demande donc d'avoir un regard tout à fait particulier sur la blessure du cœur de Jésus. Nous devons être attentifs à cela. Il ne faut pas rester dans la dévotion. C'est très bien, la dévotion. Il ne faut pas la supprimer, mais il faut aller plus loin. Nous devons *contempler* la blessure du cœur du Christ. Et pour la contempler, il faut la lumière de la sagesse (donc de la théologie mystique), et pour cela il faut revenir au texte révélé. C'est toute la différence entre la dévotion et la contemplation. La dévotion repose sur notre manière de regarder les choses ; c'est très subjectif, cela vient de nous. La preuve, c'est que les dévotions espagnoles ne sont pas les mêmes que les dévotions d'un parisien. La dévotion relève de la vertu de religion, mais reste très liée à notre sensibilité. La contemplation, elle, présuppose un regard théologique, qui lui-même s'appuie sur la foi. Contempler, c'est s'enfoncer dans le mystère de la foi ; c'est vivre d'une présence sans lumière. Les lumières qu'on peut avoir sont extrinsèques à la contemplation. La contemplation, c'est l'aspect *substantiel* de la foi pleinement vécu. De sorte que la contemplation, sur la terre, est toujours vécue dans la pauvreté et l'obscurité de la foi. Dans l'amour, mais dans l'obscurité de la foi. C'est rude pour notre intelligence et rude pour notre sensibilité ; c'est pourquoi, si facilement, au lieu de nous réjouir de cette confiance que Dieu nous fait, et de cette pureté de l'adhésion de foi où nous dépassons tout le créé pour « n'avoir plus que Dieu »<sup>35</sup>, nous nous replions sur nous-mêmes et nous nous « rattrapons » : soit dans la dévotion pour ce qui est de la sensibilité, soit dans la méditation pour le petit raisonneur qui est en nous et qui aime assimiler et raisonner. La plus grande noblesse de notre intelligence est de contempler (fût-ce dans l'obscurité de la foi), et non pas de raisonner. Le regard théologique, qui relève de l'intelligence et non pas de la raison, vient de la foi, et s'appuie sur la parole de Dieu ou sur les gestes de Dieu.

Nous *devons* donc contempler la blessure du cœur du Christ. Sainte Thérèse de Jésus met ses sœurs en garde contre une contemplation qui s'idéaliserait et qui oublierait l'humanité sainte du Christ<sup>36</sup>.

34. Jn 19, 35.

35. Comme le dit saint Jean de la Croix, s'attacher aux grâces sensibles, à tout ce que l'on peut ressentir, c'est « se rechercher soi-même en Dieu, ce qui est fort contraire à l'amour » (*La montée du Carmel*, II, 7, *Œuvres complètes*, p. 143). « Si l'âme commence à se laisser aller à la saveur de la dévotion sensible, elle ne parviendra jamais à la force des joies spirituelles qui se trouvent en la nudité de l'esprit » (*op. cit.*, III, 42, p. 343). – Nous citerons les *Œuvres* de saint Jean de la Croix dans la traduction du p. Cyprien de la Nativité (DDB 5<sup>e</sup> éd. 1958), mais parfois un peu modifiée.

36. Voir notamment sa *Vie par elle-même*, ch. 11, et *Sixièmes Demeures*, ch. 7.

Notre contemplation chrétienne ne peut pas quitter l'humanité sainte du Christ, et donc elle ne peut pas s'abstraire des gestes du Christ. Ils font partie de notre contemplation, et parmi eux il y a ce geste ultime qui a une importance unique. Saint Jean nous en avertit.

#### LE COUP DE LANCE

Essayons donc de comprendre un peu la signification de ce geste. L'iconographie chrétienne, la peinture chrétienne, n'a cessé d'être comme séduite par le coup de lance. Dépassons cela et essayons de comprendre, dans la foi. Ce geste, nous l'avons dit, est un geste qu'on n'aurait pas dû faire, par respect pour le Christ. C'est la suprême humiliation, la suprême pauvreté du Christ, qui se traduit dans la blessure du cœur. C'est la pauvreté extrême de celui qui verse ses dernières gouttes d'eau et de sang. C'est la seule blessure mortelle, celle qui nous permet de comprendre l'état victimal du Christ. Voilà qui est très important. Car dire que c'est la seule blessure mortelle, c'est dire de cette blessure qu'elle est « substantielle ». Si Jésus n'avait pas été déjà mort, il serait mort de cette blessure. Il avait tout offert et tout donné, et voilà que l'état victimal suprême du Christ vient après qu'il a tout offert. Notons bien cet ordre que souligne Jean, pour bien comprendre que Jésus a offert sa vie librement. Dans la lumière du cri de soif, il a offert sa vie dans une liberté totale, dans l'acte le plus libre de toute sa vie. La dernière expérience d'amour, dans l'âme du Christ, est l'offrande de sa vie pour le Père, pour Marie, pour Jean et chacun d'entre nous. Mais le cadavre du Christ, ne l'oublions pas, est un cadavre divin, puisqu'il « subsiste » dans le Verbe. Cela, il ne faut pas l'oublier aujourd'hui, où certains théologiens l'oublient ou le nient alors que toute la Tradition l'affirme. Saint Thomas, en parlant du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, montre comment la mort de Jésus, séparation de l'âme et du corps, est « portée » par le Verbe de Dieu et dans le Verbe de Dieu. Cette mort se réalise dans le Verbe, puisque l'âme séparée de Jésus subsiste dans le Verbe, et que le corps cadavérique, lui aussi, subsiste dans le Verbe<sup>37</sup>.

Pour que nous comprenions que Jésus est la victime parfaite, il fallait donc le coup de lance, cette blessure mortelle qui se réalise dans

---

37. Voir *Somme théol.*, III, q. 50, a. 2 et 3. Le mystère de la mort du Christ est inscrit dans le mystère du Verbe qui assume la chair, qui assume la nature humaine dans tous ses états, même cet état ultime de la séparation de l'âme et du corps.

le Verbe de Dieu. Cette blessure est la blessure la plus violente qui soit. Plus on est vulnérable, plus la violence est grande ; on peut dire que lorsqu'il s'agit d'un cadavre, la vulnérabilité est substantielle ; le vivant se défend toujours, et parce qu'il se défend il n'est pas dans cette passivité absolue du cadavre. Tout a son sens et est important, dans l'ordre de la sagesse de Dieu ! Chaque détail de ce geste symbolique doit donc nous aider à entrer plus loin dans le cœur du Christ, dans son amour pour le Père et pour nous. C'est pour cela que nous devons analyser théologiquement la signification de cette blessure et toutes les modalités particulières de cette blessure. C'est le testament qui est remis à Marie, et c'est pour cela que Jean le défend avec tant de force, en disant qu'il est témoin.

La violence de ce geste est donc suprême, puisqu'il s'agit d'une blessure mortelle, substantielle. Et en même temps, il y a ces dernières gouttes d'eau et de sang, pour montrer que cette blessure qui atteint le cadavre du Christ atteint un cadavre qui est instrument du Père. Par la blessure du cœur, cet instrument est dans un état victimal ultime, et cet instrument continue de saigner et de pleurer. Voilà pourquoi saint Augustin dit que c'est à partir de la blessure du cœur de Jésus que nous devons comprendre tous les sacrements<sup>38</sup>. En théologie mystique, il y a là quelque chose de capital. La théologie mystique des sacrements se fait dans la lumière de la blessure du cœur de Jésus. Elle ne peut pas se faire autrement, puisque cette blessure est la source propre de tous les sacrements. Comment le Père serait-il indifférent à la blessure du cœur de Jésus ? Il ne peut pas l'être, puisque c'est l'ultime moment de l'état victimal de Jésus, pour glorifier le Père. Cette blessure glorifie le Père, comme le cri de soif. Elle glorifie le Père parce qu'elle montre comment l'amour divin est victorieux de la mort. Elle vient après la mort. Et le cadavre de Jésus, blessé de cette manière ultime, glorifie le Père, en étant remis entièrement au Père par la médiation de Marie. En effet, puisque l'âme n'est plus présente dans le cadavre de Jésus, le sacerdoce du Christ ne peut plus s'exercer pour offrir la blessure de son cœur. C'est Marie, témoin, qui offre au Père la blessure du cœur, dans la grâce

---

38. Voir *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, IX, 10 (Bibl. augustinienne 71, p. 531) : « Adam dort pour qu'Ève soit formée ; le Christ meurt pour que l'Église soit formée. Pendant le sommeil d'Adam, Ève est formée de son côté ; après la mort du Christ, son côté est frappé par la lance afin que jaillissent les sacrements dont sera formée l'Église. » Saint Augustin revient maintes fois sur ce thème (voir *op. cit.*, p. 904, note 69) que l'on trouve pour la première fois chez Tertullien (*De anima*, ch. 43 ; P.L. 2, col. 723 B ; voir aussi ch. 11, col. 665 A), et ensuite chez saint Hilaire (*Traité des mystères*, I, 3 ; Sources chrétiennes 19 bis [1947], pp. 77-81).

de son sacerdoce royal<sup>39</sup>. Voilà la coopération ultime entre Jésus et Marie, coopération au niveau de la victime, de l'Agneau, et coopération au niveau du sacerdoce. Le cadavre du Christ est remis à Marie, car elle seule peut recevoir dignement ce cadavre et la blessure du cœur. Elle est seule à pouvoir vraiment le recevoir dignement, puisqu'il faut être en harmonie parfaite avec le cœur de Jésus pour pouvoir l'offrir au Père, dans une pauvreté totale, un dénuement total.

#### L'ESPRIT REND TÉMOIGNAGE

Le geste du coup de lance, ce dernier geste qui correspond au cri de soif et qui nous ouvre le mystère de la blessure du cœur, nous fait comprendre qu'« il y en a trois qui rendent témoignage : l'eau, le sang et l'Esprit »<sup>40</sup>.

Que signifie ici : « l'Esprit rend témoignage » ? Pourquoi saint Jean (celui qui témoigne de la blessure du cœur), affirme-t-il, dans sa première Épître, qu'avec l'eau et le sang, l'Esprit rend témoignage ? La théologie mystique peut et doit se poser la question : n'est-ce pas à travers la blessure du cœur et à travers les dernières gouttes d'eau et de sang qui en jaillissent, que l'Esprit Saint est donné à Marie ? Et n'est-ce pas cette première Pentecôte d'amour<sup>41</sup>, si intime, si cachée, si mystérieuse, qui donne à Marie la force divine de rester debout, et qui lui permet de vivre le mystère du Sépulcre, de vivre le grand silence du Sépulcre dans l'espérance de la Résurrection ? Il y a là quelque chose qu'on ne peut que suggérer, et en tremblant. Le langage des gestes ne peut être compris que par les amis ; les étrangers, ceux qui regardent de

39. C'est cette complémentarité du sacerdoce de Marie par rapport au sacerdoce de Jésus, cet achèvement de l'offrande sacerdotale et de l'état victimal du Christ dans le cœur de la Femme, de Marie, qui nous fait comprendre ce qu'est le « sacerdoce royal des fidèles » (Voir *Lumen gentium*, § 10, 31, 34 : *Presbyterorum ordinis*, § 2 ; *Apostolicam actuositatem*, § 2 et 3). Le sacerdoce, c'est cette médiation d'amour qu'exerce tout chrétien, du fait même qu'il est chrétien. La grâce chrétienne, la grâce sanctifiante, fruit du sacrifice de la Croix, lie le chrétien à son Rédempteur et l'appelle à vivre l'amour pour le Père (impliquant l'adoration) et l'amour pour ses frères *comme* Jésus les a vécus à la Croix. Le sacerdoce ministériel est essentiellement un service à l'égard de l'Eucharistie (et des autres sacrements, mais premièrement à l'égard de l'Eucharistie) ; il est donc tout ordonné à la croissance de la grâce sanctifiante, donc au sacerdoce royal des fidèles. Et celui-ci donne au chrétien de vivre une médiation d'amour dans la charité fraternelle.

40. 1 Jn 5, 7.

41. Voir VIII, pp. 147 sq.

l'extérieur, ne comprennent pas ou interprètent mal. Certains gestes, interprétés par des gens peu favorables, sont tout de suite caricaturés ; alors que les amis, qui reçoivent les gestes avec un très grand amour, saisissent les liens cachés.

Seule Marie peut recevoir ce dernier geste et recevoir ces dernières gouttes d'eau et de sang. C'est pour elle. N'est-ce pas pour cela que les synoptiques n'en parlent pas ? Seul Jean rapporte cela, et Marie parle à travers Jean.

N'y a-t-il pas là un grand mystère ? et n'est-ce pas grâce à Marie, et par elle, que Jean devient le témoin du coup de lance ? Il est le seul, parmi les Apôtres, à en être témoin, comme il est seul à parler du cri de soif. Ne peut-on pas dire que le premier enseignement de Marie à Jean est de lui permettre d'être témoin du coup de lance et d'être celui qui garde l'ultime parole de Jésus aux hommes : « J'ai soif » ?

Cette dernière parole se grave très profondément dans le cœur de Marie ; et à travers le dernier geste, ce geste passif, ce geste où Jésus est dans la plus grande passivité (celle du cadavre), Marie est blessée. Elle est blessée par ce coup de lance. La prophétie du vieillard Syméon semble bien nous l'indiquer : « Un glaive te transpercera l'âme »<sup>42</sup>. Comment Marie, étant au pied de la Croix et vivant avec une telle intensité d'amour le mystère de la Croix, ne serait-elle pas blessée au plus intime de son cœur par le coup de lance ? Pour recevoir le cœur blessé de Jésus, il faut que son cœur soit lui-même blessé. Et elle permet à Jean de comprendre la signification de ce cri de soif et de ce geste.

Nous devons demander à la Vierge Marie de nous faire comprendre cela ; c'est si grand, de pénétrer au plus intime du cœur de Jésus dans sa soif, cette soif qui est son ultime enseignement ! Une soif, c'est un désir non assouvi ; une soif, c'est un appel, c'est un amour qui (pour employer un langage philosophique) demeure dans « l'intentionnalité »<sup>43</sup>. Jésus montre qu'au-delà de l'œuvre qui est une réalité

42. Lc 2, 35.

43. L'*intentionnalité* est une manière d'exister relative ayant sa détermination propre mais toute relative à la réalité. Cette distinction de l'« intentionnel » et du réel manifeste la distance qui existe, en toute réalité vivante dont nous pouvons avoir l'expérience, entre l'*être* et la *vie*. L'*être vivant* est, en raison de sa *vie*, capable d'*anticiper* sa perfection de vivant (perfection où la distinction entre la vie et l'être sera comme résorbée). L'*intentionnalité* exprime cette anticipation. Elle se retrouve à tous les niveaux de notre vie. Ainsi le fœtus est une anticipation du vivant parfaitement déterminé, il est *intentionnellement* une personne humaine. Au niveau de l'activité éthique, l'intention est comme une anticipation, dans l'acte volontaire, de l'union de l'homme à sa fin. Dans la vie intellectuelle, la « forme intentionnelle » est une anticipation immédiate de l'adhésion de l'intelligence au réel existant, etc. (voir *Lettre à un ami*, p. 70).

tangible, il y a la soif. C'est bien à cause de cela que Catherine de Sienne dit que ce qu'il y a de plus grand sur la terre, ce n'est pas la réalisation, c'est la soif, le désir<sup>44</sup>. Et la soif, le désir, c'est l'« intention de vie »<sup>45</sup> dans ce qu'elle a de plus fort. C'est cela que le Père regarde en premier lieu dans son Fils bien-aimé. C'est lui qui reçoit ce cri de soif, cet appel ; et c'est à travers cet appel que le Père voit toute la vie de Jésus et regarde son holocauste d'amour. Dieu regarde plus les intentions que les effets, les réalisations<sup>46</sup>. Dieu regarde en premier lieu les intentions, il regarde en premier lieu les désirs dans leur intentionnalité pure.

Cela nous fait découvrir ce qu'est l'amour paternel dans ce qu'il a de plus grand. Un père n'est pas un juge. Un juge regarde *les faits*, et c'est pour cela qu'il peut se tromper si lourdement, parce qu'il ne regarde pas les faits dans leur *intention*, il les regarde dans leur brutalité. Il dit : « Vous n'avez pas payé, vous devez payer ! » Il ne dit pas : « Pourquoi n'avez-vous pas payé ? » Non ! « Vous n'avez pas payé, vous devez payer ! » C'est comme cela. Un juge regarde les faits de l'extérieur, dans leur brutalité, dans leur épaisseur. Un père, lui, regarde de l'intérieur, il est attentif aux intentions, aux désirs, et c'est dans cette

---

Le danger est de s'arrêter à l'intentionnel, qui est en quelque sorte possédé alors que la réalité existante nous dépasse toujours, en ce qu'elle *est*. On peut s'enfermer dans l'immanence d'une opération vitale (dans un désir – qui devient alors velléitaire –, dans l'imagination, dans le raisonnement, dans ce qu'on appelle le « vécu » de l'amour ou de la connaissance). Mais puisque l'intentionnel est essentiellement ordonné au réel, ce repli sur soi est erroné. Voilà la limite de l'intentionnalité. Sa grandeur, c'est qu'elle ouvre à l'infini notre capacité de connaître et d'aimer.

44. Voir notamment le *Dialogue*, ch. 11 : toutes les opérations humaines sont finies ; or, dit celui qui est « la Vérité éternelle », « moi Je suis infini et Je réclame des opérations infinies c'est-à-dire un infini sentiment d'amour » (p. 25). « Le désir de l'âme fondé en charité, laquelle donne vie à toutes les vertus, doit arriver à l'infini » (p. 26). Cf. pp. 164-165, 269, etc. Même la souffrance du Christ, l'œuvre de la Croix, est finie, limitée. D'où le cri de soif et la blessure du cœur : voir ci-dessus, note 29.

45. Toute activité morale implique au point de départ l'amour spirituel d'un bien personnel. Ce premier amour, très caché, mais qui saisit le cœur de l'homme dans ce qu'il a de plus profond (sa volonté), demande de se déterminer dans une intention morale, et il s'épanouira dans un amour d'amitié.

Seule mon intelligence peut découvrir, dans un *bien* qui attire, la *fin* qui orientera toute ma vie vers la réalité aimée (la fin étant ce en vue de quoi toutes nos activités sont accomplies). L'intention morale est ce regard de l'intelligence dans l'amour, qui, en reconnaissant la fin, me permet d'ordonner et d'unifier toute ma vie dans cette lumière. Elle est donc bien une anticipation, dans l'acte volontaire, de l'union de l'homme à sa fin.

46. On le voit bien quand Samuel cherche un roi, poussé par l'Esprit de Dieu. On lui présente les aînés avec leurs exploits, leur intelligence – mais ce n'est pas cela. Celui qui est choisi, c'est le petit dernier, celui qui est absent parce qu'on ne parle pas de lui (1 Sam 16, 6-12).

lumière qu'il comprend tout le reste. C'est pour cela que ce cri de soif est si important : parce qu'il nous aide à comprendre le regard du Père sur Jésus, il nous aide à découvrir la profondeur du cœur du Christ sous le regard du Père, et à voir que même la Croix n'intéresse le Père, comme Père, qu'à travers cette soif. Remarquons-le : ce n'est qu'après avoir dit ce cri de soif que Jésus peut dire qu'il remet tout *dans les mains du Père* ; et alors, tout est consommé.

Contemplant, dans sa foi, ce regard du Père sur Jésus, Marie, sous le souffle de l'Esprit Saint, va elle-même regarder Jésus ainsi. La force que l'Esprit Saint lui donne, c'est de regarder Jésus comme le Père le regarde. Et Marie ne nous apprend-elle pas aussi à regarder Jésus comme le Père le regarde, et à recevoir son cri de soif comme elle l'a reçu, pour découvrir le désir si profond du cœur du Fils bien-aimé accomplissant l'œuvre du Père ? Un serviteur, quand il accomplit l'œuvre qui lui est demandée, montre que l'œuvre correspond bien à l'ordre qui lui a été donné. Un Fils bien-aimé, quand il a accompli les désirs de son Père, s'il veut obéir gratuitement, par pur amour, ne se contente pas de montrer à son Père que l'œuvre qu'il a faite témoigne qu'il aime. Certes, elle en témoigne : « Si vous m'aimez, vous observerez mes commandements »<sup>47</sup>. Obéir témoigne qu'on aime, parce que si on n'aimait pas, on n'obéirait pas ; et chaque fois qu'on aime et qu'on oublie d'obéir ou même qu'on ne veut pas obéir, cela prouve que l'intensité d'amour n'est pas assez grande, pas assez actuelle. Mais le Fils bien-aimé ne se contente pas d'obéir. Quand il accomplit l'œuvre du Père, c'est le *désir* du Père qu'il accomplit, plus qu'un *ordre*. Et il achève tout en disant au Père que cette œuvre n'exprime pas tout l'amour qu'il a pour lui, parce qu'il y a dans son cœur un abîme d'amour pour le Père. Et c'est bien en cela, par ce cri de soif, qu'il glorifie le Père d'une manière ultime.

Ne soyons pas des positivistes en face de la Croix. C'est une œuvre toute d'amour et qui ne peut être saisie que dans un amour très pur, un amour qui prend tout ; et pour nous, à travers un *désir*, puisque notre amour dans ce qu'il a de plus profond ne peut être qu'une soif d'aimer le Père le plus possible, en allant « jusqu'au bout »<sup>48</sup>. Et ce qui est vrai du Père est vrai de Marie, pour Jésus. Marie n'a rien demandé... elle a cependant demandé le vin, à Cana. Et la demande de Marie – « Ils n'ont plus de vin »<sup>49</sup> – est présente dans le cœur de Jésus à la Croix, puisqu'à

---

47. Jn 14, 15.

48. Cf. Jn 13, 1.

49. Jn 2, 3.

Cana Jésus avait comme frémi : « Mon heure serait-elle déjà venue ? »<sup>50</sup>. Or l'heure de Jésus, c'est celle de la Croix<sup>51</sup>. Jésus est source, par son sang, d'une vie nouvelle et d'un amour nouveau. Et la vraie réponse qui est faite à Marie, à sa demande de Cana, c'est bien le cri de soif. Jésus montre qu'il aime ce peuple que Marie aime, et qu'il l'aime plus encore que Marie ne l'aime, qu'il meurt pour lui, et qu'il meurt pour lui dans une grande soif d'amour. Il ne faut jamais oublier cet enseignement que Marie nous donne. Et il faut, avec Jean, comprendre l'importance du coup de lance et de la blessure du cœur du Christ, puisque dans l'ordre de l'amour, ce qu'il y a d'ultime, c'est le geste. Mettons en parallèle le début de la Genèse et le terme de l'Évangile de Jean : « Que la lumière soit, et la lumière fut »<sup>52</sup>. C'est une parole, le geste viendra après. Et tout s'achève, non pas dans une parole mais dans un geste, pour nous faire comprendre que toute parole doit s'achever dans un geste parce que toute parole divine est source d'amour – *Verbum spirans amorem*<sup>53</sup>.

Et c'est à travers ce geste, qui est l'ultime révélation, que nous devons comprendre toute l'Écriture. N'est-ce pas ce que Marie nous fait comprendre ? Le don de Marie à Jean nous permet d'interpréter l'Écriture d'une manière toute divine sous l'action du don d'intelligence (pour les paroles) et du don de sagesse (pour les gestes).

---

50. Jn 2, 4. Voir V, p. 116.

51. Jn 12, 23 ; 12, 27 ; 13, 1 ; 17, 1.

52. Gn 1, 3.

53. Voir II, p. 49, note 56.



## IV

### LA SAGESSE DE LA CROIX\*

Revenons auprès de la Vierge Marie, et demandons-lui comment, sous l'action de l'Esprit Saint, pour vraiment répondre à son appel, elle a éduqué le cœur de Jean. C'est Marie qui nous apprend à découvrir le cœur de saint Jean. Il faut être très proche d'elle pour le découvrir, car cela reste un grand secret – on sait très peu de chose sur lui, il y a un grand silence<sup>1</sup>. Et c'est vrai : la première chose que Marie nous enseigne, c'est le silence, et ce silence de Marie est le fruit le plus

---

\* Rappelons que, comme les autres chapitres de ce livre, ce texte n'a pas été écrit par l'auteur. On ne doit donc pas s'attendre à y trouver un exposé théologique rigoureux et complet sur la sagesse de la Croix. Il s'agit ici d'une prédication qui introduit au mystère et aide à en vivre.

1. Dès le premier moment de sa vocation, Jean est caché. On le voit bien dans son récit de la vocation des cinq premiers disciples : voir Jn 1, 35 sq. Des deux disciples à qui Jean-Baptiste révèle « l'Agneau de Dieu » (Jn 1, 36), le seul qui soit nommé, André, a souci de son frère Simon (Pierre) et va le chercher : « Nous avons trouvé le Messie ! » (1, 41). De l'autre il ne nous est rien dit si ce n'est : « Ils virent où il [Jésus] demeurait, et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là » (1, 39). À tous ses Apôtres Jésus dira plus tard, à la veille de sa Passion : « Demeurez dans mon amour » (Jn 15, 9). Dès le point de départ Jean avait compris que si on rencontre véritablement Jésus, on est comme perdu en lui. L'amour est « extatique » (cf. VI, p. 132), il fait sortir de soi celui qui aime ; on est comme « perdu » en celui qu'on aime... La vocation de Jean nous montre donc l'absolu de la vocation de l'amour. Si on rencontre Jésus, on est pris par lui, on l'aime, et on a comme vocation d'*aimer Jésus*. On n'éprouve pas le besoin d'avoir une charge, d'être investi d'une mission particulière, on ne cherche pas en premier lieu à avoir une vie apostolique : l'absolu, c'est *Jésus*. Quand on a rencontré Jésus, il n'y a plus que lui qui compte, et il fera de nous ce qu'il veut. Cela aussi, saint Jean nous le montre bien, puisque cette première vocation qu'il reçoit au point de départ de l'appel des Apôtres, elle le mènera jusqu'à la Croix, où il sera le seul des Apôtres à être présent, à demeurer. Et la Croix, c'est encore une vocation. Tant qu'on n'a pas vécu la Croix auprès de Jésus, l'appel n'est pas totalement enraciné dans notre cœur.

profond du don de sagesse. C'est ce que Jésus vit sur la Croix<sup>2</sup> ; Marie porte cela dans son cœur, dans la foi, l'espérance et la charité, et elle va le communiquer en premier lieu à Jean. C'est donc tout le mystère de la sagesse de la Croix que Jean va recevoir par le don de sagesse. La première éducation de Marie consiste à disposer le cœur de Jean, sa volonté, pour que la charité s'épanouisse d'une façon toute divine par le don de sagesse. Et que fait ce don ? Il nous lie au cœur blessé de l'Agneau, il nous fait vivre de son cri de soif, de son appel vers le Père, de son appel vers Marie. On ne peut pas vivre la soif du cœur de Jésus sans qu'il y ait le coup de lance. Et le don de sagesse ne peut pas s'exercer en nous sans nous unir intimement à la soif de Jésus et à un mystère d'enfouissement que Marie fait vivre à Jean – un enfouissement dans le cœur de Marie, ce qui est quelque chose de très grand...

#### LE SILENCE DE L'AMOUR

La souffrance du cœur de Jésus, qui s'exprime par la blessure, a une répercussion directe sur le cœur de Marie et sur celui de Jean. Leur cœur est blessé par le même glaive, leur cœur souffre d'une même souffrance, une souffrance toute transformée par l'amour. Or la souffrance rend silencieux. Quand la souffrance est portée par l'amour divin, elle rend silencieux, mais sans aucun repli sur soi, sans aucun accaparement ; on laisse l'Esprit Saint transformer cette souffrance, par l'amour, en un grand silence de l'âme. Seule une âme blessée et aimante, en qui l'amour est victorieux de la blessure, est vraiment silencieuse. Le silence de Noël n'a pas la profondeur du silence de la Croix ; seul le silence de la Croix a cette profondeur d'amour. C'est de ce silence-là que nous devons vivre ; et c'est ce silence-là que Marie nous apprend à vivre, comme elle l'a appris à Jean.

C'est peut-être pour cela que nous ne savons rien de la vie apostolique de Jean. C'est sûrement voulu par Dieu. Comparativement à saint Paul, comme Jean est peu présent dans ses écrits ! C'est Marie qui a mis Jean dans ce silence qui est une extrême pauvreté. Le silence, c'est une pauvreté toute d'amour ; c'est un cœur qui est réservé, complètement réservé à Jésus pour l'aimer. Quand on aime, on n'a rien à dire. Quand l'amour n'est pas assez fort, on raconte des histoires pour qu'il n'y ait pas de silence... On a tellement peur du silence ! Alors on se raconte des histoires. Mais quand l'amour est très fort, il n'y a plus rien à raconter,

---

2. Voir *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, pp. 76 sq.

il n'y a plus que le silence. C'est ce que Marie apprend en premier lieu à Jean, et ce qu'elle nous apprend. C'est le fruit du don de sagesse, par lequel le cœur du Christ devient notre secret. C'est le cœur de Jésus qu'on reçoit, le cœur blessé de Jésus, et notre cœur est transformé en son cœur, et tout devient secret, tout devient grand, parce que tout est transformé par l'amour divin.

Une alliance profonde se réalise entre Marie et le cœur de Jean dans ce secret d'amour. Le coup de lance, le cri de soif, sont comme les secrets les plus profonds que Marie communique à Jean pour que son cœur les porte et qu'il vive de ce silence d'amour, de ce don total à Jésus. Quand l'amour a blessé notre cœur d'une blessure substantielle, tout devient silence, tout est lié à la volonté du Père, et tout doit retourner au Père dans ce silence d'amour. Il est impossible que Marie n'ait pas enseigné cela à Jean, puisqu'elle est totalement mue par l'Esprit Saint<sup>3</sup> et que son unique désir, étant donné la pauvreté de son cœur, est d'être là en s'effaçant ; en étant intimement présente, divinement présente, mais en s'effaçant, dans une totale pauvreté. N'est-ce pas l'enseignement le plus maternel qui soit, et le plus merveilleux ?

« LA SAGESSE SE COMMUNIQUE SANS ENVIE »

Marie fait comprendre à Jean que par le cri de soif et le coup de lance (dernière révélation au niveau de la parole et au niveau du geste), toute l'Écriture s'achève. Toutes les paroles et tous les gestes de l'Écriture. Par le fait même, toujours à travers l'exercice du don de sagesse, Marie montre à Jean que toute l'Écriture, qui vient de l'Esprit Saint, doit être regardée, comprise, à la lumière du cri de soif et de cette blessure du cœur. Tout est compris par là, tout est compris dans cette lumière. Il est étonnant (quand vraiment l'Esprit Saint nous fait vivre de cela) de voir comment toute parole de Dieu a son unité et sa profondeur. Et quand l'Écriture nous dit que la sagesse « se communique sans envie »<sup>4</sup>, si on ne se borne pas à comprendre cela d'une façon matérielle, si on cherche à comprendre profondément, on voit que c'est bien ce qui se

3. Comme le dit saint Jean de la Croix, Marie « jamais ne se mût par elle, mais toujours sa motion fut du Saint-Esprit » (*Montée du Carmel*, III, 2, p. 257). Cf. *Vive flamme*, str. I, 1, pp. 720-721 : « En cet état [de transformation d'amour], l'âme ne peut exercer d'actes. C'est le Saint-Esprit qui les fait tous et y meut l'âme – ce qui est la cause que tous ses actes sont divins, puisqu'elle est mue et agie par Dieu ». Voir aussi str. III, 2, pp. 765-766.

4. Cf. Sag 7, 13.

passer pour Marie et Jean : c'est la sagesse divine qui se donne et qui fait l'unité entre le cœur de Jean et le cœur de Marie. Dire que « la sagesse se communique sans envie », cela exprime profondément que ce silence avec Dieu (fruit du don de sagesse) se prolonge dans le cœur de ceux que Dieu met sur notre route et nous donne. C'est la manière dont la sagesse se communique : elle se communique en plénitude, sans diminuer sa signification. Quand on communique « avec envie », c'est-à-dire en gardant un droit sur ce qu'on communique, alors on « diminue la vérité », comme dit le psaume<sup>5</sup>. Or on n'a pas le droit de diminuer la vérité. Si on communique la vérité divine, on doit la communiquer « sans envie », c'est-à-dire sans la diminuer, en permettant à la sagesse divine de prendre toute la place, de telle sorte qu'à partir d'elle tout le reste prenne son intelligibilité, son sens – et c'est dans la blessure du cœur et dans le cri de soif que toute parole de Dieu prend sa signification ultime. La sagesse divine, qui est tellement présente dans le cœur de Marie, se communique « sans envie », par l'Esprit Saint, de Marie à Jean et de Marie à chacun d'entre nous. N'est-il pas bouleversant de voir que Marie nous aime tant qu'elle nous communique tout, tout ce qu'elle a reçu, « sans envie », et qu'ainsi elle nous fait pleinement entrer dans ce don que Dieu nous fait de sa sagesse, ce don qui est actuel ?

Cela doit aussi nous faire réfléchir, ou plutôt, peut-être, nous faire ouvrir notre cœur et nos mains. « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement »<sup>6</sup>. Chaque fois que nous recevons un don de Dieu, Dieu nous demande de le donner, de ne pas l'accaparer – « la sagesse se

---

5. Il s'agit du Psaume 11, 2 (selon la Vulgate) : « Les vérités ont été diminuées par les fils des hommes ». On raconte que ce verset faisait pleurer saint Thomas.

6. Mt 10, 8. Plus Dieu nous donne gratuitement, plus il veut que nous donnions gratuitement, et que nous donnions tout. Marie a tout reçu gratuitement, et à la Croix elle s'offre gratuitement, en union avec Jésus qui l'offre. Cela se réalise dans la lutte. Non qu'il y ait pour Marie une lutte intérieure, car son imagination est préservée de toutes les séquelles du péché originel (la grâce a totalement pris possession de son imagination) ; mais à l'extérieur le démon rugit pour que Marie ne soit pas totalement donnée. Il n'accepte pas que la Femme, la Vierge et la Mère, offre son intelligence et tous les désirs de son cœur, radicalement, dans une totale pauvreté... À la Croix Marie a tout donné, elle n'a plus rien. Elle n'a que Jésus. En ce sens elle a tout, mais elle l'a dans l'obscurité, sans la joie que donne la possession de celui qu'on aime. Il lui est totalement donné, plus encore qu'à Noël, mais dans une pauvreté totale et face à la rage du démon, déchaîné devant cette victoire de l'amour divin dans le cœur de Marie. Car Marie *aurait pu* trouver que la Croix, c'était inhumain ; elle *aurait pu* penser qu'un fils bien-aimé ne doit pas traiter sa mère comme cela, elle *aurait pu* ne pas accepter cette folie et ce scandale de la Croix. La Croix, en effet, est folie et scandale pour l'intelligence et le cœur de Marie bien plus encore que pour n'importe qui d'autre. Dans son

communiqué sans envie ». Là on comprend que, pour que la sagesse se communique sans envie, il faut une très grande pauvreté. C'est un manque de pauvreté d'accaparer, et c'est aussi un manque de pauvreté qui nous fait « nous adapter ». Quand on s'adapte, on ne communique pas tout ce qu'on a reçu, sous prétexte que ceux à qui on parle n'ont peut-être pas la même capacité que nous de vivre du mystère de l'amour divin. Il y a, sous-jacents, un peu de mépris et un manque de charité, et on oublie que chacun de nous est enfant de Dieu et est appelé à recevoir en plénitude la vérité. L'Esprit Saint « conduit à la vérité tout entière »<sup>7</sup>, à la vérité plénière : cette sagesse qui se communique sans envie. Que c'est grand, une éducation où celui qui éduque est « un » avec celui qui est éduqué, et veut lui permettre de vivre le même mystère, s'il le peut ! Pour nous, c'est très important de savoir que Marie nous donne tout, *si nous le voulons*, comme elle a tout donné à Jean, parce que Jean le désirait ardemment. Marie veut donner en surabondance. Voilà l'adaptation de l'Esprit Saint : il s'adapte aux désirs les plus profonds de notre cœur. Au lieu de s'adapter (comme nous le faisons) au conditionnement et aux limites, il s'adapte au plus profond de notre cœur. C'est ainsi que nous devons communiquer la sagesse, en comprenant que les âmes ont soif de la soif du Christ et désirent tout recevoir en plénitude. Autrement, nous diminuons, et dès qu'on « diminue » le visage de Jésus, le visage de Marie, on caricature...

Marie a tout communiqué à Jean. Comment ? On n'en sait rien. Comment une mère communique-t-elle à ses enfants ? C'est très simple : le « comment » est résorbé par l'amour, c'est-à-dire que le

---

intelligence humaine et dans son cœur de mère elle ne comprend *rien*. Et elle aurait pu se laisser prendre, comme nous le faisons parfois quand Jésus nous unit un peu à ce mystère. Dans la vie religieuse cela arrive souvent ; car, si nous la regardons de l'extérieur, notre vie religieuse est folie et scandale, et le démon fait tout ce qu'il peut pour nous persuader de cela... Nous avons alors la tentation de quitter la vie religieuse en disant : « Ce n'est pas pour moi ». C'est vrai ! la vie religieuse n'est pas faite pour l'homme comme homme, pour la femme comme femme, elle est faite pour l'*enfant de Dieu* qui est en nous, pour le fils de Marie qui est en nous ; et constamment il faut aller à contre-courant, constamment il faut se dépasser. La vie religieuse réclame tout le temps un effort ; c'est quelque chose qui est *toujours* au-delà de ce qui nous est naturel. Ce dépassement constant qu'elle exige de nous n'est pas en notre pouvoir – et c'est cela qui nous donne confiance : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5). « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jn 6, 44) ; « et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai *tout* à moi » (Jn 12, 32). Nous ne pouvons répondre à l'appel de Jésus – « Viens et suis-moi » (Mt 19, 21 ; Mc 10, 21 ; Lc 18, 22) – qu'en nous laissant saisir par son attraction d'amour, l'attraction du Père à travers lui.

7. Jn 16, 13.

« comment » n'existe plus : il n'y a que l'amour. Si on demande à quelqu'un comment il parle à un ami très cher, il se met à rire : « Je n'y pense pas, j'aime ! » Quand on aime, on ne pense pas au « comment » de la communication de l'amour. Laissons cela à ceux qui n'aiment pas assez et qui, alors, ont recours à des méthodes. L'amour brûle toutes les méthodes. N'est-ce pas cela, « communiquer sans envie » ?

Une fois qu'on a saisi que tout doit être regardé à travers la blessure du cœur et le cri de soif, on comprend comment Marie, dans cette lumière, a pu se donner totalement, et qu'elle n'avait qu'un seul désir : être toute à Jean, tout entière à lui et pour lui, parce que Jésus leur avait dit : « Voici ton fils », « Voici ta mère ». Ce sont des liens de maternité divine. Et comme la maternité divine de Marie à l'égard de Jean se fonde sur sa maternité à l'égard de Jésus, et que la maternité divine a quelque chose d'infini puisqu'elle se termine au Verbe de Dieu, on comprend que cette communication de tout ce que Marie avait reçu de Jésus impliquait une très grande lumière. Là on peut voir que le don de sagesse et le don d'intelligence sont intimement unis dans cette communication du mystère d'amour exprimé par le cri de soif et la blessure du cœur, comment s'unissent le silence d'amour de la sagesse et la parole reçue dans la lumière du don d'intelligence.

#### LA SAGESSE DE LA CROIX

La Croix du Christ, nous dit saint Paul, est folie (pour notre raison) et scandale (pour notre sensibilité) ; mais pour le croyant elle est puissance de Dieu et sagesse de Dieu<sup>8</sup>. Le Christ crucifié est notre sagesse<sup>9</sup>, et la sagesse divine, c'est l'amour victorieux de tout, c'est cette priorité de l'amour qui est capable de tout prendre et de tout transformer. C'est l'amour divin, dans le cœur de Jésus, qui se sert de toutes les souffrances, de toutes les blessures, de toutes les morts, de tous les échecs, de toutes les fragilités, pour tout reprendre et pour se révéler d'une manière toute nouvelle, pour révéler ce qu'il y a de plus intime dans le mystère de la Très Sainte Trinité – et non seulement le révéler, mais nous y introduire.

Saint Paul, quand il parle de sagesse, sait ce qu'il veut dire. « Le propre du sage est d'ordonner », dit Aristote<sup>10</sup>. La sagesse de la Croix

8. Cf. 1 Co 1, 23-24.

9. Cf. 1 Co 1, 30.

10. *Métaphysique*, A, 2, 982 a 17-19.

opère un renversement complet de toutes les valeurs, elle apporte un ordre nouveau qui s'achève dans le mystère de la Résurrection. « Si le Christ n'est pas ressuscité, dit encore saint Paul, *vaine* est notre foi »<sup>11</sup>. Et Jésus lui-même montre aux disciples d'Emmaüs qu'il y a un lien de *nécessité* entre la Croix et la gloire : « Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances *pour entrer* dans sa gloire ? »<sup>12</sup> S'il faut qu'il souffre pour entrer dans la gloire, n'est-ce pas dire que toute la signification de sa souffrance est là : faire entrer les hommes dans la gloire du Père ? Car Jésus lui-même, le Fils bien-aimé, n'a jamais quitté le « sein du Père »<sup>13</sup>...

Jésus s'offre « comme victime d'amour sur la Croix »<sup>14</sup> pour glorifier le Père et sauver les hommes. Mais pour sauver les hommes, la Croix n'était pas nécessaire<sup>15</sup>. Un seul acte d'adoration du Christ aurait suffi à opérer la Rédemption de toute l'humanité. Un seul acte d'humilité de Jésus aurait obtenu du Père le pardon de tous les péchés. Une seule parole – « Père, pardonne-leur... »<sup>16</sup> – aurait suffi. La Croix n'est pas nécessaire à la Rédemption. Alors, pourquoi la Croix, *pourquoi* la souffrance ?<sup>17</sup>

11. 1 Co 15, 17.

12. Lc 24, 26. Voir *Somme théol.*, III, q. 53, a. 1.

13. Cf. Jn 1, 18.

14. JEAN PAUL II, *Dominum et vivificantem*, § 40.

15. La souffrance n'est pas nécessaire à la Rédemption. La Croix n'est donc pas nécessaire, ni la Compassion de Marie. Si Dieu a permis le mystère de la Compassion, c'est pour que Marie soit plus unie à Jésus, pour qu'elle ne soit pas seulement rachetée, mais épouse.

16. Cf. Lc 23, 34.

17. Voir *Au cœur de l'amour*, pp. 103 sq. Et pourquoi, en nous rachetant par la Croix, le Christ Sauveur nous a-t-il laissé les conséquences du péché ? N'aurait-il pas pu les effacer toutes ? Certes, il l'aurait pu ! La sagesse de la Croix, qui est amour et non justice, nous fait comprendre que si celui qui nous sauve nous laisse continuer à porter les conséquences du péché, c'est parce qu'il nous sauve dans l'amour et par l'amour, et qu'il veut donc que nous soyons ses *amis* (cf. Jn 15, 12-15). L'ami n'est pas un enfant gâté, il coopère avec son ami. Dieu n'aime pas que nous soyons des enfants gâtés ; il nous demande d'être ceux qui coopèrent avec lui. Que c'est grand, cet appel du Christ ! Il veut que nous allions, comme lui, jusqu'au bout de l'amour (cf. Jn 13, 1), et donc que nous luttons avec lui. Il veut réaliser entre lui et nous l'alliance de l'Époux et de l'épouse, comme il l'a réalisée avec Marie (cf. VIII, pp. 153 sq.). « Si nous sommes morts avec lui, avec lui nous vivrons ; si nous tenons ferme, avec lui nous régnerons » (2 Tm 2, 11-12). En Jésus crucifié et ressuscité la victoire de la Croix nous est *déjà* donnée et la gloire est *déjà* présente. Dans cette lumière de la sagesse de la Croix nous accepterons toutes les luttes, toutes les fragilités, pour que la victoire de l'amour se réalise en nous et que, par là, nous puissions, à travers toutes nos faiblesses, glorifier le Père en Jésus.

Si Dieu a voulu la Croix, si le Père « n'a pas épargné son Fils, mais l'a livré pour nous »<sup>18</sup>, c'est pour révéler son mystère d'amour. Le Christ crucifié est l'expression de la victoire de l'amour sur tout ce qui n'est pas l'amour. Pour révéler que Dieu EST AMOUR, substantiellement amour, il faut se servir de cet absolu qu'est la mort, de cette brisure de l'unité substantielle de l'homme<sup>19</sup>. La limite absolue, pour l'homme, et le seul absolu d'ordre sensible, c'est la mort. Et c'est parce qu'elle a ainsi valeur d'absolu que la mort peut être utilisée par la sagesse de Dieu, comme le signe le plus capable de manifester la grandeur de son amour. Car seul un amour substantiel peut être victorieux de cette brisure substantielle qu'est la mort. Notre amour à nous ne le peut pas ; si grand, si fort qu'il soit, il demeure intentionnel<sup>20</sup>, et donc il ne peut ni empêcher la mort de ceux que nous aimons, ni se servir de la mort pour se communiquer à eux.

Pour se communiquer pleinement à l'homme, l'amour divin a « besoin » de la souffrance<sup>21</sup>. La souffrance ouvre notre cœur, et elle lui donne une capacité de recevoir bien plus grande que la joie ne peut le faire ; c'est seulement par la souffrance que notre cœur devient capable de recevoir un amour substantiel, c'est-à-dire qui prend tout, qui se donne totalement, sans partage, et qui réalise une *unité* de vie. À la Croix, Jésus révèle son unité substantielle avec le Père (à la Croix plus que jamais il peut dire : « Qui m'a vu a vu le Père »<sup>22</sup>), et il nous y introduit. La sagesse de la Croix, sagesse d'amour, c'est, finalement, le mystère de la filiation. Le Fils est « dans le sein du Père »<sup>23</sup>, il est le Verbe qui est « vers Dieu » et « dans le Principe »<sup>24</sup>. Voilà ce que Marie comprend à la Croix, à travers l'Agneau immolé, et c'est cette sagesse d'amour qui lui permet de rester

18. Ro 8, 32.

19. Voir *Un seul Dieu tu adoreras*, pp. 69 sq.

20. Cf. *Postface* à : M. SCHATTNER, *Souffrance et dignité humaine*.

21. Déjà, humainement, on constate que quelqu'un qui n'a pas souffert n'a pas de profondeur dans l'amour.

22. Jn 14, 9.

23. Jn 1, 18.

24. Jn 1, 1. L'Agneau immolé nous révèle que le Verbe n'a qu'un seul désir : glorifier le Père. En glorifiant le Père par le mystère de la Croix (en s'offrant au Père comme Agneau immolé) Jésus nous révèle que, pour glorifier quelqu'un, il faut lui être tout entier relatif – et c'est ce qu'est le Verbe : il est *apud Deum*, πρὸς τὸν Θεόν, il est « vers le Père » (Jn 1, 2 et 18). On comprend alors le lien entre le Verbe et l'Agneau. Car être dans un état d'immolation, c'est être tout entier relatif à celui qu'on glorifie en s'immolant, à celui auquel on est totalement donné dans une offrande d'amour. L'état victimal de l'Agneau nous révèle ce qui est tout à fait propre à la personne du Verbe : il est « vers le Père ».

debout. Au-delà de tout ce qu'elle voit et qui n'est qu'échec et souffrance incompréhensible à une intelligence humaine, elle contemple le Verbe<sup>25</sup>. L'Agneau est immolé, déchiré, réduit à rien, mais le Verbe n'est *en rien* atteint par les souffrances et la violence de la Croix. Or la *personne* de Jésus, dans son holocauste d'amour, n'est autre que celle du Verbe. On peut donc dire que si Marie reste debout au pied de la Croix, c'est parce qu'elle contemple celui qui est la force du Christ, le Verbe en qui subsiste sa nature humaine broyée par la souffrance. Elle découvre la présence du Verbe. À Noël, elle contemplait le tout petit enfant Jésus ; à la Croix le Crucifié, le Pauvre par excellence, laisse transparaître le mystère du Verbe. L'humanité de Jésus est là pour rendre présent le Verbe ; sa nature humaine est toute diaphane, elle est transformée, dans sa douleur, par la lumière du Verbe ; et ainsi Marie découvre le mystère du Verbe. À Nazareth, l'ange lui annonce le mystère du Fils du Très-Haut, du Fils de Dieu ; il ne lui dit pas qu'elle sera la Mère du Verbe de Dieu, mais : « Tu concevras et enfanteras un fils (...) et on l'appellera Fils du Très-Haut »<sup>26</sup>. L'ange lui parle du Fils parce qu'il lui est donné comme son propre fils. Mais à la Croix elle découvre que le Fils est le Verbe, parce qu'à la Croix elle pénètre, à travers toutes les blessures de Jésus et celle de son cœur, au plus intime du mystère de la Très Sainte Trinité. Elle découvre que son Fils est bien la Lumière, est bien le Verbe, et que le Verbe de Dieu n'est touché en rien par les souffrances de la Croix. Il n'est pas changé ; il est toujours le même, celui qui est « dans le sein du Père ».

À la Croix, l'humanité du Christ est brisée – il faut mourir pour voir Dieu<sup>27</sup>. Marie meurt dans ce qu'elle a de plus intime et de plus profond, son cœur de mère, pour voir Dieu ; le « voir » dans la foi, certes, mais en étant véritablement en présence du Verbe qui se donne à elle. C'est bien cette contemplation-là, celle du Verbe de Dieu donné à elle à travers toutes les brisures de l'humanité sainte du Christ, que Marie a transmise à Jean comme le plus grand secret de toute sa vie<sup>28</sup>.

Et comment Marie entre-t-elle dans cette contemplation des secrets les plus intimes de Jésus ? En coopérant à l'holocauste de son Fils. Jésus s'offre au Père pour nous révéler son unité avec le Père<sup>29</sup> et

25. Voir VIII, p. 153.

26. Lc 1, 31-32.

27. Voir VII, p. 144, note 15 ; V, p. 93, note 25.

28. Voir X, p. 205 et note 85.

29. L'offrande absolue d'amour, jusqu'au cœur blessé, ne peut être que celle d'un Dieu. Et le Verbe est Lumière, et la lumière c'est l'unité dans l'amour. L'amour, c'est encore l'*union* ; la lumière, c'est l'*unité*. En Dieu Lumière et Amour ne font qu'un ; mais pour nous, l'unité ne sera pleinement réalisée que dans la vision béatifique.

nous y entraîner. Voilà ce que Marie a vécu à la Croix et ce qu'elle nous fera vivre si nous la recevons et la choisissons comme mère.

Voilà le sommet de la Révélation, voilà ce à quoi la Sagesse nous invite et nous convie<sup>30</sup>, voilà ce qui transfigure toutes nos souffrances en leur donnant leur sens ultime. Notre finalité, c'est de vivre de la sagesse de la Croix, c'est-à-dire, d'être unis à Jésus dans son mystère d'offrande au Père, à travers la joie et la douleur, l'une et l'autre complètement absorbées par l'amour.

Demandons à l'Esprit Saint et à la Vierge Marie de nous révéler toujours plus que si le Père a voulu le mystère de la Rédemption tel qu'il est (par la Croix), s'il a voulu que toute la mission du Christ s'achève dans cet acte d'adoration, d'holocauste où toute la vie du Christ est offerte, c'est pour nous faire comprendre que ce qu'il y a de plus grand en nous, c'est d'adorer en offrant toute notre vie. Là nous rejoignons le lieu où nous sommes nés à la vie divine. Car nous sommes nés à la vie divine à partir du cœur blessé de Jésus<sup>31</sup>, à partir du Crucifié ; nous sommes nés à la vie divine à partir de l'offrande – offrande d'amour – que Jésus fait de toute sa vie au Père<sup>32</sup> ; et si Jésus fait cela, c'est pour nous montrer que ce qu'il y a de plus grand pour l'homme, c'est d'offrir sa vie au Père, de la lui offrir pour que lui en fasse ce qu'il veut : c'est à lui, cela vient de lui et cela retourne à lui.

C'est là, peut-être, la raison majeure pour laquelle Dieu a choisi de nous sauver par l'holocauste de la Croix, l'holocauste de son Fils bien-aimé : pour nous indiquer par là quel est l'acte le plus parfait que l'homme puisse faire. Si Jésus avait réalisé son mystère de Rédemption en enseignant, on devrait dire que l'acte le plus parfait que l'homme puisse faire est d'enseigner. Or c'est très beau, d'enseigner, mais ce n'est pas l'acte le plus parfait que l'homme puisse accomplir.

L'acte le plus parfait que nous puissions faire sur la terre, c'est d'offrir toute notre vie dans un acte d'adoration et une soif de contemplation. C'est comme cela que Jésus a terminé sa vie, en manifestant par là que *le Père est tout pour lui*. Il se laisse attirer par le Père, d'une attraction qui le saisit entièrement et qui lui fait vivre cette extase d'amour. Et *en même temps* il nous sauve.

---

30. Cf. Prov 9, 1 sq.

31. Cf. III, note 38.

32. Nous sommes nés de l'offrande totale du Christ, de sa victoire d'amour, et de l'offrande que Marie réalise dans le mystère de la Compassion, l'offrande de tout elle-même unie à celle de Jésus dans le triple mystère de l'Agonie, de la Croix et du Sépulcre. N'oublions jamais que notre grâce chrétienne est mariale, inséparablement liée au mystère de la Compassion. De cela, avons-nous assez conscience ?

Le *seul* acte (et c'est cela qui est extraordinaire) qui pouvait manifester parfaitement l'amour de Jésus pour le Père et son amour pour nous, c'était d'offrir sa vie en adorant le Père et en s'offrant pour nous, dans *le même amour* mais avec ces deux regards différents : le regard de pur amour, de pure contemplation, vers le Père, et le regard de miséricorde infinie à notre égard<sup>33</sup>. Voilà la sagesse de la Croix et le secret de la joie chrétienne.

#### SAGESSE DE LA CROIX ET CHARITÉ FRATERNELLE

À la Croix Jésus exerce sur Jean une attraction unique ; et quand on est attiré par quelqu'un qu'on aime, on se quitte, on ne se regarde plus. Jean ne se regarde plus, il est complètement attiré par Jésus, pris par lui, et c'est pour cela qu'il peut être témoin du coup de lance, de la blessure du cœur.

Il y a comme une « montée » jusqu'au coup de lance – « Heureux les hommes dont la force est en toi, qui gardent au cœur les montées ! Traversant la vallée des larmes ils en feront un lieu de source (...), ils marcheront de hauteur en hauteur », « avec une vigueur croissante »<sup>34</sup>. Mais pour cette « montée » il faut que Marie soit là, et Marie vivant elle-même de l'attraction de Jésus.

Marie est donnée à Jean au moment où Jésus exerce sur Jean toute son attraction. Il faut être attiré par Jésus pour découvrir Marie, sinon on ne la découvre pas : elle est un trop grand secret. Elle est le secret du Christ, et c'est en étant attirés par Jésus à la Croix que nous pourrions découvrir ce secret : Marie, elle-même totalement attirée par Jésus, et attirée encore plus profondément que Jean, que nous, puisque, au moment où elle nous est donnée, elle n'est plus qu'un avec Jésus.

C'est au moment où Marie vit cette attraction d'amour, (attraction qui devient unité, car pour nous c'est l'attraction qui est l'amour en acte), où Jean lui-même est attiré par Jésus, et où l'un et l'autre sont donc comme reclus en Jésus, « cachés avec le Christ en Dieu »<sup>35</sup>, c'est à ce moment-là que Jésus veut qu'ils soient unis d'une manière toute nouvelle – « qu'ils soient un comme nous sommes un »<sup>36</sup> –, dans cette attraction même et pour que cette attraction soit encore plus forte.

33. Voir VI, pp. 133 sq.

34. Ps 84, 6-8.

35. Col 3, 3.

36. Jn 17, 11 et 21-23.

C'est *pour cela* que Marie nous est donnée : pour que Jésus crucifié puisse être pleinement pour nous sagesse<sup>37</sup>. Attirés l'un et l'autre par Jésus, Marie et Jean vivent le mystère de la Compassion, et c'est dans ce mystère de Compassion qu'ils sont unis par Jésus. Quelque chose de nouveau se réalise, un nouvel exercice d'amour, et ce « quelque chose de nouveau » permet à Jésus d'être encore plus donné à Marie et à Jean.

Nous devons toujours revenir là si nous voulons vraiment vivre de la nouvelle Alliance jusqu'au bout, dans toute sa surabondance d'amour (car l'alliance avec Marie est bien une alliance de surabondance). En effet, puisque Marie est *tout entière* attirée par Jésus, et que Jean l'est aussi, on pourrait dire que cela suffit. Et pourtant Jésus *veut quelque chose de plus* ; et c'est ce « quelque chose de plus » qu'il réalise dans cette alliance avec Marie<sup>38</sup>.

Il fallait que Marie se laisse prendre par cette attraction de la Sagesse – Jésus crucifié – et qu'elle y réponde, et que Jean aussi soit pris par cette attraction, pour que puisse se réaliser cette nouvelle unité d'amour, cette nouvelle alliance : « Femme, voici ton fils (...) voici ta mère ».

C'est à l'intérieur de la contemplation de Marie à la Croix (contemplation de l'Agneau et, à travers lui, du Verbe dans le sein du Père), qu'il y a ce fruit le plus éminent, et en même temps le plus simple, de la charité fraternelle.

Celle que le Père a donnée à son Fils bien-aimé pour qu'elle soit sa Mère devient sagesse pour Jean. « Trône de la Sagesse », celle qui est tout unie à Jésus devient source de vie, de lumière et d'amour pour Jean. Encore une fois, c'est une surabondance d'amour, ce n'était pas nécessaire (dans l'ordre de la justice) ; et c'est bien pour cela que le mystère de Marie est si difficile à comprendre. Au niveau de la dévotion, c'est facile... mais la dévotion n'atteint pas le secret. Saint Louis-Marie Grignon de Montfort et saint Maximilien Kolbe nous font entrer beaucoup plus profondément dans le mystère de Marie que toute espèce de dévotion. Or ils ne font qu'une seule chose : nous apprendre à regarder ce qui se passe à la Croix.

La surabondance de l'amour, voilà la sagesse ; c'est par la surabondance de l'amour que nous pénétrons dans la Sagesse qui est « dans le sein du Père »<sup>39</sup>. C'est là que nous découvrons la fécondité

37. Cf. 1 Co 1, 30.

38. Voir *Les trois sagesse*, pp. 306-307.

39. Voir II, p. 49 et note 56 ; VIII, p. 150.

dans l'ordre de l'amour. La raison n'a pas de fécondité, mais la sagesse en a une. La Sagesse, c'est « le Verbe qui spire l'amour »<sup>40</sup>. À la Croix, Jésus, notre Sagesse, spire l'amour en nous donnant celle que le Père lui a donnée et qui est tellement liée à l'Esprit Saint. Il veut qu'elle nous soit totalement donnée pour que, par elle, l'Esprit Saint nous soit entièrement donné et puisse transformer tout en nous, du dedans.

Le *Verbum spirans amorem*, c'est Jésus à la Croix nous donnant Marie. Il nous donne celle qui n'est qu'amour, qui n'est plus qu'amour parce qu'elle est « une » avec la Sagesse crucifiée. Sous le souffle de l'Esprit Saint, et dans ce souffle même, Jésus nous donne Marie, sa Mère. Il ne peut pas nous la donner autrement que dans le souffle de l'Esprit Saint, puisqu'elle lui a été donnée par le Père. Un avec le Père (comme pour la spiration de l'Esprit Saint), il nous donne celle qui n'est plus qu'amour, pour que nous *vivions* de ce don.

Ne nous étonnons donc pas si nous connaissons de grandes pauvretés, de grandes purifications. Il faut être très pauvre pour recevoir un secret. Et ce n'est pas par nous-mêmes que nous pouvons devenir pauvres ; c'est l'Esprit Saint, le « Père des pauvres », qui fait de nous des pauvres.

Jésus lui-même est suprêmement appauvri au moment où il nous donne celle qui est le trésor de son cœur. Et il la donne à Jean d'une manière extraordinairement pauvre et humble. À la Croix, Jésus aurait pu dire à Marie : « Lève-toi, mon aimée, ma toute belle, et viens, ma colombe dans le creux du rocher »<sup>41</sup>. Il aurait pu lui dire : « Tu es fidèle, tu es mon unique, je t'aime plus que tout ». Mais non : « Femme, voici ton fils (...) voici ta mère ». Il la donne à Jean pour qu'il n'y ait plus qu'elle dans le cœur de Jean, pour qu'elle soit le trésor de Jean comme elle était – comme elle *est* plus que jamais – le sien.

Cette « kénose » du cœur de Jésus, cet abaissement qui va si loin, cet effacement devant Marie<sup>42</sup> – il veut qu'elle « passe devant lui » –, c'est *incompréhensible*. Seul l'amour peut faire cela.

Là Marie peut dire, d'une manière nouvelle, que Dieu « s'est penché sur la bassesse, l'humilité, la petitesse, de sa servante ». Comme Marie est exaltée à la Croix ! Mais en même temps, quel appauvrissement pour elle... Alors qu'elle ne regardait que Jésus, elle doit désormais regarder Jean comme elle regardait Jésus...

40. Cf. II, p. 49.

41. Cf. Cant 2, 10-14.

42. Cf. VIII, pp. 157 sq.

Voilà la grandeur de la charité fraternelle dans la lumière de la sagesse de la Croix. La charité fraternelle, c'est la surabondance de la sagesse. La Sagesse, c'est Dieu, et la surabondance de la sagesse, c'est la charité fraternelle s'exerçant de cette manière ultime, pour aller « jusqu'au bout ».

N'est-ce pas là « le cœur de l'Église » (comme disait la petite Thérèse) : Marie donnée à Jean (et donc à chacun de nous) pour que Jean soit uni à Jésus comme Marie lui est unie et que tout ce que Marie a reçu de Jésus soit donné à Jean ?

## V

### LE PAIN ET LE VIN

#### VIVRE DU MYSTÈRE DE L'EUCARISTIE

Le mystère du cœur du Christ est le mystère de notre contemplation, le lieu de notre oraison. Et l'Eucharistie, qui nous donne sous un mode sacramentel le cœur blessé et glorieux de Jésus, est là pour nous aider à vivre de ce mystère. L'Eucharistie est une grande pédagogie divine pour ce temps où nous vivons sur la terre, une pédagogie qui doit nous aider à entrer de plus en plus dans le mystère de l'oraison, le mystère de notre intimité avec Jésus, avec les trois personnes divines. L'Esprit Saint nous conduit toujours au cœur de Jésus (il nous conduit toujours à ce qui est notre *finalité*, donc à la contemplation : nous sommes faits pour la vision béatifique), et l'Eucharistie nous aide, dans notre *conditionnement*, à vivre de ce mystère<sup>1</sup>.

---

1. Seule une philosophie réaliste permet de distinguer parfaitement la *finalité* du *conditionnement*. Car le philosophe, comme ami de la sagesse, est celui qui s'interroge constamment sur l'homme en cherchant à découvrir sa finalité : *en vue de quoi* l'homme vit-il ? Quel est le sens ultime de sa vie et de son être ? Et dans la lumière de la finalité, qui lui donne donc l'intelligibilité ultime de la vie de l'homme et de son développement, il saisit la *manière* dont il atteint cette finalité, le *conditionnement* qui est le sien pour atteindre cette fin. Cette distinction n'est pas une séparation, car l'homme ne peut jamais se couper de son conditionnement. Le séparer, à la manière de Platon, c'est très vite tomber dans un idéalisme forcené ! Du point de vue humain, l'homme atteint toujours sa finalité (qui est spirituelle) à travers un conditionnement qui, fondamentalement, provient du corps. Le corps n'est-il pas le conditionnement substantiel de la personne humaine ? Du point de vue *philosophique*, on doit donc dire, d'une part, qu'on ne comprend vraiment le conditionnement qu'à partir de la finalité (je suis conditionné *dans* la recherche de ma fin), et d'autre part qu'on atteint la finalité à travers le conditionnement, donc en le respectant, tout en le dépassant constamment (pour le dépasser, il faut le respecter). La *psychologie*, au contraire, n'atteint pas la finalité de l'homme.

Comme tous les sacrements, l'Eucharistie concerne à la fois notre vie active et notre vie contemplative. N'oublions jamais cela, car il y a un risque de vivre des sacrements, et en particulier de l'Eucharistie, d'une manière purement active – j'allais dire : d'une manière morale et « pratique » au sens où on dit, en français, qu'une personne « pratique » parce qu'elle va à la messe le dimanche et (comme on disait jadis) « fait ses pâques », c'est-à-dire reçoit le sacrement de l'Eucharistie à l'occasion de Pâques. Certains ont réagi contre cette « pratique des sacrements » en supprimant tout. Mais ce n'est pas une solution ! Il faut au contraire comprendre que cette « pratique » vertueuse doit se transformer peu à peu en une *vie*, et donc en une attitude contemplative.

Il y a en effet une manière contemplative de vivre des sacrements, et c'est la manière la plus vraie, surtout en ce qui concerne l'Eucharistie. Nous devons donc apprendre à vivre de l'Eucharistie d'une manière contemplative. Il ne s'agit pas simplement d'aller puiser un peu de force pour la journée ou pour la semaine, il s'agit d'entrer dans l'intimité du cœur de Jésus pour vivre de lui. À ce titre, l'Eucharistie est vraiment un moyen divin, et le moyen par excellence, pour entrer tout de suite dans l'oraison : Jésus est là, il est présent, il nous attend. C'est son cœur blessé qui est là, c'est son cri de soif qui nous est donné, et nous voulons demeurer dans ce cœur qui nous attire. C'est pour cela que, quand nous ne pouvons pas recevoir le *sacrement* de l'Eucharistie, nous voulons

---

Elle se contente de décrire le comportement et essaye d'y établir des lois. Autrement dit, elle reste au niveau du conditionnement, qu'elle essaie de comprendre pour lui-même. N'y a-t-il pas là un regard très limité et, si on prétend réduire l'homme à cela, très dangereux ? Du point de vue surnaturel, les vertus théologiques nous donnent *immédiatement* Dieu comme *fin*. Il y a donc dans l'ordre surnaturel un réalisme unique de la finalité. Par la foi, l'espérance et la charité, qui nous permettent de connaître et d'aimer Dieu immédiatement, dans son propre mystère, nous sommes radicalement tournés vers la vision béatifique. La vie éternelle est déjà commencée. En eux-mêmes, les sacrements ne sont donc pas nécessaires ; cependant, étant donné notre conditionnement humain *sensible*, Dieu nous donne les sacrements pour nous aider à vivre de son mystère dans la foi. Saint Thomas souligne que les sacrements sont nécessaires au salut d'abord « à cause de la *condition* de la nature humaine, dont le propre est d'être conduite aux choses spirituelles et intelligibles par les réalités corporelles et sensibles » (*Somme théol.*, III, q. 61, a. 1). Dieu, en nous donnant sa grâce, ne supprime pas la nature humaine, mais l'assume en respectant son conditionnement de créature corporelle et sensible. De plus, parce que l'homme est pécheur, son conditionnement sensible et corporel prend une importance beaucoup plus grande. Les sacrements sont donc aussi un *remède* qui vient nous guérir et nous reprendre dans ce conditionnement même. Et comme il s'agit de moyens *divins*, donc conjoints à la fin – ce qui est surtout vrai de l'Eucharistie, *fin* de tous les sacrements –, ils viennent comme transformer et brûler tout le conditionnement humain dans le réalisme de l'amour divin.

vivre du *mystère* de l'Eucharistie, du mystère du Pain de vie<sup>2</sup>, et notre oraison peut être cette « communion spirituelle ». Voilà pourquoi on aime prendre le temps d'oraison tout près du tabernacle ou, si on le peut, devant le Saint-Sacrement exposé.

L'Eucharistie nous oblige à maintenir et faire grandir en nous une foi très pure, très divine, puisqu'il n'y a là aucun support humain. Quand on lit la parole de Dieu, il y a un support humain, car la parole de Dieu a toujours un contenu intelligent et beau – auquel on risque, du reste, de s'arrêter. On en reste alors à ce qu'on a saisi du mystère, il n'y a plus cette attitude de pure adhésion à un mystère qui nous dépasse toujours infiniment, et qui nous possède plus que nous ne le possédons.

L'Eucharistie, c'est tout différent : c'est le silence, c'est le vide. Il n'y a rien, absolument rien, pour notre intelligence. Cela nous oblige à nous mettre tout de suite dans une attitude de foi toute contemplative, toute d'accueil et d'amour.

Si notre oraison est liée au mystère de l'Eucharistie, elle nous conduit au cœur blessé de Jésus. Car la présence sacramentelle de Jésus dans l'Eucharistie est ordonnée à la présence de grâce et elle nous en fait vivre. Et par la grâce, le cœur de Jésus est plus présent à notre cœur (transformé par la grâce et la charité) que nous ne sommes présents à nous-mêmes<sup>3</sup>. C'est le don de piété qui nous fait comprendre (non par des raisonnements, mais par expérience) que le cœur blessé de l'Agneau est « le cœur de notre cœur », c'est-à-dire qu'à la fois nous sommes portés par lui et lui-même est plus présent à nous (dans l'ordre de la grâce) que nous ne sommes présents à nous-mêmes. Il faut en effet aller jusque-là, sinon notre foi perd son réalisme. Il faut oser croire, vouloir croire (quand aucune expérience ne nous en est donnée) qu'il n'y a pas de distance, dans la foi, entre le corps glorieux du Christ et nous-mêmes. La distance relève du monde physique, elle est d'ordre quantitatif. Or le corps glorieux du Christ échappe à tout ce conditionnement du monde physique. Ainsi le cœur blessé de Jésus est plus présent à mon cœur que mon cœur lui-même n'est conscient de ce qu'il est. Car Jésus est la source de la grâce, la grâce que j'ai en moi actuellement ; si donc il agit actuellement sur moi par la grâce, il est présent en moi (on est présent à quelqu'un dans la mesure où on agit sur lui).

C'est la grande expérience que Marie a faite dans le mystère de la Résurrection, et cette expérience, elle veut que nous l'ayons.

2. Jn 6, 35 et 48.

3. C'est ce qui fait dire à saint Jean de la Croix : « Le centre de l'âme, c'est Dieu » (*Vive flamme d'amour*, str. 1, 3, p. 724).

Cette présence est *plus* que la présence sacramentelle, qui lui est ordonnée. Les sacrements, même l'Eucharistie, sont pour cette terre, ils n'existeront plus dans le ciel, dans la vision béatifique. Les sacrements, et principalement l'Eucharistie, nous sont donnés pour que nous vivions davantage de cette présence « mystique » qui est l'habitation de la Très Sainte Trinité dans notre âme. Dieu nous a donné la foi, il nous a donné l'amour et l'espérance, comme des dons purement gratuits ; mais il nous laisse responsables de la croissance de notre foi, de notre espérance et de notre amour. Le cœur blessé de Jésus nous est incessamment présent, mais il nous laisse responsables de vivre – ou de ne pas vivre – de sa présence<sup>4</sup>.

Ayons une très grande soif de vivre de cette présence. Il faut qu'elle soit la grande réalité à laquelle nous revenons constamment. C'est cela qui donne à notre vie sa ferveur et sa force. Si nous vivions plus de cette présence du cœur blessé de l'Agneau, nous aurions beaucoup plus de force. Au lieu de nous arrêter à nos faiblesses, au lieu d'être des vaincus (comme nous le sommes trop souvent), nous serions toujours, comme dit saint Paul, « plus que vainqueurs »<sup>5</sup>. Même si notre pauvre corps est parfois lourd à porter, nous serions ces vainqueurs dont parle l'Apocalypse<sup>6</sup>, nous serions victorieux de toutes les luttes par et dans le cœur blessé de l'Agneau, qui met en nous une soif brûlante d'amour.

#### L'EAU, LE SANG ET L'ESPRIT

Si on regarde l'Apocalypse et l'Évangile de Jean, on est frappé de voir la place unique que Jean donne au cœur blessé de l'Agneau. Dans l'Apocalypse, c'est la grande vision de l'Agneau comme immolé<sup>7</sup> qui est au cœur de toute l'économie divine : le Père a tout remis à son Fils<sup>8</sup>,

---

4. Les théologiens distinguent trois grandes modalités de la présence de Dieu en nous : 1. la présence dite « d'immensité », qui est celle du Créateur à sa créature. À chaque instant Dieu Créateur me fait être et me garde dans l'exister. Je saisis là (antérieurement à la foi, si mon intelligence a découvert qu'il existe nécessairement un Être premier, que les traditions religieuses appellent « Dieu ») ma dépendance radicale à l'égard de mon Créateur. 2. La présence de grâce, où Dieu, par le Christ, me communique la vie même de la Très Sainte Trinité. 3. La présence sacramentelle.

5. Ro 8, 37.

6. Ap 2, 7, 11, 17 et 26 ; 3, 5, 12 et 21 ; 21, 7.

7. Cf. Ap 5, 6.

8. Cf. Jn 3, 35 et 13, 3.

il lui a remis toute autorité, « tout pouvoir »<sup>9</sup>, et c'est au moment de la Croix que se réalise pour nous cette alliance ultime. C'est *pour nous* que le Père a tout remis au Fils, c'est pour que nous comprenions que tout l'amour qu'il a pour son Fils bien-aimé se prolonge jusque dans notre cœur. Dans la vision du Père, notre cœur et le cœur de Jésus doivent être toujours intimement liés, ils doivent être dans l'unité. C'est le grand désir du Père. Dans la famille de Dieu nous sommes (comparativement aux anges) les benjamins, les petits derniers, et ces petits derniers, le Père les a aimés d'un amour unique, malgré la faute ; il s'est même servi de la faute pour aller encore plus loin dans son amour – parce que l'homme ne pèche jamais seul, il pèche parce qu'il est entraîné par la séduction du frère aîné, de Lucifer. L'homme est séduit par la beauté, par l'intelligence, par la splendeur du frère aîné, Lucifer<sup>10</sup>, qui par sa faute est devenu l'ange déchu ; et comme l'homme est le benjamin et que, dans son intelligence, il est très faible, Dieu lui pardonne ; et non seulement il lui pardonne mais il veut le prendre encore plus à lui. C'est pour nous faire comprendre cela qu'il nous a donné le cœur blessé de son Fils.

Dans l'Évangile de Jean (qui est le dernier Évangile, celui qui est au terme de la Révélation) nous voyons que toute la Révélation se termine par la blessure du cœur de l'Agneau, pour nous faire comprendre que toute l'Écriture, tous les prophètes de l'Ancien Testament et toute la prédication du Christ, doivent être lus et reçus à travers la blessure du cœur de Jésus. Marie, debout à la Croix, a été témoin de cette blessure de l'Agneau, et elle a reçu, à ce moment-là, une grâce d'amour exceptionnelle : l'Esprit Saint lui a été donné. « Il y en a trois qui rendent témoignage : l'eau, le sang et l'Esprit »<sup>11</sup> – nous dit Jean dans sa première Épître. L'eau, c'est Marie, la Femme ; le sang, c'est celui qui coule de la blessure du cœur de l'Agneau (et l'eau et le sang sont intimement liés dans cette blessure) ; et l'Esprit est donné à ce moment-là, à travers le sang de l'Agneau. L'Esprit est donné à Marie d'une manière plénière à la Croix<sup>12</sup>. Il sera donné à tous les Apôtres à la Pentecôte parce que les Apôtres ne sont pas présents à la Croix (ils ont eu peur, ils ont été lâches), mais Marie reçoit déjà la plénitude de

---

9. Cf. Mt 28, 18.

10. Voir Ez 28, 19, à propos du « roi de Tyr » en lequel les Pères de l'Église ont reconnu une image de Lucifer (dont le nom vient d'un passage parallèle d'Isaïe 14, 4-15).

11. 1 Jn 5, 7-8.

12. Cf. VIII, p. 153.

l'Esprit à la Croix. Il lui est donné à travers la blessure du cœur de Jésus, et sous le souffle de l'Esprit Marie comprend que toutes les paroles de Jésus doivent être regardées à travers la blessure de son cœur, parce que c'est à travers cette blessure que les paroles de Jésus, les paroles de l'Esprit, prennent tout leur sens. Pourquoi ? parce que toute la Révélation est destinée à nous faire comprendre que Dieu est Amour, et que (comme nous l'avons dit) c'est à travers un geste qu'on comprend le mieux l'amour. Insistons un peu sur ce point.

#### LE GESTE, PLUS QUE LA PAROLE, EXPRIME L'AMOUR<sup>13</sup>

L'amour ne se dit pas, nous le savons bien, c'est pour cela que parfois on préfère le chanter, et on aime faire des gestes pour manifester son amour – c'est tout le sens de la liturgie. Dieu a voulu que la dernière révélation se fasse par un geste, le geste par excellence, le geste où Jésus a tout donné, tout offert au Père pour nous, le geste où il a donné sa vie. Après avoir « remis l'esprit entre les mains du Père »<sup>14</sup>, il est ce cadavre sur la Croix, et ce cadavre doit *encore* manifester son amour : il est blessé. C'est vraiment le geste le plus passif qui soit, le plus réceptif – de la réceptivité du cadavre qui exprime la réceptivité du cœur de Jésus. Car ce cadavre n'est pas un cadavre comme les autres : c'est un cadavre divin, c'est un cadavre qui porte en lui l'espérance de la gloire, et par la blessure de l'Agneau c'est la grande victoire de l'amour qui nous est manifestée. L'Écriture, qui nous est donnée pour nous révéler le mystère de l'amour du Père pour nous, s'achève donc dans la blessure du cœur de l'Agneau, pour nous faire comprendre cette victoire de l'amour dans la miséricorde.

#### LE GESTE DU LAVEMENT DES PIEDS

Le dernier geste de liberté politique et communautaire que Jésus avait réalisé avant de mourir, c'était d'instituer l'Eucharistie. Essayons de comprendre, à la lumière de la blessure du cœur, ce dernier geste de Jésus comme législateur, législateur d'amour. Jésus, à la Cène, célèbre avec ses Apôtres la dernière Pâque ; et voilà qu'après avoir achevé la liturgie de l'Ancien Testament, Jésus renouvelle toute la liturgie. Et

13. Cf. III, *Parole et geste*, pp. 57 sq.

14. Cf. Lc 23, 46 et Jn 19, 30.

comment la renouvelle-t-il ? par le lavement des pieds. Avant de réaliser la nouvelle Pâque – et cette nouvelle Pâque, c'est la Pâque dans son cœur, c'est la Pâque de l'amour, une Pâque de libération dans l'amour –, Jésus fait ce geste du lavement des pieds. Ce geste, c'est le geste du pardon, le geste de l'amour miséricordieux qui va le plus loin possible. Lui qui est « le Maître et le Seigneur »<sup>15</sup>, lui qui a reçu du Père toute autorité, il prend le linge du serviteur, de l'esclave, et il lave les pieds de Pierre, de Jean, de Thomas, de chacun des Apôtres, y compris Judas. Il faut que Jésus ait un contact direct, immédiat, personnel, avec chacun des Apôtres. Il faut qu'il ait ce contact dernier avec Judas. Il sait que Judas le trahit, mais il est, dans son cœur, victorieux de la trahison. La grande victoire de l'amour, c'est d'être victorieux de la trahison<sup>16</sup> ; et Jésus, pour montrer que dans son cœur il pardonne tout à Judas, fait ce geste du lavement des pieds, il se met plus bas que Judas, il veut être son serviteur, il veut être seul en face de lui et, dans le silence, dans un regard silencieux, lui faire comprendre qu'il l'aime malgré tout et au-delà de tout<sup>17</sup>.

Il fallait ce lavement des pieds pour nous faire comprendre la signification profonde de l'institution de l'Eucharistie, de ce sacrement qui est le testament d'amour du Christ. Après avoir ainsi lavé les pieds de ses Apôtres, Jésus prend du pain et du vin (nous verrons pourquoi il s'agit de pain et de vin), et les consacre pour les changer en son corps et en son sang<sup>18</sup>, afin de nous donner son cœur blessé. La chair de Jésus – « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment une boisson »<sup>19</sup> –, n'est-ce pas surtout son cœur ? Son cœur est bien ce qu'il y a de plus vulnérable dans sa chair ; c'est donc son cœur qui est la chair

---

15. Jn 13, 13.

16. Cf. VIII, note 10.

17. Il est très important pour nous de comprendre que le renouveau de la liturgie chrétienne se réalise d'abord dans la charité fraternelle, et dans la charité fraternelle en ce qu'elle a d'ultime : le pardon. Une communauté chrétienne implique le pardon – autrement il n'y a pas d'unité : on ne peut pas s'unir dans la charité fraternelle si on ne se pardonne pas mutuellement. Le pardon, c'est la miséricorde par excellence. Il s'agit, non pas d'oublier ce par quoi l'autre a pu nous blesser – car l'oubli, qui est d'ordre psychologique, n'est pas encore le pardon –, mais de *se servir* des blessures que l'autre a faites à notre cœur pour être plus proche de lui et lui faire comprendre qu'on l'aime encore plus.

18. Chaque fois que nous participons à l'Eucharistie, nous devons lier, dans la foi, cette Eucharistie à laquelle nous assistons à la première Eucharistie. Ne perdons jamais ce réalisme : toute Eucharistie est inséparable de la première, de ce premier moment où Jésus l'a réalisée pour nous.

19. Jn 6, 55.

par excellence et qui nous fait comprendre pourquoi son amour – qui veut être tout proche de nous, et qui veut se communiquer de la manière la plus forte qui soit –, se donne à nous sous la forme du pain, l'aliment par excellence.

#### LE PAIN

Il faut avoir connu la famine pour comprendre la signification du pain. Le pain représente, dans la culture qui était celle de Jésus, l'aliment fondamental, premier. On ne refuse jamais un morceau de pain à quelqu'un qui tend la main, et ceux qui n'ont pas de quoi se nourrir savent que le morceau de pain qu'on leur donne est ce qui leur permet de continuer à vivre. Dans une société de consommation comme la nôtre, le pain perd beaucoup de sa signification, et il nous faudra peut-être connaître des famines pour retrouver le sens du pain : l'aliment par excellence, l'aliment fondamental, ce sans quoi on ne peut pas vivre.

Jésus choisit le pain comme Yahvé avait choisi la manne dans le désert pour faire comprendre à son peuple que c'est *lui-même* qui le nourrit. Sollicitude merveilleuse de Dieu, sollicitude merveilleuse du cœur du Christ : choisir le pain pour nous montrer qu'il est tout proche de nous, qu'il est là, présent... Et c'est lui-même qui se donne en nourriture. Ce ne sont pas des victimes extérieures à lui, c'est son cœur lui-même, et c'est son sang qui nous est donné comme boisson, pour nous faire saisir la proximité de sa présence, pour nous faire saisir combien il est source de vie, source de lumière, source d'amour pour nous. Jésus prend ce pain et ce vin, et il les consacre en son corps et en son sang. C'est son testament, sa dernière volonté d'amour pour nous.

#### POURQUOI CE TESTAMENT ?

Posons-nous maintenant cette question : pourquoi, au-delà de la Croix, et en dépendance directe de la Croix, Jésus a-t-il voulu ce testament ?<sup>20</sup> La Croix suffit à tout, et Jésus crucifié meurt une fois pour nous

---

20. On peut aussi se poser la question : pourquoi l'Eucharistie, qui nous donne le sacrifice de la Croix, qui nous rend présente, jusqu'à la fin des temps, l'offrande de Jésus au Père à la Croix, pourquoi l'Eucharistie est-elle donnée par Jésus *avant la Croix* ? On peut dire que l'institution du sacrement de pénitence remonte au soir de la Résurrection

montrer la grandeur de son don, la grandeur de son amour. La Croix est l'épiphanie de l'amour – c'est là que Dieu nous révèle son nom : il est Amour – et elle conduit à la gloire, elle nous fait entrer dans la gloire ; elle suffit donc à tout. Cependant Jésus a voulu cette *surabondance* du sacrement de l'Eucharistie. Marie, qui a vécu le mystère de la Croix avec une intensité unique, avait elle-même besoin de l'Eucharistie. C'est même le seul sacrement qu'elle ait reçu et dont elle ait vécu, et c'est par là que Marie, qui d'une certaine manière, étant immaculée et Mère de Dieu, est au-delà de l'institution de l'Église, pénètre dans l'institution de l'Église pour nous indiquer le chemin. Car ce n'est pas toujours facile de comprendre ce qu'est l'Église ! Quand on regarde un peu de l'extérieur et qu'on voit des gens qui, tout en ayant quitté l'Église, découvrent l'amour de Dieu, découvrent l'amour du cœur de Jésus, on peut être tenté... L'Église, c'est difficile ! parce que c'est Dieu qui fait confiance à des hommes, et quand on fait confiance à des hommes, ils en abusent facilement (nous sommes tous comme cela). On voit cela dans l'amour humain : être fiancés, c'est parfait, parce qu'il n'y a pas encore d'institution, de sorte que certains voudraient toujours rester fiancés parce qu'ils ont peur d'un engagement où l'autre risque d'abuser et de vouloir dominer... Comme on a de la peine à maintenir la première ferveur de l'amour, le premier moment de l'amour ! Très vite on reprend, on met la main sur l'autre au lieu d'offrir. Quand on aime, on se donne : voilà le premier amour, celui de la première rencontre, l'amour jaillissant. Mais très vite, quand l'autre répond et que notre amour n'est plus dans son premier jaillissement, on s'arrogé des droits sur l'autre, et cela, c'est arrêter l'amour. L'amour ne peut se donner que dans la pauvreté, pour maintenir la gratuité qui est essentielle à l'amour.

Jésus, lui, est une source d'amour, et son cœur blessé nous montre bien qu'il est uniquement source jaillissante d'amour (le symbolisme de l'eau vive<sup>21</sup>). Parfois on a peur que l'Église soit une main qui se referme, la main qui veut prendre possession de nous, et que ce ne soit plus ce

---

(cf. Jn 20, 23). Si Jésus institue l'Eucharistie *avant* de s'offrir sur la Croix, n'est-ce pas pour nous faire comprendre qu'elle est bien son testament, et pour nous faire comprendre l'intensité de son amour, la soif de son cœur : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir » (Lc 22, 15) ? Les sacrements reposent sur cette soif que Jésus exprime d'une manière ultime à la Croix à travers le cri de soif et la blessure du cœur, dont saint Augustin dit à juste titre qu'elle est la source de tous les sacrements (pour nous faire comprendre, précisément, que les sacrements relèvent de la soif du cœur de Jésus). La Croix elle-même relève de cette soif – « J'ai désiré d'un grand désir... » – mais la Croix ne suffit pas.

21. Cf. Jn 4, 14 et 7, 37-38. Ap 21, 6 ; 22, 17.

premier jaillissement d'amour. Attention ! N'accusons pas l'Église, accusons-nous nous-mêmes, car nous sommes l'Église, et *nous* sommes tous responsables de cela.

L'Eucharistie est là pour nous empêcher de posséder l'amour et d'avoir des droits sur la vérité ; elle nous maintient dans cette attitude constante du jaillissement de l'amour. L'Eucharistie, c'est le sacrement de la ferveur ; c'est donc le sacrement de l'amour dans son don actuel, et c'est cela que Jésus a voulu nous faire comprendre. C'était nécessaire même pour Marie parce que Marie, comme nous, devait croître dans l'amour ; Marie, comme nous, devait progresser, et bien qu'elle eût vécu la Croix avec une intensité extrême, elle devait aller encore plus loin, toujours plus loin<sup>22</sup>... C'est pour cela que, dans son amour pour nous, Jésus, connaissant bien notre conditionnement humain de pèlerin, de celui qui chemine et qui a besoin de toujours grandir dans l'amour, institue l'Eucharistie pour qu'à chaque instant nous puissions rejoindre la blessure de son cœur, pour qu'à chaque instant nous puissions être unis à son don actuel ; pour que nous puissions, à chaque instant, comprendre qu'il est vivant pour nous et qu'il se donne à nous. Toute l'institution de l'Église est pour l'Eucharistie, et n'a de sens que par rapport à l'Eucharistie. On est d'Église quand on vit de l'Eucharistie, quand on en vit pleinement, quand on comprend ce que l'Eucharistie doit être pour nous.

#### LE SYMBOLISME DU PAIN

Puisque Jésus a choisi le pain et le vin, il faut essayer de saisir le lien qui existe entre le symbolisme du cœur et le symbolisme du pain et celui du vin, afin de mieux saisir cet ordre de sagesse divine. Car Dieu nous éduque à travers ce testament du Christ, à travers l'Eucharistie, et par l'Eucharistie il veut nous aider à entrer plus profondément dans cette source d'amour qui est le cœur blessé du Christ.

Le pain (nous l'avons dit) est l'aliment par excellence, et l'aliment est le serviteur par excellence. On se sert d'un habit, on se sert d'un outil, mais un autre que nous peut se servir du même outil et du même habit (c'est le geste de saint Martin, et Jésus nous dit que si nous avons deux tuniques nous devons en donner une à celui qui en a besoin<sup>23</sup>, et que si quelqu'un nous prend notre manteau, nous devons lui donner

22. Cf. IX, pp. 164 sq.

23. Lc 3, 11 ; cf. 9, 3 et Mt 10, 10 ; Mc 6, 9.

aussi notre tunique, car si nous amassons des réserves, les mites vont les ronger<sup>24</sup>). On sait bien que l'habit peut servir à plusieurs, et l'outil aussi – bien qu'il y en ait qui soient plus personnels que d'autres. Mais il y a quelque chose qui est profondément individuel, et uniquement individuel, c'est l'aliment. On ne peut pas dire à quelqu'un : « Ce matin, tu vas dormir, et je prendrai le petit déjeuner à ta place : ainsi tu l'auras pris ». On peut allumer le feu pour quelqu'un d'autre, ou faire la vaisselle pour quelqu'un d'autre ; mais on ne peut pas se nourrir pour quelqu'un d'autre. L'aliment est ce qu'il y a de plus individuel pour nous, et il est ordonné au vivant, il est *entièrement* pour le vivant. L'aliment implique un service *substantiel* : on use de l'aliment de telle manière que, une fois qu'on s'est nourri, l'aliment ne fait plus qu'un avec nous. N'est-ce pas quelque chose d'extraordinaire ? L'aliment passe en nous et *devient nous*. Quelque chose qui nous était extérieur, quelque chose qu'on pouvait regarder et admirer, voilà qu'on l'assimile à soi-même. C'est pour cela qu'on peut parler d'un service « substantiel » : on se sert « substantiellement » de l'aliment, c'est-à-dire fondamentalement, d'une manière radicale<sup>25</sup>, d'une manière telle qu'on ne peut pas s'en servir deux fois.

24. Cf. Mt 6, 19.

25. À propos de l'usage qui est fait, dans ces enseignements, des termes « substance », « substantiel », « substantiellement », il est peut-être bon de donner quelques précisions. Tout d'abord, rappelons que quand l'Église emploie le mot « substance » à propos de l'Eucharistie, ce terme est pris au sens le plus commun qui soit (ce n'est pas du tout, comme certains l'ont dit, un vieux reste de métaphysique aristotélicienne). La « substance » du pain qui est changée en le corps du Christ (en le Christ tout entier), c'est ce qu'il y a de plus fondamental dans le pain (autre que sa forme, sa couleur, etc.) – autrement dit, c'est ce qui fait que le pain est du pain.

Quand nous consommons du pain (ou n'importe quel autre aliment), il se passe quelque chose de « substantiel » en ce sens que l'aliment disparaît, n'est plus, et devient nous-mêmes. Nous disons donc que nous nous en servons « substantiellement ».

Jusque-là, c'est assez simple. Ce qui « surpasse toute connaissance », c'est que « Celui qui peut faire infiniment au-delà de tout ce que nous demandons et concevons » veut réaliser entre lui et nous la même transformation, la même unité, « afin que nous soyons remplis de toute la plénitude de Dieu » (cf. Éph 3, 19-20). Ainsi, quand les mystiques parlent d'« union substantielle » avec Dieu, ils veulent dire que, par la grâce sanctifiante, Dieu, la Très Sainte Trinité, communique à l'homme *sa propre vie*. Il ne s'agit pas d'une unité substantielle au niveau de l'*être* ; cela, c'est le rêve du panthéisme. Nous restons des êtres créés, nous ne sommes pas l'Être premier. Mais le mirage du panthéisme est infiniment dépassé par le mystère de la grâce : dans l'ordre de la *vie divine*, il y a entre Dieu (la Très Sainte Trinité) et nous une véritable *unité*. « Jésus, écrit Louis Chardon (théologien et mystique dominicain du XVII<sup>e</sup> siècle), est une même chose avec son Père, à raison de l'unité d'essence ; il est un avec lui par la communication de la nature. (...) Mais la grâce qu'il lui plaît de nous donner fait que nous avons dedans

Jésus, qui est Dieu, qui est *notre* Dieu, choisit l'aliment pour nous faire comprendre comment il se donne à nous : il est notre pain, et donc il se fait entièrement relatif à nous. Dans l'amour il veut être celui qui est entièrement pour nous, et pour nous d'une manière unique, personnelle. Il veut être pour nous le pain de chaque jour, et le pain qui nous est donné gratuitement parce que l'amour divin ne garde rien pour lui. L'Eucharistie est le pain qui descend du ciel, le pain de Dieu, le pain véritable<sup>26</sup>, *l'unique* pain, c'est donc l'aliment par excellence, l'aliment

---

notre esprit la participation de la même nature divine qu'il reçoit de son Père, afin que, par imitation, nous soyons une même substance avec lui, et, par-dessus tout ce qui se peut comprendre, afin que lui et nous ne fassions ensemble, mystiquement, qu'un seul Jésus-Christ. » (*La Croix de Jésus*, Cerf 1937, pp. 26-27). Parce que, d'une part, le langage de l'amour est excessif (la parole ne peut pas exprimer parfaitement l'amour) et que, d'autre part, il n'y a pas de distinctions, en Dieu, entre la vie et l'être, les mystiques pourront dire, comme saint Jean de la Croix, que « l'être de Dieu absorbe l'âme » (voir ci-dessous, note 33), et encore : « Je *serai* Toi-même en ta beauté, et Tu *seras* moi-même en ta beauté ; parce que ta beauté même sera la mienne. C'est là l'adoption des enfants de Dieu, qui diront avec vérité comme le Fils éternel à son Père en saint Jean (17, 10) : "Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi" – lui par essence étant Fils naturel, et nous par participation, étant fils adoptifs. Et ainsi il l'a dit non seulement pour lui qui est "la Tête", mais encore pour tout "son corps" mystique, "qui est l'Église" (Col 1, 18 et 24) » (*Cantique spirituel*, str. 36, 3, p. 670). Cela, nous dit saint Jean de la Croix, ne se réalisera parfaitement qu'au ciel, où les bienheureux, « étant transformés en Dieu, vivront une vie de Dieu, et non pas leur vie – bien qu'aussi ils vivront leur vie, puisque la vie de Dieu sera leur vie » (str. 12, 5, p. 579). Mais dès ici-bas, dans la foi, « l'amour fait une telle sorte de ressemblance en la transformation des aimés [l'Ami, Dieu, et la créature qui est aimée de lui et qui l'aime], qu'on peut dire que chacun est l'autre, et que tous deux sont un parce qu'en l'union et la transformation d'amour, l'un donne possession de soi à l'autre et chacun se laisse et s'échange pour l'autre, et ainsi chacun vit en l'autre, et l'un et l'autre et les deux sont un par transformation d'amour » (*ibid.*, p. 578). Cette union et « transformation d'amour » est bien l'anticipation de ce que saint Jean affirme dans sa première Épître (3, 2) : « alors nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est ». « Voir » Dieu n'est pas un spectacle : voir Dieu, diront les mystiques, c'est « vivre Dieu » – et c'est pour cela que « nul ne peut voir Dieu sans mourir » (Ex 19, 21 ; 33, 20, etc.)

Cette unité de vie avec la Très Sainte Trinité, qui est ce vers quoi nous tendons incessamment dans la foi, l'espérance et la charité, cette « adoption filiale », cette « transsubstantiation mystique », est éminemment personnelle puisque chacun est aimé par Dieu d'un amour unique. Mais en même temps nous ne sommes pas isolés comme les anges, nous sommes les membres du Corps mystique du Christ. Si donc l'Église est (selon l'expression si forte de saint Thomas) « comme une seule personne mystique » (voir *De veritate*, q. 29, a. 7, obj. 3 et ad 11 ; *Somme théol.*, III, q. 19, a. 4 ; q. 48, a. 2, ad 1 ; q. 49, a. 1 ; *Comm. sur saint Jean*, VI, n° 961 ; etc.), cette « subsistance mystique » unit entre eux tous les membres de l'Église pour, « avec Jésus, ne faire qu'un seul Jésus, mystiquement » (L. CHARDON, *op. cit.*, p. 30).

26. Cf. Jn 6, 31-58.

de notre âme et de notre corps puisque l'Eucharistie nous conduit à la Résurrection des corps<sup>27</sup> en nous liant à la chair de Jésus.

L'Eucharistie nous lie à la chair du cœur du Christ, à la blessure de son cœur, et nous fait comprendre le don *actuel* de son cœur. Par ce symbolisme du pain, par ce langage divin qui a un réalisme extraordinaire, nous comprenons que le cœur de Jésus, que Jésus *lui-même*, qui est Amour, qui est entièrement donné au Père et qui reçoit tout du Père, nous est donné d'une manière si personnelle que, entre lui et nous, se réalise cette unité personnelle, substantielle, dont parle saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi »<sup>28</sup>. Saint Augustin dit cela d'une manière très belle quand il écrit : « Tu ne me changeras pas en toi, mais c'est toi qui seras changé en moi »<sup>29</sup>. Chaque fois que nous communions, Jésus nous dit : « Ne t'inquiète pas, ce n'est pas toi qui transformes le Christ en toi, c'est le pain vivant, le Pain de vie, qui va te transformer en lui, parce que ce pain est la source de toute vie puisque c'est le cœur du Christ ». Ce « cœur eucharistique » qui nous est donné, c'est le cœur de Jésus, et c'est le cœur de Jésus lié au Père, le cœur du Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances<sup>30</sup>. Celui que le Père regarde avec un amour unique, le voilà qui se donne à nous, et qui se donne à nous comme pain pour nous faire comprendre combien il désire nous prendre à lui. C'est la soif du cœur de Jésus qui prend ce langage et qui se transmet à nous de cette manière si efficace. C'est vraiment la soif du Christ qui s'exprime à travers ce mystère de l'Eucharistie. Jésus veut nous attirer à lui et, pour nous attirer à lui et nous transformer en lui, il se donne comme pain. L'amour veut l'unité<sup>31</sup>,

27. Cf. Jn 6, 51 et 58.

28. Ga 2, 20.

29. *Confessions*, VII, X, 16, (Bibliothèque augustinienne 13, p. 617).

30. Cf. VI, note 11.

31. L'amour, disait le Pseudo-Denys, « est une force unitive ». Saint Thomas, reprenant cette affirmation, précise que l'unité, ou l'union, est le premier *effet* de l'amour, et il distingue là union *affective* et union *effective*. L'union *affective* est essentiellement l'amour lui-même : « l'amour lui-même est une union ou un nœud » de celui qui aime et de celui qui est aimé (*Somme théol.*, I-II, q. 28, a. 1) ; en aimant, celui qui aime considère l'ami comme un autre lui-même et veut pour lui tout le bien qu'il se veut à lui-même. L'amour réalise donc bien comme une union intentionnelle avec l'ami. Mais cette union intentionnelle ne peut suffire au réalisme de l'amour, car c'est *l'autre* tel qu'il est, que j'aime. Voilà pourquoi l'amour « pousse à désirer et à chercher la présence de l'aimé, comme celle de ce qui lui revient et lui appartient » (*ibid.*). L'amour veut donc réaliser une unité *effective*, réelle, avec l'aimé. Saint Thomas précise alors que cette union effective est un *effet* de l'amour. C'est une « union *réelle* que l'aimant requiert de la réalité aimée », mais une union qui convienne à l'amour, autrement dit qui respecte

il veut l'unité de vie, de connaissance et d'amour. Cette unité substantielle de vie<sup>32</sup>, Jésus la *veut* entre son cœur et notre cœur, entre lui et nous (c'est ce que saint Jean de la Croix a exprimé avec beaucoup de force, surtout dans le *Cantique spirituel* et la *Vive flamme d'amour*<sup>33</sup>). Et c'est pour mieux nous le faire comprendre, et pour nous aider à mieux le vivre, qu'il a choisi de se donner sous la forme du pain. Le sacrifice de la Croix nous donne Jésus en nourriture pour que nous puissions être transformés en lui, absorbés en lui, au point que se réalise une véritable unité de son cœur et notre cœur, de son intelligence et de notre intelligence, de sa sensibilité et de notre sensibilité, de son corps et de notre corps : que tout soit transformé en lui.

Le symbolisme du pain, dans l'Eucharistie, exprime donc bien la *nécessité* de l'amour. De même qu'on ne peut pas vivre sans pain, on ne peut pas non plus vivre sans amour. Il faudrait regarder ici la manière dont Jésus a fait comprendre ce mystère du pain par le miracle de la multiplication des pains, qui était une grande pédagogie divine.

Jésus a eu recours à cette pédagogie très réaliste : une journée de jeûne<sup>34</sup>, pour mieux comprendre ce qu'est le pain. La foule n'a pas bien compris !<sup>35</sup> mais cela ne fait rien, Jésus a eu cette pédagogie pour ceux

---

en même temps l'altérité de l'ami. Si l'autre disparaît en moi parce que je l'aime (n'est-ce pas là la fusion que tous les psychologues redoutent ?) l'amour lui-même disparaît... Voilà pourquoi « ceux qui s'aiment cherchent une union qui convient : à savoir de parler toujours ensemble, d'être toujours ensemble, et d'être unis dans d'autres activités du même genre » (*ibid.*, ad 2). L'amour, qui est une union intentionnelle, réclame une unité réelle de vie, une vraie vie commune avec l'ami. Mais d'autre part, cette unité de vie commune provient de l'amour et n'est vraie qu'en fonction de l'amour, qui implique une dualité dans l'ordre de l'être. L'ami est un autre moi-même dans l'ordre de l'amour, mais reste distinct de moi dans l'ordre de l'être.

32. Rappelons que cette unité se réalise au niveau de la vie, et non au niveau de l'être (cf. *Vive flamme*, str. 2, 6, pp. 757-758). Du point de vue de l'*être*, nous restons une petite créature totalement dépendante de Dieu. Mais du point de vue de la *vie*, donc de l'amour et de la lumière, notre cœur et notre intelligence sont transformés de l'intérieur par la vie même de Dieu, dans la foi, l'espérance et l'amour. Voir note 25 ; VIII, note 38.

33. « Ce que Dieu communique à l'âme en cette étroite conjonction est totalement ineffable, et on n'en saurait rien dire – comme de Dieu même on ne peut dire aucune chose qui lui ressemble. Parce que Dieu même est ici celui qui se communique à l'âme avec une admirable gloire de transformation d'elle en lui, étant tous deux en un, comme nous dirions qu'est la vitre avec le rayon du soleil ou le charbon avec le feu... » (*Cantique*, str. 18, 1, p. 612). L'Esprit Saint « pénètre la substance de l'âme, la déifiant et la faisant toute divine ; et en ceci l'être de Dieu absorbe l'âme par-dessus tout être créé » (*Vive flamme*, str. 1, 6, p. 739). Cf. VIII, note 39 et X, note 80.

34. Voir Jn 6, 5 sq. ; Mt 14, 15 ; Mc 6, 35 ; Lc 9, 12.

35. Voir Jn 6, 26.

qui voudraient bien comprendre, à travers cette grande marche de toute la journée, ce qu'est le pain, et le Pain de vie, c'est-à-dire : que l'homme ne peut pas vivre sans amour.

#### LE SYMBOLISME DU VIN

Le vin symbolise la surabondance. Le miracle de Cana, qui est une préparation au mystère de l'Eucharistie, se réalise au cours d'un repas de noces, et le vin y est donné en surabondance – à la fois en quantité et qualité, puisque le second vin est meilleur que le premier. Jésus donne en surabondance pour nous faire comprendre les deux grands aspects de l'amour, et de son cœur blessé. Le premier, c'est que Jésus se donne *substantiellement* : il ne retient rien, ne garde rien pour lui, il donne tout, il se donne totalement, jusqu'aux dernières gouttes d'eau et de sang. La blessure du cœur est faite pour nous faire comprendre que Jésus ne garde rien pour lui, qu'il va « jusqu'au bout »<sup>36</sup>. Étant substantiel, ce don est *nécessaire* : « Sans moi vous ne pouvez rien faire »<sup>37</sup>. Si Jésus n'est pas présent à toutes nos activités, à notre travail, à nos rencontres, nous ne pouvons rien faire, rien ne tient.

Jésus nous révèle donc, à travers le pain, cette nécessité de l'amour. Que le cœur du Christ prenne de plus en plus possession de notre cœur et qu'il le transforme en son propre cœur, c'est pour nous une *nécessité*. Voilà le mystère du pain.

Le symbolisme du vin nous fait comprendre que l'amour du Christ est toujours *surabondant*. Ce n'est pas seulement nécessaire, c'est une surabondance. L'amour est ce qui nous lie à ce qui est ultime, à ce qu'il y a de dernier. L'amour est au point de départ et au terme, et il n'y a rien au-delà : on ne peut pas aller au-delà de l'amour. Quand nous aimons quelqu'un, nous savons que l'amour est tout, et que tout ce que nous ferons avec la personne que nous aimons sera un fruit de l'amour, qui manifestera l'amour mais ne sera pas *plus* que l'amour. Le mystère du vin nous montre que l'amour du cœur de Jésus pour nous est quelque chose d'ultime, de dernier. Nous sommes enveloppés du sang de l'Agneau, enveloppés du cœur de Jésus, et nous vivons dans ce cœur glorieux, nous vivons dans sa victoire d'amour. Le symbolisme du vin exprime pour nous cette force merveilleuse qui nous est donnée, la force

36. « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout, jusqu'à la fin » (Jn 13, 1).

37. Jn 15, 5.

même du Christ. Le mystère de l'Eucharistie fait de nous des membres vivants de Jésus, des membres qui, vivant de son cœur, vivant de son amour, sont capables d'être des témoins vivants de son amour.

C'est donc ce don substantiel, gratuit et surabondant, qui nous est montré à travers ce mystère du pain et du vin. Et comme il s'agit d'un symbolisme divin – dans l'Eucharistie, c'est Jésus *lui-même* qui se donne à nous –, le sacrement réalise en nous une transformation de tout nous-mêmes dans le Christ : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé et que moi je vis par et pour (διὰ) le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi et pour moi »<sup>38</sup>.

Comprenons bien que le mystère de l'Eucharistie, cette alliance d'amour dans le cœur du Christ et dans son sang, cette alliance avec le cœur blessé de l'Agneau, avec le Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances, cette alliance réalise dès maintenant *ce que nous vivrons éternellement*. C'est Jésus qui vient au devant de nous pour faire que *dès maintenant*, dans la foi et l'amour, nous vivions ce que nous vivrons éternellement dans la lumière (en ce sens on peut dire qu'il n'y a pas de distance entre l'Eucharistie que nous recevons et la vision béatifique). Par l'Eucharistie Jésus demeure en nous et nous demeurons en lui, c'est-à-dire qu'il y a entre lui et nous une *unité de vie*. Et tout ce que nous réalisons, c'est Jésus qui le réalise en nous, et tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour nous, et c'est pour cela qu'il nous demande de continuer sa mission : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie »<sup>39</sup>. C'est grâce à l'Eucharistie que nous pouvons continuer cette mission, que nous pouvons vivre vraiment comme des témoins de Jésus, des témoins vivants qui continuent le mystère même du Fils bien-aimé qui glorifie le Père et porte l'iniquité du monde – le mystère de l'Agneau. Porter les misères du monde d'aujourd'hui, en sachant que ce n'est pas nous qui les portons, que c'est Jésus à travers nous et par nous. C'est pour cela que Jésus nous donne un sens aigu de la misère des

38. Jn 6, 56-57.

39. Jn 20, 21. Ne séparons jamais cette affirmation de cette autre, qui la fonde : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour » (15, 9). Le vrai témoin est celui qui demeure toujours « dans le sein du Père » : « Dieu, personne ne l'a jamais vu ; un Dieu, Fils unique qui est dans le sein du Père [littéralement : « vers le sein du Père »], *celui-là l'a fait connaître* » (Jn 1, 18). C'est bien pour cela que Jean Paul II nous dit que « le missionnaire, s'il n'est pas un contemplatif, ne peut pas annoncer le Christ d'une manière crédible ; il est témoin de l'expérience de Dieu et doit pouvoir dire comme les Apôtres : "Ce que nous avons contemplé (...), le Verbe de vie, (...) nous vous l'annonçons" » (*Redemptoris missio*, § 91).

hommes : pour que nous puissions les aider, les libérer, les sauver, leur donner cet amour qu'il a mis en nous ; car ce feu d'amour qu'il a mis en nous, nous devons le transmettre<sup>40</sup>.

#### L'EUCCHARISTIE ET L'ESPRIT SAINT

Nous avons vu que le mystère de l'Eucharistie est indissolublement lié au cœur de Jésus. Essayons maintenant de comprendre comment Jésus a voulu que le mystère de l'Eucharistie soit intimement lié au mystère du Paraclet, de l'Esprit Saint.

Si le mystère de l'Eucharistie, sous le double aspect du pain et du vin, nous aide à vivre du mystère du cœur de Jésus qui, totalement livré à nous dans ce service d'amour, veut faire grandir en nous l'amour pour nous libérer totalement de la servitude du péché, ce mystère est aussi lié d'une manière très forte à la pédagogie de l'Esprit Saint sur nous. Il y a là un lien que nous devons découvrir, et c'est peut-être là que nous saisissons *pourquoi* Jésus se donne à nous à travers l'Eucharistie – autrement dit : pourquoi la victoire de l'amour que Jésus a réalisée à la Croix *demande*, pour nous, cette surabondance de l'Eucharistie. La Croix ne suffisait-elle pas ? Pourquoi cette surabondance ? C'est pour que l'Esprit Saint puisse nous éduquer d'une manière plus réaliste, plus parfaite, plus ultime. Certes l'Esprit Saint nous éduque à travers la parole de Dieu. Cela, nous le savons bien, et le *Credo* nous le dit : « il a parlé par les prophètes ». Chaque fois que nous recevons une parole divine dans notre cœur, à travers notre foi, l'Esprit Saint touche notre intelligence et notre cœur, et il transforme ce qu'il y a de plus intime en nous par cette parole vivante. Car ce n'est pas seulement une parole écrite, c'est une parole vivante<sup>41</sup>, et donc une parole qui est toujours reliée à sa source, à l'Esprit Saint qui nous donne la signification de la parole de Dieu. C'est l'Esprit Saint qui nous aide à comprendre que toute parole divine est ordonnée à l'amour – *Verbum spirans amorem*, comme aime à dire saint Thomas : la parole de Dieu demeurant toujours liée au Verbe qui « spire l'amour »<sup>42</sup>, est tout entière ordonnée à l'amour

40. Cf. Lc 12, 49 : « Je suis venu jeter un feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé ! »

41. He 4, 12 : « Elle est vivante, la parole de Dieu, et efficace... » Jésus lui-même l'affirme avec force : « Les paroles que moi je vous ai dites sont esprit, et elles sont vie » (Jn 6, 63).

42. Cf. II, p. 49 et note 56.

et ne cesse d'être source d'amour pour nous. Mais parce que la parole de Dieu nous conduit au mystère du pain et du vin, l'Esprit Saint est lié aussi au mystère de l'Eucharistie, et il se donne à nous à travers l'Eucharistie. Ce qui nous est donné à travers l'Eucharistie, c'est le silence de Dieu, le silence de l'amour. Quand il est très intense, l'amour réclame le silence. C'est pour cela que, quand nous avons loué Dieu, quand nous l'avons remercié, nous éprouvons un désir intense de silence. Un poids de silence s'établit au plus intime de notre cœur parce que l'amour dans ce qu'il a de plus fort, de plus substantiel, demande l'*unité* avec celui qu'on aime dans le silence. Au-delà de la parole et au delà du geste il y a ce silence d'unité, et le mystère de l'Eucharistie est ce mystère de silence auquel l'Esprit Saint nous conduit. Il se sert de ce mystère du pain et du vin pour nous conduire dans ce désert divin, dans ce lieu où il n'y a plus que l'amour de Dieu, l'amour de la Très Sainte Trinité, l'amour du Père pour le Fils, et l'amour du Père et du Fils pour l'Esprit Saint, qui se prolonge dans notre cœur. En ce sens on peut dire que l'Eucharistie est le sacrement de la spiration de l'Esprit Saint, qu'elle doit nous permettre d'entrer dans ce mystère<sup>43</sup>.

#### L'ÉDUCATION DE L'ESPRIT SAINT

L'Esprit Saint se sert du pain qui est le corps du Christ, et du vin qui est son sang, pour nous éduquer, pour nous apprendre progressivement à aimer. On sait que dans l'éducation, il y a des moments différents : la première éducation – et la psychologie d'aujourd'hui le montre avec beaucoup de force – se fait par la nourriture, et on sait que les premiers refoulements viennent avec le sevrage. La première chose par où on éduque un tout-petit, c'est l'aliment. Il faut entourer l'aliment de paroles, c'est évident, parce que ce n'est pas un petit animal qu'on nourrit, c'est un petit homme ; mais ce petit homme comprend mieux l'aliment que la parole, surtout quand il a faim ! Quand un tout petit enfant a besoin du biberon et qu'on commence à lui chanter des cantilènes, cela ne suffit pas ! Cela peut agir un instant, parce que cela le distrait et opère ainsi un petit « transfert », comme on dit, mais cela ne dure pas ; l'enfant se remet à crier parce qu'il est très réaliste : il veut son biberon, il veut le lait maternel, il veut la nourriture. L'éducation par la parole vient plus tard. Quand il est un peu plus âgé, l'enfant veut qu'on lui parle, qu'on dialogue avec lui. À partir de là on pourra lui

---

43. Voir VIII, pp. 155 sq.

donner des commandements, des ordres, mais avec beaucoup de discernement et en enveloppant cela de paroles exprimant l'amour (le commandement n'est jamais une fin en soi !).

L'éducation humaine commence donc par la nourriture, et se poursuit par la parole, puis par les commandements enveloppés de la parole. Ce qui est très curieux, c'est que lorsqu'il s'agit de l'éducation de l'Esprit Saint, l'ordre est inverse : il commence par nous éduquer par la parole (ce qui est assez normal). Nous commençons à recevoir la parole de Dieu, puis nous recevons les ordres de Dieu, nous comprenons ce que sont les commandements de Dieu, et nous essayons de comprendre le commandement qui est à la fois nouveau et ultime : nous aimer les uns les autres *comme* Jésus nous a aimés. Puis l'Esprit Saint réclame de nous une éducation fondamentale, celle de l'aliment, celle de l'Eucharistie, et tout est repris par là. C'est l'éducation radicale où l'Esprit Saint forme notre cœur, où il prend possession de tout notre esprit, de toute notre intelligence, de tout nous-mêmes, où il veut qu'il y ait ce « transfert » merveilleux de tout nous-mêmes dans le Christ, et que nous soyons vraiment « transsubstantiés » dans le Christ, que notre cœur ne fasse plus qu'un avec le cœur de Jésus – tout en restant distinct de lui, bien sûr. C'est par là que nous sommes dociles à celui qui est la colombe<sup>44</sup>, c'est par là que nous sommes emportés par celui qui est l'aigle<sup>45</sup>, c'est par là que nous pouvons vivre vraiment du souffle de l'Esprit Saint.

N'oublions jamais que l'Esprit Saint veut nous éduquer profondément et radicalement par le mystère du pain et du vin. C'est pour cela que, parfois, il nous met dans des états de famine : notre cœur reste sec. Si notre cœur est rempli d'amour et de feu, tant mieux (pourvu que cela dure !), on se réchauffe les uns les autres dans l'amour du Christ. Mais il peut très bien arriver (cela fait partie des grâces de Dieu) qu'au-dedans de nous-mêmes il y ait comme un désert, une terre aride, sans eau<sup>46</sup>... Et quand notre cœur est ainsi sec comme un désert, nous disons : « Cela ne va plus ! l'Esprit Saint se tait... » Pourquoi l'Esprit Saint fait-il cela ? Cela fait partie de sa conduite. C'est pour que nous ayons une soif plus grande de recevoir l'Eucharistie, c'est pour nous préparer à recevoir ce pain des enfants, des tout-petits. Car ce sont les tout-petits qui peuvent être éduqués par l'aliment ; une grande personne n'est plus éduquée par l'aliment (sauf si elle est infirme, ou malade, ce qui est

44. Cf. Mt 3, 16 ; Mc 1, 10 ; Lc 3, 22 ; Jn 1, 32.

45. Cf. Ap 12, 14 ; Ex 19, 4 ; Deut 32, 11...

46. « Ma chair languit après toi comme une terre aride, altérée, sans eau... » (Ps 63, 3).

une manière de retrouver la petitesse). Normalement, quand on est « adulte » (et aujourd'hui on insiste beaucoup là-dessus), on n'aime pas que quelqu'un vous donne la becquée, parce que l'adulte doit pouvoir manger seul et goûter à ce qu'il désire – et on aime garder cette liberté. Quand on est infirme, ou malade, ou très âgé, on doit alors, comme des tout-petits, accepter de recevoir notre nourriture d'un autre. N'oublions pas que l'Esprit Saint aime que nous soyons comme des tout-petits à l'égard de Dieu<sup>47</sup>. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'une petitesse psychologique, mais d'une petitesse divine. L'Esprit Saint veut faire de nous des tout-petits qui ne savent qu'une seule chose : crier leur amour, dire « Père »<sup>48</sup>, dire « Jésus »<sup>49</sup>, dire « Amen »<sup>50</sup>. Et c'est par l'Eucharistie que nous redevons des tout-petits, c'est par l'Eucharistie que nous devenons des affamés de Dieu, c'est par l'Eucharistie que nous acceptons d'aller au désert et d'entrer par la porte étroite<sup>51</sup>. On ne peut pas pénétrer dans le royaume de Dieu sans passer par la porte étroite, et la porte étroite, c'est la blessure du cœur de Jésus, et c'est le pain eucharistique, et c'est le vin eucharistique. Voilà ce qui nous permet de redevenir des pauvres, des tout-petits, et d'accepter cette dépendance radicale à l'égard de l'Esprit. Et être dociles à l'Esprit, c'est être nourris par l'Esprit et comprendre qu'il prend tout du cœur de Jésus pour nous le donner<sup>52</sup>, et que c'est lui qui nous donne le cœur de Jésus. L'Esprit Saint nous donne l'amour de Jésus, il nous donne son langage, il nous donne ses mœurs, il nous apprend à vivre ce que Jésus lui-même vit...

#### L'ADORATION EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

Allons un peu plus loin dans cette éducation de l'Esprit Saint. L'Esprit Saint nous conduit auprès de l'Eucharistie pour que nous entrions dans le silence de l'adoration. L'Eucharistie doit nous

47. Voir Lc 10, 21 : « Il [Jésus] exulta par l'Esprit Saint et dit : “Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché cela aux sages et aux prudents, et tu l'as révélé aux tout-petits.” »

48. Cf. Ro 8, 15 ; Ga 4, 6.

49. 1 Co 12, 3 : « Personne ne peut dire “Seigneur Jésus”, si ce n'est par l'Esprit Saint. »

50. « L'Esprit et l'Épousée disent : “Viens !” (...) “Amen ! Viens, Seigneur Jésus !” » (Ap 22, 17 et 20). Le Christ est lui-même « l'Amen, le Témoin fidèle et véridique » (Ap 3, 14). Aussi est-ce par lui « qu'est notre Amen à Dieu pour sa gloire » (2 Co 1, 20).

51. Mt 7, 13-14 ; Lc 13, 24.

52. Jn 16, 14 ; cf. 14, 26.

apprendre à adorer, et l'adoration, c'est le premier désert que Dieu met en nous. Dans l'adoration on est seul en face de Dieu, et c'est la première éducation de l'Esprit Saint sur nous pour que nous découvriions profondément notre lien de dépendance à l'égard de Dieu Créateur et Père – une dépendance amoureuse, une dépendance qui nous libère. N'oublions jamais que dépendre de ceux qui sont inférieurs à nous est une aliénation, tandis que dépendre de ceux qui sont supérieurs à nous est une libération. L'adoration nous fait reconnaître notre dépendance radicale à l'égard de celui qui est notre Dieu, et nous comprenons que nous sommes les petites créatures aimées du Père, aimées du Verbe de Dieu, du Christ, aimées de l'Esprit Saint. Il nous a créés par pur amour, dans une gratuité absolue, et il nous a communiqué sa vie, il nous a communiqué sa lumière. L'adoration nous fait vivre ce premier moment de dépendance radicale à l'égard de Dieu, et nous le vivons à travers le cœur de Jésus – car tels sont les adorateurs en esprit et en vérité que cherche le Père<sup>53</sup>. Les adorateurs en esprit et en vérité, ce sont ceux qui adorent à travers et dans le cœur du Christ. Le Christ est par excellence l'adorateur du Père : il s'est fait homme pour adorer le Père dans son humanité sainte. Ainsi, par l'humanité sainte de Jésus, par le mystère de l'Incarnation, l'adoration a pénétré dans le mystère de Dieu. Par là il y a comme une nouvelle adoration, celle du Fils bien-aimé (comme homme<sup>54</sup>) à l'égard du Père. C'est de cette adoration que nous devons vivre ; nous devons adorer « en esprit », sous le souffle de l'Esprit, et « en vérité » à travers le cœur blessé de l'Agneau<sup>55</sup>.

---

53. Jn 4, 23-24.

54. C'est bien sûr en tant qu'il est *homme* que le Christ adore le Père, et non en tant qu'il est Dieu. Mais le cœur humain du Christ est celui du Fils bien-aimé, puisque la personne du Christ *est* celle du Fils, du Verbe.

55. Cette adoration chrétienne présuppose une première adoration, au niveau *humain*, quand l'homme, ayant découvert qu'il existe nécessairement un Être premier (que les traditions religieuses appellent « Dieu »), reconnaît sa dépendance radicale à l'égard de cet Être premier. À ce niveau, l'adoration implique la prise de conscience très profonde de l'acte de création de Dieu sur notre âme. Notre âme est l'effet de l'acte créateur de Dieu ; et à partir de là, à partir de la conscience que nous en prenons, nous comprenons notre totale dépendance à l'égard de Dieu et nous essayons de répondre de la manière la plus forte à cette source divine dont nous dépendons, à cette personne qui est notre Créateur. Nous découvrons que l'acte créateur de Dieu est un acte d'amour et de sagesse, d'amour absolument gratuit. Dieu nous aime dans la gratuité la plus absolue : nous ne pouvons rien ajouter à Dieu. Il est, et il est immuable, même s'il crée. On ne peut pas dire que Dieu se réveille ou se perfectionne lorsqu'il crée, qu'il devient vraiment Dieu en créant. Dieu n'est changé en rien par son acte créateur – autrement il ne serait pas Dieu. Et je remonte vers Dieu par la prise de conscience de mon âme, fruit

Nous comprenons alors comment l'Eucharistie doit nous apprendre à adorer. Il faut aimer adorer le cœur eucharistique de Jésus présent pour nous. Il est là *pour* nous, il nous regarde avec amour et il nous attire<sup>56</sup>. Il nous demande d'adorer avec lui le Père, et il nous

---

de l'acte créateur de Dieu. C'est en ce sens-là que l'adoration est quelque chose d'absolument personnel, parce qu'elle s'appuie sur cette dépendance propre, personnelle, de chacun de nous à l'égard du Créateur.

L'acte créateur de Dieu est en même temps un acte de sagesse, qui me montre combien Dieu est au-delà de tout notre monde physique et de moi-même, et n'est en rien changé par la création.

L'adoration est un acte d'amour, puisque je remercie Dieu de m'avoir créé ; et je vois combien ce don que Dieu me fait de ma propre existence est un don que lui seul peut faire, et que lui seul peut faire de cette manière tout à fait gratuite et dans une surabondance d'amour.

Je remercie Dieu de m'avoir créé, de m'avoir « aimé le premier » (1 Jn 4, 10 et 19), de m'avoir aimé de cet amour absolument libre, et de cet amour si efficace, si grand. Il y a dans l'adoration non seulement un acte de reconnaissance d'une totale dépendance, mais un acte de remerciement, et cette action de grâce est radicale, puisque Dieu est celui qui me donne tout : tout ce que je suis provient de lui.

Dans l'adoration *chrétienne*, j'adore en dépendance de la grâce chrétienne qui m'est donnée à la Croix, à partir de l'holocauste de Jésus. J'adore donc à partir de ma foi chrétienne qui me révèle que mon Créateur est le Dieu trine : les trois personnes divines, qui sont « une » dans leur être, leur bonté et leur sagesse, sont la source de mon être propre. Il n'y a pas trois actes de création, il y a un seul acte qui relève des trois personnes dans leur unité. Et je sais que non seulement la grâce m'est donnée, mais que cette grâce provient du mystère du Christ. Dieu est devenu mon frère, celui qui est tout proche de moi, celui qui n'est plus seulement mon Créateur, mais qui est aussi mon Père et mon Sauveur, qui me conduit vers sa propre béatitude et qui se sert de toutes les conséquences du péché (à commencer par l'orgueil) pour être plus proche de moi, pour se donner davantage.

56. Dieu, comme Créateur et Père de mon âme, *attend* mon acte d'adoration... Personne ne m'attend avec autant d'amour que Dieu, et ma réponse est premièrement un acte d'adoration. « Je t'aime pour toi » : le Père créateur me dit cela à chaque instant. À chaque instant je rejoins, par l'adoration, par la soif de contemplation, ce regard du Père sur moi : « Je t'aime pour toi ». Cela enlève toute espèce de malaise à l'égard de ce qu'on est, dès qu'on sait que Dieu nous aime pour nous... Et son amour sur moi, c'est *lui* qui se donne entièrement et qui m'aime entièrement. Il m'aime pour moi-même, puisqu'il m'aime gratuitement, avec une capacité infinie d'amour ; et il attend de moi un geste de reconnaissance, l'adoration par où je reconnais qu'il est mon Créateur et qu'il a tout fait pour moi.

Ce regard du Créateur sur nous, qui appelle notre réponse au niveau humain, religieux, est reconnu, dans l'adoration chrétienne, comme le regard du Père, qui ne nous donne plus seulement d'*être* mais qui nous donne *sa propre vie*, par et dans son Fils. Et là, notre adoration consiste premièrement à rejoindre le regard de Jésus sur nous (cf. Mc 10, 21). Si Jésus ne nous regardait pas, nous ne pourrions pas l'adorer ni le contempler. Mais parce qu'il nous regarde, nous sommes portés vers lui par la charité, dans la foi, et nous vivons ce que lui-même vit à l'égard du Père, mais dans l'obscurité de la foi.

demande de reconnaître que lui-même est pour nous l'Envoyé du Père et qu'il est notre Dieu (nous devons donc l'adorer), et il nous demande de regarder l'Esprit. Pour être dociles à l'Esprit Saint, il faut l'adorer. L'Esprit Saint ne peut vraiment nous saisir, nous prendre et nous conduire là où il veut<sup>57</sup>, que si nous sommes perpétuellement dans cette attitude d'adoration. Autrement nous avons nos petites idées. L'adoration permet de brûler toutes nos opinions, tous nos égoïsmes, tout ce qui est « nous », toute cette disposition instinctive par laquelle nous nous regardons et nous « tâtons le pouls ». Brûlons tout cela dans l'adoration. L'adoration est un geste d'amour, il ne faut pas l'oublier, c'est l'amour fondamental, c'est l'amour de la créature pour son Créateur et, pour le chrétien, cet amour s'exerce à travers l'Eucharistie. L'Eucharistie nous est donnée pour cela.

#### LE TRAVAIL

L'Eucharistie nous est donnée aussi pour sanctifier notre travail. C'est même la première chose que Jésus dit avant de commencer son discours sur le Pain de vie : « Travaillez non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera »<sup>58</sup>. Jésus nous demande de travailler pour l'Eucharistie, et c'est l'Esprit Saint qui, par l'Eucharistie, va nous éduquer dans notre vie de travailleur. Dans le monde d'aujourd'hui, le travail a été exalté d'une manière telle que parfois certains hommes s'identifient à leur travail, et que d'autres ne regardent plus l'homme que dans l'efficacité de son travail : il vaut en fonction de l'efficacité de son travail – et cela, c'est terrible...

Le travail est quelque chose de grand, il ennoblit l'homme ou plutôt *devrait* l'ennoblir ; et quand il n'ennoblit plus l'homme, cela prouve que quelque chose ne va plus. Le travail demande d'être dépassé par l'œuvre, l'œuvre que nous réalisons, mais cette œuvre que nous réalisons, pour nous chrétiens, doit être la matière du sacrifice. Chaque fois que nous assistons à l'Eucharistie, nous offrons à Dieu le fruit de notre labeur. Et quand nous sommes malades ou infirmes et que nous ne pouvons plus travailler, nous offrons notre souffrance. Voilà les deux choses qui sont la matière du sacrifice : la souffrance, et l'œuvre qui est

---

57. Cf. Jn 3, 8 : « L'Esprit (le vent) souffle où il veut ; et sa voix, tu l'entends, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va : ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit. »

58. Jn 6, 27.

le résultat de notre travail. Et il faut nous habituer à comprendre que notre travail ne pourra être pour nous source de sanctification, source de sainteté, que dans la mesure où il sera relié à l'Eucharistie. À ce moment-là il n'y a plus de cloisonnements dans notre vie, nous comprenons que notre travail est quelque chose qui nous unit à Jésus.

Là encore, regardons l'Évangile de saint Jean. Après la multiplication des pains, la foule qui a mangé le pain désire proclamer Jésus roi, mais Jésus s'en va tout seul au désert parce qu'il ne veut pas qu'on mette la main sur lui<sup>59</sup>. Les Apôtres, eux, ont compris ce que la foule n'a pas compris, et ils se sont remis à leur travail de pêcheurs. Or voilà qu'au milieu de la nuit, Jésus les rejoint ; la présence de Jésus leur est donnée au milieu de leur travail, alors que la foule qui a été nourrie par le Christ a continué à dormir. Jésus n'a pas rejoint ces hommes durant leur sommeil, il a rejoint les Apôtres durant leur labeur. Il en va de même pour nous : chaque fois que nous travaillons vraiment par amour pour le Christ et pour ceux qui sont proches de nous, Jésus nous rejoint dans notre travail et, immédiatement, notre travail prend une nouvelle signification.

Il faudrait faire ici une théologie du travail chrétien, en montrant que le pain et le vin symbolisent d'une manière tout à fait particulière le fruit de tout travail humain (on peut dire que tout travail humain est ordonné au pain et au vin). Le travail chrétien ne modifie pas la matière ; il n'y a pas un bois chrétien, ni un granit chrétien (même en Bretagne !), il n'y a pas non plus d'outil chrétien ni de méthode de travail chrétienne ; il y a un *esprit* chrétien en vertu duquel celui qui travaille ne s'arrête pas à l'œuvre et offre à Dieu le fruit de son travail, son œuvre. Et Dieu agréé ce fruit d'une manière éminente, puisqu'il le transforme en la substance du corps du Christ et en la substance de son sang. Le travail humain est donc saisi par la toute-puissance de Dieu et mis au service de son amour par la transsubstantiation ; ainsi le labeur humain permet une nouvelle présence de Dieu au milieu de nous. Dieu *mendie* ce travail humain, il *veut* cette coopération de l'homme avec lui pour que, justement, l'unité soit plus forte. Dieu aurait pu très bien dire : « Le fruit de votre travail, je n'en ai pas besoin, je suis assez puissant... » C'est ce qu'il a fait dans l'Ancien Testament, en donnant la manne dans le désert. Dans la nouvelle Alliance Dieu ne veut pas cela parce qu'il sait que s'il ne demande pas à l'homme sa coopération, l'homme ne comprend pas la gratuité de l'amour, et cela favorise sa paresse. Et Dieu ne veut pas favoriser notre paresse, il veut nous apprendre à aimer ; or, quand il n'y a plus de labeur, on devient incapable d'aimer. C'est déjà

---

59. Jn 6, 15.

vrai de l'amour humain : un amour trop facile ne s'enracine pas dans notre cœur ; pour qu'un amour prenne possession de tout notre cœur, il faut qu'il soit laborieux.

Dieu n'aime pas le dilettantisme, il veut le travail honnête, sérieux, et il prend le fruit de ce travail pour y mettre son corps, la substance de son corps et de son sang. Ce qui nous est alors donné, c'est Jésus réalisant le « travail » du Père à la Croix, ce grand travail qui s'achève dans la blessure du cœur et qui vient remplacer le fruit de notre labeur. Le fruit de notre labeur vient d'en bas ; le Christ crucifié vient d'en haut<sup>60</sup>, et à la Croix il se manifeste comme le Fils bien-aimé du Père, qui saisit le fruit de notre travail pour nous faire coopérer à son œuvre. Par là il nous « divinise » jusque dans notre travail.

Comme c'est grand, ce mystère de la divinisation ! Pour la divinisation de notre travail humain, Dieu se sert de l'aspect ultime du travail, sa fin, c'est-à-dire l'œuvre. Il ne se sert pas *directement* de notre travail ; notre travail est encore dans un *devenir*, et il reste ascétique. C'est du *fruit* de notre travail que Dieu se sert, c'est-à-dire de ce qu'il y a d'ultime dans notre travail, ce qui est le plus « en acte », ce à quoi le travail tendait et où il atteint son achèvement, sa perfection<sup>61</sup>. C'est cela qui est transformé dans le corps du Christ, ce corps glorieux qui, éternellement, porte le sacrifice de la Croix « en acte » et, par là, achève toute la création. Par le travail nous coopérons à l'œuvre du Créateur pour l'achever ; par la divinisation que Jésus réalise dans le labeur de la Croix, nous coopérons à l'achèvement ultime et éminent de l'univers : le corps glorieux du Christ<sup>62</sup>.

Il faut, dans la foi, saisir cela pour comprendre le sens profond de la liturgie chrétienne, puisque c'est l'Eucharistie qui donne à la liturgie chrétienne tout son sens. Il y a liturgie quand il y a *présence* du Christ, le geste liturgique touche le Christ, et dans l'Eucharistie il y a présence substantielle du Christ qui se voile, si l'on peut dire, sous le fruit de notre labeur. Le fruit de notre labeur « voile », comme dit saint Thomas<sup>63</sup>, la présence de Jésus ; sa personne se donne *sous les appa-*

60. Cf. Jn 3, 31 et 8, 23.

61. Dans une activité humaine, l'« acte » est *ce en vue de quoi* l'activité se réalise. Pour le travail, c'est l'œuvre.

62. Voir *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, pp. 242-258. Le mystère de la gloire ne peut être l'achèvement de toute la création que parce que la gloire porte en elle, réellement, le sacrifice de la Croix.

63. « Jésus, toi que je regarde maintenant voilé, je te prie : que se réalise ce dont j'ai une si grande soif (*fiat illud quod tam sitio*). Que, te contemplant à visage découvert, je sois [rendu] bienheureux par la vision de ta gloire » (hymne *Adoro te*, dernière strophe).

*rences* du pain et du vin, et le pain et le vin représentent le fruit de tout le labeur humain.

Le fruit de notre labeur n'est pas rejeté, comme il arrive facilement lorsqu'on regarde le fruit du labeur d'un petit apprenti ou d'un petit novice : « Ce n'est rien ce que tu fais, cela ne sert à rien ! Mets-le à la poubelle ! ». Faire cela, c'est meurtrir celui qui a travaillé et qui croyait avoir bien fait. Il ne faut jamais faire cela à un enfant qui s'est appliqué : cela lui restera toute sa vie. Dieu n'a pas fait cela ; et là, il nous éduque. N'oublions pas que les sacrements sont la grande pédagogie de Dieu, une pédagogie admirable. Dieu se sert du fruit de notre labeur, Jésus se sert du fruit de notre labeur pour le transsubstantier en la substance de son corps, et l'apparence demeure. Ainsi le travail de l'homme est présent et, par son fruit, sera éternellement présent. Dieu ne méprise pas le fruit de notre labeur. Notre travail disparaîtra, mais le fruit de notre labeur reste présent (comme « l'enveloppe », ce qui apparaît), marquant la continuité de notre travail avec le labeur de la Croix, le « travail » de Dieu. Il y a bien continuité, puisque l'Eucharistie ne pourrait pas exister si la Croix n'existait pas. Et l'Eucharistie, à travers le fruit de notre travail qui « enveloppe » Jésus, nous donne Jésus *d'une manière ultime*. Car le don fait sous la forme du pain comme aliment, et du vin comme boisson, c'est bien le don dans ce qu'il a d'ultime. L'usage le plus parfait qu'on puisse faire de quelque chose, n'est-ce pas de s'en nourrir ? Et voilà que Dieu permet qu'on se nourrisse de lui-même : de sa chair, de son sang, de son âme et sa divinité...

Autre pédagogie de Dieu, liée cette fois à l'amitié. Comment Dieu, qui est ma *fin*, peut-il se donner comme un *moyen*, un aliment que je choisis ? Car si Dieu se donne sous la forme de l'aliment, c'est précisément pour que nous puissions le choisir comme un moyen efficace, et le plus efficace qui soit, pour grandir dans l'amour et nous conduire à la vie éternelle. Comprendons cette pédagogie de Dieu. On éduque quelqu'un par le choix (car on ne peut pas éduquer du côté de l'intention, on peut seulement purifier l'intention par le choix). Dieu nous éduque de cette manière pour que nous puissions le choisir, pour qu'il puisse être aimé gratuitement, du fait que sa toute-puissance, mise totalement au service de l'amour, est complètement voilée par la puissance efficace du travail de l'homme. La toute-puissance de Dieu voilée par le fruit du travail de l'homme ! Quelle extraordinaire manière de s'approcher de nous, d'être présent pour nous, d'être totalement donné pour nous...

Dans l'ordre de notre « divinisation », l'Eucharistie aura le fruit le plus parfait qui soit, puisqu'elle réalise entre nous et Jésus une unité qui est semblable, ou plutôt *analogue*, à l'unité de Jésus avec le Père. Jésus

prend un langage de similitude : « comme »<sup>64</sup>. Cette similitude cache une analogie<sup>65</sup>, mais c'est tout de même très fort. Notre plus grande unité avec Jésus est une unité « semblable » à l'unité qu'il vit avec le Père... et l'Eucharistie produit cela. Et parce qu'elle produit cela, l'Eucharistie nous donne la vie éternelle. Pour notre pauvre corps mortel, corruptible, c'est le *mystère* de la Résurrection qui commence dès ici-bas, par l'Eucharistie ; c'est une véritable « divinisation » qui se réalise dès cette terre et qui éclatera dans « la résurrection au dernier jour »<sup>66</sup>.

#### LA REMISE DE TOUT AU PÈRE

L'Esprit Saint, par l'Eucharistie, veut nous apprendre à être totalement abandonnés et remis entre les mains du Père. Il veut que nous ayons cette attitude toute filiale à l'égard du Père, que nous remettions tout entre ses mains, et que nous n'ayons qu'un seul désir : accomplir sa volonté. Le mystère de l'Eucharistie doit nous aider à comprendre cette remise totale au Père. Jésus, dans l'Eucharistie, est remis à chacun, et il est remis comme du pain. Ce n'est plus un vivant, c'est celui qui a accepté de mourir, d'être le grain de blé remis à la terre qui meurt pour porter beaucoup de fruit<sup>67</sup>. Jésus nous demande, à certains moments, cette attitude d'abandon plénier : accepter de mourir à nous-mêmes pour porter du fruit. Par l'Eucharistie, l'Esprit Saint nous aide à comprendre cette mort intérieure à nous-mêmes pour être de vrais vivants, pour que nous ne mettions pas de limites à cette vie divine qui nous est donnée et qui fera de nous des témoins vivants du Christ. Par l'abandon, l'Esprit Saint nous conduit à cette prière intérieure, à cette contemplation. L'Eucharistie, c'est la présence de Jésus pour nous, c'est la présence de celui qui est entièrement remis à nous, qui est là *pour*

64. Jn 6, 57 ; 15, 9, etc.

65. Ce terme philosophique exprime une certaine unité au sein d'une diversité : deux réalités peuvent être *autres* tout en ayant quelque chose de commun. Ainsi, l'unité qui existe entre Jésus et nous est autre que celle qui unit Jésus et le Père. Il ne s'agit pas d'une *unité d'être*, car nous restons des créatures, dont l'être est limité. Cependant il y a quelque chose de commun, car nous avons *la même vie* que Jésus, celle du Fils bien-aimé du Père. Sur l'unité *d'être* et l'unité de *vie*, voir p. 93, note 25 ; p. 96, note 32 ; et VIII, p. 154, note 38.

66. À Marthe qui, devant la mort de son frère, reste fixée sur « la résurrection au dernier jour » (Jn 11, 24), Jésus rappelle qu'il *est* lui-même la Résurrection : « Moi, je suis la Résurrection » (11, 25).

67. Cf. Jn 12, 24.

*nous* comme l'aliment, pour que nous-mêmes lui soyons entièrement remis. N'est-ce pas cela, la prière intérieure ? ce murmure le plus profond de notre âme où, sous le souffle de l'Esprit Saint, nous remettons tout au Père pour le glorifier et pour porter nos frères ? Et dans la charité fraternelle nous devons être le pain et le vin de nos frères, leur sécurité et leur joie. C'est l'Esprit Saint qui nous apprend cela.

#### L'EUCARISTIE ET LA PAROLE DE DIEU

L'Esprit Saint nous fait comprendre aussi que l'Eucharistie, le don par excellence, le don substantiel, le don silencieux, parfaitement gratuit, dont on se nourrit, est l'achèvement de la parole. L'Eucharistie (qui présuppose la parole) doit nous apprendre à recevoir la parole de Dieu d'une nouvelle manière. La blessure du cœur de l'Agneau, nous l'avons dit, est l'ultime révélation, le geste dernier qui nous est donné pour nous apprendre à recevoir la parole de Dieu ; cette blessure nous fait comprendre que la parole de Dieu est toujours une parole d'amour et de miséricorde. L'Eucharistie doit nous apprendre à nous nourrir de la parole de Dieu ; on « mange » le petit livre, comme il est dit dans l'Apocalypse<sup>68</sup>, et le petit livre est doux aux lèvres et amer aux entrailles. La parole de Dieu est source de douceur, mais elle est aussi un glaive<sup>69</sup> qui exige de nous d'aller plus loin et de nous offrir en union avec Jésus. On sait qu'il y a toujours un danger : celui de vouloir trop comprendre ; alors on garde la parole de Dieu qu'on comprend, et celle qu'on ne comprend pas, on la laisse tomber. Quand il est dit dans saint Luc que Marie garde la parole de Dieu<sup>70</sup>, il s'agit certes de celle qu'elle comprend, mais aussi, ou même surtout, de celle qu'elle ne comprend pas. Marie est la « bonne terre »<sup>71</sup> qui reçoit la parole de Dieu *parce que c'est la parole de Dieu*, c'est-à-dire une parole qui nous dépasse toujours parce qu'elle nous lie directement au mystère de Jésus, au mystère du Père, au mystère de l'Esprit Saint. Nous en saisissons quelque chose, mais elle nous dépasse toujours, car elle nous met en présence d'un mystère d'amour et elle est porteuse de cet amour, et elle veut réaliser en nous cet amour, un peu comme l'Eucharistie<sup>72</sup>. Les Pères

68. Ap 10, 2-10.

69. He 4, 12.

70. Lc 2, 19 et 2, 51.

71. Mt 13, 8 et 23 ; Mc 4, 8 et 20 ; Lc 8, 8 et 15.

72. Ne touchons-nous pas là le mystère de la foi dans tout son réalisme divin ? L'acte de foi, précise saint Thomas, implique une *adhésion* de l'intelligence au mystère

de l'Église ont toujours vu un lien intime entre l'Eucharistie et la parole, et nous devons redécouvrir ce lien, c'est-à-dire comprendre comment le mystère de l'Eucharistie doit nous apprendre à recevoir la parole de Dieu comme un mystère d'amour dont on se nourrit. Il faut « manger le petit livre ». Au moment où les hommes, parce qu'ils veulent être (ou se croient) très intelligents, mesurent très souvent la parole de Dieu avec leurs méthodes trop humaines, en faisant plus confiance aux méthodes scientifiques qu'au mystère de la parole, il faut que les tout-petits, ceux qui sont mus par l'Esprit Saint à travers l'Eucharistie, à travers ce don du cœur de Jésus, reçoivent la parole de Dieu, de Jésus, comme une parole qui les nourrit *au-delà de l'intelligence qu'ils en ont*, en comprenant bien que la parole de Dieu est avant tout source d'amour. Par là, ils vivront du mystère de la parole de Dieu comme Marie en a vécu, comme la « bonne terre », et ils seront pour l'Église le lieu où la parole de Dieu sera vécue pleinement parce qu'elle sera toujours liée au mystère de l'Eucharistie, sous le souffle de l'Esprit Saint.

#### L'EUCARISTIE, DON SUBSTANTIEL DE L'AMOUR

L'Eucharistie est un sacrement, elle est donc signe et instrument, mais elle est premièrement un mystère de contemplation. Comme nous l'avons dit au début de cette recherche sur le sens de l'Eucharistie (regardée dans la lumière du cri de soif et de la blessure du cœur), nous risquons toujours de réduire le *mystère* de l'Eucharistie à l'aspect « pratique » – « utilitaire », si j'ose dire – du sacrement<sup>73</sup>. Or on n'a pas le droit de vivre d'un don d'amour d'une manière utilitaire. Déjà, dans une amitié humaine, vouloir « utiliser » l'ami c'est détruire l'amitié. A fortiori quand il s'agit de l'unique Ami, de l'Ami qui est notre Dieu,

---

même de Dieu, à la *Vérité première*. C'est en ce sens que l'objet de la foi est la Vérité première, Dieu en tant qu'il me communique sa lumière. Cette adhésion se réalise sans aucune *évidence*, dans l'obscurité, donc grâce à la volonté aimante qui incline mon intelligence et l'ouvre à cette vérité qui la dépasse. La foi ne m'apporte aucun nouveau concept (elle ne me fait rien *posséder* du mystère de Dieu) mais ouvre mon intelligence au mystère. Et Dieu me communique ce mystère par sa parole, en *se servant* du langage des hommes auquel il donne une nouvelle signification. La parole de Dieu, par la foi, est donc comme un moyen *divin* dont Dieu se sert pour me révéler son mystère, dont il veut me faire vivre dans l'amour. N'est-ce pas cela, la contemplation divine : vivre dans l'amour du mystère même de Dieu, en acceptant de ne pas le posséder intellectuellement, de ne pas l'assimiler, de ne pas le ramener à ce qu'on en saisit, à ce qu'on en comprend ?

73. Cf. ci-dessus, pp. 83-84.

la source de tout amour et notre Sauveur, celui qui, à la Croix, nous prend avec lui dans le mystère de la Très Sainte Trinité.

C'est donc d'une manière *contemplative*, et non « utilitaire », que nous devons vivre de l'Eucharistie, et c'est pour cela que l'Église, en plus de la commémoration de la Cène le jeudi saint, a institué la fête du Très Saint-Sacrement et l'a placée quelques jours après la fête de la Très Sainte Trinité. Par là l'Église veut nous éduquer à vivre de l'Eucharistie dans la lumière de la Très Sainte Trinité. L'Eucharistie est bien le sacrement trinitaire par excellence, et la porte étroite par où nous pénétrons dans le cœur blessé de l'Agneau. Comme Jésus lui-même l'affirme avec force, c'est le Père qui donne le pain<sup>74</sup> ; c'est le regard du Père sur son Fils bien-aimé qui nous est donné comme pain. Dans notre foi, rejoignons le regard du Père sur le mystère de l'Eucharistie, et regardons ce mystère du don du Fils bien-aimé comme le Père le regarde. Nous avons ce privilège d'enfants bien-aimés du Père, de pouvoir regarder le mystère de l'Eucharistie dans la lumière même du Père, dans cette lumière toute d'amour. Nous découvrons alors que c'est le don le plus extraordinaire, le don des dons, plus grand encore que celui de la parole, car c'est un don substantiel, et c'est le don substantiel de l'amour du Fils bien-aimé, dont le Père veut qu'il soit *notre* Bien-aimé. C'est le sacrement du Bien-aimé, c'est le sacrement de l'alliance de l'Époux et de l'épouse, et c'est le Père qui réalise cela, c'est le Père qui veut que nous comprenions toute l'intensité d'amour qu'il y a dans ce don. Seul le Père peut nous permettre cela et le réaliser – si nous le voulons bien !

#### LE PÈRE DONNE LE PAIN

Dans le grand discours sur le Pain de vie, Jésus nous fait bien comprendre que seul le Père peut nous introduire dans ce mystère, puisque « c'est le Père qui donne le pain ». Et le Père donne le pain à ses petits enfants qui sont dans le désert, le désert terrible de la foi et la pauvreté de l'espérance, dans ce monde si froid qui n'aime plus et qui ne sait plus ce qu'est l'amour. Et Jésus, en saint Matthieu et saint Luc, nous enseigne à prier ainsi : « Quand vous priez, dites : “Père ! (...) donne-nous chaque jour notre pain quotidien” »<sup>75</sup>. C'est le Père qui

74. Cf. Jn 6, 32.

75. Lc 11, 2-3 ; Mt 6, 9-11.

donne le pain chaque jour, et qui le donne à chacun d'entre nous, selon les désirs de notre cœur, selon la soif de notre cœur. Si nous vivons vraiment la soif du cœur de Jésus, le « J'ai soif » de la Croix, alors le don de l'Eucharistie sera un don brûlant qui nous donnera le secret de l'amour du cœur de Jésus. Nous devons demander souvent au Père de nous donner cette contemplation du mystère du Pain de vie, de ce secret brûlant d'amour : Jésus qui se donne, et qui se donne « jusqu'au bout »<sup>76</sup>.

Allons encore plus loin. Ce pain que le Père donne, c'est *son propre pain*. Jésus se désigne lui-même comme « le pain de Dieu »<sup>77</sup>, le pain du Père. Mais en quel sens peut-on dire que le Fils est le pain du Père ? En ce sens que, provenant du Père, il est aussi tout entier tourné vers le Père. Dans tout ce qu'il est, il est offert au Père, donné au Père. Et il est donné au Père de telle manière qu'il est vraiment la nourriture éternelle du Père<sup>78</sup>. Donc, il est le pain du Père, le pain de sa contemplation.

Ces choses sont très difficiles à préciser parce que nous pénétrons dans le mystère de la Sainte Trinité. Mais la moindre petite lumière que nous avons sur ce mystère (saint Augustin nous le dit) éclaire toute notre vie chrétienne. Ainsi, lorsque nous essayons de comprendre ce qu'est le Fils pour le Père, nous comprenons beaucoup mieux ce qu'est, ce que doit être, notre vie chrétienne. L'Eucharistie nous apparaît alors dans une lumière beaucoup plus forte, parce que nous comprenons que ce sacrement est sacrement de contemplation.

76. Jn 13, 1 : « Il les aima jusqu'au bout ».

77. Jn 6, 33.

78. Saint Jean de la Croix, pour expliciter le mystère du Verbe, prend aussi l'analogie de la nourriture, mais pas celle du pain (fruit du travail de l'homme). Citons cependant ce très beau passage où, commentant un verset du Cantique des cantiques – « Indique-moi, ô toi que mon cœur aime, où tu pais le troupeau en plein midi » (1, 7) –, il dit que l'âme exprime ici son désir de vivre elle-même l'unité du Verbe avec le Père : « lui demander où il paissait, c'était le prier qu'il lui montrât l'essence du Verbe divin, parce que le Père ne se glorifie ni ne se repaît en autre chose qu'en le Verbe son Fils unique ; et en le priant de lui montrer où il se couchait au midi, c'était lui demander la même chose, car le Père ne repose et n'est contenu en autre lieu qu'en son Fils, dans lequel il se repose, lui communiquant toute son essence au midi, qui est en l'éternité où il l'engendre toujours.

Ce repas, donc, où le Père se repaît, et ce lit fleuri du Verbe divin, où il se repose *caché* à toute créature mortelle, est demandé ici par l'âme épouse, quand elle dit : « Où T'es-Tu caché ? » Or il faut entendre, pour savoir trouver cet Époux – autant que faire se peut en cette vie – que le Verbe, ensemble avec le Père et le Saint-Esprit, est essentiellement *caché* dans le centre intime de l'âme » (*Cantique spirituel*, str. 1, v. 1, pp. 538-539).

Dire que le Fils est le pain du Père, c'est dire qu'il est le fruit de sa contemplation. Pour bien montrer que la contemplation du Père est lumière, on dit qu'il est le *Verbe*<sup>79</sup>. La contemplation du Père est une contemplation substantielle, c'est la vie même du Père. Et pour nous faire comprendre que celui qui est le Verbe, fruit de la contemplation, est un fruit personnel, on affirme qu'il est le *Fils*. Mais la contemplation du Père assume, dans son amour infiniment pur, toute la richesse que peut être pour nous l'activité du travail. Pour nous le travail est toujours distinct de la contemplation, et il manquerait quelque chose à un homme qui ne ferait que contempler (saint Benoît a un sens très aigu du travail). Tant que nous sommes sur la terre, notre contemplation reste à l'état de désir, et la seule chose qui implique une réalisation immédiate, c'est le travail. Nous ne sommes pas naturellement contemplatifs, tandis que nous sommes naturellement des travailleurs ; et le travail, parce qu'il a une efficacité immédiate, nous est indispensable et est pour nous une richesse irréductible à celle de la contemplation.

Autrement dit, il y a dans le travail quelque chose qui doit se retrouver, analogiquement, d'une façon éminente, dans l'amour substantiel de Dieu.

Le Fils, Verbe « consubstantiel au Père », fruit de la contemplation lumineuse de Dieu, est aussi comme l'œuvre du Père, son pain. On prend l'analogie du pain pour faire comprendre que le Fils, le Verbe, exprime l'efficacité de l'amour du Père, son réalisme unique, et pour montrer aussi à quel point le Fils est relatif au Père : non pas seulement comme un fils est relatif à son père, mais comme l'aliment est relatif à celui qui s'en nourrit<sup>80</sup>.

Cette dernière analogie, d'une certaine manière la plus « fragile », exprime que le Fils, dans son retour vers le Père, en aimant le Père et en étant avec lui principe de la spiration de l'Esprit Saint, *se donne entièrement au Père*, et de la manière la plus effacée qui soit. Il y a là un mystère qu'on ne peut pas exprimer mais qu'il faut essayer de saisir : la manière dont la seconde personne de la Sainte Trinité regarde le Père en se donnant à lui. Venant de lui, recevant tout de lui, le Fils se donne au Père dans la dépendance la plus radicale qui soit. Comment cela ? par le mystère du pain.

Comment exprimer que la seconde personne de la Sainte Trinité, qui a tout reçu du Père, se donne au Père ? Dans un langage humain on

---

79. Voir VIII, p. 150.

80. Cf. p. 93.

dirait qu'il se donne dans la plus grande humilité et pauvreté qui soit. Mais on ne peut appliquer cela au Fils, qui est l'égal du Père. C'est là qu'il faut avoir recours à l'analogie du pain.

Et si, comme Jésus lui-même nous le dit, c'est le Père qui donne le pain, il faut que ce soit *son* pain, et c'est à la Croix que nous est manifesté ce mystère du Fils retournant vers le Père, ce mystère du retour éternel du Verbe vers le Père.

Là, dans la douceur et l'humilité du Christ se donnant comme pain, nous découvrons comment le Verbe de Dieu est le pain du Père, dans son retour vers le Père. Et sous le souffle de l'Esprit Saint nous comprenons, à travers ce mystère du pain, comment le Père nous accueille. L'Eucharistie nous apparaît comme la continuation substantielle de cet amour du Père qui, à travers le Fils et l'Esprit Saint, nous est communiqué en plénitude, et dans un retour vers le Père. L'Eucharistie est le sacrement du retour ; c'est par elle que, pour nous, se réalise ce retour<sup>81</sup>.

Nous touchons là, encore une fois, quelque chose de difficile à saisir et que la théologie spéculative n'a pas traité et ne peut pas traiter. Cela ne peut se comprendre qu'en théologie mystique, qui est la théologie du retour vers Dieu dans l'amour<sup>82</sup>.

Tout cela, si difficile que ce soit à exprimer, est cependant vital pour nous. Car il est vital pour nous de réaliser que, dans une infinie délicatesse, le Père nous donne son Fils au moment où celui-ci, si l'on ose dire, « touche » le plus le Père. Car ce qui « touche » le Père, c'est bien le retour de son Fils, la manière dont celui-ci lui est donné totalement.

Dans le mystère de Dieu, nous ne pouvons pas séparer ces deux aspects : le Père qui est source et le Père qui reçoit ; mais nous sommes obligés d'employer deux mots différents. Or ce qui « touche » le plus le Père, ce n'est pas d'être source ; c'est de recevoir celui à qui il a tout donné, et de le recevoir avec son originalité propre. Certes, le Fils a tout reçu du Père ; cependant il se donne au Père dans un retour qui lui est propre. Et pour nous faire comprendre la « note » de ce retour particulier, il se présente comme « le pain de Dieu », « le pain de vie ». Il est remis au Père comme le pain, c'est-à-dire comme étant, en tout ce qu'il est, la nourriture éternelle du Père.

81. Cf. IX, pp. 170 sq. : *Le Vado ad Patrem et l'Eucharistie*.

82. Voir III, pp. 57 sq. ; VI, p. 131 ; IX, pp. 171 sq.

On comprend alors que le Père veuille que l'ultime don de son Fils soit réalisé à travers le pain. Pour que nous comprenions l'« excès »<sup>83</sup> de l'amour du Père à notre égard et son infinie tendresse : ce qui l'unit le plus à son Fils, il veut nous le communiquer... N'est-ce pas ce que le livre de la Sagesse exprimait de manière préfigurative en parlant de la manne ? « Et la substance que tu donnais manifestait ta douceur envers tes enfants... »<sup>84</sup>

#### LA MÈRE DEMANDE LE VIN

Le père donne le pain, et la mère demande le vin. N'y a-t-il pas là une coopération admirable entre le Père et la Mère, entre le Père et la Vierge Marie, la Femme ?

Que Marie, à Cana, demande à Jésus du vin pour ces noces (parce que tout de suite elle a remarqué ce manque et reçu dans son cœur l'inquiétude des serviteurs), c'est évident. Mais si sa demande se limitait à cela, Jésus s'adresserait-il à elle de cette manière si surprenante, avec ce mot « Femme »<sup>85</sup> qu'il ne reprendra qu'à la Croix ? et la Croix n'est-elle pas annoncée ici, puisque Jésus ajoute : « Mon heure n'est pas encore venue »<sup>86</sup> et que son heure, c'est celle de la Croix<sup>87</sup> ?

Que demande donc Marie ? Ces noces auxquelles elle est présente avec Jésus ne sont-elles pas comme un symbole de l'alliance de Yahvé avec son peuple, celle dont parlent surtout Osée et le Cantique des cantiques ? « La Sagesse (...) a dressé sa table. Elle a envoyé ses servantes, elle crie sur les cimes des hauteurs de la ville : (...) «Venez, mangez de mon pain et buvez du vin que j'ai mêlé» »<sup>88</sup>. Marie a reçu pendant près de trente ans la parole de Jésus qui lui a donné « l'intelligence des Écritures »<sup>89</sup>. Comment, portant dans son cœur la détresse de son peuple qui « n'a plus de prophètes »<sup>90</sup>, ne demanderait-elle pas à

83. Cf. Éph 2, 4 selon la Vulgate, verset cher à la bienheureuse Elisabeth de la Trinité : « Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du trop grand amour dont il nous a aimés (*propter nimiam caritatem suam qua dilexit nos*), alors même que nous étions morts par nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ ».

84. Sag 16, 21.

85. Jn 2, 4.

86. Voir Jn 7, 30 ; 8, 20 ; 12, 23 et 27 ; 13, 1 ; 17, 1. Mc 14, 41.

87. Cf. Jn 12, 27 ; 13, 1 ; 17, 1.

88. Prov 9, 1-5.

89. Cf. Lc 24, 45.

90. Ps 74, 9 ; Dan 3, 38 ; Lam 2, 9 ; cf. Os 3, 4.

Jésus de donner à son peuple ce « vin délicieux »<sup>91</sup> qu'est la parole de Dieu ? En même temps, elle ne sait pas très bien ce qu'elle demande ; mais le Père, lui, le sait. Marie, dans l'obscurité de la foi et la pauvreté de l'espérance, lance vers Jésus ce cri de l'enfant pour son peuple et pour nous. Mais sans le savoir, Marie demande le sang de Jésus, et c'est pourquoi Jésus parle de « son heure ». À la Croix, Jésus répondra à sa demande en donnant son sang, en nous enveloppant de son sang, en nous purifiant et nous enivrant de son sang.

Voilà la demande de la mère ; elle exprime bien ce que le Père désire, mais le Père, qui donne le nécessaire (le pain) a voulu que ce soit la mère qui demande ce qui est excessif, la jalousie de l'amour. C'est la mère qui demande le vin, parce que le vin symbolise l'amour dans ce qu'il a d'excessif, dans sa surabondance, dans sa capacité d'enivrer. Et Marie demande cela pour nous, pour chacun de nous personnellement.

#### LA MOISSON ET LA VENDANGE

Marie est liée au mystère du vin, les noces de Cana nous le montrent. Et si on regarde l'Apocalypse (où Marie est présentée comme « la Femme »<sup>92</sup>), on retrouve, sous forme de la moisson et de la vendange<sup>93</sup>, le symbolisme du pain et du vin (le pain : le cœur blessé, broyé ; le vin : le sang versé). La moisson et la vendange représentent la fin, l'achèvement du mystère de l'Église – et cet achèvement se réalise dans la lumière de l'Eucharistie (le pain et le vin).

Le chapitre 14 de l'Apocalypse nous montre Jésus, le « Fils de l'homme », tenant dans sa main une faucille acérée<sup>94</sup>. Le Christ, à la fin des temps, va revenir pour moissonner. « Ayant sur sa tête une couronne d'or »<sup>95</sup>, il est bien celui à qui le Père « a remis tout pouvoir au ciel et sur la terre »<sup>96</sup>. Et voilà qu'il reçoit un ordre : « un Ange » lui commande : « Envoie ta faucille et moissonne »<sup>97</sup>. Qui est cet Ange ? On sait que le terme grec traduit par « ange » signifie « envoyé » ; mais qui est cet

91. Cant 1, 2.

92. Ap 12, 1-17. Il y a donc trois lieux où Marie nous est montrée comme étant « la Femme » : Cana, l'Apocalypse et la Croix.

93. Ap 14, 14 sq.

94. Ap 14, 14.

95. *Ibid.*

96. Mt 28, 18.

97. Ap 14, 15.

envoyé du Père qui a autorité sur Jésus ? Nous avons parlé ailleurs<sup>98</sup> du mystère des « effacements » de Dieu : le Père s'efface devant le Fils en lui remettant tout pouvoir. Et le Fils ne s'efface-t-il pas devant Marie en lui demandant de recevoir Jean comme son propre fils, son fils unique ? L'Église, en la personne de Pie XII, a proclamé Marie Reine, « non seulement parce qu'elle est Mère de Dieu, mais aussi parce que, comme une nouvelle Ève, elle fut associée au nouvel Adam »<sup>99</sup>, et est, de ce fait, co-rédemptrice<sup>100</sup>. Ceci ne nous autorise-t-il pas à reconnaître en cet « Ange » la « Reine et Souveraine » du ciel et de la terre ? qui coopère à l'œuvre de la moisson comme elle a coopéré à l'œuvre de la Croix ?

Certes, le fait que Marie soit co-rédemptrice, médiatrice, est difficile à comprendre, parce que nous touchons là un mystère de surabondance d'amour. Si le mystère de la Croix était seulement un mystère de justice, Marie n'aurait pas coopéré. En justice (nous l'avons vu), le Christ n'a aucunement besoin d'elle, il suffit à tout. S'il veut l'associer à son œuvre de Rédempteur, c'est par pure surabondance d'amour<sup>101</sup>. Et s'il veut, après l'avoir associée à la suprême humiliation de la Croix, l'associer à son exaltation<sup>102</sup>, c'est encore par surabondance d'amour.

Marie apparaît donc comme associée au jugement, mais pour la vendange, pas pour la moisson. Elle *hâte* l'heure de la moisson en

98. Cf. VIII, pp. 157 sq.

99. PIE XII, Encyclique *Ad caeli Reginam*.

100. « Il est certain qu'au sens plein, propre et absolu, Jésus-Christ seul, Dieu et homme, est Roi ; toutefois, Marie aussi participe à sa dignité royale, bien que d'une manière limitée et analogique, parce qu'elle est la Mère du Christ Dieu et qu'elle est associée à l'œuvre du Divin Rédempteur dans sa lutte contre ses ennemis et le triomphe qu'il a obtenu sur eux tous. En effet, par cette union avec le Christ Roi elle atteint une gloire tellement sublime qu'elle dépasse l'excellence de toutes les choses créées ; de cette même union avec le Christ découle cette puissance royale qui l'autorise à distribuer les trésors du royaume du Divin Rédempteur ; enfin, cette même union avec le Christ est source de l'efficacité inépuisable de son intercession maternelle auprès du Fils et du Père » (*op. cit.*).

101. Tous ces mystères d'effacement, nous avons de la peine à les saisir. Le Père s'efface devant le Fils, le Fils s'efface devant Marie. C'est la grande loi trinitaire parce que c'est la loi de l'Amour. C'est juste l'inverse de l'orgueil. Quand on aime beaucoup quelqu'un, on veut toujours, comme Jean-Baptiste (cf. Jn 1, 30), qu'il passe devant nous ; c'est même le signe de l'amour qu'on a pour lui. Quand l'amour diminue, on passe devant l'autre en lui faisant sentir qu'il vient après nous ; mais quand on l'aime beaucoup, on le fait passer devant, c'est spontané. Pour notre cœur ce n'est pas difficile, ce n'est pas humiliant, c'est au contraire exaltant. La loi de l'amour, de l'effacement, est au cœur de la Très Sainte Trinité. En ce sens-là on peut dire que Marie est bien l'*Amen* de la Très Sainte Trinité, qu'elle en est comme la dernière révélation.

102. Cf. Phi 2, 7-9 : « Il s'est anéanti (...) c'est pourquoi Dieu l'a souverainement exalté... »

donnant cet ordre à Jésus (comme elle avait hâté « l'heure » de Jésus à Cana), mais pour la moisson (le pain), c'est Jésus qui agit, et elle-même agit pour la vendange (pour le vin).

Comment faut-il comprendre cela ? Nous avons vu que le pain est l'aliment nécessaire pour vivre, alors que le vin exprime la surabondance, la gratuité (qui est une nécessité dans l'ordre de l'amour). Dans ce passage étonnant de l'Apocalypse, la moisson (le pain) ne serait-elle pas le symbole du jugement exercé sur notre lien d'amour avec Dieu, avec le Père, dans l'adoration ? L'adoration a quelque chose de nécessaire, comme le pain. Et la vendange (le vin) n'exprimerait-elle pas le jugement exercé à l'égard de la charité fraternelle ? Marie n'est-elle pas chargée par Dieu de maintenir la ferveur dans la charité fraternelle ? C'est la mère qui fait et maintient l'unité de la famille, et qui permet qu'entre tous les membres de la famille il y ait une surabondance d'amour...

#### LA COUPE QUE JÉSUS DOIT BOIRE

Enfin, n'y a-t-il pas encore un autre lien entre Marie et le mystère du vin, un lien antérieur à cet aspect de la royauté de Marie et de la charité fraternelle, mais plus secret et, d'une certaine manière, plus mystérieux ?

Jésus ne parle pas seulement de « l'œuvre que le Père lui a donnée à faire ». Aux deux disciples qui souhaitaient « être assis l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, dans sa gloire », il répond : « Pouvez-vous boire la coupe que moi je vais boire ? »<sup>103</sup> Et au moment de l'Agonie, il prie ainsi : « Abba, Père ! tout t'est possible ; écarte de moi cette coupe. Mais non pas ce que moi je veux, mais ce que toi tu veux »<sup>104</sup>.

Que signifie cette demande de Jésus au Père ? Après avoir dit à ses Apôtres qu'il a « désiré d'un grand désir »<sup>105</sup> la nouvelle Pâque, Jésus ne va pas demander au Père de lui épargner l'holocauste pour lequel il s'est

103. Mt 20, 22 ; Mc 10, 38.

104. Mc 14, 36 ; Lc 22, 42 ; Mt 26, 39. À l'origine, le mot araméen « abba », issu du langage enfantin (comme un balbutiement qui ne se décline pas), est réservé aux tout-petits. Par la suite son usage s'est élargi à la vie familiale quotidienne, et on évitait de l'utiliser pour parler de Dieu (voir le très beau livre de J. JEREMIAS, *Abba, Jésus et son Père*, Seuil 1966, pp. 66-68). « Que Jésus ait osé franchir ce pas, voilà quelque chose de nouveau et d'inouï. Il a parlé avec Dieu comme un enfant avec son père, avec la même simplicité, la même tendresse, la même sécurité. Lorsque Jésus appelle Dieu *Abba*, il nous dévoile ce qui est le cœur de sa relation avec lui » (*op. cit.*, p. 69).

105. Cf. note 20.

incarné<sup>106</sup>. Jésus n'a pas peur de la mort<sup>107</sup>, son Agonie n'est pas d'ordre psychologique ; si elle l'était, ce ne serait plus un *mystère*.

Que signifie donc cette coupe ?<sup>108</sup> La nourriture de Jésus (son pain) « est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé et d'accomplir son œuvre »<sup>109</sup>. Il s'agit donc bien là de son lien avec le Père. La coupe, là encore, ne serait-elle pas du côté de la charité fraternelle ? Et dans son cœur d'*homme*, Jésus est lié à Marie d'un lien de charité fraternelle. La coupe, ne serait-ce pas la Croix dans sa réalisation plénière, c'est-à-dire l'holocauste du Christ *en présence de Marie* ? Cette présence de Marie est pour une surabondance d'amour, puisque, dans l'ordre de la justice, la présence de Marie est inutile (là, il n'a pas besoin d'elle).

Cette prière de Jésus n'est-elle pas à comprendre dans la lumière du cri de soif ? Jésus sait qu'il peut tout réaliser (c'est-à-dire glorifier le Père et nous sauver) seul, et que personne ne peut rien ajouter à son holocauste, qui est l'acte le plus parfait qu'un homme ait jamais accompli. Jésus demande donc au Père d'être seul à souffrir : il est inutile que la souffrance surabonde dans le cœur de Marie, dans l'Église, dans notre cœur<sup>110</sup>. Selon les exigences de l'amour humain,

106. Car si le Fils de Dieu s'est incarné, c'est bien en vue de la Rédemption. Voir *Les motifs de l'Incarnation selon saint Thomas*.

107. Comme l'écrit saint Jérôme, « ils devraient rougir, ceux qui supposent que le Sauveur a craint la mort, et que c'est par crainte de la Passion qu'il a dit : "Père, s'il est possible..." » (*Commentaire sur saint Matthieu*, P.L. 26, col. 190, cité dans *La Bible chrétienne*, II, éd. A. Sigier-Desclée 1988, p. 634). Voir aussi SAINT HILAIRE, *Sur Matthieu*, 31, 2 sq., Sources chrétiennes 258, Cerf 1979, pp. 227 sq.

108. Comme le note le P. Feuillet, la coupe de l'Agonie « n'est pas sans rapports avec la coupe eucharistique de la Cène » (*L'Agonie de Gethsémani*, Gabalda 1977, p. 31).

109. Jn 4, 34.

110. Si Jésus demande au Père que, « s'il est possible, ce calice passe loin de lui », ce n'est pas, dit encore saint Jérôme, « par peur de souffrir, mais par miséricorde à l'égard de son peuple, pour qu'il n'ait pas à boire le calice... » (*op. cit.*, 26, 39, Sources chrétiennes 259, Cerf 1979, p. 259). Et saint Hilaire : « Est-ce qu'il voulait ne pas souffrir lui-même ? Pourtant, précédemment, il avait consacré le sang de son corps qu'il allait verser pour la rémission des péchés. Comment donc expliquer le : *Père, s'il est possible (...)* ? Toute sa crainte porte donc sur ceux qui devaient souffrir et, parce qu'il n'est pas possible que lui ne souffre pas, il fait une demande pour ceux qui allaient souffrir après lui (...). Il voudrait que ses disciples ne souffrent pas... » (*op. cit.*, 31, 7 et 8, p. 235). Et en ajoutant : *Non comme je veux...*, il demande « que la force de boire le calice – "ce que le Père veut", comme il dit – passe de lui à eux... » (*loc. cit.*, 8). Et saint Hilaire dira plus loin : « l'ardeur de la foi brûlant en nous (...), toutes les douleurs de nos infirmités meurent avec son corps et sa passion ; et si le calice ne peut passer à partir de lui sans qu'il le boive, c'est que nous ne pouvons souffrir que de sa passion » (*loc. cit.*, 10, pp. 237-239).

l'ami, s'il est magnanime, veut porter seul la souffrance. La prière de l'Agonie exprime l'amour que Jésus a pour sa Mère *en tant qu'homme* : il demande au Père que Marie soit épargnée<sup>111</sup>. Cependant il y a, dans le mystère de l'Agonie, comme une rivalité dans l'amour : dans son cœur d'homme, Jésus ne peut pas supporter d'être cause de souffrance pour Marie ; mais l'amour divin, lui, réclame l'unité des deux dans l'holocauste, pour que l'amour aille encore plus loin. Le *fiat* de Jésus à l'Agonie consiste donc à emporter Marie dans son propre *fiat*... Marie ne dit plus de *fiat* à la Croix (comme à l'Annonciation) : elle ne vit plus que celui de Jésus. Quant à Jésus, il boira la coupe que le Père lui a donnée<sup>112</sup>, il associera Marie à toutes ses souffrances, et son holocauste s'achèvera en elle. Et lorsqu'il « saura que désormais tout est achevé », il criera, vers le Père et vers Marie : « J'ai soif ! »

#### L'AMOUR DEMANDE À SURABONDER

Si le sacrifice de la Croix n'était qu'un sacrifice de justice, il aurait été offert une fois pour toutes<sup>113</sup> (sans être perpétué, sous un mode sacramentel mais réel, dans l'Eucharistie), et Jésus n'aurait pas entraîné Marie dans son sacrifice. Mais le sacrifice de la Croix est avant tout un sacrifice d'amour – « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique »<sup>114</sup> – et le propre de l'amour est de surabonder. L'amour, comme le dit saint Bernard<sup>115</sup>, n'a pas d'autre mesure que l'amour, et donc le propre de l'amour est d'aller toujours le plus loin possible – c'est pour cela qu'il est symbolisé par le feu – « Ses traits sont des ardeurs de feu, un embrasement de Yahvé »<sup>116</sup>. On ne va pas mesurer le feu par quelque

111. Jésus n'avait pas besoin de le dire ; s'il l'a dit, c'est *pour nous*, parce que nous, nous avons besoin de le savoir.

112. Se relevant de l'Agonie, Jésus dira à Pierre qui voulait le défendre : « La coupe que m'a donnée le Père, ne la boirai-je pas ? » (Jn 18, 11). Cf. Ps 116, 13-17 : « J'élèverai la coupe du salut en invoquant le nom du Seigneur (...). Je suis ton serviteur, le fils de ta servante, je t'offrirai un sacrifice de louange ». À la Croix, Jésus, « Serviteur de Yahvé » (cf. Is 42, 1), « Fils de sa servante » (cf. Lc 1, 38), élève la coupe du salut en invoquant le Nom du Père.

113. Certes, le Christ « s'est offert une seule fois » (He 9, 28), mais *avant* de souffrir il a institué le sacrement qui perpétuerait son sacrifice jusqu'à ce qu'il « apparaisse une seconde fois (...) à ceux qui l'attendent pour leur salut » (*ibid.*).

114. Jn 3, 16.

115. Cf. SAINT BERNARD, *Traité de l'amour de Dieu*, ch. 1. Voir aussi *Sermon 83 sur le Cantique des cantiques*.

116. Cant 8, 6.

chose d'extérieur à lui, c'est impossible, puisque, justement, le feu brûle tout. Ainsi l'amour porte en lui cette exigence d'aller le plus loin possible, et donc le propre de l'amour est de surabonder. La Croix, qui est la grande épiphanie, la grande manifestation de l'amour, est le buisson qui brûle sans être consumé<sup>117</sup>, le feu du ciel qui s'empare de toute la victime, du prêtre lui-même (Jésus) et de l'autel, et de l'eau autour de l'autel<sup>118</sup>. Si c'est un sacrifice d'amour, on comprend que Jésus fasse appel à Marie, la petite créature pleine de grâce qui est la première des brebis du Christ, la première de celles qui sont sauvées par la Croix<sup>119</sup>. Il peut lui demander de coopérer. Certes, comme nous l'avons dit, il ne manque rien à la Passion du Christ, mais la Passion du Christ peut surabonder, parce que son sacrifice est un sacrifice d'amour. Jésus glorifie le Père en plénitude, et il sauve pleinement les hommes, mais il peut aller encore plus loin et demander à celle qui est pleinement sauvée de coopérer avec lui. Il y a alors comme une *extension* du mystère de la Croix dans le cœur de Marie, et c'est ce que nous appelons le mystère de la Compassion.

Nos frères protestants ont de la peine à comprendre cela. C'est pourquoi, en dialoguant avec eux, il faut toujours bien distinguer la médiation au niveau de la justice, qui est unique (Jésus est seul médiateur au niveau de la justice) et la médiation dans l'ordre de l'amour, où Marie peut avoir un rôle à jouer. Il n'y a absolument aucun inconvénient à ce que Marie soit liée au mystère de la Croix, parce que c'est un mystère d'amour. Marie peut donc être médiatrice dans l'ordre de la surabondance de l'amour ; c'est donc une médiatrice dans l'ordre maternel, qui est au-delà de la justice. Du côté de la justice Jésus est *seul* médiateur, maintenons cela avec force, parce que seul le Fils de Dieu fait homme, seul le Verbe incarné pouvait être médiateur du côté de la justice. Dans le sacrifice de la Croix, il est seul à être face à la justice du Père et à « satisfaire » pour nous. Mais pour ce qui est de l'amour, Marie peut coopérer, pour que l'amour surabonde. Elle est, certes, celle qui reçoit tout ; mais, comme le Fils dans la Très Sainte Trinité reçoit tout du Père et donne tout au Père, en « coopérant » avec le Père pour la spiration de l'Esprit Saint<sup>120</sup>, Marie, à la Croix, est celle qui reçoit tout de Jésus crucifié et qui donne tout, en coopérant à son tour, comme la

---

117. Ex 3, 2.

118. Cf. 1 Rs 18, 36-39.

119. Voir *L'Immaculée Conception, chef-d'œuvre de l'Esprit Saint à travers la Croix du Christ*, in *L'Étoile du matin*, pp. 221-239.

120. Voir VIII, pp. 150 sq.

petite créature « pleine de grâce »<sup>121</sup>, à la spiration de l'Esprit Saint<sup>122</sup>. Nous développerons plus loin cette question.

Marie coopère à la Passion de Jésus depuis le mystère de l'Agonie (dans la solitude) jusqu'à la blessure du cœur – qu'elle offre elle-même puisque l'âme du Grand-Prêtre n'est plus là – et au Sépulcre (où de nouveau, et encore plus, elle est seule). Elle coopère éminemment dans le mystère de la blessure du cœur – « Et toi-même, une épée te transpercera l'âme »<sup>123</sup> –, et les sacrements jaillissent de la blessure du cœur (selon la grande vision de saint Augustin). Cette blessure elle-même est une surabondance (Jésus a déjà tout réalisé) ; les sacrements sont donc « la surabondance de la surabondance ».

#### LA SURABONDANCE EST NÉCESSAIRE

Dire que les sacrements, en particulier l'Eucharistie, sont une surabondance, cela ne veut pas dire que nous n'en ayons pas besoin, que nous puissions nous en dispenser ! Dans l'ordre de l'amour, la surabondance est ce qu'il y a de plus nécessaire – précisément parce que l'amour, qui aime le bien *réel* et ne veut pas rester dans le vécu de l'amour, n'est lui-même qu'en se dépassant sans cesse. « Quelle grande chose que l'amour, s'écrie saint Bernard, pourvu qu'il revienne à son principe, retourne à son origine et, refluant vers sa source, y puise de quoi couler sans cesse »<sup>124</sup>. Certes, avant les sacrements, il y a la source des sacrements, Jésus, et par la foi nous sommes reliés directement à Jésus, à la source. Mais pour que nous soyons plus pleinement reliés à la source, pour que nous la recevions davantage, Jésus a « inventé » les sacrements et les a confiés à l'Église qui, par Marie, est liée au sacrifice du Christ. Comme le dit la troisième prière eucharistique, le sacrifice de l'Église n'est autre que le sacrifice du Fils : « Regarde, Seigneur, le

121. C'est ainsi que Dieu lui-même, par l'ange Gabriel, la salue : « Je te salue, pleine de grâce » (Lc 1, 28). Au terme de sa vie, Marie, dans son dernier acte de foi, d'espérance et de charité, rejoindra la plénitude de grâce du Christ (cf. III, p. 55). On peut en effet oser dire que Marie vit la même plénitude de grâce que le Christ, spécifiquement, mais en la *recevant* alors que Jésus la vit en étant *source* – un peu comme, dans la Très Sainte Trinité, le Fils reçoit tout du Père et le Père donne tout au Fils. Certes, dans l'ordre de l'être, Marie reste une créature. Mais dans l'ordre de la *vie divine*, il y a une unité substantielle entre Jésus et Marie (vécue, par Marie, dans la foi et l'espérance). Jésus pouvait communiquer à sa Mère toute sa plénitude de grâce – et il la lui a communiquée.

122. Voir VIII, pp. 153 sq.

123. Lc 2, 35.

124. SAINT BERNARD, *Sermon 83 sur le Cantique des cantiques*.

sacrifice de ton Église, et daigne y reconnaître celui de ton Fils qui nous a rétablis dans ton Alliance »<sup>125</sup>. Le sacrifice eucharistique permet à l'Église, donc à tout chrétien, de vivre sous un mode sacramentel la *réalité* du sacrifice de la Croix ; la messe nous donne donc, éminemment, le cri de soif du Christ et la blessure de son cœur.

C'est pourquoi nous ne pouvons pas nous passer de l'Eucharistie. Le mystère de la Croix reste premier puisqu'il est source, les sacrements ne lui ajoutent rien ; mais *pour nous* les sacrements ajoutent quelque chose. Car notre foi demande de croître, et la certitude que nous apportent les sacrements, et leur efficacité d'amour<sup>126</sup>, sont indispensables à cette croissance. On rencontre parfois des « âmes » (un peu désincarnées ?) qui, ayant de grandes grâces intérieures, ont tendance à négliger les sacrements. C'est une erreur. Les grâces reçues dans l'oraison ne sont authentiques que si elles nous donnent toujours plus soif des sacrements – sinon on risque vite de verser dans l'imaginaire.

#### MARIE A BESOIN DE L'EUCARISTIE

Marie elle-même – qui, pourtant, avait vécu le mystère de la Croix avec une telle intensité ! – a eu besoin de l'Eucharistie. En effet, plus on aime, plus on comprend la nécessité de la surabondance de l'amour. Ceux qui ne comprennent pas la surabondance, ce sont ceux qui n'aiment pas beaucoup<sup>127</sup>. Marie, étant immaculée et ayant vécu le mystère de la Compassion, semblerait ne pas avoir besoin des sacrements. Et pourtant elle en a besoin pour aller toujours plus loin dans son intimité avec Jésus. Vivant dans la foi et l'espérance, elle peut et doit grandir dans l'amour ; et pour grandir dans l'amour, donc pour vivre davantage le *mystère* de la Croix, elle a besoin de l'Eucharistie. C'est pourquoi on peut dire que la dernière étape de sa vie, cette étape où le cri de soif de Jésus prend de plus en plus possession de son cœur et de tout elle-même, est eucharistique<sup>128</sup>.

125. La messe est *premièrement* le sacrifice du Christ, mais elle est *aussi* celui de l'Église puisque le sacrifice de la Croix s'étend sur le cœur de Marie et, à travers elle, sur l'Église.

126. Tout acte de foi nous rend Jésus présent, en nous faisant adhérer à lui présent en nous – « le Christ habite en vos cœurs par la foi » (Éph 3, 17). Mais grâce à l'Eucharistie cette présence a une efficacité toute particulière, puisque c'est Jésus lui-même qui a voulu et institué ce sacrement pour se rendre plus présent à nous.

127. Ceux-là (et malheureusement nous en sommes souvent) sont aussi capables de s'habituer à tout, même à l'Eucharistie.

128. Voir IX, en particulier pp. 170 sq. : *Le Vado ad Patrem et l'Eucharistie*.

## VI

### UN SEUL AMOUR

Comme le dit saint Thomas à la suite de l'Épître aux Hébreux, le Christ est *simul sacerdos et hostia*, il est à la fois le prêtre et l'hostie de son sacerdoce<sup>1</sup>. En contemplant (dans un regard de théologie mystique) ce mystère du sacerdoce du Christ, on pourrait dire que le cri de soif est le cri du prêtre, un cri qui nous montre le caractère contemplatif du prêtre, et que la blessure du cœur exprime l'ultime état victimal. Les deux ne font qu'un, les deux sont inséparables, mais la révélation ultime est bien celle de la victime. L'état victimal du Christ, d'une certaine manière, nous révèle mieux l'amour, le mystère de Dieu-Amour, que l'activité sacerdotale du Christ. N'oublions jamais cela. N'est-ce pas pour cela que le Pape Paul VI, dans son exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi*, dix ans après le Concile Vatican II, rappelait avec force que, dans un monde comme le nôtre, la parole ne peut plus se communiquer sans un témoignage de vie où l'apôtre va jusqu'au sacrifice « de toutes ses énergies et, au besoin, de sa propre vie »<sup>2</sup> ? Et n'est-ce pas pour cela aussi que Jean Paul II, dans l'Encyclique *Redemptoris missio*, affirme avec tant de force que « le missionnaire, s'il n'est pas un contemplatif, ne peut pas annoncer le Christ d'une manière crédible – il est témoin de l'expérience de Dieu »<sup>3</sup> ?

---

1. *Somme théol.*, III, q. 22, a. 2.

2. *Evangelii nuntiandi*, § 5.

3. *Redemptoris missio*, § 91.

## CONTEMPLATION, CHARITÉ FRATERNELLE ET VIE APOSTOLIQUE

Voilà pourquoi une vie contemplative vécue en communauté est si importante<sup>4</sup>. C'est un témoignage de vie pour que la parole puisse être communiquée avec toute sa force et son efficacité. Quand on vit dans une chrétienté fervente, il y a un milieu dans lequel on peut enseigner. Mais quand on vit dans un monde qui se matérialise et qui n'est plus une chrétienté fervente, un monde où les chrétiens sont isolés, il faut alors un témoignage communautaire, un témoignage de charité fraternelle. Car notre amour à l'égard du Père, nous ne pouvons pas le dire, tandis que le témoignage de charité fraternelle est visible et tangible. Et c'est par là qu'on est victime. La vie commune, c'est merveilleux – *Ecce quam bonum et quam iucundum habitare fratres in unum*, « Comme il est bon et doux, pour des frères, d'habiter ensemble »<sup>5</sup> –, mais la vie commune nous conduit aussi à l'état victimal de l'Agneau... nous en avons tous l'expérience !

## LA BLESSURE DU CŒUR ET LA CHARITÉ FRATERNELLE

Il est très important de bien comprendre ce que l'Esprit Saint réclame de nous : un témoignage de charité fraternelle vécu intensément. Or ce témoignage de charité fraternelle ne peut être vécu intensément que si l'on regarde la blessure du cœur de Jésus – « Ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé »<sup>6</sup>. La charité fraternelle demande qu'on soit capable d'offrir sa vie pour son frère<sup>7</sup>. Nous ne sommes vrais dans la charité fraternelle que quand nous sommes capables d'offrir notre vie pour nos frères, pour *notre* frère (ou *notre* sœur), celui qui est à côté de nous et avec qui la vie commune est

4. L'inverse est vrai : une vie commune (religieuse) est-elle possible sans un profond désir de contemplation, c'est-à-dire d'intimité avec Jésus et le Père ? On sait avec quelle force saint Ignace d'Antioche (disciple de Polycarpe, disciple de Jean) recommandait aux chrétiens « l'union dans la foi et la charité, à laquelle rien n'est préférable, et, *ce qui est plus important*, l'union avec Jésus et le Père » (*Lettre aux Magnésiens*, 1, 2 ; cf. 13, 1) ; et c'est pourquoi il leur recommandait tant l'unité dans l'Eucharistie (*Aux Philadelpiens*, 4, 1 ; *Aux Smyrniotes*, 7, 1 ; 8, 1 ; *Aux Magnésiens*, 7, 2 ; etc.).

5. Ps 133, 1.

6. Jn 19, 37 ; cf. Zach 12, 10.

7. Cf. Jn 15, 13 : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ».

parfois difficile parce que c'est Jésus qui l'a choisi pour nous et que nous n'avons pas toujours les mêmes goûts que Jésus... Être capable de donner du temps à son frère ou à sa sœur, être à sa disposition alors qu'on a mille autres choses à faire, c'est l'exigence de la charité fraternelle vécue dans la vie commune. La vie commune n'est pas faite pour l'efficacité. Nous serions tous beaucoup plus efficaces si chacun avait sa petite cabane qui lui permettrait de vivre seul ; ce serait beaucoup plus commode pour l'efficacité ! La vie commune n'est pas premièrement pour l'efficacité, elle est premièrement un témoignage d'amour. Voilà pourquoi c'est la blessure du cœur qui commande toute la vie commune.

Il ne faut donc pas s'inquiéter si, à certains moments, cela nous blesse. Il faut plutôt s'inquiéter quand cela ne nous blesse pas ! Quand, le soir d'une fête, Noël ou Pâques, ou la Pentecôte, on est heureux de se retrouver tous ensemble et dans l'unité – *habitare fratres in unum* –, c'est merveilleux, cela donne une très grande joie. Mais il y a le quotidien de la vie commune, et ce quotidien est rude, car on n'a jamais le même rythme que son voisin, parce que du point de vue de l'amour nous sommes tous différents. Il y a une très grande diversité, et à cause de cela la vie commune nous met dans un état victimal. La vie commune n'est pas faite pour développer notre intelligence (on irait beaucoup plus vite si on était seul à travailler) ; elle est faite *pour la charité fraternelle*, pour témoigner de la charité fraternelle en vivant du mystère de l'Agneau immolé.

Ne séparons jamais ces deux aspects : l'état victimal et le sacerdoce. Si on ne donne pas un témoignage de vie, de vie divine et de charité fraternelle, on ne peut pas évangéliser d'une manière efficace. Une vie commune de charité fraternelle, surtout quand cette vie commune est religieuse, et donc implique l'offrande totale de toute notre vie (radicalement et, autant que possible, effectivement chaque jour), crée un milieu qui témoigne de la blessure du cœur de l'Agneau, qui manifeste l'état victimal de Jésus, qui est l'état victimal extrême. Si nous voulons être témoins de Jésus, nous devons nous-mêmes vivre cet état victimal. Et comment pourrions-nous le vivre en dehors de la vie commune ? Je crois que c'est impossible.

Si donc le sacerdoce chrétien est, comme celui du Christ, lié à l'état victimal, le sacerdoce chrétien ne sera *divinement* efficace – c'est-à-dire ayant cette efficacité divine, qui est de convertir les cœurs –, que dans la mesure où il sera lié à l'état victimal de Jésus. Cela, nous devons l'affirmer ; il ne peut pas en être autrement. Et cet état victimal de Jésus, comment pouvons-nous le vivre ? Par une vie commune religieuse qui tende à aller le plus loin possible – « il les aima jusqu'au bout, jusqu'à

la fin »<sup>8</sup>. Certes on ne cherche pas à se blesser, à être le bourreau de son frère, mais on l'est fatalement. Plus on s'aime, plus on est bourreau les uns des autres. Allons donc jusqu'au bout de l'amour ! Vivons cette vie commune pour être plus donnés au Père, plus donnés à Jésus, et alors nous serons plus apôtres.

Comprenons bien le lien de nécessité qui existe entre la contemplation, la charité fraternelle et la vie apostolique, et ne séparons pas ce que Dieu a uni<sup>9</sup>. N'est-ce pas cela que le cœur blessé de Jésus nous enseigne et nous donne ? On comprend que ce soit l'état victimal qui nous soit montré en dernier lieu, comme étant ultime, parce que, d'une certaine manière, ce n'est pas le prêtre qui témoigne le plus de l'amour, c'est la victime. Et l'état victimal, pour être pleinement vécu, doit être vécu dans une vie commune. La vie commune blesse, et il y a des moments où on voudrait bien éviter un peu certaines blessures de la vie commune ; mais cela nous blesse divinement, et donc cela agrandit notre cœur et lui permet d'aller jusqu'au bout des exigences de l'amour. Ne séparons jamais notre vie apostolique de notre soit de contemplation, ni de notre charité fraternelle. De même, il faut que notre charité fraternelle soit toujours liée à notre vie contemplative et qu'elle soit toujours apostolique. Quant à notre vie contemplative, elle nous donne gratuitement, d'une manière absolue, à Jésus et au Père ; et là il faut que nous puissions, auprès de Jésus, auprès du Père, porter tous ceux que Jésus nous a confiés. Grâce à la vie d'oraison, à la soif de contemplation, l'exercice de la charité fraternelle peut avoir une légèreté plus grande<sup>10</sup>. Quand on vit dans un grand couvent, on trouve parfois la vie

---

8. Jn 13, 1.

9. Cf. Mt 19, 6 ; Mc 10, 6.

10. N'oublions jamais que c'est au moment où Marie est le plus unie à Jésus, au moment où elle ne peut *que* le contempler, où plus rien d'autre ne compte pour elle, que Jésus lui demande de recevoir Jean. Cela, c'est très important pour comprendre les liens entre vie contemplative et charité fraternelle, entre vie contemplative et vie apostolique. À la Croix, Marie est attirée par Jésus comme elle ne l'a encore jamais été : « J'attirerai tout à moi » (Jn 12, 32). En commentant ce verset, saint Thomas nous dit qu'ici Jésus répond d'une manière ultime à la demande de l'épouse du Cantique : « Attire-moi » (Cant 1, 4) et si Jean dit « tout » (πάντα, *omnia*) et non « tous », cela peut vouloir dire qu'il attire la personne dans tout ce qu'elle est, « âme et corps » (*Comm. sur saint Jean*, XII, n° 1674). Marie entre là dans une contemplation d'une intensité qu'elle n'a encore jamais connue, dans un amour qui la saisit dans tout ce qu'elle est, plus encore que ne le faisait sa maternité joyeuse. Or c'est *à ce moment-là* que Jésus lui demande de regarder Jean et ce regard n'est plus, au sens propre, un regard contemplatif (pour nous, les deux exercices de l'unique amour restent distincts) ; c'est le regard de la charité

commune très lourde... mais il ne tient qu'à nous de faire qu'elle soit moins lourde ! Une fois qu'on a compris cela on ne dit plus jamais qu'elle est lourde, parce qu'alors on s'accuserait soi-même. Il ne tient qu'à nous qu'elle soit plus légère ; si nous sommes plus contemplatifs, si nous nous aimons plus les uns et les autres, si nous avons un zèle apostolique plus grand, la vie commune sera plus légère : quelque chose de divin l'animerait. Tandis que dès que la contemplation n'est plus là en acte, alors la vie commune devient très lourde ; et de même dès que le zèle apostolique n'est plus présent, parce que quand le zèle apostolique est là, on accepte quantité de sacrifices pour ceux que le Seigneur a mis sur notre route.

#### LE DON DE SAGESSE

Il faut demander à Jésus de nous donner, grâce au don de sagesse, cette « expérience » divine qui nous fera comprendre que contemplation, charité fraternelle et zèle apostolique ne font qu'un dans la sagesse de Dieu. Personne ne pourra plus arracher cela de notre cœur ni de notre intelligence, parce que cela nous nouera profondément au cœur de Jésus. Car c'est cela, le mystère du cœur de Jésus : il ne serait pas le cœur blessé s'il n'était pas le cœur du Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances<sup>11</sup>. Il ne serait pas le cœur blessé s'il n'avait pas une telle intensité de charité fraternelle pour Marie, pour Jean, pour tous les hommes, pour nous. Enfin, il ne serait pas le cœur blessé s'il n'avait pas cette soif de communiquer, de donner en plénitude, son amour et sa lumière. Il faut nous laisser attirer par le cœur blessé de Jésus, nous laisser prendre par lui. Cette blessure, dans la gloire, est toujours actuelle. Jésus, éternellement, a le cœur blessé, et éternellement il nous attire, et éternellement il dit au petit incroyant qui est en nous ce qu'il a dit à Thomas : « Avance ton doigt ici et vois mes mains, avance ta main et mets-la dans mon côté ; et ne te montre plus incrédule, mais croyant. »<sup>12</sup> Le cœur blessé de Jésus doit être le pôle d'attraction de toute notre contemplation. Qu'est-ce qui plaît le plus à notre Père, qu'est-ce

---

fraternelle (éminemment maternelle ici), et c'est le regard apostolique (elle est « Reine des apôtres »). Marie accepte de vivre pleinement *par* Jésus, et *pour* lui, le nouveau commandement, et parce qu'elle le vit *par* lui et *en* lui elle ne séparera jamais les deux exercices de l'unique amour.

11. Cf. Mt 3, 17 ; 12, 18 (Is 42, 1) ; 17, 5. Mc 1, 11. Lc 3, 22. 2 Pe 1, 17.

12. Jn 20, 27.

qui le réjouit ? C'est que nous contemplions la blessure du cœur de l'Agneau. On peut dire que tout l'Évangile de saint Jean est ordonné à cela<sup>13</sup>.

#### LA VULNÉRABILITÉ DE L'AMOUR

Nous avons dit plus haut que la blessure du cœur du Christ, dans la gloire, est toujours actuelle, que Jésus, éternellement, a le cœur blessé. Qu'est-ce à dire ? La souffrance ne peut pas demeurer dans la gloire. L'Apocalypse nous le dit : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux. Et il essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; ni deuil, ni cri, ni douleur ne seront plus, car l'ancien

---

13. Le cri de soif et la blessure du cœur, nous l'avons dit plus haut, nous révèlent que Dieu EST Amour (cf. II, p. 43), ce qui veut dire qu'en Dieu l'amour est substantiel. Mais quand il se communique à une créature, ou même à l'âme humaine du Christ (qui n'est pas au sens strict une créature), il ne peut pas se communiquer substantiellement. Il se communique alors à travers les sept dons du Saint-Esprit qui sont comme les sept grandes flammes de l'Amour, ou les sept modalités de l'Amour. Il faut donc découvrir dans le cœur de Jésus les sept grandes dimensions de l'Amour (voir *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, pp. 67-215).

Demandons à l'Esprit Saint de mettre, au plus intime de notre cœur, le cri de soif du Christ et la blessure de son cœur. Cela fait mal ! mais c'est bon. Toute souffrance (si elle n'est pas repli volontaire sur soi) peut être bonne si elle est vécue dans la blessure du cœur du Christ. Autrement dit : au lieu de se gargariser de ses souffrances, c'est-à-dire de les vivre au niveau psychologique, dans une attitude réflexive, dans un repli sur soi, il faut les offrir à Jésus et s'en servir pour entrer dans son propre mystère, dans la grande victoire d'amour de la Croix. Dans cette lumière de la sagesse de la Croix, nos souffrances sont sanctifiées, elles deviennent comme le « sacrement » de la victoire de l'amour, de la victoire de la Croix qui, par là, prend possession de tout en nous.

Ce n'est pas facile de sanctifier ses souffrances, en particulier toutes les petites blessures de la vie commune ! Car la vie commune est un lieu de flagellation ; il y en a toujours un ou une qui est de mauvaise humeur et qui nous envoie des flèches. On peut essayer de les éviter... Mais alors la vie commune n'est plus vécue dans l'amour, elle n'est plus le lieu de la charité fraternelle. Nous devons accepter (aussi joyeusement que possible) toutes ces blessures, et les vivre dans la grande blessure d'amour de Jésus qui purifie tout. N'oublions pas que le sacerdoce royal de Marie, sa complémentarité à l'égard du sacerdoce du Christ, s'exerce premièrement dans l'offrande de la blessure du cœur (cf. III, p. 62). Or cette blessure est inutile (Jésus est déjà mort). Il y a là pour nous une grande lumière. Sachons offrir avec Marie toutes les souffrances inutiles, de surcroît, celles qui auraient pu être évitées et qui, parce qu'elles sont apparemment inutiles, sont les plus dures à porter. Marie offre au Père une blessure – celle du cœur de Jésus – qui est inutile, et qui est donc une blessure de pur amour, pour glorifier le Père. Demandons-lui de nous faire vivre dans cette lumière toutes les souffrances de la vie commune.

monde s'en est allé »<sup>14</sup>. Du reste, le Christ n'est-il pas totalement victorieux du mal ? Si nos péchés, nos manques d'amour, blessent encore son cœur, où est sa victoire ?

À cela, la théologie mystique – qui, redisons-le, présuppose la théologie scientifique, mais explicite la parole de Dieu en tant qu'elle conduit à l'Amour (car Dieu n'est pas seulement Vérité, Lumière, il est aussi Amour<sup>15</sup>) – répond : la blessure du cœur demeure dans la gloire. Là encore, l'Apocalypse nous le dit, en nous donnant la grande révélation de l'Agneau immolé. « Au milieu » du Trône de Dieu, « un Agneau se tient debout, comme égorgé »<sup>16</sup>. La blessure qui demeure dans la gloire signifie que Jésus, actuellement, aime avec l'intensité d'amour qu'il a connue à la Croix. Cette intensité d'amour est *toujours actuelle*. Parce qu'elle n'est pas dans la foi elle n'a pas, comme ce serait le cas pour nous, des moments inconscients ; elle est toujours actuelle, et c'est pour cela qu'elle nous attire. Et Jésus nous aime actuellement avec l'intensité d'amour *avec laquelle il aimait Marie à la Croix*, puisqu'il donne Marie à Jean. Nous avons de la peine à comprendre cela, à le découvrir... C'est le don d'intelligence qui nous aide à le comprendre, et le don de sagesse nous en fait vivre. Car la blessure du cœur de Jésus, toujours actuelle dans la gloire, exprime à la fois l'amour du Fils bien-aimé pour son Père et son amour pour Marie, et donc pour nous. C'est la même flamme d'amour, la véritable « vive flamme d'amour » dont parle saint Jean de la Croix<sup>17</sup>.

Cette blessure exprime la vulnérabilité du cœur de Jésus. Rien n'est plus vulnérable qu'une blessure, et c'est pour pallier cette vulnérabilité qu'on met un pansement. La blessure du Christ, la blessure qui prend tout son cœur, exprime la vulnérabilité de son cœur, et cette vulnérabilité du cœur de Jésus exprime la vulnérabilité du cœur du Père : Dieu est

14. Ap 21, 3-4 ; cf. 7, 17 : « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ». Cf. Is 25, 8 : « Il détruira la mort pour toujours. Le Seigneur Yahvé essuiera les larmes de dessus tous les visages... »

15. Cf. III, pp. 57 sq.

16. Ap 5, 6 ; cf. 5, 9 ; 13, 8. L'Agneau « comme immolé », « comme égorgé », c'est bien le mystère de la blessure du cœur du Christ, puisque, de fait, de toutes les blessures de la Croix, la seule qui aurait été mortelle pour l'Agneau est celle du coup de lance, qui a été donnée *après* la mort. Cf. III, pp. 61-62.

17. Saint Jean de la Croix a compris, avec une extraordinaire profondeur et simplicité, que le regard du Père sur son Fils bien-aimé, sur Jésus, se prolongeait sur Marie et sur Jean, que c'était le *même* amour ; et il a essayé, durant toute sa vie, de répondre à cet amour. Il n'a eu qu'un seul désir : vivre cette alliance de l'Époux et de l'épouse qui nous introduit dans l'unité du Fils avec le Père. C'est ce mystère-là qu'il exprime dans *Vive flamme d'amour* et déjà dans tout le *Cantique spirituel*.

Amour, donc il est infiniment vulnérable, d'une vulnérabilité dont nous ne pouvons pas saisir l'intensité et la profondeur. Cependant nous pouvons en avoir une certaine expérience dans l'amour, dans l'amour divin, parce que la charité nous unit à Dieu-Amour. Nous pouvons donc, dans l'amour divin, découvrir un peu ce qu'est cette vulnérabilité divine, éternelle. Dès que nous aimons vraiment dans la charité, nous ne pouvons plus supporter la faute, nous ne pouvons plus supporter une opposition volontaire à l'amour. Là nous saisissons un peu ce qu'est la vulnérabilité du cœur de Jésus. Jésus ne peut pas supporter la faute actuelle *volontaire* ; mais, dans sa vulnérabilité d'amour, il enveloppe celui qui, par manque d'intelligence ou par manque d'attention, fait des bêtises. Prenons un exemple dans le domaine de la chasteté. Parfois, sous la poussée très violente des passions qui ont causé un désordre, il y a faute. Mais puisque cela s'est produit sous la poussée de la passion, on est beaucoup moins coupable que si on avait commis cette faute en sachant très bien ce qu'il fallait faire pour s'arrêter. Il y a des bêtises qui ne blessent pas le cœur de Dieu, parce que Dieu sait qu'il y a dans l'homme une bêtise incommensurable (c'est aussi pour cela que la petite Thérèse dit qu'il y a des fautes qui ne font pas de peine au Bon Dieu<sup>18</sup>). Dieu ne regarde pas la bêtise de l'homme, il regarde son cœur...

La vulnérabilité du cœur de Jésus reste quelque chose de difficile à préciser, car c'est un domaine très intérieur. Mais on doit affirmer que cette vulnérabilité est plus grande que toute autre vulnérabilité. Il vaut mieux employer ce terme-là que de dire que Jésus, dans sa gloire, continue de souffrir, ou de dire que le Père souffre. On entend souvent dire cela maintenant, mais théologiquement ce n'est pas juste, cela reste purement métaphorique. Il vaut mieux employer le terme « vulnérable », qui qualifie directement l'amour. L'amour est accueil et il est don. Il nous arrache à nous-mêmes (il est « ex-statique »<sup>19</sup>), mais il est aussi réceptivité à l'autre, à l'aimé. Et dès qu'on est accueillant on est vulnérable, on est blessé par celui qu'on accueille<sup>20</sup>, qui n'a peut-être pas la même délicatesse que celui qui l'accueille – *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa*, « Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse »<sup>21</sup>, dit l'Époux du Cantique. La vulnérabilité du cœur du Christ reste pour nous un mystère insondable.

18. Voir SAINTÉ THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Histoire d'une âme*, Ms A, 80 v° ; *Lettre* 114 ; *Billet de profession*, 8 sept. 1890 ; *Carnet jaune*, 7 août.

19. Voir *Somme théol.*, I-II, q. 28, a. 3.

20. Voir *loc. cit.*, a. 5.

21. Cant 4, 9.

L'UNITÉ DES DEUX COMMANDEMENTS<sup>22</sup>

Pour mieux comprendre encore comment la charité fraternelle n'est vraie, n'est « divine »<sup>23</sup>, que si elle reste liée à sa source qui est Dieu lui-même, et donc à l'adoration et à la soif de contemplation, regardons Jésus crucifié.

Le sacrifice de la Croix implique ces deux aspects inséparables qui sont intimement unis dans l'amour et la sagesse de Dieu : le sacrifice d'adoration à l'égard du Père et la miséricorde de Jésus à l'égard de tous les hommes. Autrement dit Jésus, à la Croix, réalise au plus intime de son cœur le précepte nouveau : aimer Dieu et aimer le prochain, et il le réalise d'une manière éminente. L'amour à l'égard du Père et à l'égard des hommes se réalise dans le même geste, dans le même acte. Pour nous, il y a toujours deux actes différents : nous adorons Dieu et nous aimons le prochain, et ce sont deux exercices différents qui peuvent même, extérieurement, du côté sensible, paraître opposés. L'adoration nous sépare des hommes et nous met dans la solitude : on est seul en face de Dieu, on est au désert, et le désert n'est pas le lieu par excellence de la charité fraternelle. Pour la charité fraternelle, ne faut-il pas être en contact avec les autres ? Certes le désert peut permettre la prière pour les autres, mais *l'incarnation* de la charité fraternelle, l'incarnation de la miséricorde, exige une certaine vie communautaire.

On comprend qu'on puisse, psychologiquement, en arriver à opposer ces deux attitudes, parce qu'on reste au niveau de l'exercice et au niveau du conditionnement. Mais nous savons que profondément il y a une unité voulue par Dieu, une unité qui est un mystère et qui est même peut-être le mystère par excellence de la vie chrétienne. Pourquoi la Révélation chrétienne est-elle plus parfaite que toutes les religions ? Précisément parce que, dans le cœur de Jésus, il y a une unité substantielle entre l'amour à l'égard du Père et l'amour à l'égard des hommes. Cela, c'est le grand mystère du christianisme, et c'est ce que Jésus réalise parfaitement à la Croix. Nous, nous essayons de le réaliser, nous tendons vers une réalisation toujours plus parfaite de l'amour pour Dieu et de l'amour pour le prochain, en sachant qu'il ne peut pas y avoir de rivalité entre les deux – même si, du point de vue psychologique, redisons-le, il peut y avoir apparemment des oppositions, car les conditions sont différentes : les exigences de l'amour ne sont pas les mêmes à

---

22. Cf. I, note 36.

23. La charité fraternelle peut en effet être parfois réduite à un amour purement humain, à une pure générosité ou philanthropie. Cf. I, note 9.

l'égard de Dieu et à l'égard de l'homme. Parfois cela peut nous faire beaucoup souffrir ; on peut ressentir un appel profond à la solitude et, d'autre part, se trouver devant la nécessité, pour être proches des hommes, de vivre leur vie... Il y a là quelque chose qui, pour notre psychologie humaine, peut être extrêmement douloureux. Il y a un dépassement qui doit se faire dans la foi et dans le mystère de la charité.

Dans le cœur de Jésus, parce qu'il est à la fois homme et Dieu, ce dépassement se réalise pleinement. Dans un seul et même acte extérieur, le sacrifice de la Croix, Jésus s'offre au Père dans une adoration, un holocauste, où il est lui-même la victime, victime d'amour<sup>24</sup>, et nous sauve en prenant sur lui l'iniquité du monde<sup>25</sup>. Parce que nous sommes de plus en plus en relation avec les autres traditions religieuses, il est important pour nous de comprendre ce qu'il y a d'unique dans la Révélation chrétienne : c'est cette unité de l'amour pour Dieu et de l'amour pour le prochain. Cela, c'est quelque chose d'unique. L'Islam aussi a un très grand sens de l'adoration, mais l'amour du prochain n'y est pas du tout vu de la même façon. Pour nous, chrétiens, la charité fraternelle s'enracine dans notre amour pour le Père, dans notre adoration du Créateur – ce qui n'est possible que grâce au mystère de l'Incarnation. C'est parce que l'homme est « devenu Dieu » que, dans le cœur du Christ, l'adoration à l'égard du Père implique l'offrande de toute sa vie dans un holocauste d'amour, et qu'en même temps cette offrande de toute sa vie est le geste du bon pasteur qui sauve ses brebis<sup>26</sup>.

#### LA NOUVELLE ALLIANCE

Au moment où Jean Paul II, à l'approche du troisième millénaire, lance un appel pressant à l'unité de tous les disciples du Christ, et où il rappelle que « l'unité de l'Église a son fondement dans l'unité du Père

24. Jésus veut nous faire comprendre que le lien qui l'unit au Père est un lien d'amour pur ; c'est cela qui réclame de Jésus l'offrande de *tout ce qu'il est*.

25. Le don de toute sa vie, la remise de toute sa vie entre les mains du Père, est en même temps ce qui opère la Rédemption des hommes. Cela n'a jamais existé en dehors du mystère du Christ ; il y a là quelque chose d'unique dans l'histoire du monde. Celui qui regarde attentivement le mystère de la Croix, même sans croire explicitement, uniquement en respectant ce qui est dit de cet événement, reconnaît qu'il y a là quelque chose d'unique.

26. Cf. Jn 10, 11. Il fallait que la liberté s'unisse à l'obéissance, dans l'amour, pour que Jésus puisse, *dans le même acte* et en étant le plus parfaitement possible *un avec le Père*, glorifier le Père et nous sauver.

et du Fils »<sup>27</sup>, et que cette unité des chrétiens « est le fruit du sacrifice du Rédempteur »<sup>28</sup>, essayons de pénétrer encore davantage dans le secret de la nouvelle Alliance.

Jésus, à la Croix, est source d'une nouvelle Alliance, qui se réalise dans la miséricorde, c'est-à-dire dans une charité fraternelle plénière : nous sommes liés les uns aux autres dans le Christ Sauveur. Cette charité fraternelle, à la Croix, est nouvelle, puisque *Jésus nous aime du même amour qu'il aime son Père*. C'est le même amour qui unit Jésus au Père, à Marie, et à Jean et chacun d'entre nous.

Ce qu'il y a de si extraordinaire dans la nouvelle Alliance, c'est que le cœur du Christ nous est donné *comme* il est donné à son Père. Il est donné à son Père comme Fils bien-aimé, et il nous est donné, d'une autre manière mais avec la même intensité d'amour, la même qualité d'amour. Il nous est totalement donné.

Comme tout est donné au Père, tout est donné à Marie, et tout est donné à Jean et à chacun d'entre nous. C'est là que nous découvrons le mystère divin de la charité fraternelle révélé à la Croix. Jésus en a donné le *précepte*, mais à la Croix il le *vit* (et la charité fraternelle ne peut se comprendre que de l'intérieur, en la vivant ; on ne la comprend pas spéculativement). À la Croix, Jésus réalise le don total de tout lui-même dans un holocauste d'amour, et ce même holocauste d'amour implique le don total de Jésus à chacun de nous. C'est le mystère de l'Eucharistie qui nous aide à comprendre cela. Dans l'Eucharistie en effet, les deux sont intimement unis à travers le même symbolisme (c'est pour cela qu'il fallait le pain).

Seul l'amour divin peut réaliser cela, parce qu'il est substantiel. L'amour humain, demeurant intentionnel, ne le peut pas. Si Jésus n'avait pas pu unir, dans son cœur, l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain, il aurait réalisé deux actes différents : un acte de sacrifice à l'égard du Père et un acte de don miséricordieux à notre égard. Il y aurait eu deux testaments d'amour différents. Or il y a *un seul* testament,

27. Encyclique *Ut unum sint*, § 1.

28. Audience générale du 28 juin 1995. Ceux qui croient au Christ « doivent professer ensemble la vérité de la Croix » (Encyclique *Ut unum sint*, § 1). Ils doivent aussi se rappeler que « tout ce qui se réalise ne s'identifie jamais avec la plénitude du Royaume, qui est toujours un don gratuit. Le Seigneur Jésus est venu mourir pour nous et il est ressuscité d'entre les morts, tandis que la création, sauvée en espérance, gémit encore dans les douleurs de l'enfantement (cf. Ro 8, 22) ; le Seigneur lui-même reviendra pour remettre le cosmos au Père (cf. 1 Co 15, 28). C'est ce retour que l'Église invoque, et le moine et le religieux en sont les témoins privilégiés » (Lettre apostolique *Orientale Lumen*, § 8).

qui est *sacrifice et communion* – et on ne peut pas séparer les deux ; c'est par le sacrifice que la communion se réalise, et c'est grâce à la communion que le sacrifice peut aller jusqu'au bout de son exécution.

C'est ce qui caractérise le testament du Christ, et c'est *cela* que nous devons vivre. Se donner en se perdant pour l'autre (le pain). Dieu ne peut pas se perdre, mais il se *donne* pour nous transformer en lui. C'est vraiment un dépassement de la mort, puisqu'il se donne *jusqu'au bout* pour nous transformer en lui et faire que nous soyons un avec lui, substantiellement.

Ce que le Christ vit, le chrétien doit le vivre, puisqu'il doit « suivre l'Agneau partout où il va »<sup>29</sup>. Il doit comprendre ce dépassement complet de la justice et de la prudence humaines pour cette alliance d'amour. Il doit lui-même entrer dans cette exigence du sacrifice intérieur de l'amour : tout offrir au Père, au *même* Père, et en même temps être totalement donné au prochain. Non pas « un tel » en particulier, mais : le *prochain*<sup>30</sup>, pour bien nous faire comprendre le caractère à la fois *universel* et tout à fait *personnel* de la charité fraternelle.

Cela ne peut se comprendre que dans l'amour divin. L'amour humain ne peut être qu'individuel et personnel. L'amour divin, lui, est personnel et individuel d'une manière encore plus grande, mais il est en même temps universel – non pas d'une manière logique, mais universel par le sommet, c'est-à-dire par la finalité : parce qu'on touche la source de tout amour on peut alors aimer tous ceux que le Seigneur met sur notre route.

Cette charité fraternelle doit tout prendre, elle doit s'emparer de nous pour que, à l'exemple de Marie, nous puissions *tout* donner.

Jésus réclame de Marie que tout l'amour qu'elle a pour lui soit donné à Jean. Tout l'amour de Jésus pour le Père est donné à Marie, et tout l'amour de Marie pour Jésus est donné à Jean. Donc tout l'amour qui nous unit à Jésus doit être donné à nos frères ; autrement, nous ne sommes pas dans la lumière du Christ.

Nous avons beaucoup de peine, il faut le reconnaître, à accepter que tout l'amour qui nous unit à Jésus soit donné à nos frères. C'est la chose la plus difficile. La sainteté, c'est dans la charité fraternelle qu'on la voit, et c'est à travers la charité fraternelle que se vérifie l'authenticité de notre oraison. S'il y a un hiatus entre les deux, nous ne sommes plus chrétiens. Nous ne pouvons pas séparer l'offrande que nous faisons de nous-mêmes au Christ et l'amour de nos frères. Si nous séparons,

---

29. Ap 14, 4.

30. Cf. Lc 10, 29-37.

c'est encore le païen qui est en nous. Le païen n'aime que les amis qu'il a choisis ; à l'égard des autres il veut être juste, mais c'est tout. Pour le chrétien, il y a un dépassement de toute amitié humaine par la charité fraternelle. C'est là qu'on saisit de la manière la plus « pratique » l'œuvre de l'Esprit Saint : la transformation de la « pâte humaine » (c'est dans l'amitié que la pâte humaine est la plus parfaite).

Notre cœur humain transformé par la charité va donc connaître nécessairement cette double exigence dans l'unité : adorer et contempler le Père à la suite du Christ, et aimer ses frères. Et là, le plus difficile n'est pas forcément d'aimer ses ennemis<sup>31</sup>. Le plus difficile et le plus grand, c'est à l'égard des amis, c'est-à-dire : que l'amitié humaine soit transformée par la charité chrétienne. Transformer l'amour d'amitié par la charité fraternelle, c'est ce qu'il y a de plus difficile, mais cette transformation d'un amour humain en amour divin est aussi le plus grand chef-d'œuvre de Dieu en nous.

#### THÉOLOGIE MYSTIQUE ET CHARITÉ FRATERNELLE

C'est *après* avoir donné son corps en nourriture que Jésus dit : « Aimez-vous les uns les autres *comme* je vous ai aimés ». Le « *comme* » se réfère donc à cet acte ultime d'amour où Jésus se donne en nourriture. Nous devons aimer nos frères jusqu'à devenir leur pain, leur « pain vivant »<sup>32</sup>, c'est-à-dire jusqu'à être tout entiers relatifs à eux (comme le pain à celui qui le mange), sans *rien* garder pour nous.

Si le précepte de la charité fraternelle est relié au précepte d'amour à l'égard de Dieu, le précepte de la charité fraternelle apparaît toujours comme second, et c'est vrai. Il y a un *ordre* dans la charité, et quand

---

31. Se demandant « s'il y a plus de mérite à aimer un ennemi qu'un ami », saint Thomas répond que si l'on regarde le prochain qui est aimé, l'amour de l'ami l'emporte, puisque l'ami est meilleur et nous est plus uni ; mais que si l'on regarde la raison pour laquelle le prochain est aimé, alors l'amour de l'ennemi l'emporte, car on ne peut aimer un ennemi que pour Dieu, alors qu'on peut aimer un ami humainement, sans que ce soit pour Dieu. De plus, l'amour de Dieu est d'autant plus fort qu'il élargit le cœur de l'homme en lui faisant aimer des personnes qui sont très loin de lui – comme le feu se révèle d'autant plus fort qu'il rayonne plus loin sa chaleur. « Cependant, ajoute saint Thomas, comme un même feu agit avec plus de force sur ce qui est plus proche que sur ce qui est plus éloigné, ainsi la charité aime plus ardemment ceux qui nous sont unis que ceux qui sont loin de nous. Et de ce point de vue, l'amour des amis, considéré en lui-même, est plus fervent et meilleur que l'amour des ennemis » (*Somme théol.*, II-II, q. 27, a. 7).

32. Jn 6, 51.

saint Thomas explicite cet ordre en théologie scientifique, il est très net : nous devons aimer Dieu plus que nous-mêmes, et nous-mêmes, dans notre âme spirituelle, plus que le prochain, et le prochain plus que notre corps, que notre vie corporelle<sup>33</sup>. La théologie scientifique, qui regarde la charité en elle-même, donne donc cet ordre : Dieu, notre âme, le prochain. Le précepte de la charité fraternelle apparaît donc bien comme second.

Mais il y a une manière plus profonde d'entrer dans ce mystère : « Aimez-vous les uns les autres *comme je vous ai aimés* ». Le précepte de la charité fraternelle apparaît alors comme le précepte d'amour par excellence. C'est Jésus, et non plus nous, qui est la mesure de notre amour ; et c'est pour cela que cet amour peut être premier. Voilà le regard de la théologie mystique sur le *mystère* de la charité fraternelle. La théologie mystique regarde la charité non plus en elle-même (comme le fait la théologie scientifique), mais dans le Christ et en Marie<sup>34</sup>.

L'amour, dans le cœur du Christ, est un amour filial à l'égard du Père – amour qui, dans l'unité avec le Père, est source d'une troisième personne : l'Esprit Saint.

Cet amour substantiel qui porte Jésus vers le Père est aussi celui qui le porte vers Marie<sup>35</sup>. Ce sont deux exercices différents, mais substantiellement c'est le même amour. Jésus aime Marie pour le Père et dans le Père, dans l'amour qu'il a pour le Père ; c'est ce même amour qui se prolonge sur Marie... et donc sur nous.

Dans une perspective de théologie mystique, il y a donc le même absolu (et non plus un ordre) dans l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain. L'amour du prochain ne vient pas en second ou troisième lieu, il exprime un absolu ; il est donc quelque chose de premier. Aimer le prochain d'une manière vraie, c'est l'aimer avec tout l'absolu de l'amour qu'on a pour Dieu. On comprend alors que ce soit Jésus qui devienne la *mesure* de la charité fraternelle. Tout l'absolu qui est dans le cœur de Jésus devient l'absolu de ma charité fraternelle.

---

33. Cf. II, pp. 36-38.

34. Sur la différence de la théologie scientifique et de la théologie mystique, voir III, p. 57.

35. A cela on pourrait objecter que Jésus a dit : « Comme le Père m'a aimé, je vous ai aimés » et non pas « comme j'aime le Père, je vous ai aimés ». Mais le Fils reçoit tout du Père ; tout ce qu'il est, est du Père (cf. VIII, p. 157), et donc l'amour même dont il aime le Père lui vient du Père. L'amour dont le Père aime Jésus est source de l'amour dont Jésus aime le Père. C'est le même amour, substantiellement. Le Père aime comme Père, et le Fils aime comme Fils, mais c'est un seul et même amour.

N'opposons pas ces deux regards théologiques. C'est la *même doctrine*, mais sous deux aspects différents : l'aspect de l'*intelligibilité* et celui de la *finalité*.

Jésus est donc le *modèle* de notre charité fraternelle ; mais en nous donnant ce nouveau précepte *après* avoir institué l'Eucharistie, il en garantit, si l'on peut dire, la *réalisation*. Nous devons nous aimer *comme* Jésus nous aime (il est le modèle), avec la même qualité d'amour, et l'Eucharistie nous permet de *réaliser* cet amour. Dans l'Eucharistie, c'est le cœur de Jésus qui nous est donné et qui transforme notre cœur en le sien. De fait, si notre cœur n'était pas, peu à peu, complètement transformé, nous ne serions pas capables de vivre ce précepte. L'Eucharistie à la fois nous *montre* comment Jésus nous aime (et jusqu'où il nous aime) et nous *donne* de pouvoir aimer comme il aime – le modèle et la réalisation. L'Eucharistie est la mesure de notre charité fraternelle et ce qui nous aide à en vivre, ce qui nous permet de la vivre « jusqu'au bout »<sup>36</sup>. Et n'oublions pas que c'est *là* que nous sommes disciples du Christ : « À cela tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres »<sup>37</sup>. Ce n'est pas premièrement au niveau de la parole que nous sommes disciples du Christ, c'est premièrement en nous aimant les uns les autres – et c'est à partir de là que pourra se faire la communication de la parole.

#### MARIE ET JEAN

Cette unité de l'amour pour Dieu et de l'amour pour le prochain est vécue d'une manière unique entre Marie et Jean. L'amour qui les unit n'est pas un amour qui se noue entre eux. Là se réalise éminemment ce que dit saint Thomas : « La charité, dans le prochain, n'aime que Dieu »<sup>38</sup>. Si Marie est donnée à Jean, c'est pour que Jean regarde Jésus et le Père d'une manière plus profonde et plus intime. Le cri de soif de Jésus, juste après ce don de Marie à Jean, exprime bien ce dépassement

36. Jn 13, 1.

37. Jn 13, 35.

38. *De Veritate*, q. 14, a. 8. Cf. *Somme théol.*, II-II, q. 25, a. 1 : « La raison d'aimer le prochain, c'est Dieu ; et ce que nous devons aimer dans le prochain, c'est qu'il soit en Dieu. » Voir aussi q. 27, a. 7 ; et a. 8, où saint Thomas souligne que l'amour du prochain inclut l'amour de Dieu, tandis que l'amour de Dieu pourrait, en soi, ne pas inclure l'amour du prochain (Dieu est aimable pour lui-même) ; mais ce serait là un amour de Dieu insuffisant et imparfait, car « tel est le commandement que nous avons reçu de Dieu : que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère » (1 Jn 4, 21).

de la charité fraternelle. Marie n'a-t-elle pas pour rôle de nous aider à nous dépasser ? Marie nous est donnée pour nous aider à être dociles au Saint-Esprit, et en particulier à être dociles au cri de soif de Jésus qui nous demande d'aller jusqu'au Père, de nous laisser attirer, à travers tout et au-delà de tout, par cet abîme d'amour qui nous enveloppe et nous appelle. On ne peut jamais s'arrêter dans l'ordre de l'amour – si on cesse d'avancer, on recule, on n'aime plus<sup>39</sup>. Si le cri de soif du Christ n'est pas présent, actuel, dans notre cœur, nous ne pourrions jamais « suivre l'Agneau partout où il va », comme les vierges<sup>40</sup>, c'est-à-dire jusqu'au Père – « Je vais vers le Père »<sup>41</sup>.

---

39. Comme le dit saint Thomas, « sur le chemin qui conduit à Dieu, ne pas progresser, c'est reculer » (*Comm. sur saint Jean*, IV, n° 690).

40. Cf. Ap 14, 4 : « Ceux-là ne se sont pas salis avec des femmes : ils sont vierges ; ceux-là suivront l'Agneau partout où il va. »

41. Jn 14, 12 et 28 ; 16, 10, 17 et 28 ; 17, 11 ; 20, 17.

## VII

### « ABBA ! »

#### L'ADIEU DE JÉSUS À MARIE

Le « J'ai soif » est comme l'adieu de Jésus à Marie. C'est cela qui est magnifique : dans son adieu, Jésus ne regarde pas Marie, il regarde le Père pour que Marie soit tout entière tournée vers le Père. Si l'Eucharistie a permis à Marie d'être debout au pied de la Croix, le cri de soif de Jésus permet à Marie d'accepter cette mort. Ce cri est pour que Marie puisse avoir cette force intérieure, cette espérance toute divine, toute d'amour, qui lui fera dépasser la séparation par un désir tellement grand que la séparation sera offerte en étant vécue pleinement. C'est un abîme de souffrance, c'est sûr, mais de souffrance complètement absorbée par l'amour ; et le cri de soif du Christ est pour Marie cette très grande grâce : avec Jésus, regarder le Père.

Au-delà des paroles, il y a ce « cri de l'enfant dans le désert »<sup>1</sup>, dans la totale solitude de la Croix. Jésus, dans son cœur d'homme, a une telle soif du Père, un tel désir d'être tout à lui ! et il entraîne Marie dans cette même soif. N'y a-t-il pas là pour Marie quelque chose de nouveau ? une nouvelle emprise du Père, le Père qui l'attire d'une façon telle que son âme n'est plus qu'un cri de soif ? Le cri de soif exprime la pauvreté (puisque c'est à partir de la pauvreté que le désir naît), la pauvreté de ne pas être entièrement et uniquement avec le Père. Jésus qui, lui, est totalement avec le Père – « Je suis dans le Père et le Père est en moi »<sup>2</sup> –, crie pour que nous comprenions que cette soif d'amour dépasse tout, est plus grande que tout. Voilà l'ultime enseignement de Jésus pour Marie et pour nous.

---

1. Cf. III, p. 54.

2. Jn 10, 38 ; 14, 10, 11 et 20 ; cf. 17, 21.

Le cri de soif, nous l'avons dit, nous fait saisir ce qu'est la paternité du Père<sup>3</sup> (c'est le fils qui fait comprendre le père, toujours). Le cri de soif nous fait entrer dans cette paternité en nous faisant découvrir qu'elle est un abîme infini d'amour, qui ne peut pas être épuisé – et c'est pourquoi il s'exprime par ce cri : « J'ai soif. »

Le cri de soif de Jésus emporte Marie, d'une manière toute nouvelle, dans l'amour que lui-même a pour le Père, dans sa propre contemplation du Père. À la Croix plus que jamais, le Père « envoie dans le cœur de Marie l'Esprit de son Fils qui crie : “Abba ! Père !” »<sup>4</sup>. Et parce que Marie est une créature, la contemplation en elle implique une pauvreté. Dans les créatures que nous sommes, l'amour, pour ne pas être terni, pour ne pas être ramené à notre conditionnement humain, implique une pauvreté. Il faut que l'amour soit libre de toute entrave, et c'est seulement grâce à la pauvreté qu'il peut l'être. Si la pauvreté n'est pas là, il y aura toujours quelque chose qui entravera l'exercice de l'amour. Le cri de soif vécu par Marie exprime cette pauvreté.

« ELLE EST VIERGE, ELLE EST MÈRE, ELLE EST VIERGE »

Cette pauvreté divine, toute d'amour, nous fait comprendre comment Marie, par Jésus, découvre un au-delà de sa maternité : « Elle est vierge, elle est mère, elle est vierge ». Cette affirmation, que l'Église a toujours maintenue, peut être comprise d'une façon un peu matérielle. Certes Marie demeure vierge après l'enfantement, mais le plus important n'est pas là. Le plus important, le sens vraiment divin de cette affirmation, c'est de comprendre qu'à la Croix, Marie, Mère de Jésus, Mère du Fils de Dieu, offre son Fils et, par là, fait œuvre commune avec lui, et c'est pourquoi il l'appelle « Femme ». Car dans la femme il y a quelque chose de plus que la maternité : il y a le cœur virginal totalement réservé à celui qu'elle a choisi ou plutôt qui l'a choisie, car « il nous a aimés le premier »<sup>5</sup> ; et c'est parce qu'il nous a aimés le premier, c'est pour répondre à ce « premier amour »<sup>6</sup>, qu'il y a, au-delà de la maternité, ce mystère de virginité. La première virginité de Marie la disposait à sa maternité divine, et sa maternité divine s'achève dans sa virginité, c'est-à-dire dans sa contemplation du Père à travers le cœur

3. Cf. II, pp. 42 sq.

4. Ga 4, 6 ; cf. Ro 8, 15. Voir « *Abba, Père* ».

5. 1 Jn 4, 19 et 4, 10.

6. Cf. Ap 2, 4.

blessé de Jésus, en cette dernière étape de sa vie où Jésus n'est plus là. Cette nouvelle virginité, c'est la soif du cœur de Jésus dans son cœur. Cette soif, dans le cœur de Marie, ne peut tolérer autre chose que l'amour de Jésus, que l'amour du Père. Certes, dans cette dernière période de sa vie, Marie est la mère de Jean – Jésus le lui a *demandé* –, mais avant tout, et plus que tout, elle est celle qui est totalement consacrée. Et cela transforme du dedans sa maternité. La première maternité de Marie était virginale par l'intervention de Dieu ; sa seconde virginité s'exprime dans cette soif d'amour, dans ce cri où s'exprime, sans paroles, quelque chose d'ultime qui ne peut pas se dire. Jésus entraîne Marie dans l'au-delà de sa maternité, y compris celle qu'il vient de lui demander à l'égard de Jean : « Femme, voilà ton fils », « Voilà ta mère ».

Ici, remarquons comme une dissonance : « *Femme*, voilà ton fils » – « Voilà ta *mère* ». Cette dissonance n'est-elle pas voulue par Dieu ? En disant à Marie « Femme », n'est-ce pas le cri de soif que Jésus nous révèle ? En appelant Marie « Femme », ne nous révèle-t-il pas que désormais elle est, comme la première femme pour le premier Adam, « os de ses os et chair de sa chair »<sup>7</sup>, et qu'ils sont « deux en une seule chair »<sup>8</sup>, qu'ils ne font plus qu'un comme le Fils ne fait qu'un avec le Père ? Jésus avait annoncé aux Juifs : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que moi JE SUIS, et que de moi-même je ne fais rien. (...) Celui qui m'a envoyé est avec moi »<sup>9</sup>. La Croix n'est-elle pas le nouvel Horeb où Jésus nous révèle que « Je suis » est Amour ? À la Croix, il n'y a qu'un seul « Je suis » en lequel le Père et le Fils sont un dans l'Amour. Dans la plénitude du don de sagesse, l'âme humaine de Jésus vit le « Je suis » du Père qui le brûle d'amour et qui se révèle aux hommes – en premier lieu à Marie – à travers le buisson ardent – « alors vous *connaîtrez* que moi *Je suis* (...) il faut que le monde *connaisse* que *j'aime le Père* »<sup>10</sup>.

Jésus a soif que Marie vive *comme lui* l'attraction du Père, et c'est pourquoi il réclame d'elle cet effacement total<sup>11</sup>, l'offrande totale de sa maternité<sup>12</sup>. Il veut la présenter au Père comme son enfant bien-aimée,

7. Gn 2, 23.

8. Gn 2, 24.

9. Jn 8, 28-29.

10. Jn 8, 28 et 14, 31. Cf. *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, p. 83.

11. Cf. VIII, pp. 157-159.

12. Marie meurt comme mère à la Croix. En effet, la maternité est une relation entre la mère et le fils, et donc, quand le fils meurt, la relation cesse d'exister. Il y a bien là comme une mort mystique. La mort de son Fils, elle la vit elle-même, mystiquement.

qui ne peut plus vivre que de l'« Abba, Père ! » qui habite et anime le cœur de Jésus lui-même. C'est peut-être là un des aspects les plus secrets de la vie de la Très Sainte Vierge.

#### VIRGINITÉ ET CONTEMPLATION

Ce secret, elle nous le confie, elle nous le donne, si nous voulons bien le recevoir. Nous sommes faits pour voir Dieu, pour vivre son Amour, et « notre Dieu est un feu dévorant », « un Dieu jaloux »<sup>13</sup>, un « Époux de sang »<sup>14</sup>. Voilà ce que nous rappelle l'esprit de virginité. Il nous rappelle que nous sommes faits pour contempler Dieu<sup>15</sup> – « la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi (...) et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ »<sup>16</sup> –, que nous sommes faits pour contempler le Christ et vivre de son amour – « le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle »<sup>17</sup>. Il l'a aimée jalousement, comme un Époux, et ne tolère pas qu'elle soit prise par autre chose que lui.

---

Pendant le temps du Sépulcre, son cœur de mère vit à l'unisson du cœur de son Fils qui a cessé de battre. Jésus, à la Croix, dans son cœur d'homme, adore le Père en offrant sa vie, Marie adore en offrant plus que sa vie : sa maternité divine.

Pour une mère qui est vraiment mère, la vie de son enfant est toujours plus que sa propre vie – et c'est pourquoi elle n'hésite pas à offrir sa vie pour son enfant. Marie offre sa vie, mais sa vie, pour elle, ce n'est plus sa vie corporelle, c'est sa maternité. Toute la vie de Marie est saisie par sa maternité divine. Elle ne vit *que comme mère*, elle n'a pas d'autre vie que d'être la Mère de Jésus. Si donc le cœur de son Fils cesse de battre, son cœur de mère cesse de battre et c'est plus que l'offrande de sa propre vie, puisque c'est l'offrande de la vie de son Fils. Seule l'adoration en esprit et en vérité permet à Marie de faire cette offrande, de mourir dans son cœur de mère à l'unisson du cœur de son Fils. Et cette offrande elle la vit dans l'obéissance : la volonté du Père est plus précieuse pour elle que le don de sa maternité divine.

13. Deut 4, 24. Cf. Ex 20, 5 ; 34, 14. Deut 5, 9 ; 6, 15. Jos 24, 19. 2 R 19, 31. Is 9, 6 ; 26, 11 ; 37, 32. Ez 39, 25. Nah 1, 2. Zach 1, 14.

14. Ex 4, 25-26. Cf. Is 54, 5 ; 61, 10 ; 62, 5. Os 2, 21-22.

15. La vision béatifique, pour laquelle nous sommes faits, consistera à contempler l'amour du Père pour le Fils et du Fils pour le Père, c'est-à-dire à en vivre ; et nous sommes déjà, dès cette terre (où notre foi, essentiellement contemplative, anticipe la vision béatifique), appelés à contempler, à la suite de Marie et *comme* elle, l'amour du Père pour le Fils et l'unité que cet amour réalise entre eux : « Le Père et moi, nous sommes un ». On comprend alors qu'il faille « mourir pour voir Dieu », non seulement de la mort physique, mais d'une mort affective et intellectuelle. Pour entrer dans la contemplation, il faut accepter de mourir à soi-même, à son intelligence et à son cœur, pour quelque chose d'infiniment plus grand : entrer dans l'intimité de Dieu.

16. Jn 17, 3.

17. Éph 5, 25.

Il faut bien comprendre que, comme le dit saint Thomas, seule la contemplation, l'intimité avec Jésus et le Père, peut engendrer en nous un esprit de virginité, et que seule cette soif de contemplation peut légitimer la chasteté parfaite<sup>18</sup>. On ne peut pas garder un cœur virginal s'il n'y a pas la contemplation<sup>19</sup> ; les œuvres, la vie apostolique, ne suffisent pas. Et d'autre part, ce n'est pas premièrement pour la vie apostolique, pour être plus libre de se donner aux autres, que l'on renonce à tout amour humain. Seule la jalousie de l'amour de Dieu justifie ce choix si radical ; s'il y a virginité, c'est parce que l'homme (ou la femme) est fait plus profondément pour Dieu que pour un amour humain. Pourquoi le vœu de chasteté ? pourquoi l'esprit de virginité ? La seule réponse adéquate, c'est que Dieu est Dieu, et que Dieu est Amour. C'est déjà vrai dans l'ordre naturel, car l'homme est naturellement religieux, indépendamment de la foi. Et dans l'ordre surnaturel, il y a plus : Jésus a tout donné pour chacun de nous, et il nous a dit qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour celui qu'on aime<sup>20</sup>. Le vœu de chasteté, c'est donner sa vie pour Jésus, et à Jésus, de la manière la plus radicale qui soit. Il y a un radicalisme très absolu dans l'esprit de virginité, dans la chasteté parfaite.

L'esprit de virginité, qui est la pointe ultime des vœux de religion, ne peut donc être vécu que dans une soif de contemplation. L'esprit de virginité, c'est l'âme qui s'élève le plus possible vers l'unique Amour, vers le Bien le plus absolu qui soit : le cœur de Jésus, le Père et l'Esprit Saint.

L'âme veut rester dans cette fidélité totale à l'attraction de l'amour de Jésus et du Père. C'est quelque chose de *positif* au plus intime de notre âme qui correspond à cet appel de Dieu sur nous, et à cette exigence d'un amour qui doit prendre dans notre cœur et notre volonté ce qu'il y a de plus profond. C'est l'amour vécu dans tout son absolu, et c'est pour cela que l'esprit de virginité ne peut être vécu qu'en vue de la contemplation et porté par la soif de contemplation<sup>21</sup>.

18. Voir *Somme théol.*, II-II, q. 152, a. 2 à 5.

19. On voit malheureusement cela chez des religieux ou des religieuses qui, n'ayant plus cet élan du cœur vers « les réalités divines », comme dit saint Thomas, sont devenus des vieux garçons ou des vieilles filles.

20. Cf. Jn 15, 13.

21. Si notre âme est attirée par le Père, profondément, radicalement, par l'adoration et par cette soif de contemplation, cette attraction du Père nous libère de toute tyrannie affective, et des tyrannies de l'instinct qui quelquefois s'imposent de façon très forte. La seule manière de dépasser toutes ces tyrannies, c'est d'aimer, d'aimer volontairement, et de demander à l'Esprit Saint de creuser en nous cette pauvreté intérieure qui est

C'est très exigeant, surtout dans un monde comme le nôtre où tout va en sens inverse. Seule Marie peut nous donner la force de toujours choisir Jésus et le Père et de lutter contre tout ce qui pourrait ternir notre amour pour eux. Il faut demander à l'Esprit Saint cette force qui ne peut venir que de Jésus, de son offrande au Père à la Croix.

Que Marie nous donne d'entrer toujours plus dans cet esprit de virginité qui nous fera vivre du cri de soif, de cette jalousie du Père<sup>22</sup> qui veut que sa petite enfant soit totalement à lui<sup>23</sup>. Il faut demander souvent à l'Esprit Saint, dans notre oraison, de nous faire vivre de ce cri de soif du Christ, pour que notre cœur ne s'alourdisse jamais, qu'il ne se ternisse jamais, qu'il demeure sans cesse dans ce grand élan, dans toute sa limpidité – ce qui n'est pas facile car tout dans le monde d'aujourd'hui, redisons-le, est fait pour supprimer cela. Et il y aura toujours, autour de nous, des gens qui comprendront matériellement. Comprendre le cri de soif comme une soif de souffrance pour la souffrance, ou un désir de souffrir à tout prix, c'est très matériel. Le cri de soif ne peut se comprendre que par la *finalité*<sup>24</sup> : c'est l'appel suprême à l'égard de celui qui attire et qui veut tout. Comme le dit saint Thomas, « la vision du Père est la fin de tous nos désirs et de tous nos actes : il n'y a rien au-delà, il n'y a rien de plus à chercher »<sup>25</sup>.

---

le fruit du don de sagesse et qui donne la joie intérieure au milieu de ces privations, parce que nous sommes heureux d'offrir quelque chose à Dieu et de vivre de manière tangible notre pauvreté.

22. Voir *Marie toujours vierge*, in *L'Étoile du matin*, p. 31.

23. Aimer d'une manière virginale, c'est aimer en donnant tout à Jésus et au Père, sans rien garder pour nous.

24. Cf. V, note 1.

25. *Comm. sur saint Jean*, XIV, n° 1883 ; cf. XVI, n° 2146.

## VIII

### « JE LEUR AI DONNÉ LA GLOIRE QUE TU M'AS DONNÉE »

Nous avons évoqué plus haut cette préfiguration du cri de soif qu'est « le cri de l'enfant dans le désert ». Au désert de Béer-Schéva (le « puits des sept »)<sup>1</sup>, le petit Ismaël crie sa soif, et au bout d'un certain temps sa mère ne peut plus l'entendre, tant cela navre son cœur, c'est-à-dire le blesse – alors elle s'écarte. Et c'est au moment où la mère s'écarte que Dieu vient. Ce lieu de l'Écriture ne nous serait-il pas donné pour nous faire comprendre que Dieu « Paraclet » reçoit le cri de celui qui est l'enfant ?

#### LE PARACLET

Mais d'abord, que signifie « Paraclet », en grec παράκλητος ? Ce terme, qui ne se trouve que dans les écrits johanniques<sup>2</sup>, est l'équivalent exact du latin *advocatus* (qui a donné en français « avocat », mais qui, étymologiquement, signifie « celui qui est appelé à côté de »). Par suite d'un glissement chez certains traducteurs du livre de Job, le terme a pris aussi le sens de « consolateur »<sup>3</sup>. Jésus lui-même est Paraclet, celui qui

---

1. Voir Gn 21, 14-19. Cf. pp. 29, 39, 54, 141...

2. Jn 14, 16 et 26 ; 15, 26 ; 16, 7. 1 Jn 2, 1.

3. Voir M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon saint Jean*, 5<sup>e</sup> éd. Gabalda 1936, pp. 381-383. Dans son *Commentaire sur saint Jean*, saint Thomas note que l'Esprit Saint est dit « Paraclet », consolateur, parce que l'amour donne la joie (XV, n° 911). Étant Amour, il nous fait aimer Dieu et le considérer comme étant pour nous, si bien que pour lui nous souffrons tout avec joie : c'est ainsi que l'Esprit Saint nous console des épreuves et des troubles que nous cause le monde ; et il nous console aussi de la tristesse que nous causent nos péchés, en nous donnant l'espoir du pardon (XV, n° 1955).

se tient pour nous auprès du Père à qui il s'offre en « victime de propitiation pour les péchés du monde entier »<sup>4</sup>. Prenant sur lui l'iniquité du monde, il vient réparer nos fautes en s'offrant pour nous. Mais Jésus prie le Père de nous donner « un autre Paraclet », « l'Esprit de vérité »<sup>5</sup>.

On peut dire que le Paraclet, c'est celui qui entend l'appel au secours, celui qui nous écoute toujours et qui vient à notre secours. « Paraclet » désignerait donc cette capacité qu'a Dieu de nous écouter et de nous soulager. Un des lieux les plus révélateurs de cette « écoute » de Dieu est bien l'histoire d'Ismaël au désert de Béer-Sheva. Le Paraclet est celui qui écoute le cri de l'enfant. C'est Dieu dans sa vulnérabilité d'amour, capable d'entendre tous nos appels, toutes nos détresses.

Certes, Ismaël n'est qu'une préfiguration lointaine (plus lointaine que celle d'Isaac) de celui qui, à la Croix, sera, dans sa pauvreté, infiniment plus faible qu'un petit enfant. Mais de toute façon, le cri de soif du Christ est quelque chose de si grand qu'il ne peut avoir que des préfigurations lointaines. Car ce cri exprime l'amour dans ce qu'il a de plus fort, l'élan qui ne peut s'arrêter à l'œuvre et qui la dépasse, fut-elle « l'œuvre de Dieu »<sup>6</sup>. Ce cri est ce que le Père reçoit du cœur de Jésus à travers le Paraclet. Et n'est-ce pas à ce moment-là, à travers le cri de soif et la blessure du cœur, que le Père, avec le Verbe, nous donne le Paraclet ? « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi. Selon ce qu'a dit l'Écriture, "de son sein couleront des fleuves d'eau vive". Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car il n'y avait pas d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié »<sup>7</sup>. C'est à la Croix que le Christ est glorifié<sup>8</sup>. Et quelle est cette gloire que Jésus demande à son Père ? Dans la grande prière du chapitre 17 de saint Jean, Jésus annonce en quelque sorte qu'après avoir accompli l'œuvre du Père, et l'avoir ainsi glorifié, il sera lui-même glorifié par le Père de la gloire qu'il avait auprès du Père avant la création du monde<sup>9</sup>. Par là, Jésus ne demande-t-il pas au Père que, une fois achevée « l'œuvre qu'il lui a donnée à faire » son humanité sainte soit associée à la gloire que le Fils, le Verbe, vit éternellement auprès du Père ?

4. 1 Jn 2, 1-2.

5. Jn 14, 16.

6. Cf. I, pp. 28-29.

7. Jn 7, 38-39.

8. Voir Jn 12, 27-28 ; 13, 31 ; 17, 1-2 et 5.

9. Jn 17, 4-5 : « Je t'ai glorifié sur la terre, en menant à bonne fin l'œuvre que tu m'as donnée à faire. Et maintenant, Père, glorifie-moi auprès de toi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que fût le monde. »

Mais quelle est cette gloire ? La gloire, dans la Très Sainte Trinité, est la communication parfaite, la plus plénière, de l'amour<sup>10</sup>. Mais pour nous, étant donné notre condition de créature et de pécheur (cette condition que le Fils de l'homme a prise en tous points, hormis le péché<sup>11</sup>), la gloire n'est donnée qu'à travers la lutte. La gloire en ce qu'elle a de plus profond, pour un chrétien, c'est la victoire de l'amour. Et la Croix est le lieu par excellence de la victoire de l'amour, qui se sert de la mort pour se communiquer pleinement. En effet l'amour, à la Croix, assume et transforme toutes les morts<sup>12</sup>, toutes les souffrances, tous les échecs, en une victoire d'amour. Car l'amour ne s'identifie ni à la joie ni à la souffrance : il est au-delà et est capable de transformer l'une et l'autre. Et la Croix du Christ est glorieuse parce que l'amour a tout transformé, tout brûlé. À la Croix, Jésus, dans un holocauste d'amour – de pur amour, puisqu'en justice la Croix n'était pas nécessaire<sup>13</sup> –, est entièrement brûlé pour glorifier le Père et nous sauver ; et c'est parce que l'amour brûle ainsi la souffrance et la mort que la Croix est glorieuse<sup>14</sup>.

---

10. La gloire humaine vient de l'extérieur et n'a rien à voir avec l'amour (un homme politique, par exemple, peut connaître une très grande gloire et être très malheureux parce qu'aucun amour n'habite son cœur). Parce que cette gloire extérieure est la seule dont, humainement, nous ayons l'expérience, nous avons beaucoup de peine à comprendre ce qu'est la gloire de Jésus, par exemple en Jn 13, 31-32, où le verbe « glorifier » est employé cinq fois en deux phrases et... au moment où Judas a décidé de trahir ! La gloire divine, c'est la victoire de l'amour telle qu'elle se réalise dans le mystère de la Croix et de la Résurrection – car les deux sont inséparables. De l'extérieur, rien n'est plus différent de la Croix que la Résurrection. La Croix, c'est la souffrance à son paroxysme, l'échec total, la mort ; la Résurrection, c'est la vie, c'est la victoire. Mais dans la vision de la sagesse de Dieu, il y a une unité substantielle entre la Croix et la gloire, parce que le mystère de la Croix est une victoire d'amour qui s'épanouit pleinement dans la Résurrection. Cette victoire de l'amour est déjà présente au moment où Judas décide de trahir. La décision est, d'une certaine manière, ce qui est pour Jésus le plus dur à porter (l'exécution ne sera qu'une conséquence). La faute est dans la décision, dans l'âme, et c'est cela qui blesse le plus le cœur de Jésus. Mais c'est à ce moment précis que Jésus est victorieux dans son amour : son amour va tellement loin qu'il absorbe la trahison de Judas.

11. Cf. He 4, 15 ; 2 Co 5, 21 ; Ro 8, 3.

12. Toutes les morts sont présentes à la Croix : la mort de l'amitié (la trahison), la mort au niveau religieux (on le considère comme un blasphémateur), au niveau politique (on lui préfère César et Barabbas)... Jésus a connu toutes les brisures, toutes les destructions qu'un homme peut connaître.

13. Cf. IV, p. 75.

14. Ne disons pas que la Croix est glorieuse parce qu'il y a la Résurrection. Non, la Croix du Christ est glorieuse *en elle-même* parce que la souffrance et la mort y sont complètement transformées par l'amour.

Une fois accomplie cette victoire de l'amour, autrement dit : une fois achevée l'œuvre que le Père lui a donnée à faire, Jésus, « sachant que désormais tout était achevé, dit : "J'ai soif !" »<sup>15</sup> Au-delà de l'œuvre accomplie dans l'obéissance, Jésus a soif, dans son cœur d'homme et toute son humanité, de la gloire qui est celle du Verbe, du Fils « un » avec le Père dans la spiration de l'Esprit Saint. Car la plus grande gloire du Fils (si l'on peut dire), c'est bien d'être un avec le Père pour réaliser avec lui, dans l'*unité*, la spiration de l'Esprit Saint. Et la victoire suprême de l'amour, c'est que l'humanité sainte du Christ soit introduite dans le mystère de la Très Sainte Trinité pour être associée, dans l'unité du Fils et du Père, à la spiration de l'Esprit Saint<sup>16</sup>.

Que veulent dire les théologiens quand ils parlent de la « spiration » de l'Esprit Saint ? Nous n'allons pas ici faire un traité de théologie. Du reste, en parlant du mystère d'amour de la Très Sainte Trinité on ne peut que balbutier... Rappelons simplement, en quelques mots que le Père, le « Principe »<sup>17</sup> d'où tout procède et qui lui-même n'a pas de principe<sup>18</sup>, « Source et origine de toute la divinité »<sup>19</sup>, la « Source éternelle » qui elle-même n'a pas d'origine<sup>20</sup>, est celui qui, éternellement, se donne, se communique totalement dans la lumière de sa propre contemplation. À qui se communique-t-il ? à une seconde personne dont nous essayons d'exprimer le mystère en disant qu'elle est à la fois son Secret, son « Verbe » (le fruit de sa contemplation) et son Fils, celui qu'éternellement il engendre mais sans division, en le gardant en lui, personnellement distinct comme Fils mais « un » avec lui<sup>21</sup>. Éternellement « tourné vers le sein du Père »<sup>22</sup>, de qui il reçoit tout, le Fils, éternellement, donne tout à celui en qui il est et qui est en lui<sup>23</sup>.

De cet amour mutuel du Père et du Fils, de cette unité d'être et de vie, de lumière et d'amour, procède un fruit qui est une troisième

15. Jn 19, 28.

16. Il ne s'agit pas d'une croissance de la *grâce* du Christ : la plénitude de grâce de Jésus est parfaite dès le premier instant de l'Incarnation ; mais son *expérience* a augmenté. Le mystère de l'Ascension, la session du Christ à la droite du Père, est le terme de cette croissance.

17. Jn 1, 1.

18. Cf. SAINT THOMAS, *Comm. sur saint Jean*, XV, n° 2065.

19. *Seizième Concile de Tolède* (693), in DENZINGER ET SCHÖNMEYER, *Enchiridion Symbolorum* (34<sup>e</sup> éd. 1967), 569, p. 192.

20. SAINT JEAN DE LA CROIX, *Poèmes*, VIII, 2, p. 928.

21. Jn 10, 30 ; cf. 17, 22.

22. Jn 1, 18.

23. Jn 10, 38 ; 14, 10-11 et 20 ; 17, 21.

personne : l'Esprit Saint, Souffle du Père et du Fils<sup>24</sup>, « nœud qui les unit »<sup>25</sup>, « baiser » éternel de l'un à l'autre<sup>26</sup>. Cette troisième personne, Amour de l'Amour (Amour personnel de l'Amour) est totalement donnée au Père et au Fils ; elle est pur Don<sup>27</sup>.

Comme le Fils, le Verbe, exprime la fécondité du Père dans sa contemplation, et donc une fécondité de *lumière* (et d'amour, car en Dieu lumière et amour ne font qu'un), le Saint-Esprit exprime la fécon-

24. Cf. SAINT JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel*, str. 13, 5, p. 585 : « l'Esprit Saint, qui est Amour, est comparé dans l'Écriture à la brise parce qu'il est "spiré" (*es aspirado*) par le Père et le Fils (...). Il procède de la contemplation et sagesse du Père et du Fils et est "spiré" par l'un et l'autre... »

25. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théol.*, I, q. 37, a. 1 : « L'amour est le lien, le nœud (*nexus*) de ceux qui s'aiment ; ainsi l'Esprit Saint est-il dit *nexus* du Père et du Fils. » Cf. *Comm. sur saint Jean*, XVII, n° 2187 : « L'Esprit Saint, qui est le *nexus* des deux. » Voir aussi VII, n° 1156 ; II, n° 357.

26. Voir SAINT BERNARD, *Sermons sur le Cantique des cantiques*. En commentant le verset 1 du *Cantique*, saint Bernard avertit ses auditeurs que « ce ne sont pas la chair et le sang qui peuvent révéler ce secret, mais bien celui qui scrute les profondeurs de Dieu, l'Esprit Saint qui procède du Père et du Fils » (*Sermon VII*, P. L. 183, col. 810), puis il montre « comment, par le baiser de la bouche de Dieu, est désigné le Saint-Esprit, dont l'Église demande qu'il lui soit donné afin de lui faire connaître la Très Sainte Trinité » (*Sermon VIII*, titre, col. 810). C'est là « un baiser ineffable et dont aucune créature n'a l'expérience », car « nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils (Lc 10, 22) ». « Le Père, dit saint Bernard, aime le Fils, et c'est d'un amour singulier que le Très-Haut embrasse (*amplectitur*) son égal, l'Éternel le Coéternel, l'Un l'Unique. Mais il n'est pas étreint par son Fils d'une affection moindre, puisque c'est pour cet amour que [le Christ] meurt, comme il l'atteste lui-même lorsqu'il dit : "Afin que tous sachent que j'aime le Père (...), levez-vous, partons d'ici" (Jn 14, 31). Cette connaissance et cet amour mutuels de l'Engendrant et de l'Engendré, qu'est-ce d'autre, sinon le baiser le plus doux, mais aussi le plus secret ? Je tiens donc pour certain que pas même la créature angélique n'est admise à un secret (*arcanum*) si grand et si saint » (*ibid.*, col. 810 et 811). « L'Esprit Saint procède du Fils aussi bien que du Père, vraiment comme un baiser, qui est commun à celui qui le donne et à celui qui le reçoit » (*ibid.*, col. 811). C'est dans ce baiser, que demande l'Épouse, que le Père et le Fils se révèlent (col. 813). Voir aussi *Sermon 89* (in : *Sermons divers*, DDB 1982, vol. 2, pp. 125-126).

27. Voir Seizième Concile de Tolède (693), *loc. cit.*, p. 570. Dans l'Encyclique *Dominum et vivificantem*, Jean Paul II a tenu à insister sur cet aspect : « Dans l'Esprit Saint, la vie intime du Dieu un et trine se fait totalement don, échange d'amour réciproque entre les Personnes divines, et par l'Esprit Saint Dieu "existe" sous le mode du don. C'est l'Esprit Saint qui est l'expression personnelle d'un tel don de soi, de cet être-amour. Il est Personne-amour. Il est Personne-don. (...) En même temps, l'Esprit Saint, en tant que consubstantiel au Père et au Fils dans la divinité, est Amour et Don (incréé) d'où découle comme d'une source (*fons vivus*) tout don accordé aux créatures (don créé) » (§ 10).

dité de l'*amour* mutuel du Père et du Fils, provenant d'eux et retournant à eux dans un don total et personnel.

Comme l'affirme le second Concile de Lyon en 1274, « l'Esprit Saint procède éternellement du Père et du Fils, non pas comme de deux principes, mais comme d'un seul principe ; non pas par deux spirations, mais par une unique spiration »<sup>28</sup>, et cela dans l'unité d'une même substance<sup>29</sup>.

En s'incarnant, la seconde personne de la Très Sainte Trinité nous donne accès à ce mystère, à cet abîme infini d'amour. Le « Verbe devenu chair »<sup>30</sup>, le Fils de Dieu devenu « Fils de l'homme », qui vient nous révéler le Père, est pour nous comme le visage du Père – « qui m'a vu,

28. DENZINGER ET SCHÖNMETZER, *Enchiridion Symbolorum*, n° 460 [850], p. 275.

29. Citons ici ce très beau texte du quatrième Concile du Latran (1215) : « Nous croyons et affirmons (...) qu'il existe une seule réalité suprême, incompréhensible et ineffable, qui est véritablement Père, Fils et Saint-Esprit, trois Personnes ensemble et chacune d'elles en particulier. En conséquence, il n'y a en Dieu qu'une Trinité, non une quaternité, parce que chacune de ces trois Personnes est cette réalité, c'est-à-dire la substance, l'essence ou la nature divine. Elle seule est le principe de toutes choses ; en dehors d'elle, il n'y a rien d'autre. Cette réalité n'engendre pas, n'est pas engendrée, ne procède pas, mais c'est le Père qui engendre, le Fils qui est engendré et le Saint-Esprit qui procède. Ainsi, il y a distinction dans les Personnes et unité dans la nature. Bien que "le Père soit autre, autre le Fils, autre le Saint-Esprit, ils ne sont pas des réalités autres" (SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Epist. 10 ad Cledonium*, PG 37, 179), mais ce qu'est le Père, le Fils l'est, et le Saint-Esprit tout pareillement ; ainsi, selon la foi orthodoxe et catholique, nous croyons qu'ils sont consubstantiels. Car le Père, en engendrant éternellement le Fils, lui a donné sa substance, comme celui-ci en témoigne : "Ce que m'a donné le Père est plus grand que tout" (Jn 10, 29). On ne peut dire qu'il lui a donné une partie de sa substance et qu'il en a retenu une partie pour lui-même, la substance du Père étant indivisible, parce qu'absolument simple. Mais on ne peut pas dire que le Père ait transféré sa substance au Fils en l'engendrant, comme s'il l'avait donnée au Fils sans la retenir pour lui-même ; autrement, il aurait cessé d'être substance. Il est donc évident qu'en naissant le Fils a reçu la substance du Père, sans qu'elle fût aucunement diminuée, et qu'ainsi le Père et le Fils ont la même substance. Ainsi le Père et le Fils et le Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre sont une même réalité. Lorsque la Vérité prie le Père pour ses fidèles en disant : "Je veux qu'ils soient un en nous comme nous sommes un" (Jn 17, 22), ce mot "un" signifie pour les fidèles l'union de la charité dans la grâce, pour les Personnes divines l'unité de l'identité dans la nature, comme la Vérité le dit en un autre passage : "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait" (Mt 5, 48), comme si elle disait plus explicitement : "Soyez parfaits", parfaits par la grâce, "comme votre Père céleste est parfait", parfait par nature, chacun à sa manière. Car entre le Créateur et la créature on ne peut pas marquer tellement de ressemblance que la dissemblance entre eux ne soit plus grande encore. » (G. DUMEIGE, *La foi catholique*, éd. de l'Orante 1961, pp. 137-138).

30. Jn 1, 14.

a vu le Père »<sup>31</sup>. Et il nous donne aussi son Esprit, qui est aussi l'Esprit du Père, leur souffle d'Amour.

Et c'est à la Croix que cette révélation du Père et de l'Esprit Saint, de tout le mystère de la Très Sainte Trinité, nous est pleinement donnée. À la Croix, glorifiant le Père en étant lui-même glorifié par lui<sup>32</sup>, Jésus nous introduit dans le mystère de la Très Sainte Trinité. Il sait que c'est en étant ainsi glorifié dans toute son humanité qu'il glorifiera le Père d'une manière ultime. Jusque-là il l'a glorifié en manifestant aux hommes le Nom du Père, en leur donnant sa parole, en les gardant en son Nom...<sup>33</sup> « Maintenant »<sup>34</sup> il demande au Père de le glorifier dans toute son humanité, mais aussi d'associer à cette gloire ceux pour qui il a pris cette humanité, ceux que le Père lui a donnés<sup>35</sup> – et donc en premier lieu Marie. Jésus a soif que sa Mère, qui à la Croix est désormais la « Femme », soit « une » avec lui comme il est « un » avec le Père<sup>36</sup>. Comme il a soif d'être un avec le Père dans toute son humanité pour, à travers son humanité elle-même, spirer éternellement l'Amour, Jésus a soif que Marie soit « une » avec lui pour, en lui, spirer l'Amour<sup>37</sup> et pour, avec lui, sauver les hommes.

L'holocauste de la Croix est l'acte par excellence qui unit les deux exercices de l'unique précepte d'amour. Sous le souffle du don de sagesse,

---

31. Jn 14, 9. C'est cette ignorance de l'*unité* qui existe entre Jésus et le Père qui blesse le plus le cœur de Jésus, parce que ce qu'il y a de plus intime dans son cœur, c'est son lien de filiation avec le Père. Ignorer cela alors qu'on est censé le connaître, qu'on a reçu tout ce qui pouvait nous le faire connaître, c'est pour le cœur de Jésus la blessure la plus violente.

32. Jn 13, 31-32 ; 17, 1.

33. Cf. Jn 17, 1-19.

34. Cf. Jn 17, 5.

35. Jn 17, 24.

36. L'ultime prière de Jésus – « Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous » (Jn 17, 21) et « Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jn 17, 24) – cette prière ne concerne-t-elle pas en premier lieu Marie ? Et si nous savions lire la prière du chapitre 17, la prière du Fils bien-aimé, ne comprendrions-nous pas le contenu divin du cri de soif et la profondeur de la blessure du cœur ? Cette prière que Jésus nous laisse avant de s'offrir sur la Croix, Marie la vivra jusqu'à l'Assomption. C'est bien *sa* prière...

37. Marie, à travers l'Agneau immolé à la Croix, pénètre d'une manière nouvelle dans le mystère du Verbe (cf. IV, pp. 76-77). Elle est désormais tellement unie au Verbe et au Père qu'elle devient elle-même source – source instrumentale, certes, mais source – de cette spiration éternelle de l'Amour, de l'Esprit Saint. C'est en ce sens qu'on peut dire qu'elle est unie à l'Esprit Saint « substantiellement », non pas au niveau de l'*être* (Marie n'est pas Dieu) mais au niveau de la vie. C'est ce que saint Jean de la Croix veut dire dans le *Cantique spirituel* (str. 39, 1, p. 680), quand il affirme que l'Esprit Saint

le cœur de Jésus aime le Père et Marie du même amour, et la mesure de son don à Marie n'est autre que sa manière d'être donné au Père – c'est-à-dire : substantiellement. L'intimité de Jésus et de Marie à la Croix (c'est là qu'elle atteint son sommet) est semblable à l'intimité qu'il a avec le Père, puisque c'est le même amour qui le porte vers le Père et qui le porte vers Marie. Et c'est là qu'on découvre la joie du Christ crucifié : joie d'introduire le cœur de Marie, l'âme de Marie, au plus intime de la Très Sainte Trinité. On comprend alors que le Père Kolbe ait pu dire que Marie est comme entrée dans la Très Sainte Trinité, « insérée dans l'amour de la Très Sainte Trinité »<sup>38</sup>. Or tout ce que Marie vit, elle nous le donne<sup>39</sup>...

---

« élève hautement l'âme et l'informe et la rend capable d'aspirer en Dieu la même aspiration d'amour que le Père aspire dans le Fils et le Fils dans le Père, qui est l'Esprit Saint lui-même... » Saint Jean de la Croix cite ici, et commente Jn 17, 24 : « “Ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi, pour qu'ils contemplent la gloire, la mienne, que tu m'as donnée avant la fondation du monde”, c'est-à-dire faisant en nous, par participation, la même œuvre que moi je fais par nature, qui est d'aspirer l'Esprit Saint. (...) Ainsi les âmes possèdent, par participation, les mêmes biens que lui possède par nature. C'est pourquoi elles sont véritablement Dieu par participation (...), comme saint Pierre lui-même le dit : “afin que nous deveniez participants de la nature divine” (2 Pe 1, 4), ce qui est pour l'âme participer à Dieu en opérant en lui et en sa compagnie l'œuvre de la Sainte Trinité, de la façon que nous avons dite, à cause de l'union substantielle entre l'âme et Dieu » (*Cantique spirituel, loc. cit.*, pp. 681-682). Après quoi saint Jean de la Croix ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ô âmes créées pour ces grandeurs et qui y êtes conviées, que faites-vous ? À quoi vous amusez-vous ? (...) Ô déplorable aveuglement de votre âme... » (*loc. cit.*, p. 682). Voir aussi str. 28, 2, p. 646 : « L'âme est rendue divine et faite Dieu par participation, autant qu'il peut se faire en cette vie. » *Vive flamme d'amour*, str. 2, 6, pp. 757-758 : « La substance de cette âme, bien qu'elle ne soit pas substance de Dieu (vu qu'elle ne peut pas être convertie en lui quant à la substance), cependant, étant ainsi unie à lui et absorbée en Dieu, est Dieu par la participation qu'elle a de Dieu : ce qui arrive en cet état parfait de la vie spirituelle, bien que ce ne soit pas aussi parfaitement qu'en l'autre vie. »

38. *Lettre* du 17 février 1941 (dernier écrit du Père Kolbe, le jour de son arrestation). Voir *La doctrine mariale du Père Kolbe*, in *L'Étoile du matin*, pp. 211 sq. – L'union de Marie avec l'Esprit Saint, dit le Père Kolbe, est « l'union de son être avec l'être du Saint-Esprit » (*Lettre* du 17 février 1941, citée dans *L'Étoile du matin*, p. 210). Précisons : Marie demeure éternellement une créature ayant un être créé, qui n'est pas celui de Dieu, de l'Esprit Saint (et c'est pourquoi on ne peut pas dire, comme le P. Kolbe inclinait à le dire, qu'il y a entre elle et l'Esprit Saint la même unité d'être qu'entre la nature humaine du Christ et le Verbe de Dieu (voir *L'Étoile du matin*, pp. 212 sq.)). Mais il y a une unité de *vie* et d'*amour* telle qu'on peut dire que ce que l'union hypostatique (l'union de la nature humaine du Christ avec le Verbe) réalise dans l'ordre de l'*être*, l'union de Marie avec l'Esprit Saint le réalise dans l'ordre de la *vie*, dans l'ordre vital de l'amour. Comme le dit saint Jean de la Croix, cette union est « substantielle », mais dans l'ordre de la *vie*, pas dans l'ordre de l'être. Cf. V, note 25.

39. Marie est la première qui reçoit tout de Jésus, et en même temps elle donne tout, et plus elle reçoit, plus elle donne. N'est-ce pas cela, le mystère de l'Église, dans le

À la Croix, à travers le cri de soif et la blessure du cœur, se réalise le grand désir de Jésus : que celle qui est l'épouse de son cœur, celle qui est sa bien-aimée comme il est le Bien-aimé du Père, reçoive en plénitude l'Esprit Saint et lui soit entièrement remise, à tel point que l'Esprit Saint puisse œuvrer en elle avec la liberté absolue de l'Amour divin<sup>40</sup>.

#### LA PENTECÔTE D'AMOUR

Le cri de soif et la blessure du cœur ne sont-ils donc pas le moment d'une première Pentecôte qu'on pourrait appeler – pour reprendre une expression que Marthe Robin aimait à employer – la « Pentecôte

---

prolongement du mystère de la Compassion ? Recevoir sans donner, ce serait rester un enfant, encore trop petit pour donner. L'épouse, elle, reçoit tout et donne tout, elle ne garde rien pour elle. En cela Marie est bien, à la Croix, l'icône parfaite du Fils bien-aimé, qui éternellement reçoit tout du Père et est entièrement donné au Père – et par là « spire » l'Esprit Saint. « Spirer » l'Esprit Saint, c'est aimer le Père comme le Fils l'aime... Marie, en recevant tout de Jésus crucifié et en lui donnant tout, est associée à cette spiration de l'Esprit Saint dont on pourrait dire qu'elle est par excellence l'« œuvre » du Père et du Fils. Lorsque Jésus dit : « Mon Père œuvre (travaille) toujours, et moi aussi j'œuvre » (Jn 5, 17), ne serait-ce pas cela qu'il veut dire ? Au-delà de l'œuvre de la création, n'y a-t-il pas cette « œuvre » de l'Amour dont parle saint Jean de la Croix (ci-dessus, note 37) ? Marie, à la Croix, aime le Père comme le Fils l'aime, avec l'amour substantiel du Fils, et avec le Père spire l'Esprit Saint, ce qui est l'« œuvre » du Fils dans la Très Sainte Trinité. Car la Croix, qui est bien l'œuvre propre du Fils pour nous (l'œuvre « que le Père lui a donnée à faire ») nous révèle et nous *donne* (car Dieu ne révèle rien sans le *donner*) cette « œuvre » de la Trinité. Jésus crucifié nous fait entrer dans cette unité avec le Père en laquelle, un avec le Père, il « spire » l'Esprit Saint. Par là nous devenons source d'amour pour nos frères – mais en comprenant bien que la charité fraternelle *ne nous fait pas sortir de la Très Sainte Trinité*. Elle est autre, dans son exercice, que notre adoration et contemplation des trois personnes divines, mais elle est comme une « incarnation », à l'égard de nos frères, de notre lien d'amour avec Jésus, avec le Père. Il s'agit de les aimer *comme* Jésus les a aimés (Jn 13, 34 et 15, 12) c'est-à-dire *comme le Père aime le Fils* (cf. Jn 15, 9). De même pour l'exercice de la miséricorde (qui exige d'aller encore plus loin) : il s'agit d'être miséricordieux *comme le Père* (cf. Lc 6, 36), qui est « le Père des miséricordes » (2 Co 1, 3). Ne réduisons pas l'exercice de la miséricorde à une œuvre de générosité humaine. C'est seulement en vivant du mystère du Père sous le souffle du don de piété, c'est-à-dire en étant totalement remis au Père dans une adoration toute filiale, que nous pouvons *en vérité* aimer nos frères et être miséricordieux à leur égard. À ce sujet, voir *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, pp. 164 sq.

40. Marie, dit saint Louis-Marie Grignion de Montfort, « est le sanctuaire et le repos de la Sainte Trinité » (*Traité de la vraie dévotion*, § 5) et le Saint-Esprit « l'a choisie pour la dispensatrice de tout ce qu'il possède » (§ 25). « Quand le Saint-Esprit, son Époux, l'a trouvée dans une âme, il y vole, il y entre pleinement, il se communique à cette âme (...) autant qu'elle donne place à son Épouse... » (§ 36).

d'amour », c'est-à-dire le don le plus absolu de l'amour pour nous ? La descente de l'Esprit Saint sur Marie et les Apôtres, cinquante jours après Pâques, a un caractère charismatique et est la Pentecôte de l'Église universelle. Avant cela il y a cette première Pentecôte de la Croix, ce premier moment du don de l'Esprit Saint. Le cri de soif de Jésus demande que l'Amour soit donné dans toute sa plénitude, au-delà de toutes les œuvres. Source de toute œuvre, l'Amour est plus que n'importe quelle œuvre et la Pentecôte d'amour est ce don de l'Esprit Saint lui-même au-delà de tout effet, au-delà de toutes les choses visibles.

Il semble bien qu'on puisse affirmer que l'Esprit Saint lui-même est donné au moment où Jésus exprime sa soif. Comment, en effet, le Père n'aurait-il pas reçu cette soif ? S'il a reçu celle du petit Ismaël, comment ne recevrait-il pas celle de Jésus ?

Nous, nous sommes capables de ne pas écouter ce cri de soif, ou de ne pas vouloir l'entendre. Si on n'aime pas, si on est fatigué dans l'amour comme Agar, on ne peut plus supporter le cri de soif ; il devient insupportable et on s'éloigne. Beaucoup, hélas, s'en éloignent dans le monde d'aujourd'hui, même parmi les chrétiens ; on a peur de ce cri de soif qui dépasse toutes les œuvres, alors on tourne le dos à cette Pentecôte d'amour et on se jette dans l'activité (qui devient vite une agitation fébrile) en croyant que c'est par là qu'on aura une vie apostolique. Ici nous devons être attentifs à ce que le Saint-Père nous a appelé avec tant de force en 1991, en s'appuyant sur le cœur de Marie puisque c'est le 15 août qu'il a solennellement annoncé la « nouvelle Pentecôte ». Ne soyons pas de ceux qui s'écartent...

Devant le cri de son enfant en situation-limite, Agar s'est écartée parce qu'elle n'aimait pas assez, et Dieu a reçu lui-même le cri. Devant la perte de ses fils, la mystérieuse Rachel de Jérémie « refuse d'être consolée »<sup>41</sup>, elle se retire en quelque sorte en se repliant sur elle-même. Marie, à la Croix, ne s'écarte pas – au contraire ; le cri de soif du Christ est un cri d'amour qui l'attire. Mais Jésus réclame d'elle que, visiblement, elle soit comme séparée de lui, comme écartée (puisqu'il la *donne* à Jean), cela en vue d'une unité plus profonde, plus divine. Marie n'a jamais accaparé Jésus, elle ne l'a jamais possédé ; mais sa capacité

---

41. Jr 31, 15 ; Mt 2, 18. Marie, au contraire, en se livrant totalement à l'Esprit Saint Paraclet, sera « la Consolée » – « Heureux les affligés, ils seront consolés » (Mt 5, 5 : *ποροαχληθήνουντοι*). La Jérusalem d'Isaïe, « malheureuse et sans consolation » (54, 11 : *ού πορεχλήθεις*), s'entendra dire : « Courage, Jérusalem ! Il te consolera, celui qui t'a donné ton nom » (Bar 4, 30 ; cf. Is 40, 1 ; 66, 13, etc. ; Jr 31, 13).

humaine d'aimer peut être encore plus offerte. Il faut que toute capacité de posséder disparaisse, et il faut que tout l'humain soit offert, brûlé, pour qu'il n'y ait plus que le souffle de l'Esprit Saint, la spiration d'amour du Père et du Fils. Et Marie *coopère* à cette séparation en obéissant à Jésus ; elle coopère, par son obéissance toute d'amour, à la dernière brisure, à la brisure du dernier lien humain qu'elle avait avec Jésus...

Le don de Marie à Jean est pour Jésus lui-même l'ultime pauvreté, puisque Marie est le trésor de son cœur<sup>42</sup>. Mais l'amour en lui-même n'implique-t-il pas, pour être parfait, un mystère d'effacement ? On peut dire que, dans la Très Sainte Trinité, il y a comme un effacement du Père par rapport au Fils – puisque, comme le dit saint Thomas, « tout ce qu'a le Père est au Fils »<sup>43</sup>, car « le Fils reçoit toute la substance du Père »<sup>44</sup> –, et un double effacement du Fils : radicalement (si l'on ose dire) à l'égard du Père, puisque « tout ce qu'il a, il le tient du Père »<sup>45</sup> et que « le Père est lui-même tout ce qui est dans le Fils »<sup>46</sup> ; et d'une manière ultime à l'égard de l'Esprit Saint puisque l'unité du Fils avec le Père, loin d'être close sur elle-même, est immédiatement source d'une troisième personne (ce qui, pour notre manière humaine de concevoir l'amour, est difficile à admettre...)

Ainsi, comme le Père s'efface devant le Fils, et comme le Fils s'efface devant l'Esprit Saint, Jésus s'efface devant Marie<sup>47</sup> et devant

42. Cf. II, p. 38.

43. *Comm. sur saint Jean*, n° 2110 ; cf. n° 2113 et *Contra Gentiles*, IV, ch. 25. « Tout ce que le Père a, le Fils le reçoit » (*Comm. sur saint Jean*, XVI, n° 1971).

44. *Comm. sur saint Jean*, XVI, n° 2108 ; cf. n° 2112 : « Le Père donne au Fils sa propre substance » ; et n° 947 : « Le Fils (...) a reçu parfaitement toute la nature du Père. »

45. *Commentaire de l'Épître aux Hébreux*, VII, n° 333.

46. *Comm. sur saint Jean*, n° 2110. Saint Thomas, nous l'avons dit, a élaboré une théologie scientifique, mais n'a pas développé la théologie mystique (cf. III, p. 57). Cependant, à travers ses commentaires de l'Écriture, on peut percevoir toute une théologie mystique, qui reste sous-jacente mais qui révèle la profondeur et la vitalité de son regard contemplatif.

47. Le Père « a tout remis » au Fils, au Christ (Jn 3, 35 ; Mt 28, 18) et le Christ à son tour, à la Croix, remet tout à Marie. N'assistons-nous pas, dans l'Église d'aujourd'hui, à cette remise de toutes choses entre les mains de Marie ? Depuis que le pape Pie XII (en 1942) a solennellement consacré l'Église universelle et le genre humain au cœur immaculé de Marie, et (en 1954) a proclamé Marie Reine du ciel et de la terre, de nombreux autres signes nous ont été donnés, en particulier par Paul VI et Jean Paul II, signes qui semblent bien indiquer que Jésus a confié à Marie le soin d'achever le mystère de l'Église et de préparer le retour du Christ. Saint Louis-Marie Grignion de Montfort l'affirmait sans hésiter : « C'est par Marie que le salut du monde a commencé

Jean. Le fils de Marie, désormais, c'est Jean<sup>48</sup> : le Verbe incarné s'efface devant l'Église. Et c'est à Jean en premier lieu que s'adresse cette mystérieuse parole de Jésus : « Vous ferez des choses plus grandes que moi »<sup>49</sup>. N'est-ce pas à Jean qu'est confiée Marie, n'est-ce pas lui qui sera le prêtre de Marie, pour la dernière étape de sa vie, celle où la croissance de sa foi, de son espérance et de son amour va atteindre son ultime épanouissement ?<sup>50</sup>

Jésus entraîne Marie dans son effacement. Elle coopère à cette ultime pauvreté du cœur humain de Jésus. Quel abîme de pauvreté ! Non seulement elle doit accepter de regarder Jean comme son fils alors que tout en elle appelle Jésus, qu'elle n'est tournée que vers lui et n'aspire qu'à lui, mais encore elle doit accepter d'être cause de souffrance, instrument de pauvreté, pour le cœur humain de son Jésus<sup>51</sup>...

---

et c'est par Marie qu'il doit être consommé. Marie n'a presque point paru dans le premier avènement de Jésus-Christ » ; mais, dans son second avènement, elle « doit être connue et révélée par le Saint-Esprit... » (*Traité de la vraie dévotion*, § 49). Cf. V, pp. 116-117 ; IX, p. 165.

48. « Femme, voici ton fils ». Jésus demande à Marie d'avoir pour Jean le même amour qu'elle avait pour lui. Comme le cœur de Marie doit être pauvre, pour que Jésus puisse lui demander cela ! et que ce soit une joie pour elle. Car c'est bien une joie, la vraie joie, celle que « personne ne peut nous enlever », celle de la victoire de l'amour. Offrir à Dieu, au Père, ce que nous avons de plus cher, c'est finalement la seule manière d'être vraiment dans la joie. Marie, à travers les souffrances de la Croix, connaît une joie plus profonde qu'à l'Annonciation. Et sa joie la plus grande, c'est de pouvoir regarder Jean comme son fils bien-aimé parce qu'il est le fils bien-aimé de Jésus. Tout son amour pour Jésus a été broyé, et de là naît une tendresse pour Jean qui est un très grand mystère. Quand le cœur d'une mère est broyé, la tendresse qui en jaillit est la plus grande qui soit, celle qui vient de l'Esprit Saint et de la victoire de l'amour.

49. Cf. Jn 14, 12 : « Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que moi je fais, et il en fera de plus grandes, parce que moi, je vais vers le Père. » Jean est présent à Marie pour Jésus, de la part de Jésus. « Envoyé » auprès de Marie par Jésus et « demeurant » en Jésus (cf. Jn 15, 9-10) comme le Fils était envoyé sans quitter « le sein du Père » (Jn 1, 18), Jean conduit Marie à la consommation de sa charité. En effet, il ne s'agit pas seulement, là, d'une *extension* nouvelle. Quand nous affirmons que Marie « achève ce qui manque à la Passion du Christ » il s'agit d'une extension, car Marie ne peut rien ajouter à l'intensité de l'amour du Christ. Ici, c'est différent, cela touche l'*intensité* de l'amour de Marie. Certes, Jean n'est là que l'instrument de Jésus, mais Jésus lui a réservé cela. Cela fait partie des « effacements » de Dieu. Jésus n'a bien sûr aucune jalousie humaine. Parce qu'il a les mœurs de la Très Sainte Trinité, il « laisse passer devant celui qui vient après lui » (cf. Jn 1, 15 et 30) – comme Jean-Baptiste mais d'une tout autre manière, puisqu'il est Dieu.

50. Cf. IX, p. 166.

51. Mais Marie sait – ou plutôt elle croit, car tout à la Croix est obscur pour son intelligence humaine –, que dans cette pauvreté même Jésus connaît, dans son cœur

C'est dans cet effacement, dans cette suprême pauvreté, qu'elle entend le cri de soif. À la Croix, en effet, il y en a deux qui reçoivent le cri de soif du Christ : le Père et Marie ; et le Père répond à ce cri de soif en envoyant le Paraclet. Le Paraclet, nous l'avons dit, c'est celui qui est capable de recevoir le cri de soif, c'est Dieu recevant le cri de soif de l'enfant pauvre qui n'en peut plus. À la Croix, Jésus connaît dans son cœur d'homme une pauvreté bien plus grande que celle du petit enfant de Bethléem. « Des pauvres, vous en aurez toujours, mais moi !... »<sup>52</sup> En disant cela à Béthanie juste avant sa Passion, Jésus pense à la pauvreté qu'il vivra à la Croix. Il n'aurait pas pu dire cette parole s'il n'était pas celui qui allait être le Crucifié. Parce qu'il va être le Crucifié il peut dire cette parole avec une audace divine que seul le Père comprend, et que nous ne pouvons comprendre qu'à travers le cœur de Marie. À la Croix, il est vraiment « le Pauvre ». Puisque, pour désirer, il faut être pauvre, un cœur humain ne peut être brûlé par l'amour que s'il connaît une pauvreté radicale, substantielle, celle que réalise le don de crainte dans le cœur de Jésus et que son cri exprime.

Demandons à la Vierge Marie, elle qui, avec le Père, a reçu le cri de Jésus, de toujours faire grandir dans notre cœur le désir d'être des pauvres, c'est-à-dire le désir de tout recevoir de l'Esprit Saint (parce qu'on n'est pauvre que si on reçoit tout de l'Esprit Saint) et d'être ceux qui ne cessent de crier, dans le cri même du Christ. Quand nous avons accompli une œuvre, même toute simple (comme d'avoir bien cuit le repas pour l'heure prévue, si on est chargé de la cuisine), ne nous y reposons pas en disant : « Bon cuisinier que je suis ! Personne n'aurait fait aussi bien ». Celui qui se repose dans l'œuvre matérielle qu'il a faite, dans un chantier bien terminé, celui-là ne crie plus ; satisfait de lui-même, il n'est plus un mendiant de Dieu. Ne soyons pas de ceux-là. Suivons celui qui, « de riche qu'il était, s'est fait pauvre pour nous »<sup>53</sup> ; à sa suite, soyons le pauvre qui peut tout offrir à Dieu. Dès que nous avons fait quelque chose, offrons-le à Dieu, ne nous regardons plus, et n'attendons pas qu'on nous remette des décorations. Ce que nous avons fait n'est pas à nous, et n'est pas quelque chose dont nous puissions nous glorifier. Dépassons toujours l'œuvre que nous avons faite et

---

d'homme, une nouvelle expérience d'amour à l'égard de Marie. Il s'est dépouillé d'elle et pour elle, et en se dépouillant ainsi il entre dans une nouvelle connaissance d'amour et une nouvelle intimité avec elle...

52. Jn 12, 8.

53. 2 Co 8, 9.

crions à Dieu notre pauvreté. Si nous ne sommes pas « pauvres de cœur »<sup>54</sup>, nous ne pourrions pas recevoir le Paraclet.

Ce cri de soif du Christ achève tout son grand enseignement prophétique sur le Paraclet, celui dont le Père et le Fils sont source dans leur unité : « Je prierai le Père et *il vous enverra* un autre Paraclet (...), l'Esprit de vérité »<sup>55</sup>... « Lorsque viendra le Paraclet que *moi je vous enverrai* d'auprès du Père, l'Esprit de vérité... »<sup>56</sup>. Jésus sait que la seule prière de son cœur d'homme qui puisse envoyer le Paraclet, c'est ce cri du pauvre à la Croix.

Cette Pentecôte d'amour, nous l'avons vu, est pour Marie. Marie ne s'est pas reposée après la Croix ; elle a compris que son mystère de Compassion, elle devait le vivre « jusqu'au bout », jusqu'à l'Assomption. « Il est bon pour vous que je m'en aille, sinon le Paraclet ne viendra pas vers vous »<sup>57</sup>. Après avoir donné Marie à Jean, Jésus crie sa soif d'amour puis s'efface pour remettre Marie à l'Esprit Saint et laisser l'Esprit Saint réaliser entre le cœur de Marie et celui de Jean l'unité qu'il avait demandée au Père dans sa grande prière : « Qu'ils soient un comme nous »<sup>58</sup>. Cette remise de Marie à l'Esprit Saint n'est-elle pas comme « le secret des secrets » ? et cette unité dans la charité fraternelle n'est-elle pas ce qu'il y a de plus caché et de plus divin dans la nouvelle Alliance ?

Soyons, comme Marie, des mendiants volontaires de la Très Sainte Trinité à travers le cœur blessé de Jésus. La pauvreté de Bethléem, la pauvreté joyeuse, ne suffit pas. La mendicité n'est pas la pauvreté joyeuse, elle est au-delà de la joie et de la souffrance. La mendicité, c'est uniquement l'amour, l'amour qui a soif et qui crie sa soif. Jésus, à la Croix, a tout donné, tout offert au Père. En disant qu'il est témoin de la blessure du cœur de Jésus « afin que vous aussi, vous croyiez »<sup>59</sup>, Jean ne nous révèle-t-il pas que ce qui l'attire le plus, à la Croix, c'est cet état de mendicité du cœur de Jésus, cette pauvreté qui va jusqu'à vouloir que quelqu'un qui a *tout* reçu de lui, Marie, achève l'œuvre de son cœur ? Et ce qu'il attend de Marie, Jésus l'attend de nous, de chacun de nous. Pour nous qui ne sommes pas immaculés, qui sommes des enfants prodiges, la mendicité est d'abord mendicité de

---

54. Mt 5, 3.

55. Jn 14, 16.

56. Jn 15, 26.

57. Jn 16, 7.

58. Jn 17, 22.

59. Jn 19, 35.

miséricorde. Mais en nous servant de toutes nos faiblesses pour mendier la miséricorde du Père, nous rejoignons la soif d'amour du cœur de Jésus et son désir de nous faire un, substantiellement, avec lui, « comme » il est un avec le Père. N'est-ce pas ce que la petite Thérèse a si bien compris ?<sup>60</sup>

---

60. « C'est *ma faiblesse même* qui me donne l'audace de m'offrir en victime à ton Amour, ô Jésus ! » (*Histoire d'une âme*, Ms B, 3 v°). « Si par impossible tu trouvais une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, *si elle s'abandonnait avec une entière confiance à ta miséricorde infinie* » (Ms B, 5 v°). « Ô Verbe divin, c'est toi l'Aigle adoré que j'aime et qui m'*attires* ! c'est toi qui (...) as voulu souffrir et mourir afin d'*attirer* les âmes jusqu'au sein de l'Éternel Foyer de la Trinité bienheureuse (...) Aigle éternel, tu veux me nourrir de ta divine *substance*... » (*ibid.*). « Qu'est-ce donc de demander d'être *attiré*, sinon de s'unir d'une manière intime à l'objet qui captive le cœur ? Si le feu et le fer avaient la raison et que ce dernier disait à l'autre : Attire-moi, ne prouverait-il pas qu'il désire s'identifier au feu de manière qu'il le pénètre et l'imbibe de sa brûlante substance et semble ne faire qu'un avec lui. Mère bien-aimée, voici ma prière, je demande à Jésus de m'attirer dans les flammes de son amour, de m'unir si étroitement à lui, qu'il vive et agisse en moi » (Ms C, 35 v°- 36 r°).



## IX

### « JE VAIS VERS LE PÈRE »

Nous avons vu précédemment les trois grandes initiatives de Jésus crucifié que saint Jean nous rapporte : le don de Marie à Jean, le cri de soif et la remise de son esprit au Père.

Revenons encore sur ces trois initiatives. Le don de Marie à Jean est une nouvelle alliance que Jésus réalise, dans la charité fraternelle. Jésus veut que tout l'amour qu'il avait pour Marie soit communiqué à Jean, et donc que Jean aime Marie comme lui-même l'aimait. Il faut toujours se rappeler cela. Quand on nous dit que nous aimons trop la Vierge Marie, répondons que nous n'arriverons jamais à l'aimer autant que Jésus l'a aimée, et donc que nous serons toujours en dessous de ce que nous devrions être. Certes, on peut mal aimer la Sainte Vierge, mais on ne peut pas dire qu'on l'aime trop, parce que dire cela, ce serait oublier que la mesure de notre amour pour Marie, c'est l'amour de Jésus pour sa Mère... et là, on touche un sommet. Et Jésus a voulu que ce sommet soit repris dans l'immanence du Corps mystique entre Marie et Jean. Ensuite vient le cri de soif, qui est un appel à l'absolu de l'amour au-delà de toutes les œuvres. Ce cri est *pour nous*, pour que nous comprenions que les œuvres que nous pouvons faire, si grandes soient-elles, ne peuvent jamais être adéquates à la plénitude d'amour que Jésus a mise dans notre cœur. Seule la contemplation peut être adéquate à l'amour que Dieu a mis dans notre cœur. C'est pour cela que ce cri – « J'ai soif » – est comme un appel à la contemplation, et le fait que Marie vienne d'être donnée à Jean nous montre que Marie nous est donnée *pour cela*, pour nous rappeler constamment le primat de la contemplation, de la *soif* de contemplation. C'est le rôle propre de Marie auprès de nous.

Après cela, Jésus remet son esprit entre les mains du Père : « Tout est achevé »<sup>1</sup>. Jésus devance l'heure de sa mort.

---

1. Jn 19, 30.

## LE CRI DE SOIF DE L'ÉGLISE

N'oublions jamais ce que Jean Paul II a affirmé dès sa première encyclique : la mission de l'Église est la même que celle du Christ<sup>2</sup>. Nous pouvons donc dire que la mort du Christ est modèle, cause exemplaire du terme du pèlerinage de l'Église sur la terre, puisque le terme de la mission de Jésus et le terme de la mission de l'Église sont à mettre en parallèle. C'est normal, du reste : si Jésus est Tête, il est cause exemplaire de tout le mystère de l'Église. Cela doit projeter une très grande lumière sur le terme de la vie de l'Église sur la terre. Les hommes ont tout fait pour tuer Jésus, mais Jésus s'est offert lui-même : les hommes ont voulu le tuer, ils en ont eu l'*intention*, mais, de fait, ils ne l'ont pas tué<sup>3</sup>. Voilà qui est très significatif pour le mystère de l'Église. Selon la grande vision de l'Apocalypse, l'Église termine son pèlerinage sur la terre dans un combat terrible. Les catacombes extérieures du début de l'Église deviennent, à la fin, des catacombes intérieures, spirituelles. L'Église terminera son pèlerinage dans une lutte, mais ce ne sera pas forcément une lutte sanglante, cela pourra être une lutte spirituelle, intériorisée, encore plus profonde. N'est-ce pas ce que nous voyons actuellement ? Certes la violence fait rage dans certains pays, mais aussi les luttes s'intériorisent de plus en plus : ce sont des idéologies qui veulent la destruction de l'Église, et quand on est pris par une idéologie on n'abdique pas, il n'y a pas de trêve.

D'autre part, si (comme saint Jean le montre) Jésus devance l'heure de sa mort, il semble bien que l'Église devra, elle aussi, devancer sa fin, son terme, par un très grand amour et une très grande soif, au-delà du combat. N'est-ce pas la signification du renouveau contemplatif que l'on constate actuellement dans l'Église ? Ce renouveau n'est-il pas le cri de soif de l'Église – avec, dans ce cri de soif, une présence très particulière de Marie ?

Comprenons bien. Ce qui est éminemment vrai de la vie contemplative parce qu'elle a, comme le dit Jésus, la « meilleure part »<sup>4</sup> – ou, comme ose le dire l'Église, « une part de choix (*pars praeclara*) dans le Corps mystique »<sup>5</sup> –, est vrai aussi de toute forme de vie apostolique qui désire être vraiment évangélique. Cela, Jean Paul II nous le rappelle

2. Voir I, p. 17.

3. Cf. III, p. 52 et note 2.

4. Lc 10, 42. Saint Augustin a maintes fois commenté cette phrase en l'appliquant à la vie contemplative, en particulier dans les sermons 103 et 104 (1<sup>re</sup> série). Voir aussi SAINT THOMAS, *Somme théol.*, II-II, q. 182, a. 1.

5. *Perfectae caritatis*, § 7. Cf. SAINT CYPRIEN, *De habitu virginum*, 3 ; P.L. 4, col. 443. *Lumen gentium* § 46. PAUL VI, *Allocution du 22 février 1966 (Insegnamenti di Paolo VI,*

avec force<sup>6</sup>, et quelqu'un comme Mère Teresa l'a bien compris. Les conseils évangéliques de pauvreté, chasteté (disons plutôt : esprit de virginité, ce qui va beaucoup plus loin que la seule chasteté physique) et obéissance, ne sont pas à notre taille, à notre mesure. C'est le mystère de Marie qui s'empare de nous, c'est le ciel qui vient sur la terre, c'est anticiper le ciel. Et plus nous approchons du retour du Christ, plus l'esprit des vœux, qui nous dispose à vivre des béatitudes évangéliques, doit s'emparer de notre âme.

Nous avons vu que pour le premier avènement de Jésus, Marie avait « conçu dans son cœur avant de concevoir dans sa chair »<sup>7</sup>. Or, comme le dit saint Louis-Marie Grignon de Montfort, « c'est par Marie que Dieu viendra une seconde fois, comme toute l'Église l'attend »<sup>8</sup>, et cela « peut-être plus tôt qu'on ne pense »<sup>9</sup>. Au moment où le Saint-Père nous invite de façon pressante à « aller à la rencontre du Seigneur qui vient »<sup>10</sup>, ne devons-nous pas comprendre que le retour du Christ doit être vécu d'abord *in corde*, dans la vie religieuse qui est « le cœur de l'Église »<sup>11</sup>, avant de se réaliser dans tout le Corps mystique et, par lui, pour tous les hommes ? N'avons-nous pas à anticiper le retour du Christ au plus intime de notre cœur, de notre intelligence, de notre volonté, en nous dépouillant de tout pour être tout entiers mobilisés dans cette attente ?<sup>12</sup> N'avons-nous pas à vivre d'une manière très spéciale, pour l'Église et toute l'humanité, le cri de soif de Jésus et son *Vado ad Patrem*, « Je vais vers le Père »<sup>13</sup> ?

#### LE VIATIQUE DE MARIE

Qu'est-ce qui va nous permettre de vivre ce *Vado ad Patrem*, de le vivre vraiment dans toute notre vie, si ce n'est l'Eucharistie ? N'est-ce pas là le sens le plus profond de l'Eucharistie comme « viatique » ?

1966, p. 56 cité en note 30 de l'*Instruction sur la vie contemplative et la clôture des moniales*, SCRIS 1969. *Code de droit canonique*, can. 674.

6. Cf. VI, p. 125.

7. Cf. I, p. 22 et note 21.

8. *Le secret de Marie*, § 58.

9. *Op. cit.*, § 59.

10. JEAN PAUL II, *Redemptoris Mater*, § 2.

11. SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Histoire d'une âme*, Ms B, 3 v°.

12. C'est pourquoi nous avons besoin plus que jamais, de vivre des trois nourritures que nous donne l'Église : la parole de Dieu, l'Eucharistie et la volonté du Père. Voir *Les trois sagesse*, pp. 325-331 et *Suivre l'Agneau*, pp. 21-39.

13. Jn 14, 12 et 28 ; 16, 17 et 28 ; 17, 11 et 13 ; 20, 17.

L'Eucharistie est « viatique » en ce sens qu'elle est pour nous le sacrement du *Vado ad Patrem*. Car l'Eucharistie, c'est bien le cœur de Jésus qui nous est donné, ce cœur qui vit incessamment le *Vado ad Patrem* en accomplissant pleinement la volonté du Père. La Croix, dans ce qu'elle a de plus divin, est bien le « retour vers le Père ». On peut donc dire que ce qu'il y a de plus divin dans le sacrement qui nous donne actuellement le sacrifice de la Croix, c'est le *Vado ad Patrem*. L'Eucharistie nous fait comprendre que l'Église ne peut vivre que de cet acte propre de l'Époux : être attiré par le Père et vivre de cette attraction d'amour dans l'obéissance<sup>14</sup>. L'Eucharistie est le sacrement de l'appel du Père sur nous, et le « pain véritable »<sup>15</sup>, c'est le cœur blessé de l'Agneau<sup>16</sup>.

Marie elle-même a eu besoin de l'Eucharistie pour grandir dans son intimité avec Jésus, pour aller plus loin dans ce mystère d'unité qui avait été réalisé à la Croix<sup>17</sup>. Nous, nous serions tentés de dire que Marie, ayant vécu le mystère de la Croix avec une intensité unique, n'a plus qu'à s'en souvenir. Pas du tout ! Ce n'est pas une question de souvenir (l'amour, du reste, a horreur du souvenir), c'est une question de présence et d'acte. Marie ne se rappelle pas le mystère de la Croix, elle en *vit*, ce qui est tout autre chose.

La dernière étape de la vie de Marie est eucharistique, et c'est là que le sacerdoce de Jean s'exerce en premier lieu pour elle. « Vous ferez des choses plus grandes que moi »<sup>18</sup>. En lui donnant le corps et le sang de Jésus, en lui rendant présent le mystère de la Croix, Jean permet à Marie de vivre de plus en plus l'extase d'amour de Jésus sur la Croix, de la vivre dans la lumière de la Résurrection, de se laisser attirer de plus en plus, dans le silence, par la hâte de Jésus qui vient la prendre. Jusqu'à l'Assomption Marie n'a cessé de vivre davantage cette soif qu'a Jésus

---

14. Cf. ci-dessous pp. 170-171. Nous risquons toujours d'idéaliser l'espérance. Ayons ce réalisme qui consiste à accepter à chaque instant, et à aimer, la volonté du Père. Le retour vers le Père ne peut se réaliser que dans l'obéissance.

15. Jn 6, 32.

16. C'est bien cet élan vers le Père (effet de l'attraction du Père, dont saint Thomas dit, en commentant Jn 6, 44, qu'elle est « souverainement efficace ») qui animait déjà les premiers martyrs, comme en témoigne saint Ignace d'Antioche : « Mon amour terrestre a été crucifié, et il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière, mais en moi une eau vive qui murmure et qui dit au-dedans de moi : "Viens vers le Père" (...). C'est le pain de Dieu que je veux, qui est la chair de Jésus-Christ, de la race de David, et pour boisson je veux son sang qui est l'amour incorruptible » (*Lettre aux Romains*, VII, 3).

17. Voir V, p. 124.

18. Cf. Jn 14, 12.

de la prendre tout entière dans son unité avec le Père : « Père, ceux que tu m'a donnés, je veux que là où moi je suis, eux aussi soient avec moi... »<sup>19</sup>

#### LE SILENCE DU DON SUBSTANTIEL

L'Eucharistie est un mystère de présence toute pure, tellement Jésus se donne. Quand le don est total, on ne peut plus parler car tout est pris de l'intérieur. Nous, quand nous aimons, nous continuons à parler parce que le don n'a pas tout pris en nous. Mais quand le don a tout pris il ne peut plus y avoir que le silence, il ne peut plus y avoir que l'extase d'amour en celui qu'on aime – et on reçoit l'extase d'amour de celui qui nous aime, on est lié *substantiellement* à lui dans le silence. Ce silence substantiel qui prend tout, c'est le silence du cœur blessé de l'Agneau qui prend possession de Marie dans tout ce qu'elle est : son âme « divinisée » par le Père, toutes ses capacités d'aimer, toute sa sensibilité, tout son corps...

La dernière étape de la vie de Marie sur la terre nous fait comprendre cette « transsubstantiation mystique »<sup>20</sup> que réalise le mystère de l'Eucharistie<sup>21</sup> et qui va s'achever pour Marie dans le mystère de l'Assomption. Jusqu'à l'Assomption la soif de Marie, sa soif de ne plus faire qu'un avec Jésus et le Père, dans l'Esprit Saint, ne va cesser de grandir. *Tout* lui est déjà donné, mais tant qu'elle peut encore grandir dans l'amour, son désir ne cesse de grandir. Le testament de Jésus pour Marie, c'est son cri de soif, et c'est aussi l'Eucharistie<sup>22</sup>. Comment répondre à cette soif de Jésus ? Plus qu'aucune autre créature Marie a compris que « sans Jésus elle ne pouvait rien

19. Jn 17, 24.

20. Si l'on peut parler de « transsubstantiation mystique » c'est parce que, comme le dit saint Augustin (cf. V, p. 95), l'Eucharistie nous « change », nous « transsubstantie » en Jésus « comme » le pain est changé en son corps et le vin en son sang. Il s'agit bien sûr d'une analogie, mais cette « conversion » de notre cœur et de tout nous-mêmes en Jésus est ce qu'il y a de plus réel. Voir V, note 25.

21. Voir *La pauvreté de Marie et l'Eucharistie*, in *L'Étoile du matin*, p. 136.

22. Si à Cana, Marie demande (sans le savoir encore) le sang de Jésus pour son peuple (cf. V, p. 117), ne peut-on pas dire que c'est sa soif ardente, sa soif d'être « un » avec le cœur de l'Époux, de l'Agneau, du Fils, qui a en quelque sorte entraîné Jésus à se donner de cette manière si étonnante, en testament d'amour, dans l'Eucharistie ? Mais alors, comment donc vivrons-nous pleinement de l'Eucharistie si nous n'avons pas dans notre cœur cette soif du cœur de Marie ?

faire »<sup>23</sup>. Elle ne pourra donc répondre à la soif de Jésus qu'en ne faisant qu'un avec lui dans l'Eucharistie, et en l'aimant de l'amour même dont lui l'aime, qui est l'Esprit Saint<sup>24</sup>.

#### LE TESTAMENT DE MARIE

Tout ce qu'elle a reçu de Jésus, Marie nous le donne. Son testament pour nous, c'est le cri de soif de Jésus, cet appel mystérieux qui nous empêche de nous replier sur nous-mêmes, de nous renfermer en nous-mêmes, cet appel qui exige de nous d'aller toujours plus loin dans le désir d'aimer. Si facilement, dès qu'il y a une contrariété, quelque chose qui n'est pas selon notre désir, nous nous refermons ! Et ce repli sur nous-mêmes nous empêche d'avancer, d'aller d'amour en amour, de lumière en lumière.

Que Marie soit là pour nous faire comprendre que nous sommes tous appelés à aller toujours plus loin dans l'amour et le don de tout nous-mêmes. Il n'y a qu'en Dieu que l'amour puisse être repos. Dans le cœur d'une créature, l'amour qui se reposerait ne serait plus l'amour dans ce qu'il a de plus parfait. En nous l'amour est toujours un désir (c'est ce qu'ont si bien compris Catherine de Sienne et la petite Thérèse). Dans notre vie contemplative, dans notre intimité avec Dieu, ce n'est pas le repos qui est le plus grand : c'est la soif. Tout moment de repos est donné pour permettre un nouvel appel, une nouvelle

23. Cf. Jn 15, 5.

24. Ce que dit saint Jean de la Croix est éminemment vrai de Marie. Voir *Cantique spirituel*, str. 38, 2 : « La volonté de l'âme convertie en celle de Dieu est désormais toute volonté de Dieu ; et la volonté de l'âme n'est pas perdue, mais elle est faite volonté de Dieu, et partant l'âme aime Dieu avec la volonté de Dieu, laquelle est aussi sa volonté à elle ; d'où vient qu'elle l'aimera autant qu'elle est aimée de Dieu puisqu'elle l'aime avec la volonté de Dieu même, dans le même amour avec lequel il l'aime, qui est l'Esprit Saint qui est donné à l'âme, selon ce que dit l'Apôtre (Ro 5, 5) : "La grâce de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné." (...) Ainsi l'âme en cet état aime Dieu autant qu'elle est aimée de lui, puisqu'un seul amour est leur, à tous deux. D'où vient que non seulement l'âme est enseignée à aimer, mais aussi qu'elle devient maîtresse d'amour, étant unie avec le Maître même d'amour ; et partant elle demeure contente, car elle ne l'est point jusqu'à tant qu'elle soit parvenue à cet amour, qui est aimer Dieu parfaitement, avec le même amour dont il s'aime. Mais cela ne se peut entièrement en cette vie... » Voir aussi *Vive flamme*, str. 3, 6, pp. 800-801, et 802 : « Ainsi elle aime par le Saint-Esprit, ni plus ni moins que le Père et le Fils s'aiment, ainsi que le Fils même le dit en saint Jean (17, 26) : "Que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux !" »

soif<sup>25</sup>. C'est bien ce que Marie a compris, et c'est pour compléter, achever le cri de soif du Christ qu'elle accepte de rester sur la terre après la Résurrection et l'Ascension. Tout en elle la porte vers le ciel, et puisqu'elle est immaculée elle devrait y entrer tout de suite. Il faut donc, pour qu'elle reste sur la terre, une raison impérative qui ne peut lui venir que du Père et de son Fils bien-aimé : c'est le cri de soif de Jésus. Elle va achever, dans ce cri de soif, ce que Jésus lui-même ne peut pas vivre parce qu'il est Dieu.

Voilà qui jette une grande lumière sur toute la fin de la vie de Marie auprès de Jean. C'est ce cri de soif qui la maintient toute désireuse, toute assoiffée de recevoir de Jean tout ce que Jésus veut qu'elle reçoive. Car si, dans l'ordre de la grâce sanctifiante, Jean est le fils de Marie, son petit enfant, dans l'ordre sacramentel il est son prêtre, et Marie a besoin de son sacerdoce pour pouvoir vivre pleinement, entièrement, du cri de soif. C'est à cause de cet appel du Christ que Marie comprend combien Jean lui est indispensable...

Recevons à notre tour le testament de Marie, comme Jean l'a reçu. Ouvrons notre cœur à la soif du cœur de Jésus. Et puisque Jean est celui dont Jésus a dit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne... »<sup>26</sup>, appelons avec lui le retour de Jésus, désirons sa venue pour tous nos frères les hommes, pour l'humanité qui n'en peut plus : « Amen, viens, Seigneur Jésus ! »<sup>27</sup>

---

25. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théol.*, II-II, q. 28, a. 3 : « La joie est au désir ce que le repos est au mouvement (...). Or le repos est plénier quand plus rien ne reste du mouvement. C'est pourquoi la joie est plénière quand il ne reste plus rien à désirer. Mais tant que nous sommes en ce monde, le mouvement qu'est en nous le désir n'a pas de repos, parce que nous pouvons toujours, par la grâce, nous rapprocher davantage de Dieu. Mais une fois qu'on sera parvenu à la béatitude parfaite, il ne restera plus rien à désirer (...). Ce sera le repos, non seulement de notre désir de Dieu, mais encore de tous nos désirs. C'est pourquoi la joie des bienheureux est absolument plénière (*perfecte plenum*), et même elle est plus que plénière (*superplenum*), parce qu'ils obtiendront plus qu'ils n'auraient jamais pu désirer : "ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment" (1 Co 2, 9). De là vient qu'on lit en saint Luc (6, 38) : "C'est une bonne mesure, tassée, secouée, débordante, qu'on mettra dans votre giron". Mais parce qu'aucune créature n'est capable d'une joie de Dieu qui soit digne de lui [nous ne pouvons pas nous réjouir de Dieu autant qu'il en est digne, parce que sa bonté, qui est infinie, surpasse toute joie de la créature, qui est finie], il faut reconnaître que l'homme ne peut pas contenir cette joie dans toute sa plénitude ; c'est plutôt lui qui y est introduit : "Entre dans la joie de ton maître" (Mt 25, 21 et 23). » Cf. X, note 22.

26. Jn 21, 22.

27. Ap 22, 20. Pierre aussi nous y invite : « La fin de toutes choses est proche » (1 Pe 4, 7), « attendez et hâtez la venue du Jour de Dieu » (2 Pe 3, 12).

LE *VADO AD PATREM* ET L'EUCCHARISTIE

Il nous faut donc demander à l'Esprit Saint et à la Vierge Marie de nous faire pénétrer toujours plus avant dans le *Vado ad Patrem* qui a été comme l'intention fondamentale du cœur de Jésus durant tout son pèlerinage terrestre et qui doit être l'intention fondamentale de l'Église, de tout chrétien et spécialement des moines, comme nous l'avons dit. Un moine qui ne vivrait pas ce *Vado ad Patrem* ne serait plus un moine chrétien. C'est la différence entre le moine chrétien et le moine bouddhiste : le moine chrétien vit de l'intention du cœur de Jésus. L'ermite chrétien doit donc vivre ce *Vado ad Patrem* comme ce qui anime tout dans sa vie, et le moine apôtre doit communiquer cela à ceux qui sont proches de lui, en révélant, par le fait même, le sens profond de la vie monastique que l'ermite proclame par et dans son silence.

Ce *Vado ad Patrem* se réalise à travers l'obéissance, l'acte d'obéissance le plus étonnant qui soit, le plus grand et le plus simple : l'obéissance du Fils à son Père, un acte d'obéissance tout d'amour qui réclame l'état victimal, l'offrande de soi-même dans ce qu'elle a de plus radical, de plus profond, selon toutes les modalités de l'offrande du Christ crucifié.

C'est là que nous découvrons ce qu'est la sagesse de la Croix. La sagesse de la Croix, c'est ce *Vado ad Patrem* où Jésus se remet totalement entre les mains du Père, *in manus tuas*, dans un abandon total, dans une remise entière de tout lui-même.

Pour nous, le mystère de l'Eucharistie est le moyen le plus divin, le plus efficace, pour vivre ce *Vado ad Patrem*. C'est peut-être pour cela que le sacrement de l'Eucharistie a été institué par Jésus lui-même. Il faut saisir la finalité profonde de ce moyen divin et, par lui, de tous les autres sacrements. Les sacrements, en effet, sont des signes et des instruments, ce sont des signes divins qui sont instruments de grâce ; on peut donc dire qu'il y a comme une double finalité inscrite dans les sacrements, et premièrement dans l'Eucharistie. La finalité du signe est de signifier un autre (et le signe divin, à la différence du signe simplement humain, *réalise* ce qu'il signifie). La finalité de l'instrument est de servir une cause principale en vue de l'œuvre propre de cette cause. Le signe et l'instrument sont donc tous deux relatifs à un autre. Ce sont deux moyens qui nous conduisent au Christ, donc deux voies en vue de la même finalité, deux voies conjointes à la même finalité.

C'est Jésus qui a institué l'Eucharistie, juste avant le grand mystère de la Croix, et cela pour nous montrer le lien étroit entre les deux. Il est évident que Jésus, lui, ne vit pas des sacrements : il les réalise pour nous. Le *Vado ad Patrem* du Christ se réalise donc dans une simplicité que seul Jésus peut avoir comme Fils bien-aimé du Père,

parce qu'il est Dieu. Mais ce *Vado ad Patrem* du Christ se réalise aussi dans une obéissance, l'acte d'obéissance le plus parfait qui ait jamais existé dans le cœur de l'homme, et qui est comme le sceau ultime de toute la vie du Christ. Remarquons (c'est dit dans l'Épître aux Hébreux) que dès qu'il entre dans ce monde, Jésus se présente au Père pour accomplir sa volonté : « Tu m'as formé un corps pour que je fasse ta volonté<sup>28</sup>, pour que je l'accomplisse et que cette volonté soit manifestée jusque dans mon corps ». Et c'est à travers l'holocauste de la Croix qu'est manifesté l'aspect ultime de cet acte d'obéissance qui est le dernier acte de la vie terrestre du Christ et qui, de ce point de vue-là, est son testament pour nous : le Christ accomplit cet acte pour que nous fassions de même, que nous agissions de la même manière.

Ce testament de la Croix nous est donné à travers l'Eucharistie ; c'est par l'Eucharistie que nous pouvons en vivre dans la foi, mais aussi dans un très grand réalisme. Il y a en effet l'aspect caché, symbolique, des sacrements, et l'aspect réaliste, le mystère du Christ vivant dans l'obéissance ce *Vado ad Patrem*. Ce qu'il y a de plus secret dans le sacrement de l'Eucharistie, c'est bien le cœur de Jésus qui nous est donné, son cœur vivant ce *Vado ad Patrem*, puisque c'est le cœur blessé, le cœur accomplissant pleinement et totalement la volonté du Père. Au cours de la célébration de l'Eucharistie, la double consécration exprime, manifeste pour nous ce que Jésus a vécu, et elle nous le donne.

Distinguer ces deux aspects jette une très grande lumière sur tous les sacrements, lumière qui relève d'une théologie mystique – car en théologie scientifique on ne peut pas dire grand-chose de cela... Cherchons dans saint Thomas : nous ne le trouverons pas, et pourtant c'est constamment présent ; si on comprend bien la recherche théologique de saint Thomas sur le Christ, on peut dire que tout son traité porte sur cela. Mais ce n'est pas dit, ce qui montre bien la *nécessité* d'une théologie mystique pour *explicitement* ; autrement on ne comprend pas, ou on a beaucoup de peine à comprendre. On peut toujours compter sur l'Esprit Saint, certes, mais l'Esprit Saint aime se servir des hommes, et donc il demande au théologien de ne pas être paresseux ; et quand on est théologien, il ne suffit pas de comprendre pour soi, il faut communiquer, il faut donner.

On peut dire qu'en théologie mystique, tous les sacrements doivent se comprendre dans la lumière de l'Eucharistie (puisque'elle est le sacrement ultime), et que l'Eucharistie doit se comprendre dans la lumière du mystère de la Croix glorieuse. Si donc la Croix, dans ce qu'elle a de plus profond, de plus divin, c'est le *Vado ad Patrem*, on

---

28. Cf. He 10, 5-9.

comprend que dans l'Eucharistie, ce qu'il y a de plus divin à saisir, c'est le *Vado ad Patrem*. Par conséquent, si nous voulons vivre vraiment du sacrement de l'Eucharistie, nous devons, en le recevant, vivre de ce *Vado ad Patrem*. En recevant l'Eucharistie je « vais vers le Père », et je demande à l'Esprit Saint de faire que toute ma vie soit saisie par ce retour vers le Père, qui est ma seule manière de contempler chrétiennement. Nous ne pouvons contempler, sur la terre, que dans ce *Vado ad Patrem* – autrement nous ne contemplons pas ; nous pouvons vivre une vie très « religieuse », très « monastique » formellement, mais pas par la finalité : nous avons un horaire fixe que nous appliquons parfaitement, nous sommes un bon religieux qui « observe la règle », mais nous ne sommes pas « la Femme » conduite au désert par « les deux ailes du grand aigle »<sup>29</sup>. Or le sens de toute vie monastique, communautaire ou érémitique, est bien d'être la Femme menée au désert par les deux ailes de l'aigle. La vie monastique communautaire a un aspect plus vertueux, c'est évident<sup>30</sup> ; mais le propre de toute vie monastique, qu'elle soit érémitique ou que la solitude soit vécue mystiquement, intérieurement, c'est de vivre de ce *Vado ad Patrem*. C'est cela qui purifie tout, qui « aère » tout en nous mettant dans une pauvreté radicale et absolue : on n'est plus de ce monde, on est tourné vers le Père, entièrement tourné vers le Père ; c'est cela qui est si grand dans la vie monastique.

Or cela, c'est le grand secret de l'Eucharistie ; c'est pour cela que l'Eucharistie est « viatique » pour le moine, non seulement pour l'ermite mais pour tous ceux qui veulent vivre leur vie de consacrés comme Marie, à l'exemple de Marie, avec elle et en elle. Il s'agit de tout lâcher pour vivre ce *Vado ad Patrem* ; on abandonne tout, on quitte tout pour entrer dans les mœurs de la Très Sainte Trinité. Voilà l'« inculturation » céleste : entrer dans les mœurs de la Très Sainte Trinité ; à ce moment-là, on est vraiment dans l'unité avec Jésus.

Le sacrement de l'Eucharistie – le sacrement de l'amour, qui finalise tous les autres –, Jésus l'a inventé pour qu'un *signe visible* demeure pendant tout le pèlerinage de l'Église, un signe visible et tangible de son testament, de ce qu'il vit sur la Croix, de son amour pour le Père et pour

29. Ap 12, 14.

30. En effet, du point de vue de l'exercice des vertus, vivre seul avec Dieu est relativement facile... parce que Dieu est très vertueux ! tandis que vivre ma vie religieuse avec des frères qui sont, comme moi, des êtres très imparfaits, c'est plus difficile. Nous tendons tous vers la perfection, mais nous n'avons pas toujours le même rythme : au moment où je jubile de joie, mon voisin est complètement catastrophé ! La vie commune n'implique pas de se mettre, intérieurement, au rythme de son voisin ; c'est le Saint-Esprit qui fait cela.

nous. Le sacrement de l'Eucharistie est bien cela ; il est là pour que toute la succession du temps soit dépassée, assumée par la foi qui, à travers le sacrement, adhère à l'offrande que Jésus réalise à la Croix. Il est évident que l'événement de la Croix, le mystère de la Croix dans ce qu'il a de « social », de visible, n'est pas contemporain de toute la vie de l'Église. Ce qui est contemporain de toute la vie de l'Église, c'est l'Eucharistie, mystère d'amour qui nous fait découvrir le mystère de l'Église en nous faisant comprendre comment l'Église-épouse ne peut vivre que de cet acte propre de l'Époux, qui est attiré par le Père et qui vit de cette attraction dans l'obéissance. Cette attraction d'amour se manifeste à nous et se donne à nous à travers le grand mystère de l'obéissance de la Croix, à travers la liturgie de la Croix que Jésus vit une fois pour toutes, et pour l'éternité puisqu'il la vit dans l'amour. À la Croix tout est offert, tout est brûlé par le feu divin de l'Esprit Saint, comme dans le sacrifice d'Élie sur le Mont-Carmel, face aux prêtres de Baal.

L'Eucharistie, signe divin, exprime de manière symbolique l'offrande de Jésus à la Croix, l'offrande de toute sa vie, l'offrande de tout lui-même qu'il réalise par amour pour le Père et pour nous. La double consécration du pain et du vin exprime et *réalise* le sacrifice que Jésus vit à la Croix, l'offrande de sa vie – la séparation du corps et du sang signifiant la mort et la réalisant *au niveau du sacrement*. C'est une mort sacramentelle, donc une mort symbolique, mais d'un symbolisme divin. Et en même temps, ce symbole est instrument de grâce ; autrement dit, ce que la Croix du Christ réalise pour toute l'humanité, l'Eucharistie le réalise pour un groupe de croyants présents. C'est d'abord pour le prêtre qui consacre, et cela s'étend à toute l'Église. C'est pour cela qu'on ne célèbre jamais la messe seul ; on la célèbre toujours pour le monde entier, comme la Croix est pour le monde entier<sup>31</sup>.

Jésus a terminé sa vie dans un acte d'adoration – dans son cœur d'homme il adore le Père –, car le sacrifice implique l'adoration. C'est

---

31. Parler de messes « privées » est une très mauvaise expression car la messe n'est jamais privée, pas plus que la Croix n'est privée. On dit « messe privée » quand il n'y a pas de fidèles, mais la messe a la même valeur, la même richesse, la même signification ; s'il n'y a que le prêtre, c'est pour lui, certes, mais à travers lui c'est pour toute l'Église et, à travers l'Église, pour le monde entier. Notons aussi que, parce que l'Eucharistie réalise, selon un symbolisme divin (la double consécration), le mystère de la mort de Jésus, la double consécration est nécessaire. S'il n'y a eu qu'une seule consécration, le prêtre doit recommencer. Si l'on donne à consacrer au prêtre un liquide qui n'est pas du vin, et qu'on ne s'en aperçoive qu'au moment de la sainte communion, il faut recommencer les *deux* consécrations. Il faut la double consécration pour qu'il y ait sacrifice, un sacrifice selon le mode sacramentel, donc tout entier dépendant de celui de la Croix, relatif à ce sacrifice qui termine la vie temporelle du Christ.

là qu'on comprend l'importance de l'adoration : c'est l'acte premier et final de la vie de Jésus. Et l'Eucharistie, en nous donnant le corps et le sang du Christ, nous donne l'âme de Jésus vivant cette adoration. On comprend là comment la grâce du sacrement, liée à la double consécration, est une grâce qui nous unit à Jésus vivant l'offrande de la Croix, et donc vivant le *Vado ad Patrem*, puisque ce qu'il y a d'ultime, de plus actuel et de plus profond dans l'acte d'adoration du Christ à la Croix, c'est ce retour vers le Père qui se réalise à travers un acte d'adoration et d'offrande de tout lui-même.

Ainsi, pour nous, vivre du *Vado ad Patrem* du Christ se réalise à travers le mystère de l'Eucharistie. Alors, autant que possible, agissons notre foi et comprenons que nous unir au mystère de l'Eucharistie, *vivre* le mystère de l'Eucharistie, c'est vivre ce retour vers le Père et le vivre de la manière à la fois la plus simple et la plus divine, dans la foi. Vraiment dans la foi, puisque nos sens, notre regard, s'arrêtent aux apparences du pain et du vin ; c'est donc très différent de l'Incarnation. On ne peut pas dire que le Verbe soit caché sous les apparences de l'humanité, ce ne serait pas vrai ; c'est l'humanité qui est assumée par le Verbe. Certains théologiens du XI<sup>e</sup> siècle ont voulu voir l'Eucharistie comme un décalque de l'Incarnation, en disant que le pain est assumé par le corps du Christ, mais reste pain, comme la nature humaine du Christ reste une nature humaine. Il y aurait alors la substance du pain et la substance du corps du Christ ; et la substance du corps du Christ, étant supérieure, assumerait la substance du pain, la nature du pain. Mais l'Église a condamné cela ; l'Eucharistie n'est pas un mystère d'incarnation, c'est un mystère de *don* dans ce qu'il a de plus fort, c'est Jésus s'immolant à la Croix qui nous est donné comme il est offert au Père. Le Père reçoit cette offrande immédiatement et éternellement ; nous, nous ne pouvons pas la recevoir immédiatement puisque Jésus l'a vécue il y a près de 2 000 ans, mais nous pouvons, grâce à l'Eucharistie, la recevoir de manière *actuelle*.

Du reste, même sans l'Eucharistie nous pouvons toujours nous unir directement, dans la foi, à l'offrande du Christ ; mais comme notre foi est fragile, comme elle n'est pas à toute épreuve, nous avons besoin des sacrements, et cela c'est la grande miséricorde du Christ et sa grande pédagogie. Parce que nous sommes fragiles, nous avons besoin de nous appuyer sur quelque chose qui soit tout proche de nous : les apparences du pain et du vin, et la double consécration exprimant la séparation du corps et du sang. Mais ne nous arrêtons pas au symbole, atteignons la réalité ; et la réalité, c'est le mystère de la Croix qui nous est donné, le mystère de la Croix dans ce qu'il a de tout à fait divin et d'éternel, Jésus offrant sa vie pour glorifier le Père et nous sauver, Jésus vivant ce retour vers le Père en nous entraînant vers lui, et par lui dans

le Père. L'Eucharistie, c'est vraiment Jésus vivant le mystère de la Croix *pour nous*, spécialement pour nous, pour que nous vivions de ce qu'il accomplit volontairement, de ce qu'il réalise dans sa volonté d'homme et de Dieu : s'offrir totalement au Père pour laisser l'attraction du Père s'exercer sur lui de la manière la plus parfaite qui soit. C'est cela, le sacrement de l'Eucharistie ; c'est le testament que le Christ nous donne pour nous faire vivre de ce moment ultime, éternel – ultime dans le temps et éternel dans ce qu'il a de plus profond.

Le symbolisme divin nous le montre, et l'instrument de grâce est déterminé en fonction du symbolisme ; ce qui nous est donné par l'Eucharistie, c'est donc bien la grâce du Christ offrant sa vie pour glorifier le Père et nous sauver, et en recevant l'Eucharistie nous sommes *un* avec Jésus : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi »<sup>32</sup> : voilà la force extraordinaire du sacrement. Et tant que les apparences du pain et du vin demeurent, il y a cette unité substantielle avec Jésus. Car c'est bien une unité substantielle divine. Ce n'est pas une unité comme Marie la vit dans le ciel, parce que c'est une unité cachée, mystique, qui demande d'être vécue à travers la foi, l'espérance et la charité ; mais c'est une *véritable* unité, c'est le mystère de l'amour : Jésus offrant sa vie à la Croix veut l'efficacité divine de son amour pour chacun d'entre nous et pour toute la vie de l'Église.

Ce mystère de la Croix est toujours actuel, il est présent dans l'Église pour tout chrétien qui vit de foi, d'espérance et de charité. Là on voit ce que l'Église nous apporte en nous donnant le sacrement de l'Eucharistie à travers les prêtres. Le prêtre nous donne cette présence de Jésus dont nous devons vivre dans la foi, l'espérance et la charité, pour que, par cette présence, nous vivions le *Vado ad Patrem* ; pour que nous vivions l'attraction du Père à travers cette mort mystique, divine, et que nous la vivions avec le réalisme même de la grâce chrétienne.

C'est pour cela que le mystère de l'Eucharistie est pour nous si précieux, si important : parce que nous accomplissons un acte qui dépasse non seulement nos propres moyens humains mais aussi les moyens surnaturels acquis. Sous le souffle de l'Esprit Saint et proches de Marie, nous vivons ce mystère du don que Jésus nous fait de lui-même, de son corps et de son sang, de cette manière cachée mais actuelle. C'est le prêtre qui prend l'initiative de célébrer la messe, et Jésus et le Père répondent à cette initiative, comme le Créateur répond à l'initiative des époux en créant l'âme. Il y a là quelque chose d'ana-

---

32. Ga 2, 20.

logue ; ce sont deux grands mystères où on touche une unité profonde de l'homme avec Dieu. C'est le prêtre qui a pris l'initiative de dire la messe, et Dieu répond au moment de la consécration ; il répond en opérant cette transformation, ou plus exactement cette « conversion totale » (ce sont les termes de saint Thomas), pour nous introduire dans le mystère du don du corps et du sang de Jésus.

L'Eucharistie doit donc être vécue mystiquement avec Jésus et en lui, dans ce *Vado ad Patrem*. Pour nous c'est indispensable : nous avons toujours besoin de l'Eucharistie ; nous ne pourrions jamais dire que notre foi, notre espérance et notre charité sont suffisamment grandes pour que nous n'ayons plus besoin de l'Eucharistie. Et on comprend pourquoi. Notre foi, notre espérance et notre charité nous permettent de poser des actes qui sont de Dieu et de nous, des actes qui sont, d'une certaine manière, « théandriques », comme les actes du Christ, puisque ce sont des actes à la fois humains et divins ; mais en nous ces actes sont toujours limités puisque notre vie divine est participée, limitée, tandis que le corps et le sang du Christ nous sont donnés en totalité. Le mystère de la présence de Jésus dans l'Eucharistie est une présence qui n'est pas seulement une participation : c'est une présence de la réalité même du Christ, tel qu'il est auprès du Père, une présence de son offrande telle qu'il l'a vécue à la Croix ; c'est cela qui est merveilleux, et c'est pour cela que nous devons tout le temps vivre de l'Eucharistie, le plus possible, parce que cela nous permet d'être progressivement, lentement, selon le bon plaisir du Père, *transformés* au plus intime de nous-mêmes *dans le Christ* ; autrement dit, cela nous permet de vivre vraiment le *Vado ad Patrem*. Et pour que nous puissions vivre ce mystère de la Croix en plénitude dans notre foi, notre espérance et notre charité, à l'exemple de Marie et tout proches d'elle, l'Eucharistie nous fait vivre le mystère de la Compassion de Marie.

Le mystère du retour vers le Père est si grand qu'il était nécessaire pour nous d'avoir le sacrement de l'Eucharistie pour pouvoir le vivre parfaitement, et pour comprendre aussi combien le Père *veut* que nous le vivions pleinement et totalement – autrement on resterait dans l'ordre de la participation. C'est cela qui est si grand dans les sacrements. Subitement, par l'Eucharistie, on est au-delà : c'est le réalisme même de l'amour. Or le réalisme de l'amour n'aime pas la participation : il veut tout. La petite Thérèse le dit admirablement ; elle a très bien compris que, à cause de l'Eucharistie, elle a le droit de dire : « Je choisis tout »<sup>33</sup>.

---

33. Cf. Ms A, 10 r°. Voir aussi Ms B, 3 v° : « Dans le cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour... ainsi je serai tout ! »

Puisque c'est la pédagogie de Dieu sur nous, soyons dociles et comprenons que, pour nous aussi, c'est *tout*.

Et tous les autres sacrements sont ordonnés à celui-là. Donc tous les autres sacrements nous permettent de vivre pleinement de ce don que le Père nous fait du corps de Jésus, du corps de son Fils, de l'âme de son Fils, de toute sa divinité, de tout lui-même. Ordonnés à l'Eucharistie, tous les autres sacrements nous y disposent ; mais eux sont de l'ordre de la *participation* de la grâce, alors que l'Eucharistie implique le *don total* du corps et de l'âme de Jésus (sous une forme particulière : les apparences du pain et du vin).

Il y a là un appel qui est silencieux parce qu'il dépasse tout ; et cet appel de Jésus est silencieux pour nous laisser absolument libres. Là aussi il y a quelque chose d'important à souligner : ce silence de l'Eucharistie, sous ces formes si simples, nous fait comprendre combien l'acte d'obéissance du Christ à la Croix a été *libre*. De cela nous avons déjà parlé, mais il faut y insister ici puisque l'Eucharistie est une pédagogie divine destinée à nous faire vivre de plus en plus dans l'unité avec Jésus crucifié et glorifié. La manière dont Jésus a voulu ce sacrement, la manière dont il nous est donné, doit nous faire mieux comprendre que nous devons vivre de cette attraction de Jésus sur nous dans une sainte liberté, mais avec tout l'élan et la force de l'amour, de l'amour divin qui, loin de vieillir, garde tout le temps sa véhémence, sa générosité, sa ferveur. L'Eucharistie, sacrement de la ferveur, nous fait comprendre comment le *Vado ad Patrem* est l'extrême ferveur de l'amour dans le cœur du Fils. C'est à l'égard du Père que le Fils a la plus grande véhémence d'amour et c'est au Père qu'il fait le plus grand don de tout lui-même, parce que le Père l'attire en tout ce qu'il est ; mais cette attraction, il la reçoit et la vit dans une totale liberté.

Quand on compare l'annonciation faite à Abraham et celle faite à Marie, on se pose la question : pourquoi Dieu se sert-il de l'ange Gabriel ? Pour respecter pleinement la liberté de Marie ; car Dieu se cache derrière l'instrument, et grâce à l'instrument (Gabriel) Marie a une liberté beaucoup plus grande pour dire : « Oui ». Nous pouvons faire ici un raisonnement analogue. Si Jésus nous donne son *Vado ad Patrem*, son retour vers le Père, sous la forme du pain et du vin, c'est pour que nous puissions le vivre dans une totale liberté. Parce que l'amour de Jésus nous est donné sous la forme de l'aliment le plus simple (le pain) et de l'aliment le plus généreux (le vin) nous pouvons recevoir ce don, et nous donner nous-mêmes, dans une liberté beaucoup plus grande. Notre retour vers le Père peut s'accomplir alors dans la plus grande liberté.



## X

### « POUR QUE MA JOIE SOIT EN VOUS »

Si Jean est le seul Évangéliste à relater explicitement le cri de soif du Christ et la blessure du cœur dont il souligne qu'il est *témoin*<sup>1</sup>, il est aussi l'Évangéliste qui nous révèle la joie du Christ. Certes saint Luc nous révèle l'exultation de joie de Jésus sous l'action de l'Esprit Saint<sup>2</sup> mais saint Jean est le seul à donner les paroles de Jésus lui-même concernant sa propre joie.

Quelle est cette joie du Christ, cette joie divine qu'il veut mettre dans notre cœur et dont il veut qu'elle y soit « en plénitude »<sup>3</sup>, et dont il nous assure que personne ne pourra nous l'enlever<sup>4</sup> ?

#### QU'EST-CE QUE LA JOIE ?

Qu'est-ce que la joie ? Au niveau sensible et passionnel, il y a joie – ou plutôt jouissance – quand le bien (sensible) qu'on a désiré est désormais *possédé*<sup>5</sup>. Dans l'ordre spirituel (humain) c'est différent, car celui

---

1. Jn 19, 35. N'oublions pas que le témoin n'est pas un spectateur. Ne témoigne d'un mystère que celui qui *vit* ce mystère (et c'est pourquoi on ne peut pas être témoin quand on se regarde, quand on est tourné vers soi-même).

2. Lc 10, 21-22. Saint Matthieu rapporte les mêmes paroles de Jésus, mais sans mentionner le tressaillement de joie, ni « l'heure ».

3. « Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit en plénitude » (Jn 15, 11). Il y a là quelque chose que le Christ porte très intimement dans son cœur, puisqu'il y revient dans sa grande prière au Père : « Mais maintenant je viens vers toi et je parle ainsi dans le monde, afin qu'ils aient en eux-mêmes ma joie en plénitude » (17, 13).

4. « De nouveau je vous verrai et votre cœur sera dans la joie, et votre joie, nul ne vous l'enlèvera » (Jn 16, 22).

5. Cf. SAINT THOMAS, *Comm. sur saint Jean*, XVI, n° 2146. *Sur saint Matthieu*, XXV, n° 2053.

qui aime d'un amour spirituel (et pas seulement passionnel) aime l'autre pour lui-même et non pour la joie qu'il lui donne. Saint Thomas souligne ce caractère propre de la joie spirituelle (déjà au niveau humain)<sup>6</sup>.

De toute façon, la joie, à quelque niveau qu'elle se situe (sensible, spirituel humain, surnaturel), implique toujours deux éléments : l'*épanouissement* de notre capital de vie et la *conscience* de cet épanouissement<sup>7</sup>. Au niveau humain, la joie de l'amitié est à la fois la plus humaine et la plus consciente ; l'absence de l'ami nous rend tristes, sa présence nous remplit de joie. C'est cette joie de l'amitié qui nous aide le plus à comprendre le caractère propre de la joie surnaturelle, « divine », puisque la charité est une amitié avec Dieu (avec les trois personnes divines) par et dans le Christ. La joie divine implique l'épanouissement de cette amitié et une certaine expérience de cette amitié ; et plus la présence est forte, plus la joie est intense.

Mais, radicalement, la joie vient du fait que l'on se sait aimé, et aimé par quelqu'un de plus grand que nous, et aimé par lui d'un amour purement gratuit. Voilà la source de la joie et chacun de nous devrait pouvoir dire avec saint Jean Damascène : « J'ai reçu chez moi une source de joie, et pour toujours j'ai été enrichi de son jaillissement »<sup>8</sup>. Et

---

6. Voir *Somme théol.*, II-II, q. 28, a. 1 : « Comme nous l'avons dit en traitant des passions (I-II, q. 25, a. 3), la joie et la tristesse procèdent l'une et l'autre de l'amour, mais de manières contraires. La joie, en effet, est causée par l'amour de deux manières : soit par la présence du bien que nous aimons [l'ami], soit parce que ce bien que nous aimons [l'ami] a en lui-même son bien propre et le garde. Ce second [motif de joie] relève de l'amour "de bienveillance" [en latin : *amor benevolentiae*, l'amour qui veut le bien de l'autre], qui nous fait nous réjouir du bonheur de notre ami même s'il est absent. »

7. Voir *Mystère de Marie*, pp. 118-119 et 143-144.

8. SAINT JEAN DAMASCÈNE, *Deuxième homélie sur la dormition*, 17, Sources chrétiennes n° 80, p. 169. Dès que nous sommes un peu tristes, un peu dans l'angoisse, comprenons qu'il ne faut pas rester dans l'angoisse, qu'il ne faut pas rester tristes. Le démon aime nous voir dans l'angoisse et la tristesse parce qu'alors il nous « manœuvre » beaucoup plus facilement. Nous devons être *toujours* dans la joie, même si, au niveau de notre affectivité sensible, nous ne sommes pas dans la joie – à cause de la fatigue, à cause des luttes, à cause de certains événements qui ne sont pas exactement ce que nous aurions voulu. Que nous en soyons comme blessés, c'est possible. Mais il faut dépasser tout cela, il ne faut jamais demeurer dans ces tristesses. Il faut que nous sortions de nous-mêmes pour « entrer dans la joie de notre Maître » (Mt 25, 21-23), cette joie qui est un fruit de l'Esprit Saint. Ce n'est pas une joie factice, c'est le fruit de l'Esprit Saint. Mais il faut que nous coopérons, il faut que nous ayons la volonté d'être joyeux. C'est aussi très précieux pour ceux avec qui on vit. Il est plus facile, en effet, de vivre avec des frères joyeux qu'avec des frères maussades qui ne savent pas très bien ce qu'ils font,

plus l'amour de celui qui nous aime est gratuit, plus la joie est grande. Or Jésus nous aime dans une gratuité absolue – « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis »<sup>9</sup> ; « Il nous a aimés le premier »<sup>10</sup> –, et d'une manière unique. Pour chacun de nous il y a un amour de Jésus, une manière d'aimer, qui n'est pas la même que pour notre voisin<sup>11</sup>.

Et la joie chrétienne, c'est aussi de savoir que Jésus attend notre réponse : « Donne-moi à boire »<sup>12</sup>, « J'ai soif »<sup>13</sup>. Savoir que Jésus nous attend, savoir qu'il nous donne *tout* et répondre à ce don en sachant que notre réponse réjouit son cœur, voilà la joie chrétienne<sup>14</sup>.

---

qui sont un peu errants. Quand on sait ce qu'on fait, on a la joie. Et nous savons que nous allons vers la sainteté, et c'est suffisant ; les autres choses c'est très relatif, c'est très secondaire. L'important, c'est de savoir que l'on est aimé de Dieu, que Jésus nous aime, et de faire tout ce que nous pouvons pour l'aimer – mais vraiment *tout* ce que nous pouvons. C'est-à-dire en nous quittant nous-mêmes, en nous oubliant nous-mêmes pour regarder Jésus et entrer dans cette contemplation toute simple du regard de Jésus sur nous. Si nous répondons à son regard en l'aimant de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout nous-mêmes, alors nous aurons la joie, une joie qui prendra possession de notre cœur dans ce qu'il a de plus profond, de plus intime, et qui progressivement arrivera à évacuer toute tristesse et toute angoisse (sensible et imaginative).

9. Jn 15, 16.

10. 1 Jn 4, 10 et 19.

11. C'est ce qui faisait dire à Elisabeth de la Trinité : « Je me demande comment l'âme qui a sondé l'amour qui est au cœur de Dieu "pour elle" peut n'être pas joyeuse toujours, dans toute souffrance et toute douleur » (*La grandeur de notre vocation*, 12, in *Œuvres complètes*, Cerf 1991, p. 139).

12. Jn 4, 7.

13. Jn 19, 28. Quand nous croyons à l'amour du Christ (cf. 1 Jn 4, 16), quand nous croyons qu'il est la Résurrection, nous sommes cause de joie pour lui : « Je me réjouis de n'avoir pas été là, *afin que vous croyiez* » (Jn 11, 15).

14. Nous avons *besoin* de cette joie, de savoir que Jésus nous aime, qu'il nous aime d'une manière unique et avec une force qui dépasse tout ce que nous pouvons concevoir. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime, pour *celui* qu'on aime » (Jn 15, 13). Chaque Eucharistie, avec ce réalisme de l'aliment donné à chacun d'une manière unique, doit nous rappeler cela.

Cette joie d'être aimé, qui épanouit notre cœur, lui permet d'être plus à l'écoute de la parole de Dieu, de Jésus. Quand nous laissons la tristesse nous envahir, nous écoutons beaucoup moins parce que nous sommes repliés sur nous-mêmes. Au contraire, quand la joie divine épanouit notre cœur, nous n'avons qu'un seul désir : écouter la parole de Jésus et recevoir sa lumière.

Cette joie divine d'être aimé de Dieu met aussi en nous un très grand désir de nous appuyer profondément sur la miséricorde du Père, et même de ne plus nous appuyer que sur elle et d'en vivre comme des enfants bien-aimés qui savent qu'ils ne sont pas seuls – « Je ne suis pas seul (...) le Père ne m'a pas laissé seul » (Jn 8, 16 et 29) –, et qu'ils sont portés par le Bon Pasteur.

La joie chrétienne n'est donc pas quelque chose de passif ni de possessif, comme est la jouissance au niveau passionnel. À la suite de saint Paul, la tradition de l'Église a affirmé que la joie est un « fruit de l'Esprit Saint »<sup>15</sup>. Selon saint Paul, ces fruits sont au nombre de douze, et saint Thomas les rapproche des douze fruits de l'arbre de vie, à la fin de l'Apocalypse<sup>16</sup>. Ces « fruits » sont bien des *actes* de l'homme chrétien – mais, précisément, de l'homme *chrétien* ; c'est-à-dire qu'ils émanent de l'homme selon une puissance supérieure à ses capacités humaines, qui est celle de l'Esprit Saint. À ce niveau, l'action de l'homme est dite « fruit de l'Esprit Saint » en ce sens qu'elle provient « d'une semence divine, comme le dit saint Jean : “Quiconque est né de Dieu ne commet pas le péché, parce que sa semence demeure en lui” »<sup>17</sup>.

Le premier de ces fruits que l'Esprit Saint porte en nous, c'est évidemment la charité, « répandue dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné »<sup>18</sup>. Dans la charité « l'Esprit Saint nous est donné d'une manière toute spéciale, comme une similitude de lui-même puisque lui-même aussi est amour »<sup>19</sup>. La charité, en nous, est une « participation à l'Esprit Saint »<sup>20</sup>. Mais « l'amour de charité entraîne nécessairement la joie, car toute [personne] qui aime se réjouit d'être unie à l'aimé. Or la charité a toujours présent [le] Dieu qu'elle aime, selon ce que dit saint Jean : “Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui” (1 Jn 4, 16). Donc, ce qui suit immédiatement la charité, c'est bien la joie (*sequela caritatis est gaudium*) »<sup>21</sup>. Et « la perfection de la joie, c'est la paix »<sup>22</sup>.

15. Ga 5, 22-23 : « Le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, patience, bénignité, bonté, longanimité, douceur, fidélité, modestie, maîtrise de soi, chasteté. ».

16. Ap 22, 2. *Somme théol.*, I-II, q. 70, a. 3.

17. 1 Jn 3, 9. *Somme théol.*, *loc. cit.*, a. 1.

18. Ro 5, 5.

19. *Somme théol.*, *loc. cit.*, a. 3.

20. II-II, q. 23, a. 3, ad 3 ; q. 24, a. 2 et a. 7, etc.

21. I-II, *loc. cit.* Cf. II-II, q. 28, a. 1.

22. *Ibid.* La perfection de la joie est paix de deux manières : 1°. Rien ne vient, du dehors, troubler celui qui aime, car celui dont le cœur est parfaitement établi dans l'unique bien aimé ne peut être importuné par rien, puisqu'il considère comme rien tous les autres. C'était la prière de la petite Thérèse le jour de sa profession : « Que les choses de la terre ne puissent jamais troubler ma paix, Jésus, je ne te demande que la paix, et aussi l'amour, l'amour infini sans limite autre que toi... l'amour qui ne soit plus moi mais toi, mon Jésus » (*Billet de profession*, 8 sept. 1890). 2°. Au-dedans de lui, celui qui aime ne peut avoir la joie parfaite si ce qui fait sa joie ne lui suffit pas. Il faut donc « que tous ses desirs ne se reposent qu'en un seul » (*Somme théol.*, *loc. cit.*) – « En Dieu seul le repos de mon âme » (Ps 62, 2), « Dieu seul suffit ».

## LES MYSTÈRES DU ROSAIRE

Si la joie, pour s'épanouir pleinement, réclame la présence de la personne aimée – « J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je l'ai saisi et ne le lâcherai pas »<sup>23</sup> –, le mystère de Noël, mystère de présence parfaite, est le mystère joyeux par excellence. Cependant la Tradition de l'Église nous donne ensuite deux autres mystères dont le caractère « joyeux » n'est pas évident puisque l'un (le quatrième) est l'annonce, et en quelque sorte la première réalisation, du mystère de la Croix et plus particulièrement de la blessure du cœur – « Et toi-même, une épée te transpercera l'âme, afin que soient révélées les réflexions de bien des cœurs »<sup>24</sup> –, et que l'autre (le cinquième) est un mystère d'absence.

C'est que les mystères de joie vécus par Marie ne sont pas au niveau d'une simple joie humaine, mais d'une joie divine, qui est donc marquée par la Croix, car il n'y a pas de joie chrétienne sans la victoire de l'amour réalisée à la Croix – nous y reviendrons. Toutefois, pour que notre cœur s'ouvre à cet amour divin qui ne peut se communiquer sans faire craquer nos limites, et donc qui nous blesse toujours – « Élargis l'espace de ta tente », « l'endroit est trop étroit pour moi »<sup>25</sup> –, il faut que notre cœur se soit *d'abord* épanoui dans la joie<sup>26</sup>. Il y a là une pédagogie de Dieu, une pédagogie de la présence, qui est celle des mystères joyeux. Nous devons demander cette joie divine qui est la présence de Dieu avec nous, l'Emmanuel<sup>27</sup>, le Verbe incarné.

23. Cant 3, 4.

24. Lc 2, 35.

25. Is 54, 2 et 49, 20.

26. Voir *Mystère de Marie*, p. 330 : « Le Père veut que Marie se repose en la joie de la présence de son Fils bien-aimé. La miséricorde du Père s'achève en la communication de sa joie. La joie du Père, en effet, c'est de vivre, en pleine lumière, de la présence de son Fils bien-aimé. Le Père est tout entier donné à son Fils, le Fils est tout entier donné au Père. De ce don mutuel, substantiel et personnel, résulte une présence unique de compénétration. Car il y a unité de nature dans la dualité des Personnes. La joie du Père est une joie consubstantielle à sa personne et à celle de son Fils. Dans sa miséricorde, il veut que cette joie surabonde en Marie par ce mystère de Noël, puisqu'en ce mystère Marie jouit de la présence de son Fils, le Fils unique du Père. Toutes les circonstances providentielles de la naissance de Jésus sont ordonnées à intensifier cette joie divine du cœur de Marie, pour que celle-ci, en tout son être, exulte de joie en son Fils. Mais cette joie est vécue dans la pauvreté, car si la joie de Noël est bien un achèvement, si la naissance de Jésus est bien le terme de l'attente de l'Avent, elle est aussi un nouveau point de départ. C'est la vie terrestre de Jésus qui commence. Cette joie de Noël dilate l'âme de Marie en la fortifiant. Elle est bien une miséricorde très divine du Père pour fortifier l'âme de Marie, la rendant capable de s'associer intimement à toute la vie de son Jésus et tout spécialement à ses mystères douloureux. »

27. Is 7, 14 ; cf. Mt 1, 23.

C'est pour cela que les mystères joyeux commencent par l'Annonciation. L'Annonciation nous montre que cette joie est liée à la béatitude de la foi : c'est donc une joie contemplative. La joie divine, la joie évangélique, est tout de suite contemplative. C'est la présence de Dieu pour nous, c'est le don du Fils bien-aimé ; c'est une présence cachée, qu'on n'atteint que dans la foi et qui exige, par le fait même, un dépassement à l'égard de tout ce que nous pouvons sentir et toucher. On n'est pas chrétien par ce qu'on touche et par ce qu'on voit, on est chrétien par la foi, et être chrétien *réclame* la joie. On connaît le vieil adage : « Un saint triste est un triste saint ». Ce n'est pas l'Évangile, mais cela correspond à quelque chose de vrai. Mais comprenons bien : il ne s'agit pas d'une joie exubérante, ni même simplement d'une joie sensible ; il s'agit d'une joie intérieure, celle du croyant qui est joyeux parce qu'il sait que Dieu est présent en lui, pour lui, et que Dieu l'aime. Sous ce regard de Dieu, sous ce regard d'amour, le chrétien est dans la joie. Être chrétien, c'est comprendre que Jésus nous est donné ; et il faut se convertir à cela tous les jours pour maintenir la joie, car si on ne se convertit pas tous les jours on gardera la joie de la veille ou on imaginera celle du lendemain, et la joie deviendra soit un accaparement d'une expérience passée, soit une joie purement imaginative. Mais accaparer ou faire des rêves de joie, ce n'est pas chrétien. La joie nous est donnée dans l'instant présent qui rejoint l'éternité, c'est le mystère de Dieu qui vient vers nous et qui est pour nous. Encore une fois, la joie chrétienne est une joie qui se vit dans la foi, et donc d'une manière souterraine, cachée, intérieure, au delà des signes. À l'Annonciation Marie ne demande pas de signe : c'est le dépassement de la foi chrétienne par rapport à la foi de la première Alliance.

Le second mystère joyeux (la Visitation) nous apprend qu'une prière n'est joyeuse que lorsqu'elle s'appuie sur une très grande humilité et pauvreté : « Mon esprit exulte de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse, la petitesse, de sa servante »<sup>28</sup>. Quand nous manquons de joie dans notre vie, c'est presque toujours parce que nous ne sommes pas humbles et pauvres. Si nous étions plus pauvres, notre liturgie et notre vie commune seraient plus joyeuses. Mais nous sommes encore encombrés de nous-mêmes, et c'est pesant. Si nous étions plus pauvres et plus humbles, il y aurait bien plus de joie<sup>29</sup>, et Jésus pourrait nous faire désirer, comme à Thérèse de l'Enfant-

28. Lc 1, 47-48.

29. Il ne faut pas chercher la joie, il faut chercher la pauvreté, ou plutôt chercher l'amour à travers la pauvreté (car la pauvreté n'est pas une fin, elle n'est qu'un moyen).

Jésus, « tout ce qu'il veut nous donner »<sup>30</sup>. Car la joie permet et entretient le désir. Dès qu'il n'y a plus de joie, il ne peut pas y avoir le même désir. La joie et la pauvreté sont des conditions nécessaires pour que le désir s'empare de toute notre vie, et tout manque de pauvreté diminue le désir et diminue la joie. Dès qu'on se replie sur soi on est triste, et si on se replie sur soi, c'est parce qu'on n'est pas assez pauvre. Quand on sait que tout vient de Dieu – « Sans moi vous ne pouvez rien faire » : voilà la vraie pauvreté<sup>31</sup> –, alors on ne se replie plus sur soi, parce qu'on sait que c'est une perte de temps ; on appelle immédiatement Jésus, on lui dit cette soif que l'on a (qu'il prenne possession de tout nous-mêmes), la soif de vivre de son propre cri de soif.

Nous ne pouvons pas nous attarder davantage aux mystères du Rosaire. Ce qui nous importe ici, c'est, d'une part, de savoir que la joie seule ne peut pas purifier totalement l'amour<sup>32</sup> ; et, d'autre part, de

---

Si on cherche la joie, on aura une fausse joie, et il n'y a rien de plus triste qu'une joie factice, conventionnelle, une joie cherchée pour elle-même. Au contraire, si nous sommes pauvres et humbles, nous serons toujours joyeux, parce que nous reconnâtrons que tout nous est donné par surabondance de miséricorde. Dès qu'on reconnaît qu'on est porté et enveloppé par une surabondance de miséricorde, on ne peut être que joyeux. Les vrais pauvres sont toujours joyeux. Saint Jean-Baptiste nous le montre bien, lui qui, après s'être effacé devant l'Agneau et lui avoir donné deux de ses disciples (dont celui qui sera le disciple bien-aimé), devient celui dont toute la joie, la joie « plénière » (Jn 3, 29), sera d'« entendre la voix » de l'Époux totalement donné à l'épouse... Parce qu'il aura été pauvre jusqu'au bout, parce qu'il n'aura été tourné que vers l'Époux et que sa pauvreté si profonde aura fait disparaître toute jalousie, il sera « l'ami de l'Époux », celui qui fait œuvre commune avec lui et qui, à cause de cela, partage la joie de l'Époux. Voir *Dernier témoignage de Jean-Baptiste*, p. 53.

30. *Lettre 253* ; cf. *Lettres* 107, 201, 197 ; *Histoire d'une âme*, Ms A, 71 r<sup>o</sup>, 84 v<sup>o</sup> ; Ms C, 31 r<sup>o</sup>-33 v<sup>o</sup> ; *Carnet jaune*, 13, 16 et 18 juillet, etc. On sait que sainte Thérèse, initialement, se réfère à saint Jean de la Croix (*Lettre* du 8 juillet 1589 à Mère Eléonore de Saint-Gabriel) : « Plus il veut donner, plus il fait désirer, jusqu'à faire en nous le vide complet pour nous remplir de ses biens » (p. 849).

31. Nous mettons beaucoup de temps à comprendre pratiquement, dans notre vie, que « sans Jésus nous ne pouvons rien faire ». Nous mettons longtemps à entrer dans cette pauvreté radicale, à comprendre que sans le regard *actuel* de Jésus sur nous, sans son amour et sa miséricorde, celle qui nous vient directement de la blessure de son cœur, nous ne pouvons rien faire. Nous pensons toujours pouvoir faire quelque chose par nous-mêmes. C'est l'orgueil qui nous fait penser cela, et qui nous fait même penser que les autres attendent de nous que nous réalisions quelque chose de grand.

32. Seule la souffrance provenant *de celui qu'on aime* peut vraiment purifier l'amour. Même au niveau humain, c'est par la souffrance que l'amour devient plus pur et plus intense, qu'il devient vraiment amour, au-delà de toute possession. Dans la joie, nous ne savons jamais très bien si notre amour est vraiment purement gratuit, parce qu'il nous apporte beaucoup de joie ; tandis que quand il y a souffrance, alors on se quitte soi-même et l'amour connaît une très grande pureté.

comprendre que la joie grandit avec l'amour. À mesure que la Vierge Marie grandit dans l'amour, dans la charité, sa joie grandit. À travers les mystères douloureux la victoire de l'amour se réalise, apportant avec elle une joie toute nouvelle, plus intérieure, plus cachée, mais plus grande. À travers les mystères glorieux, qui, de la Résurrection à l'Assomption<sup>33</sup>, anticipent la gloire, la joie de Marie connaîtra un ultime épanouissement, mais toujours dans la lumière de la Croix puisque c'est la Croix qui est le lieu de la victoire de l'amour.

### LA JOIE DE LA CROIX

N'oublions jamais que nous sommes fils de cette victoire de l'amour, que nous sommes nés de la blessure du cœur de Jésus à la Croix – et c'est pour cela qu'il y a une telle joie dans notre cœur ! Dans le mystère de la Croix, il faut certes regarder la souffrance du Christ,

---

33. À propos de l'Assomption, citons ce passage de saint Jean Damascène dont une partie a été intégrée dans la Bulle *Munificentissimus* proclamant le dogme de l'Assomption :

« De même que le corps saint et pur que le Verbe divin avait, par elle, uni à sa personne, est ressuscité du tombeau le troisième jour, de même elle aussi devait être arrachée à la tombe, et la mère associée à son Fils. Et comme il était descendu vers elle, ainsi elle-même, objet de son amour, devait être transportée jusque dans "le tabernacle plus grand et plus parfait", "jusqu'au ciel lui-même" (He 9, 11 et 24).

Il fallait que celle qui avait donné asile au Verbe divin dans son sein, vînt habiter dans les tabernacles de son Fils. Et comme le Seigneur avait dit qu'il devait être dans la demeure de son propre Père, il fallait que sa mère demeurât au palais de son Fils, "dans la maison du Seigneur, dans les parvis de la maison de notre Dieu" (Ps 134, 1 ; 135, 2). Car si là est "la demeure de tous ceux qui sont dans la joie" (Ps 87, 7), où donc habitait la cause de la joie ?

Il fallait que celle qui dans l'enfantement avait gardé intacte sa virginité, conservât son corps sans corruption, même après sa mort.

Il fallait que celle qui avait porté petit enfant son Créateur dans son sein, vécût dans les tabernacles divins.

Il fallait que l'épouse que le Père s'était choisie vînt habiter au ciel la demeure nuptiale.

Il fallait que celle qui avait contemplé son Fils en Croix et reçu alors au cœur le glaive de douleur qui l'avait épargnée dans son enfantement, le contemplât assis auprès de son Père.

Il fallait que la Mère de Dieu entrât en possession des biens de son Fils, et fût honorée comme Mère et servante de Dieu par toute la création. L'héritage passe toujours des parents aux enfants ; ici, cependant, pour emprunter l'expression d'un sage, les sources du fleuve sacré remontent vers leur origine. Car le Fils a soumis à sa mère la création tout entière. » (*op. cit.*, 14).

mais il ne faut jamais la regarder en elle-même en la séparant de ce qui lui donne son sens : la victoire de l'amour (en dehors de laquelle la Croix n'a aucun sens). Ce que Jésus a souffert est terrible, c'est évident ! il a « payé toutes nos dettes »<sup>34</sup>. Mais l'acte d'amour par lequel il s'offre au Père est plus grand que toutes les souffrances. La Croix est *cause* de la gloire, et donc elle *porte en elle* la gloire<sup>35</sup>. C'est cela, notre vie chrétienne. Si beaucoup de chrétiens ont peur du retour du Christ, c'est parce qu'ils n'ont pas découvert cela (peut-être parce qu'on ne les a pas éclairés) ; et c'est un manque de réalisme, car le retour du Christ, c'est voir la gloire jaillir du mystère de la Croix...

Marie, à la Croix, a le cœur brisé, mais tout en ayant le cœur brisé elle est dans une joie intérieure intense<sup>36</sup>, parce que la Croix, c'est le Père qui s'empare de son Fils, de toute l'humanité sainte de Jésus, et qui l'embrasse, et qui l'aime et le glorifie dans son cœur d'homme et à travers la blessure de son cœur d'homme. « Père, l'heure est venue (...) glorifie-moi, auprès de toi, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût »<sup>37</sup>.

Dans cette grande prière qu'il adresse au Père (prière qui éclaire pour nous tout le mystère de la Croix), Jésus demande au Père que, à travers la Croix et grâce à elle, son âme humaine, qui subsiste dans le

34. Cf. Col 2, 14.

35. « Si sous la Croix vous êtes abattus ou déprimés, c'est que cette tristesse ne vient pas uniquement de la Croix (...), elle n'est pas du Christ et donc n'a pas droit à se convertir en joie [cf. Jn 16, 20] » (P.-TH. DEHAU, *Joie et tristesse*, Cerf 1945, p. 186).

36. Peut-on en même temps éprouver une grande souffrance et une grande joie ? Saint Thomas répond affirmativement. Voir *Somme théol.*, II-II, q. 28, a. 2 ; I-II, q. 32, a. 4. Voir aussi P.-TH. DEHAU, *op. cit.* Que la tristesse puisse « se convertir en joie », « devenir joie » (Jn 16, 20 : *convertetur in gaudium, εις χαρὰν γενήσεται*), sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus en est bien le témoin par excellence pour le monde d'aujourd'hui, notamment dans ce qu'elle appelle « la nuit de sa conversion » (Lettre 201 ; cf. *Histoire d'une âme*, Ms A, f° 45 et *Carnet jaune*, 8 août 1897). À son tour Marcel Van parle d'une « grâce de Noël » (1940) où « en un instant, [son] âme fut transformée » : « Je n'avais plus peur de la souffrance... Dieu me confiait une mission : celle de changer la souffrance en bonheur. Je n'avais pas à la supprimer, mais à la changer en bonheur. Puisant sa force dans l'amour, ma vie ne sera plus désormais que source de bonheur... » (*L'amour ne peut mourir*, Le Sarmant-Fayard 1990, p. 120). « Avec le temps, plus j'avance (...) plus je vois que la sainteté c'est une vie où il faut changer la tristesse en joie » (*Lettre à Frère Alexandre*, in *L'enfant de l'aurore*, Le Sarmant-Fayard 1990, p. 206).

37. Jn 17, 1 et 5. La plus grande gloire du Fils, nous l'avons vu, c'est d'être un avec le Père pour réaliser avec lui, dans l'unité, la spiration de l'Esprit Saint (cf. VIII, p. 150). Pour l'âme humaine de Jésus, être associée à cette spiration de l'Esprit Saint est comme la récompense immédiate du sacrifice de la Croix.

Verbe, puisse être glorifiée de la gloire du Verbe. Or quelle est la gloire du Verbe ? C'est d'être un avec le Père pour, avec lui, dans l'unité, être source de l'Esprit Saint. Mais Jésus demande aussi au Père que ceux que le Père lui a donnés soient associés à cette gloire<sup>38</sup>, afin qu'ils aient en eux-mêmes la plénitude de sa joie : « Maintenant je viens vers toi et je parle ainsi dans le monde, pour qu'ils aient la joie, la mienne, dans sa plénitude, en eux-mêmes »<sup>39</sup>. Voilà la joie du Christ : introduire le cœur de l'homme, l'âme de l'homme, au plus intime de la Très Sainte Trinité, le faire « un » avec le Père comme lui-même est « un » avec le Père. Et voilà ce qui permettra aux Apôtres de dépasser l'absence sensible de Jésus, puisque leur espérance pourra s'appuyer sur sa prière : « Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ceux-là aussi soient avec moi, pour qu'ils contemplent la gloire, la mienne, que tu m'as donnée... »<sup>40</sup>

Parmi tous ceux que Jésus veut entraîner dans cette gloire – tous ceux qui, l'ayant reçu, ont « le pouvoir de devenir enfants de Dieu »<sup>41</sup> –, Marie est bien sûr la première<sup>42</sup>.

Et c'est cette prière du Fils bien-aimé qui va permettre à Marie de rester debout à la Croix, et de connaître dans son cœur une joie qu'elle n'a encore jamais connue : que Jésus puisse accomplir l'œuvre du Père et que, l'accomplissant, il puisse entrer dans cette gloire.

38. Cf. Jn 17, 24.

39. Jn 17, 13.

40. Jn 17, 24. Que la joie soit liée à la présence, nous le voyons dans le cœur des Apôtres, qui sont « remplis de joie à la vue du Seigneur » (Jn 20, 20) et qui sont plongés dans la tristesse quand il leur annonce son départ : « Maintenant vous avez de la tristesse, mais de nouveau je vous verrai et votre cœur se réjouira » (Jn 16, 22). Si Jésus parle ici de sa Résurrection, il faut reconnaître que la joie des Apôtres, le soir de Pâques, reste encore très humaine, puisqu'elle les empêche de croire que c'est vraiment Jésus qui leur est présent : « Dans leur joie ils étaient encore incrédules », à tel point que Jésus est obligé de leur demander quelque chose à manger pour leur prouver qu'il est bien là (Lc 24, 41). Toutefois les disciples, quand Jésus leur sera apparu plusieurs fois et les aura ainsi fortifiés, feront le dépassement de sa présence sensible puisque, lorsqu'il aura été « dérobé à leur yeux » sur le mont des Oliviers (Ac 1, 9), ils « s'en retourneront à Jérusalem en grande joie » (Lc 24, 52). « Même si nous avons connu le Christ selon la chair, dira saint Paul, maintenant ce n'est plus ainsi que nous le connaissons » (2 Co 5, 16). Avant la Croix, les Apôtres auraient été incapables de faire ce dépassement. Jésus, du reste, leur en fait le reproche : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais vers le Père » (Jn 14, 28). La joie de Jésus, et la nôtre, est donc liée au retour vers le Père – non que le Fils, en s'incarnant, ait quitté le Père, mais parce qu'il s'est incarné *pour* introduire dans le mystère du Père ceux qui croiraient en lui. Voir ci-dessous, note 67.

41. Jn 1, 12.

42. Cf. VIII, p. 153.

La Croix est, de la part des hommes, l'acte le plus abominable qui soit ; mais au milieu, *ut lilium inter spinas*, comme un lis au milieu des ronces<sup>43</sup>, il y a l'âme de Marie, son cœur virginal qui est le fruit le plus précieux de la Croix<sup>44</sup>. Sa maternité est brisée, mais le Père se sert de cette souffrance intolérable pour faire éclore cette fleur de lis – et elle est pour lui. N'est-ce pas là la joie la plus intime du cœur de Jésus à la Croix, de pouvoir faire jusque-là l'œuvre du Père ? Lorsque Jésus dit : « C'est achevé » et incline la tête avant de remettre son esprit au Père<sup>45</sup>, n'y a-t-il pas de sa part comme un sourire pour le Père et pour Marie ? Pour Marie, il a dû y avoir là une joie prodigieuse, qui lui a permis de vivre le mystère du Sépulcre.

Cette joie, Marie a été seule à la vivre durant le temps du Sépulcre, dans l'attente de la Résurrection. Mais à ses enfants, à ceux qui veulent bien la recevoir de Jésus crucifié, Marie, qui ne garde rien pour elle, donne cette joie qui n'est plus humaine, qui n'est plus sensible, qui est toute divine. Nous, nous ne voyons que les chardons, les épines... Demandons à Marie d'ouvrir les yeux de notre cœur et de nous faire contempler la fleur qui éclôt à travers les douleurs de la Compassion – la *contempler* au sens fort (et non d'une manière poétique), c'est-à-dire *en vivre*.

Le *Cantique des cantiques* nous invite aussi à contempler « le roi Salomon portant le diadème dont sa mère l'a couronné au jour de ses épousailles, au jour de la joie de son cœur »<sup>46</sup>. N'est-ce pas là le sourire de Jésus et celui de Marie à la Croix ? Marie connaît à la Croix une joie plus grande qu'à l'Annonciation, puisqu'elle peut réaliser avec Jésus

---

43. Cant 2, 2.

44. La souffrance de Marie est virginale, et à cause de cela elle souffre bien plus profondément que nous : voir *Marie toujours vierge*, in *L'Étoile du matin*, pp. 33-34. Notre souffrance à nous, bien souvent, n'est pas virginale, soit à cause de notre égoïsme qui fait tout ce qu'il peut pour éviter la souffrance, soit parce que nous regardons plus la souffrance que l'amour, soit parce que nous ne nous mettons pas dans la lumière de Dieu. Il faut toujours demander au Seigneur de nous donner la lumière sur ce que *lui* réclame de nous, car il y a des souffrances qu'il ne veut pas et que nous serions capables de nous imposer à nous-mêmes ou de subir sans essayer d'en sortir. Ce qui importe, c'est *sa* vision à lui, et non la nôtre. Cela peut parfois être rude, mais c'est la seule manière d'être dans la joie et la paix. Il ne peut pas y avoir de joie ni de paix en dehors de là. Et si on a cette joie intérieure, on n'a plus besoin de chercher la joie ailleurs ! elle nous est donnée par Dieu, directement. Jésus veut nous donner *sa* joie, et au milieu des luttes, des combats, nous avons bien besoin de cette joie qui nous est donnée gratuitement, comme l'amour divin.

45. Cf. Jn 19, 30 et Lc 23, 46.

46. Cant 3, 11.

l'œuvre propre du Fils bien-aimé. À l'Annonciation, à Bethléem, c'était, si l'on ose dire, elle qui faisait tout ; elle était joyeuse de tout donner. Mais il y a une joie plus grande qui est de tout donner d'une manière cachée, dans l'obéissance, où tout est voilé. La joie de Noël a encore quelque chose de sensible, d'extérieur ; la joie de la Croix est tout intérieure. Extérieurement il n'y a que la souffrance, mais intérieurement il y a la plus grande joie parce qu'il y a l'amour dans toute sa pureté, un amour victorieux de tout, qui ne peut plus s'exprimer que par un sourire. Le sourire – le sourire virginal de Marie à travers la douleur et les larmes – n'est-il pas l'expression de la victoire de l'amour ?

MARIE, « CAUSE DE NOTRE JOIE »

Marie, « Cause de notre joie », est celle qui nous apprend à être joyeux à travers tout. C'est elle qui nous apprend à sourire au moment où nous pâtissons le plus, parce que nous savons que toute souffrance, tout échec, est le lieu de la victoire de l'amour. Le démon entretient en nous des luttes, des peurs, des désespoirs<sup>47</sup>. Dépassons tout cela dans un grand élan d'amour, le grand élan d'amour qui existe dans le cœur de Marie, cette joie profonde qu'elle a connue dans le mystère de la Résurrection. Nous avons besoin de cette joie ; c'est la grande manière de supprimer tous les petits scepticismes qui sont en nous. Nous n'avons pas assez de joie dans le cœur, parce que nous ne regardons pas assez cet amour gratuit, victorieux, du Christ sur nous. C'est lui qui nous aime, et c'est *lui* qui veut nous attirer à lui, nous prendre complètement.

Quand on vit dans cette certitude que nous donnent la foi, l'espérance et la charité, alors il y a une joie prodigieuse en nous : on est victorieux avec le Christ, victorieux des ténèbres. C'est la lumière qui prend tout en nous, et nous *savons* que c'est cette lumière du Christ qui prend

---

47. La tactique du démon est toujours de nous mettre dans le désespoir, alors que l'Esprit Saint veut faire de nous des hommes victorieux dans le Christ et en Marie. Marie est notre espérance. Une fois qu'on a compris cela on ne peut plus désespérer, puisqu'elle est victorieuse, et pleinement victorieuse. C'est dans le Christ qu'est notre espérance, comme Marie a toute son espérance dans la victoire de Jésus. Jésus est notre espérance parce que sa Résurrection *est* notre résurrection, parce que sa victoire nous est donnée. Alors il n'y a plus de danger de désespérer, nous luttons avec lui et pour lui.

Nous devons être dans toute notre vie le printemps de l'Église, avec tout ce que cela représente de joie, de poussée vitale de vie divine, de conquête – de gloire déjà dès cette terre. Mais tout cela *au milieu des luttes*, de luttes constantes, sournoises. Il faut demander à Jésus d'inscrire de plus en plus dans nos cœurs la grande lumière de sa victoire d'amour.

tout en nous, et nous savons que cet amour veut être victorieux de tout ; et s'il nous a mis dans cette voie particulière de la vie religieuse, c'est pour nous débarrasser de toutes les choses secondaires afin d'être plus attirés par lui. La vie religieuse n'est pas une finalité. Ce qui doit nous finaliser, c'est l'attraction du Christ sur nous, cette attraction d'amour qui doit tout prendre en nous – et la vie religieuse est là pour écarter tous les obstacles et permettre à cette attraction de *s'incarner* en nous, complètement, jusqu'au bout, pour qu'elle puisse être victorieuse en nous, de la victoire même du Christ.

Supplions la Vierge Marie d'être là, de s'emparer de tout en nous, et de toujours nous rappeler l'*absolu* de cette conquête de l'amour du Christ sur nos cœurs, sur notre volonté, sur notre intelligence. Que notre intelligence ne soit plus errante ou repliée sur elle-même, qu'elle soit dans une recherche *incessante* de vérité. Que notre sensibilité, notre affectivité, nos passions, soient saisies par cet amour divin du cœur du Christ. Et que Marie soit là pour nous donner *sa* joie. Nous n'avons pas assez de joie, et dire cela c'est dire que nous n'avons pas assez dans notre cœur la joie du cœur de Marie. C'est la seule qui soit éternelle. Les petites joies extérieures, les petites détente de jour de fête, c'est très bien, mais cela ne fait pas vivre. La vraie joie, c'est la joie du cœur de Marie dans notre cœur ; et cette joie-là, elle doit s'emparer pleinement de nous et être débordante.

Le plus grand désir d'une mère, c'est de donner sa joie à ses enfants. Elle aime voir des enfants joyeux, profondément joyeux, d'une joie qui intériorise, qui pacifie, qui rend accueillant, qui donne la force d'être des conquérants – puisque le Christ nous le demande : « Allez dans le monde entier proclamer la Bonne Nouvelle »<sup>48</sup>. C'est un ordre que Jésus nous donne. Il faut le recevoir. Et il faut demander à la Vierge Marie d'avoir la force intérieure d'en vivre, pour être de vrais témoins du mystère de la Résurrection de Jésus<sup>49</sup>.

« Entrer dans la joie » de Jésus, comme lui-même nous y invite<sup>50</sup>, a toujours été vital pour le chrétien, mais cela l'est plus que jamais aujourd'hui si l'Église, qui continue la mission de Jésus, entre dans la

48. Mc 16, 15.

49. N'oublions pas le reproche de Nietzsche aux chrétiens : « Je croirais volontiers à leur Dieu s'ils avaient l'air un peu plus sauvés ». C'est « en Dieu son Sauveur » que Marie exulte de joie – et cela plus encore à la Croix que lors de la Visitation, puisque c'est à la Croix que s'accomplit la victoire de l'amour.

50. Cf. Mt 25, 21-23. En commentant ce verset, saint Thomas se demande pourquoi Jésus n'a pas dit : « reçois » mais « entre dans ». C'est, répond-il, parce qu'il ne s'agit pas ici de se réjouir de biens extérieurs – auquel cas c'est la joie qui entre en nous –, mais

dernière étape de son pèlerinage, sa « dernière semaine »<sup>51</sup>. Parce que l'Église traverse des luttes qu'elle n'a encore jamais vécues<sup>52</sup>, il faut que nous maintenions dans notre cœur, au milieu des difficultés, des luttes, des angoisses, cette joie qui n'est pas nécessairement sentie, éprouvée, mais qui doit être présente et qui est le fruit de la victoire de l'amour. N'oublions jamais que la joie a un lien plus essentiel, plus direct avec l'amour, avec l'*agapè*, que la souffrance. L'amour divin se sert de la souffrance<sup>53</sup>, mais c'est une pâque, un « passage », et au ciel il n'y aura plus que la joie. En disant : « Ma vocation, c'est l'amour », la petite Thérèse nous rappelle que l'amour est la vocation de tout chrétien, un amour source de joie, parce que l'amour est directement et *essentiellement* source de joie. Cette joie, du reste, on la découvre bien dans le cœur de Thérèse. Même quand elle demande de souffrir, même quand elle réclame la souffrance, cette souffrance est portée dans la joie parce qu'elle est portée dans l'amour<sup>54</sup>. C'est cela que nous devons découvrir,

---

de biens spirituels, et dans ce cas c'est nous qui entrons dans la joie : « Le roi m'a fait entrer dans ses appartements » (Cant 1, 4). Du reste, « ce qui est dans un autre est contenu par lui, et c'est celui qui contient qui est le plus grand des deux. Quand donc la joie vient d'une réalité qui est plus petite que ton cœur, alors la joie entre dans ton cœur. Mais Dieu est plus grand que notre cœur (1 Jn 3, 20). Donc celui qui a de la joie à cause de Dieu entre dans la joie. Et il entre dans la joie de son Maître, de son Seigneur, c'est-à-dire la joie qui lui vient du Seigneur, parce que le Seigneur est la Vérité. La béatitude n'est donc autre (comme le dit saint Augustin) que "la joie [qui vient] de la vérité" (*gaudium de veritate*) » (*Comm. sur saint Matthieu*, XXV, n° 2054 ; cf. *Comm. sur saint Jean*, XV, n° 2004). Voir IX, note 25. – Ajoutons que c'est à celui qui a été fidèle *en peu de choses* qu'il est donné d'« entrer dans la joie de son maître ». Là encore la petite Thérèse a beaucoup à nous dire. C'est aux petits que Jésus donne sa joie, et aux mendiants : « *Demandez et vous recevrez, pour que votre joie soit en plénitude* » (Jn 16, 24).

51. Cf. *Les trois sages*, p. 356.

52. Cf. *op. cit.*, p. 348.

53. Cf. chapitre IV, pp. 74 sq.

54. « Depuis ma première communion, dira-t-elle, j'avais un perpétuel désir de souffrir. Je ne pensais cependant pas à en faire ma joie ; *c'est une grâce qui ne m'a été accordée que plus tard* » (*Carnet jaune*, 31 juillet). « Je ne trouve qu'une seule joie, celle de souffrir pour Jésus, mais cette joie *non sentie* est au-dessus de toute joie » (*Lettre* 85). Si bien qu'à la fin de sa vie, vivant pleinement la victoire de l'amour, vivant pleinement le « Je suis la Résurrection » de Jésus, elle pourra dire : « Je ne suis plus, comme dans mon enfance, accessible à toute douleur : je suis comme ressuscitée, je ne suis plus au lieu où on me croit [cf. Mc 16, 6]... Oh ! ne vous faites pas de peine pour moi, j'en suis venue à ne plus pouvoir souffrir, parce que toute souffrance m'est douce » (*Carnet jaune*, 29 mai). « La souffrance unie à l'amour est la seule chose qui me paraît désirable en la vallée des larmes » (*Lettre* 253). « La souffrance m'attire trop pour que je lui préfère le ciel » (*Conseils et souvenirs*, p. 60). « La souffrance est devenue mon ciel ici-bas » (*Lettre* 254).

et pas seulement intellectuellement, mais d'une manière pratique, pour en vivre. La joie victorieuse de la souffrance est quelque chose de tout à fait propre à la vie chrétienne. Les premiers chrétiens étaient « remplis de joie et d'Esprit Saint »<sup>55</sup>. Jésus, du reste, le leur avait annoncé : « Il est bon pour vous que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous »<sup>56</sup>. « Il est *bon* », c'est-à-dire : c'est source de joie pour vous parce que c'est source d'amour<sup>57</sup>.

#### LA JOIE DU CHRIST

Comment Jésus a-t-il vécu sa « dernière semaine » ? En ce temps qui le prépare à la Croix, qui le prépare à l'offrande de toute sa vie au Père, Jésus a intensifié sa joie<sup>58</sup>. Nous ne comprendrons jamais assez que

---

55. Ac 13, 52. C'est pour cela que, pour eux, le martyr allait de soi. Qu'est-ce que le martyr, si ce n'est la victoire de l'amour sur la mort, la réponse la plus adéquate que nous puissions donner à l'amour substantiel de Dieu, du Créateur qui nous donne l'être et du Père qui nous donne sa propre vie ? L'adoration « en esprit et en vérité » n'est vraie que si elle est capable de s'achever, comme celle du Christ, dans une remise volontaire de toute notre vie et de tout ce que nous sommes entre les mains du Père. À la différence du Christ, le chrétien qui meurt martyr est réellement tué par les hommes. Mais ce n'est pas cette violence qui fait le martyr. Ce qui fait le martyr, c'est l'offrande intérieure, volontaire, et substantielle, de notre vie. En cela le martyr est bien, comme Jean Paul II nous le rappelle, « l'exaltation de l'humanité parfaite et de la "vie" véritable de la personne, comme en témoigne saint Ignace d'Antioche quand il s'adresse aux chrétiens de Rome, le lieu de son martyr : "Pardonnez-moi, frères ; ne m'empêchez pas de vivre, ne veuillez pas que je meure... Laissez-moi recevoir la pure lumière ; quand je serai arrivé là, je serai un homme. Permettez-moi d'être un imitateur de la passion de mon Dieu" » (*Veritatis splendor*, § 92 ; SAINT IGNACE D'ANTIOCHE, *Lettre aux Romains*, VI, 2-3).

56. Jn 16, 7.

57. Cf. PAUL VI, Exhortation apostolique sur *La joie chrétienne*, (éd. Téqui, pp. 31-32) : « L'Esprit Paraclet est donné à l'Église comme principe inépuisable de sa joie d'épouse du Christ glorifié. Il lui remet en mémoire, moyennant le ministère de grâce et de vérité exercé par les successeurs des Apôtres, l'enseignement même du Seigneur. Il suscite en elle la vie divine et l'apostolat. Et le chrétien sait que cet Esprit ne sera jamais éteint au cours de l'histoire. La source d'espérance manifestée à la Pentecôte ne tarira pas. »

58. Pour nous aussi la « dernière semaine » sera celle de la joie parce qu'elle sera celle de la gratuité. En effet, depuis le geste de Marie, sœur de Lazare, versant le parfum d'un grand prix sur les pieds de Jésus (Jn 12, 3), jusqu'au coup de lance donné *après* la mort, la dernière semaine de Jésus est bien marquée par la gratuité de l'amour. Dans le monde d'aujourd'hui qui ne connaît plus cette gratuité, il faut que nous demandions à Marie de nous apprendre à en vivre. Il y aurait beaucoup plus de joie dans notre vie, et

ce temps est un temps de joie pour le Christ, la joie de se préparer à accomplir pleinement la volonté du Père. Car, pour le cœur de Jésus, la plus grande joie est de pouvoir, d'une manière héroïque, surhumaine, accomplir la volonté du Père en Fils bien-aimé, et l'accomplir d'une manière publique, manifeste aux yeux de tous. Aux yeux de tous, Jésus accomplit la volonté du Père, il obéit ; et la « dernière semaine » est celle de la grande obéissance du Fils bien-aimé. On peut même dire que c'est *la semaine du Fils bien-aimé*, et on peut dire que ce temps qui prépare Jésus à l'offrande de toute sa vie est vécu dans une très grande joie, parce que pour le Christ rien n'est plus grand que d'obéir au Père. Tout, dans sa vie, est ordonné à cela. Par là il glorifie le Père et par là il nous sauve ; c'est donc l'accomplissement de sa mission, et l'accomplissement de sa mission est pour lui une source merveilleuse de joie divine, puisque par là il montre qu'il aime le Père<sup>59</sup> et qu'il l'aime plus que tout, plus que sa propre vie temporelle, sa vie d'homme assumée par le Verbe de Dieu. Mû par le don de sagesse au plus intime de son cœur d'homme, Jésus offre sa vie, dans l'obéissance, pour que tout manifeste son désir d'accomplir la volonté du Père jusqu'au bout. C'est cela qui est pour son cœur la plus grande joie, parce que par là il manifeste la victoire de l'amour sur la mort, sur la souffrance, sur la tristesse. Dans le mystère même de l'Agonie et au-delà de la souffrance de la Croix, il y a dans l'âme du Christ une joie profonde, une joie unique d'être « tout entier aux affaires du Père »<sup>60</sup>, tout entier ordonné à l'accomplissement de la volonté du Père. Cela relève immédiatement de la plénitude de sa charité, de la plénitude de grâce qui est dans son cœur<sup>61</sup>. Il y a au plus

---

surtout dans la vie commune, dans l'exercice de la charité fraternelle, si Marie était toujours présente pour nous rappeler la gratuité de l'amour de Jésus et, par là, nous mettre en présence du Père, nous faire vivre le retour vers le Père.

Jésus nous donne Marie, comme à Jean, dans un geste de pure gratuité, pour qu'elle nous fasse entendre et vivre son cri de soif. Or Jésus crie sa soif quand il a *tout* donné, jusqu'à sa Mère, jusqu'à celle qui ne fait plus qu'un avec lui. Ne disons pas que nous avons soif d'aimer avant d'avoir tout donné. C'est seulement quand on a tout donné qu'on peut dire qu'on a *encore* soif d'aimer. Il faut que le serviteur ait parfaitement accompli sa tâche, ait obéi jusqu'au bout, pour pouvoir dire : « J'ai soif ». Autrement, il ne fait que crier « Seigneur, Seigneur » – et celui-là n'entre pas dans le Royaume de Dieu (Mt 7, 21). Car c'est par le service qu'on prouve le réalisme de l'amour, et la soif d'aimer n'est vraie que si on est entièrement donné comme serviteur. Marie nous apprendra à ne jamais nous arrêter à ce que fait le serviteur, elle nous fera vivre la soif du cœur de Jésus et la blessure de son cœur.

59. Cf. Jn 14, 31.

60. Lc 2, 49.

61. Voir III, note 24.

intime de son cœur comme un rayonnement de sa vision béatifique, et cette joie qui relève de l'exercice plénier du don de sagesse, et cette soif d'aller jusqu'au bout.

Cette joie qui est dans le cœur de Jésus donne à toute sa vie, et tout spécialement à la fin de sa vie terrestre, une profondeur et une lumière unique, comme celle d'un crépuscule. Jésus sait que ses jours sur la terre sont comptés, que cela ne va plus durer très longtemps. C'est vraiment la fin, et une fin tragique : le plus grand drame, comme drame humain et religieux, qui ait existé dans le monde, c'est ce rejet que Jésus ressent de plus en plus fort, ce rejet de la part de ceux qui auraient dû le recevoir, de ceux qui avaient été préparés pour le recevoir mais qui n'ont pas vécu avec suffisamment de pureté cette préparation, dont la première exigence était celle de l'adoration. Si les grands prêtres et le Sanhédrin avaient adoré d'une manière plus divine, c'est-à-dire plus libre, plus aimante, ils auraient été beaucoup plus dociles au bon plaisir de Dieu. Le commandement de l'adoration était bien pour eux le premier commandement, et l'adoration, quand elle est vécue en vérité, avec la plus grande intensité qui soit, nous met en présence de l'acte créateur du Père qui nous donne notre âme spirituelle, immortelle, notre âme capable d'aimer et de tout offrir. Mais les grands prêtres et le Sanhédrin ne vivaient pas vraiment de l'adoration. Parmi tous les membres du Sanhédrin, seul Nicodème essaie de défendre Jésus – mais tous l'accablent<sup>62</sup> : il faut que Jésus disparaisse parce que c'est un dissident, parce qu'il est en dehors de la tradition telle que les grands prêtres et le Sanhédrin la concevaient : il ne respecte pas le sabbat, il a une manière très particulière de vivre son lien avec son Dieu et même il proclame, d'une certaine manière, qu'il est Dieu.

S'ils avaient vécu d'une manière plus profonde le mystère de l'adoration, ils auraient été plus pauvres et plus accueillants à la lumière de l'Esprit Saint, et donc plus accueillants au mystère de Jésus. Mais leur cœur s'est endurci par jalousie. Ils ont entendu trop de choses sur Jésus, des choses extraordinaires, et ils ont vu que trop de monde l'aimait. Que Jésus ait ce succès prodigieux, c'est intolérable, inadmissible, et donc par jalousie, ils désirent le supprimer. La jalousie de Caïn à l'égard d'Abel est préfigurative de la leur – les Pères de l'Église l'ont bien vu – et le fait que la première prière eucharistique mentionne le sacrifice d'Abel comme préfiguratif du sacrifice du Christ est assez significatif<sup>63</sup>.

---

62. Cf. Jn 7, 50-52.

63. Ce n'est pas le bon peuple d'Israël qui a condamné Jésus, ce sont les pharisiens et les grands prêtres, ceux qui étaient l'aîné (comme Caïn) au niveau religieux.

Au milieu de cette lutte qui ne cesse d'augmenter, Jésus a dans son cœur une joie nouvelle (nouvelle pour son expérience d'homme). La béatitude de ceux qui sont persécutés, il l'a vécue le premier. Jésus a porté cette haine grandissante, mais dans son cœur il y avait cette joie, et c'est au moment de la plus grande lutte qu'il a connu la plus grande joie. N'est-ce pas cela que l'Église nous rappelle à la fin du Carême en fêtant le dimanche de *Laetare* ? Elle veut que nous comprenions cela pour qu'il y ait toujours dans notre cœur une joie semblable à celle que Jésus a vécue dans ces dernières semaines de sa vie terrestre. Comme c'est important, pour nous, de ne jamais perdre cette joie, de ne jamais accepter de la perdre, mais au contraire de lutter sans cesse pour la garder dans une foi plénière, dans un amour actuel, dans l'espérance. Car au fond, c'est l'espérance qui donne cette joie, et l'espérance doit toujours demeurer, elle ne doit jamais faiblir. Par l'espérance on est victorieux de la victoire du Christ, on anticipe ce qui se réalisera un jour et qui est déjà réalisé, dès maintenant, dans l'amour.

Dans le cœur de Jésus il y a cette expérience de l'amour du Père, d'un amour vécu avec une intensité d'autant plus grande que le Père demande à son Fils de réaliser ce que lui seul peut réaliser : porter l'iniquité du monde, l'iniquité de chaque homme, accepter de porter tout cela en étant victorieux de ces luttes et en vivant intérieurement, divinement, de cette victoire. Cela, Jésus n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle, mais nous, nous en avons besoin, parce que très facilement nous laissons la tristesse nous envahir, et de ce fait nous tombons dans le désespoir ; tandis que si la joie demeure, on ne peut pas tomber dans le désespoir.

La joie d'accomplir pleinement la volonté du Père – ce pour quoi il est venu<sup>64</sup> – grandit dans le cœur de Jésus (dans son expérience d'homme) durant toute sa vie apostolique. Chaque fois qu'il pense à la Croix, il est dans la joie. Les Apôtres sont dans la tristesse<sup>65</sup> et se révoltent<sup>66</sup>, mais lui est dans la joie, parce que c'est « son heure » et que, quand on aime, l'heure, c'est l'heure de la rencontre – « Maintenant je viens vers toi »<sup>67</sup>.

64. Cf. He 10, 5-9.

65. Cf. Jn 16, 6 et 20.

66. Cf. Mt 16, 22-23 et 17, 23 ; Mc 8, 32-33, etc.

67. Jn 17, 11 et 13. Cette joie du cœur de Jésus est donc à la fois d'accomplir la volonté du Père, d'« achever l'œuvre que le Père lui a donnée à faire » (Jn 17, 4), et c'est aussi de « retourner vers le Père », c'est-à-dire, puisqu'il ne l'a jamais quitté, d'y retourner *avec nous*, autrement dit de nous « prendre avec lui » (Jn 14, 3) et de nous faire « demeurer dans le Père » comme lui y demeure (Jn 15, 10-11). N'est-ce pas cette joie-là qui fait tressaillir Jésus sous l'action de l'Esprit Saint, comme saint Luc nous le dit ?

« À cette heure même, il tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit Saint et il dit : "Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux prudents et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été remis par mon Père, et nul ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père, ni qui est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler" » (Lc 10, 21-22). Nous oublions trop cela ; nous ne sommes pas assez joyeux de la vraie joie, de cette joie divine, cette joie qui vient directement du cœur de Jésus, du Fils bien-aimé. Nous ne sommes pas assez joyeux parce que nous n'avons pas assez conscience, divinement, de la grâce qui nous est faite : cette grâce d'être chrétien, cette grâce d'être lié au Christ pour l'éternité. Et, si nous sommes religieux, d'être lié au Christ à travers notre profession religieuse, ce second baptême qui fait de nous des membres du Christ, d'une manière très spéciale. Le baptême fait de nous des membres du Christ, et si nous sommes religieux notre profession est comme un nouveau baptême, qui nous permet de vivre jusqu'au bout toutes les exigences de la grâce chrétienne. Ayons donc l'audace de croire que nous sommes tout proches de Jésus. Il faut reconnaître que durant la vie apostolique de Jésus, certains étaient regardés par lui d'une manière particulière (Pierre, Jacques et Jean). On peut dire que ceux qui se donnent totalement au Christ dans la vie religieuse sont regardés de cette même manière. Nous n'avons pas à nous en glorifier, car l'appel de Dieu est purement gratuit, et si nous suivons vraiment Jésus nous n'accaparons rien : comme lui nous donnerons aux autres tout ce que nous recevons. Mais nous ne donnerons comme lui que si nous vivons *comme lui* de l'amour jaloux du Père. Nous oublions trop cela ! nous voyons trop les difficultés, les peines, les luttes, et nous ne sommes pas assez joyeux de cette joie intérieure, de cette joie divine, victorieuse de toutes les luttes et de toutes les souffrances. Parfois, aussi, nous nous laissons prendre par l'efficacité, et nous nous glorifions des « pouvoirs » qu'il nous a donnés, ou plutôt nous transformons notre service d'instruments pauvres en un pouvoir de domination ; ou, sans aller jusque-là, nous nous arrêtons trop aux *résultats* de nos actes. Jésus nous met vivement en garde contre cela, au moment même où il va nous révéler *sa* joie : « Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux » (Lc 10, 20). Jésus veut que notre seule joie soit d'avoir été « prédestinés à être pour le Père des fils adoptifs », par lui, le Christ (Eph 1, 5 ; cf. Jn 10, 35-36 ; Ro 9, 26). Demandons cette grâce, demandons cette joie. Il faut que, comme Marie, nous exultions de joie en celui qui est notre Sauveur (Lc 1, 47), Jésus. Par là nous entrons dans la joie de Jésus lui-même : la joie de l'unité d'amour qu'il vit avec le Père, et la joie de la communication de cet amour aux tout-petits, et non pas « aux sages et aux prudents ». Les sages et les prudents, nous en sommes loins, mais tout-petits nous pouvons l'être si nous acceptons cette pauvreté radicale, de ne rien avoir, d'offrir notre intelligence et notre cœur : que tout soit donné à Jésus. Alors cette exultation du cœur de Jésus nous est donnée, elle est pour nous. Marie a exulté de joie parce que Dieu avait regardé la petite de sa servante. Comprendons que Dieu se penche sur la petite, la bassesse de ses serviteurs, et qu'en les regardant il leur révèle les secrets de son cœur. Soyons des tout-petits, ou plutôt – car cela même est une grâce – demandons de l'être, et de l'être de plus en plus, pour connaître cette exultation de joie du cœur du Christ et de Marie, et que cette exultation prenne possession, complètement, de notre cœur. C'est la seule joie qui puisse nous reposer – comme semble l'indiquer le texte de saint Matthieu (11, 27-28) : « Personne ne reconnaît [ou : ne connaît bien] le Fils si ce n'est le Père, et personne ne reconnaît [ne connaît bien] le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous reposerai » – de ce repos, commente saint Thomas, qui seul peut combler tous les désirs (*Comm. sur saint Matthieu*, XI, n° 971 ; cf. IX, note 25).

## LA DEMANDE DU PÈRE

Comprendre cela nous permettrait d'éclairer bien des paroles ou gestes de Jésus dans sa vie apostolique. Pensons, par exemple, au dialogue de Jésus avec l'officier dont le fils est mourant à Capharnaüm. C'est beau, de voir un père qui vient plaider la cause de son fils mourant, un père médiateur. Il y a là quelque chose d'assez étonnant ; car d'habitude le père est celui qui a autorité, il est celui qui est premier, celui qui est source de vie. Mais quand le père voit son fils mourant, c'est la mort de son cœur de père – puisque le père est source de vie et que son fils, qui a reçu de lui la vie, est mourant. De plus, ce père est un officier royal, et lui qui est habitué à commander, à donner des ordres, le voilà qui se fait mendiant, qui se fait pauvre pour son fils. Touché directement, dans son cœur de Fils bien-aimé, de voir un père intercéder pour son fils, Jésus répond à sa demande, après l'avoir purifiée pour que ce soit bien la demande du *père* et non la requête impérative de celui qui a l'habitude de donner des ordres<sup>68</sup>.

En répondant à ce père, Jésus a dans son cœur la joie d'accomplir la mission de la Croix ; son cœur connaît cette joie de la victoire de l'amour du Père, et cette victoire se traduit dans le geste de miséricorde qu'il fait ici grâce à la prière du père de cet enfant moribond. Il est beau de regarder ce geste dans la lumière de la joie qu'a le Christ d'accomplir la volonté du Père. Cette joie d'accomplir la volonté du Père met dans son cœur comme une disposition divine à recevoir la demande de ce père de Capharnaüm, de cet officier qui, à cause de son fils moribond, n'hésite pas à se faire mendiant. Cette très grande joie dans le cœur de Jésus est préfigurative du mystère de la Croix, et nous donne peut-être une compréhension spéciale de ce que le Père lui demande.

Essayons de comprendre. Quand il demande à son Fils l'accomplissement du mystère de la Croix, du mystère de la Rédemption – qu'il est seul à pouvoir réaliser –, le Père, en même temps, supplie le Fils. Un père peut commander en suppliant. N'y a-t-il pas là quelque chose de très profond à découvrir ? Le Père est un si grand mystère ! Nous, nous disons tout simplement que Jésus obéit. Oui, il obéit ; mais nous oublions peut-être de regarder la manière dont le Père demande au Fils d'accomplir la Rédemption, de vivre le mystère de la Croix. Il ne le demande pas comme quelqu'un qui, ayant autorité, peut tout demander. Ce n'est pas comme cela qu'un père commande à son fils d'offrir sa vie ; il ne peut le faire qu'en faisant comprendre à son fils que cette demande

---

68. Voir *Le père de l'enfant qui agonise*, pp. 76-78.

est faite dans un amour parfait. L'acte par lequel le Père demande à son Fils de vivre le mystère de la Croix *est un acte d'amour pour son Fils*<sup>69</sup>. Ce n'est pas un acte d'autorité banal ; c'est l'acte d'autorité paternelle le plus parfait qui ait jamais existé : seul un père peut demander cela, mais il le demande précisément comme père, c'est-à-dire non pas premièrement comme ayant autorité mais comme père aimant son fils, et lui demandant cela parce que seul le fils peut l'accomplir. Nous-mêmes, quand nous demandons à quelqu'un que nous aimons beaucoup d'accomplir quelque chose de particulièrement grave et important, qu'il est seul à pouvoir faire, notre commandement prend une note très particulière et devient presque une supplication : « Je t'en supplie, fais cela par amour pour moi, je te le demande ». N'est-ce pas cela qui est préfiguré dans cet épisode de l'Évangile, et qui nous fait comprendre la qualité de la joie du cœur de Jésus ? Accomplir la volonté du Père, c'est très grand, mais accomplir la volonté du Père qui *supplie* son Fils, qui lui demande de faire cela parce qu'il est seul à pouvoir le faire, met dans le cœur du Fils une joie de Fils bien-aimé qui sait qu'il réjouit le cœur du Père en accomplissant cet acte. C'est peut-être cela qu'il y a de plus beau à découvrir dans la joie du cœur de Jésus : le Père le supplie de réaliser l'offrande de la Croix...

Tout acte d'obéissance implique une coopération. L'œuvre du Fils, c'est l'œuvre du Père, puisque c'est un acte d'obéissance. Et si le commandement du Père est un commandement suprême et un commandement d'amour (puisque c'est le commandement du Père), on peut essayer de découvrir les diverses modalités de commandement du Père et la coopération du Fils. Si ce commandement est le commandement par excellence, s'il n'y en a pas d'aussi noble, ni d'aussi aimant, il n'y a pas non plus d'acte d'obéissance qui soit aussi parfait, aussi grand, que l'acte d'obéissance de Jésus.

Or cet acte d'obéissance de Jésus est présent dès le point de départ – l'Épître aux Hébreux nous le dit : « Tu m'as formé un corps pour que j'accomplisse ta volonté »<sup>70</sup>. C'est donc le premier acte conscient de Jésus à l'égard du Père, et, par le fait même, c'est la joie première, qui est dès le point de départ et qui (dans l'expérience humaine de Jésus) ne cessera jamais de grandir jusqu'au terme<sup>71</sup>. On peut même dire que ce *fiat*, cet acte

69. C'est seulement ainsi qu'il faut comprendre l'affirmation de saint Paul que saint Thomas cite souvent : le Père a, pour nous, livré son Fils à la mort (cf. II, note 49).

70. Cf. He 10, 5-9.

71. « Tu m'as formé un corps pour que je fasse, ô Dieu, ta volonté. » Ce qu'il y a de plus profond et de plus intime dans le cœur du tout petit enfant Jésus, c'est ce regard vers le Père, c'est cet holocauste intérieur qui consiste à *tout* donner au Père, un holocauste

d'obéissance, est accompli dès le point de départ en Marie, avant la naissance. Alors on comprend que cette joie du cœur du Christ, d'accomplir la volonté du Père, est bien *ce qu'il y a de plus radical dans son cœur d'homme*, d'homme assumé par le Verbe de Dieu. C'est donc bien cette joie qui exprime *ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de Jésus*.

#### LA JOIE DE MARIE

On touche là un mystère très profond qui va être révélé à la Croix, et c'est par là que nous pouvons comprendre la joie du cœur de Marie. La maternité divine de Marie, qui s'achève dans le mystère de Compassion, cette maternité contemplative, miraculeuse, est comme le reflet, pour nous, de la paternité. Ce lien d'obéissance, cette coopération de Jésus avec le Père, est (nous l'avons vu) ce qui nous fait découvrir la joie la plus intime du cœur du Christ et du cœur du Père. Or cet acte d'obéissance du Fils bien-aimé (acte qui prend tout puisqu'il entraîne l'offrande de la vie de Jésus – il s'est fait obéissant *usque ad mortem*<sup>72</sup>), Marie va le vivre en mère, en accompagnant Jésus, comme la « mère admirable » du second livre des Maccabées. Antiochus, le tyran, a fait mourir les six premiers de ses fils, les six aînés, et veut se servir de la tendresse de son cœur de mère, de son cœur broyé par la souffrance, pour que le dernier, le benjamin, renie son Dieu. Se servir de la souffrance de la mère pour que le petit dernier renie, n'est-ce pas odieux ? La mère, dans sa stratégie maternelle, accepte de s'approcher, elle fait semblant d'être d'accord avec Antiochus pour pouvoir aller auprès de son fils et lui parler « la langue de ses pères »<sup>73</sup> et ainsi encourager celui qui n'en peut plus. Cette préfiguration est vraie de Marie à l'égard de Jésus, puisque son martyre

---

*dans la joie*, parce qu'un holocauste divin implique toujours la joie. Le sourire de Jésus à la Croix, c'est Jésus face au Père. Au Père il ne peut que présenter « la joie de son cœur » (Cant 3, 11) de souffrir pour lui, pour le glorifier ; et il ne glorifie le Père que parce qu'il y a cette joie, ce sourire qui est celui de son âme tout entière tournée vers le Père.

« Tu m'as formé un corps pour que je fasse ta volonté » : la joie de l'enfant Jésus, c'est l'union affective à l'état pur qui demande l'union effective de la Croix, car la volonté du Père ne sera pleinement accomplie qu'à la Croix. Ce qu'il y a de très grand, de très mystérieux, dans l'union affective de l'enfant Jésus, c'est qu'elle a la perfection du cœur pleinement conscient, pleinement lucide de l'homme le plus parfait qui soit ; c'est l'union affective de Dieu Enfant, et donc c'est l'union affective dans toute sa limpidité, qui est cachée pour être toute réservée au Père. Sur l'union affective et effective, voir V, note 31.

72. Phi 2, 8.

73. 2 Mac 7, 27.

est parfait (il est le roi des martyrs), et elle est vraie aussi pour nous. Il y a là une double « herméneutique » qui est très belle. Marie va reconforter le cœur de Jésus par sa fidélité ; elle va donc augmenter la joie du cœur du Christ, et la joie du cœur de Marie qui se communique à Jésus est semblable à la joie du Père. Il y a donc cette triple joie : celle du Père, celle du Fils, et celle de Marie, et la joie de Marie est là pour permettre à Jésus d'aller jusqu'au bout – non pas que Jésus ait besoin d'elle, mais cela fait partie de la surabondance de l'amour, de vouloir recevoir de sa Mère le dernier réconfort et, par là, de l'honorer du plus grand honneur qu'il pouvait lui donner : honorer Marie en lui permettant de reconforter son cœur, de coopérer à sa fidélité et à sa joie<sup>74</sup>...

Il y a là quelque chose de très important, parce que ce qui est vrai de ce dernier moment, de ce mystère de Compassion, est vrai de toute la maternité divine de Marie. Elle a été source de joie pour Jésus dans tous les mystères de joie, et parce qu'elle l'a été, elle l'est aussi dans le mystère de la Croix et dans ce dernier moment de la vie de Jésus. *Le fiat* de Jésus à l'égard de tout ce mystère de la Croix est comme porté par Marie, par son *fiat*, son « oui » à l'accomplissement plénier de la volonté du Père sur Jésus et sur elle.

#### LES NOCES DE L'AGNEAU

On peut aussi, et c'est l'autre aspect, comprendre la place tout à fait particulière de la maternité divine de Marie auprès du Corps mystique du Christ, auprès de nous ; comprendre que, dans les derniers temps, quand la fin sera proche, la maternité divine de Marie auprès des brebis du Christ, auprès des membres de son Corps, sera très spéciale. Marie aura une stratégie maternelle toute particulière. Elle fera semblant d'écouter Antiochus, c'est-à-dire tous les tyrans de l'Église, toutes les idéologies athées qui massacrent l'Église, et elle aidera d'une manière toute particulière les derniers, ceux qui auront la violence la plus forte à porter. Marie ira auprès d'eux pour les reconforter, mettre

---

74. Comme nous l'avons vu plus haut (V, pp. 121-123), en justice Jésus n'a pas besoin de Marie. Mais la Croix est un mystère de surabondance d'amour et, parce qu'il s'est fait homme, le Fils, Jésus, ne peut glorifier le Père pleinement que si *tout l'humain* est offert. Or cela, il ne peut pas le faire sans Marie. Il a donc plus « besoin » d'elle pour cela que pour s'incarner (car il aurait pu venir parmi les hommes sans naître d'une femme). Et cela (à la différence de la maternité divine de Marie, sa maternité selon la chair) *nous est donné* sans restriction. C'est le « sacerdoce royal des fidèles » (cf. III, p. 63 et note 39).

dans leur cœur une joie toute divine ; elle sera tout proche d'eux, en leur donnant le meilleur de son cœur : la joie qu'elle a reçu de Jésus, cette joie du Christ d'offrir sa vie pour glorifier le Père. C'est cette joie-là qu'elle donnera à tous ses petits enfants, ceux qui subissent les plus grandes souffrances et les dernières souffrances. Elle parlera « la langue de leurs pères », c'est-à-dire qu'elle leur communiquera les secrets les plus profonds et la joie du cœur de Jésus pour qu'ils aient la force d'aller jusqu'au bout dans la fidélité. C'est la joie de l'Apocalypse, la joie de ceux qui « ont vaincu grâce au sang de l'Agneau » et « ont méprisé leur vie jusqu'à mourir »<sup>75</sup>, et « voilà pourquoi exultent les cieux et les habitants des cieux »<sup>76</sup> – c'est-à-dire nous, dont « la cité est dans les cieux »<sup>77</sup>. C'est la joie et l'exultation des noces de l'Agneau<sup>78</sup>.

Essayons de pénétrer encore plus profondément dans la joie que Marie vit à la Croix. Attirée par Jésus crucifié – elle est là dans *son lieu*, au sens très fort<sup>79</sup> –, Marie découvre, dans sa foi, dans la pauvreté de son espérance, ce que c'est qu'être petite enfant bien-aimée du Père, en étant « une » avec Jésus. Jésus, lui, vit sa filiation éternelle, et au plus intime de son âme – dans son âme humaine transformée par la grâce –, il y a une joie nouvelle, celle d'accomplir la volonté du Père.

C'est cette joie que nous avons (à notre mesure !) quand nous obéissons, sous le souffle de l'Esprit Saint, à quelque chose qui nous arrache à nous-mêmes et qui nous met totalement en Dieu, dans le cœur du Christ, totalement *in sinu Patris*, dans le sein du Père. C'est la plus grande joie, pour Marie, d'être l'enfant bien-aimée qui vit éternellement ce mystère d'amour. Une joie qui reste très secrète puisque dans toute sa sensibilité, dans tout son être de mère – la chair et le sang –, Marie est broyée.

Marie est labourée de souffrance dans ce mystère de Compassion ; et cependant, au plus intime de son âme, il y a cette joie débordante qu'elle n'a encore jamais connue : la joie d'être celle qui, ayant tout

75. Ap 12, 11. Ou : « ils ont méprisé l'amour d'eux-mêmes jusqu'à la mort » (*non dilexerunt animam suam usque ad mortem, οὐκ ἠγάπησαν τὴν ψυχὴν αὐτῶν ἄχρι θανάτου*).

76. Ap 12, 12.

77. Phi 3, 20 ; cf. Éph 2, 19 ; He 13, 14.

78. Ap 19, 7 : « Réjouissons-nous et exultons, et donnons-lui gloire ; car elles sont venues, les noces de l'Agneau, et sa Femme s'est apprêtée ». On traduit généralement : « Son Épouse s'est apprêtée » mais il faut remarquer que saint Jean emploie ici, non pas le terme *νύμφη* comme en 21, 2 et 9 et 22, 17, c'est-à-dire « Épouse », « Épousée », mais *γυνή*, « Femme », comme au chapitre 12 et deux fois dans l'Évangile : aux noces de Cana et à la Croix.

79. La Croix est un lieu de passage pour tout le monde, mais pour Marie c'est « le lieu de sa demeure » (Ps 33, 14).

reçu, donne tout<sup>80</sup>. C'est la plus grande joie ; car si c'est une joie de recevoir, c'est une joie plus grande encore de donner<sup>81</sup>...

Redisons-le : Marie connaît à la Croix une joie plus grande qu'à l'Annonciation, mais c'est une joie toute cachée. C'est la plus grande des joies, puisque c'est réaliser avec Jésus son œuvre propre. À l'Annonciation, à Bethléem, c'était Marie qui faisait tout, et elle était joyeuse de tout donner. Mais il y a une joie encore plus grande que de tout donner : c'est d'être choisie par l'Époux pour faire œuvre commune avec lui. C'est encore plus grand, et c'est une manière de tout donner, mais c'est une manière cachée, dans l'obéissance, où tout est voilé pour que la joie soit tout intérieure. Dans la joie de Noël il y a quelque chose de sensible, d'extérieur. La joie de la Croix, elle, est tout intérieure, et ceux

---

80. Cf. VIII, note 39. Cette joie « déborde » et, en même temps, elle ne peut plus se dire. À la Croix, le *Magnificat* de la « Mère du Seigneur » (Lc 1, 43), comme le *fiat* de sa servante (Lc 1, 38) est silencieux. Non pas que Marie se réserve quelque chose : elle nous donne tout. Mais tout l'amour qu'elle reçoit, et toute sa joie, elle nous les donne autrement que par des paroles. Totalement saisie par l'Esprit Saint, elle ne peut plus rien dire. Elle exulte, mais d'une joie toute contemplative et donc, comme le dit saint Pierre, « d'une joie indicible » parce que « déjà glorifiée » (1 Pe 1, 8). La gloire de Jésus, la gloire du Verbe, a définitivement pris possession du cœur de Marie. N'est-ce pas de cette joie que parle saint Thomas quand il rencontre, dans l'Écriture, le mot *jubilum* ? Par exemple, à propos de Job 33, 26 (*et videbit faciem ejus in júbilo*, « et il verra sa face dans une jubilation, un transport de joie »), saint Thomas précise : « *in júbilo*, c'est-à-dire dans une sorte de joie inénarrable ». Voir aussi son commentaire du Psaume 46, 2 (selon la Vulgate : *Jubilare Deo in voce exultationis*) : « La jubilation (*jubilum*), nous dit la Glose, est une joie ineffable, qui ne peut ni se taire ni s'exprimer parce qu'elle excède toute compréhension. Et telle est la bonté de Dieu, qui ne peut pas s'exprimer ; si on essaie de l'exprimer, ce ne sera qu'imaginativement ». Voir aussi son commentaire d'Isaïe 65, 18 : « Voici que je crée Jérusalem pour l'exultation », c'est-à-dire, dit saint Thomas, « toute absorbée par la joie ». – C'est aussi de cette joie que parle saint Jean de la Croix à propos de l'âme à qui l'Esprit Saint donne d'« aimer Dieu autant qu'elle est aimée de lui, puisqu'un seul amour est leur à tous les deux (...) ». De cette manière parfaite d'aimer naît aussitôt une intime et substantielle jubilation en Dieu (...). Tout la substance de l'âme plongée en gloire exalte Dieu... » (*Cantique spirituel*, str. 38, 2, pp. 678-679). Et de même sainte Thérèse de Jésus dans les *Septièmes demeures* (ch. 2) : « Ce que Dieu communique alors à l'âme est un si grand mystère, une faveur si haute, une jubilation si immense que je ne sais à quoi la comparer ; je peux seulement dire que le Seigneur veut à ce moment lui manifester la gloire du ciel (...) l'esprit de cette âme ne fait plus qu'un avec Dieu (...). C'est peut-être ce que dit saint Paul : "Celui qui s'unit au Seigneur n'est avec lui qu'un seul esprit" (1 Co 6, 17). Et encore : "Pour moi, vivre c'est le Christ, et mourir est un gain (Phi 1, 21). Il me semble que l'âme peut dire la même chose ici, car c'est là que le petit papillon dont nous avons parlé meurt dans une joie immense, parce que sa vie, désormais, est le Christ. » – Ceux qu'inquiéterait l'expression « Septièmes demeures » peuvent être rassurés, puisque c'est *cette joie-là* que le Père réserve aux « tout-petits » : cf. ci-dessus, note 67.

81. Cf. Ac 20, 35.

qui regardent de l'extérieur diront qu'il n'y a que la souffrance. Extérieurement, c'est vrai, il n'y a que la souffrance ; extérieurement il n'y a que les pleurs, il n'y a que le sang, les crachats. Mais intérieurement il y a la plus grande joie, parce qu'il y a l'amour dans toute sa pureté, l'amour dans toute sa force, un amour victorieux – et l'amour victorieux, implique justement une joie qui a quelque chose d'infiniment grand.

Et Marie vit cette naissance à la vie divine d'une manière parfaite puisqu'elle est immaculée. En elle, la plénitude de grâce fait que *tout* est saisi par cette naissance. C'est une re-création, une reprise radicale de toute la nature humaine dans la grâce.

La plénitude d'amour qui enveloppe Marie, puisqu'elle la prend entièrement, transforme par le fait même toute sa souffrance, fait que *tout* est attiré par le Père, par Jésus, et que tout est donné<sup>82</sup>. Il n'y a pas de moments intermédiaires entre les deux : c'est vécu dans l'éternité parce que c'est vécu dans la charité, sous le souffle de l'Esprit Saint. Tous les dons du Saint-Esprit saisissent Marie dans *tout* ce qu'elle est, et chacun des dons lui permet de vivre cette *unité* avec Jésus, de vivre au plus intime du Père en accomplissant sa volonté, cette volonté de surabondance d'amour sur elle, pour que Jésus lui-même accomplisse pleinement, en surabondance, ce que le Père réclame de lui.

C'est la joie de la toute petite enfant du Père, c'est la joie de celle qui est « une » avec le cœur de Jésus, celle qui est l'épouse de son cœur parce qu'elle vit dans sa foi, son espérance et son amour, ce que Jésus lui-même vit.

Cette joie, qui est le fruit direct de la plénitude de son amour, de cet amour, tout pur, immaculé, de cet amour jaloux, s'empare de tout son être<sup>83</sup>. Comme dans le sacrifice d'Elie sur le Mont-Carmel<sup>84</sup>, tout est

82. L'attraction du Père, parce qu'elle est substantielle (radicale et ultime), réclame et réalise un don absolu, total, un don de toutes nos énergies vitales – « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force » (Mc 12, 30).

83. Marie demeure dans la foi et l'espérance, mais sa foi contemplative anticipe la gloire. « Bienheureuse celle qui a cru... » (Lc 1, 45). Au ciel la joie de chaque bienheureux sera plénière du côté du sujet, « en ce sens que le désir de chacun sera pleinement comblé » ; mais cette joie pourra être plus ou moins grande selon qu'il sera donné à chacun une participation plus ou moins grande de la béatitude divine (*Somme théol.*, II-II, q. 28, a. 3, ad 2). La plus grande participation est évidemment celle de Marie, à cause de sa plénitude de grâce – et cela, c'est toute la joie des enfants de la Vierge Marie : « Ce ne sont pas les richesses et la gloire, (même la gloire du ciel) que réclame le cœur du petit enfant (...). Sa gloire à lui sera le reflet de celle qui jaillira du front de sa Mère » (*Histoire d'une âme*, Ms B, 4 r° ; Thérèse parle ici de l'Église, mais c'est éminemment vrai de Marie, qui est la Mère de l'Église).

84. Voir V, p. 122.

*brûlé* en Marie dans le mystère de la Compassion. Tout est saisi, tout est pris. Marie vit cette unité, et on peut se demander si le Prologue de saint Jean ne nous donne pas cette contemplation de Marie à la Croix<sup>85</sup>. Il n'y a rien de narratif dans le Prologue : Marie ne se raconte pas. elle nous met face au mystère, *dans* le mystère. L'amour est extatique<sup>86</sup> : on sort de soi et on est dans celui qu'on aime<sup>87</sup>. Marie est dans le cœur de Jésus, qui est lui-même *in sinu Patris*.

Le mystère de la Compassion est un mystère qui nous fait *nous quitter* totalement, pour naître à notre vie divine. Pour nous, comme les conséquences du péché originel sont très présentes, il n'y a pas comme pour Marie cette plénitude absolue. Cela se réalise dans la lutte ; mais nous devons veiller à ce que la charité, l'amour divin, qui s'exerce en nous dans la pauvreté de l'espérance et les ténèbres de la foi, puisse être *toujours en acte*.

Quand l'Esprit Saint nous met dans cet acte, c'est facile. Quand il veut que de nous-mêmes nous nous y mettions, c'est difficile, et cela peut même être héroïque. Mais c'est ce qu'il veut que nous vivions, c'est ce que le Père veut que nous vivions. Tant que nous sommes sur la terre, notre contemplation chrétienne ne peut pas avoir d'autre lieu que le mystère de la Compassion. Nous ne pouvons pas vivre immédiatement du mystère de Marie dans sa gloire.

Marie, dans sa gloire, vit le mystère de la Compassion *pour nous*, et elle nous le fait vivre ; et c'est grâce à sa gloire – le mystère de l'Assomption – que nous pouvons vivre ce mystère de Compassion tel qu'elle le vit.

Le mystère de la gloire de Marie, nous y tendons de toute notre espérance, nous le vivons dans la foi, mais nous ne l'expérimentons pas... normalement ! Toute notre espérance s'appuie sur ce mystère, nous le vivons dans l'amour, mais *toujours* à travers le mystère de la

85. Cf. *Les trois sagesse*s, pp. 412-413.

86. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théol.*, I-II, q. 28, a. 3 ; II-II, q. 175, a. 2.

87. Comme dit saint Jean de la Croix, « l'âme vit plus là où elle aime que là où elle anime. Car elle n'a pas sa vie dans le corps, c'est plutôt elle qui la donne au corps ; et elle, elle vit, par l'amour, en ce qu'elle aime » (*Cantique spirituel*, str. 8, p. 563 ; cf. *Conseils de spiritualité* 5, p. 1024). Voir aussi *Lettre* du 28 janvier 1589 à Doña Juana de Pedraza : « Que l'âme ne s'attache à rien, car pourvu que l'oraison ne faille, Dieu aura soin de sa propriété : car elle n'est à nul autre maître, ni ne le doit être. Je le vois pour moi-même : plus les choses sont miennes, plus j'y ai l'âme et le cœur enclos et encore mon souci. Car la chose aimée se fait une avec l'amant et ainsi fait Dieu avec qui l'aime. Aussi ne peut-on oublier cette chose sans oublier sa propre âme ; et même sa propre âme, on l'oublie pour l'âme aimée, car on vit plus en l'âme aimée qu'en soi » (p. 844).

Compassion. L'Esprit Saint peut nous permettre d'avoir parfois une certaine expérience de ce mystère, mais *toujours* pour vivre davantage le mystère de la Compassion de Marie. Dans la dernière étape de sa vie sur la terre, Marie a pu, par moments, vivre de la gloire, mais elle vivait habituellement de la Compassion, grâce à l'Eucharistie.

L'Eucharistie nous lie à la Croix et elle nous lie à la gloire. Nous pouvons expérimenter momentanément cette joie prodigieuse de la gloire, cette victoire prodigieuse de l'amour ; mais normalement, sous l'action de l'Esprit Saint, nous vivons le mystère de la Compassion.

L'Eucharistie était pour Marie la manière toute divine de vivre de la Compassion. Il faut lui demander de nous apprendre cela, pour ne jamais nous fatiguer. Nous aspirons tous à la gloire, mais nous devons comprendre que tant que nous sommes sur la terre, c'est le mystère de la Croix qui permet la croissance de l'amour, par l'espérance et la foi. C'est pour cela que c'est le lieu de préférence de notre cœur, parce que c'est là que nous sommes dans *l'obéissance plénière, vécue*, et que c'est par *l'obéissance*, dans la foi et l'espérance, qu'on grandit dans l'amour (dans la gloire, on ne grandit plus). Encore une fois il peut y avoir par moments des lumières subites qui nous sont données, mais on ne *demeure* pas dans la gloire. On demeure dans le mystère de la Compassion, dans un *état d'obéissance*. Les vœux de religion (par lesquels nous nous engageons à vivre le plus possible l'esprit des conseils évangéliques) ne nous mettent pas dans un état de gloire, mais dans un état d'obéissance, un état de pauvreté et de dépouillement. Mais cette pauvreté, ce dépouillement, sont pour nous le moyen le plus merveilleux, et l'unique moyen, de rejoindre ce qu'il y a de plus profond dans la vie de Marie, ce qui l'unit à Jésus de la manière la plus intime et ce qui est le secret de sa joie. Voilà ce qui nous est donné, et l'Esprit Saint *veut* que nous en vivions.

À chaque instant de notre vie nous sommes (si nous le voulons bien !) portés par une mère dont le seul désir est de nous faire vivre l'unité qu'elle vit avec Jésus... Il faut demander très souvent à Marie de nous donner cette joie toute divine, de nous renouveler dans la ferveur du « premier amour »<sup>88</sup>, pour que nous soyons, dans le monde d'aujourd'hui, de vrais témoins de l'amour de Jésus et du Père.

Cette joie, nous devons aussi la demander pour tous ceux qui souffrent dans leur âme ou dans leur corps et qui n'ont pas reçu la lumière qui transfigurerait leurs souffrances : celle de la sagesse de la Croix.

---

88. Ap 2, 4.

# ANNEXE

Homélie



# 1.

## *Jésus a soif de notre amour*

le 22 septembre 1995

*(Lc 8, 1-3)*

En célébrant la messe du Sacré-Cœur, n'oublions jamais les liens si forts de saint Jean avec la blessure du cœur du Christ, avec le cri de soif de Jésus à la Croix. Ce cri et cette blessure sont pour tous, c'est évident, c'est dit dans l'Évangile, mais nous savons que l'Évangile de Jean est l'Évangile des secrets du cœur de Jésus et que, parmi ces secrets, il y en a un qui est comme le « méta-secret », le secret par excellence qui donne leur sens à tous les autres : c'est cette soif du cœur de Jésus.

Le secret par excellence est bien la soif du cœur du Christ, plus encore (si j'ose dire) que son amour, et on comprend pourquoi. Certes, cette soif, c'est son amour, mais c'est la modalité particulière par laquelle Jésus a voulu nous révéler d'une manière ultime son amour. C'est ce que Catherine de Sienne avait si bien compris : sur la terre, ce qu'il y a de plus grand, c'est le désir, c'est la soif. C'est tellement important, pour nous, de saisir cela ! parce que très facilement nous regardons les résultats, et notre regard sur les résultats est un éteignoir de la soif, si grands que soient ces résultats, si beaux qu'ils soient – et souvent ils ne sont pas très beaux, alors c'est encore plus un éteignoir ! On dit : « Ah, si c'est cela ! J'avais fait tellement d'efforts, j'avais fait tout ce que j'avais pu, et je n'y arrive pas »... alors on se replie sur soi et on tombe dans un complexe d'infériorité qui n'est pas du tout l'amour. Au contraire, le désir nous empêche de regarder en arrière et fait qu'on est toujours projeté en avant et qu'on va toujours plus vite, parce qu'on est attiré et qu'on ne peut se reposer que dans celui qu'on aime. C'est pour cela que le désir implique toujours une très grande pauvreté, un très grand dépouillement. Le désir nous appauvrit, puisque justement on ne peut se reposer que dans celui qu'on aime et qu'il ne nous est pas encore

donné – il est donné, sinon on n'aurait pas le désir, mais il ne nous est pas donné pleinement.

Sur la terre on ne peut pas se reposer. Rien d'étonnant, alors, si on est fatigué de temps en temps, puisqu'on ne peut pas se reposer ! Mais gardons une prudence. Si, humainement parlant, vous êtes fatigués, reposez-vous ! et le père-maître a le devoir de dire aux novices : « Reposez-vous » et les novices ont le droit de dire au père-maître : « Vous êtes très fatigué, reposez-vous ! ». Ils ont le droit de dire cela, et cela touche le cœur du père-maître, comme cela touche le cœur de Jésus. Car si Jésus est touché de voir qu'on ne se repose jamais, qu'on veut tout le temps aller plus loin, par le désir, il est touché aussi quand on se repose pour aimer plus, pour désirer plus. Se reposer pour désirer plus, ce n'est pas du tout un repos humain, c'est un repos divin qui n'est pas un repos, qui est simplement aimer plus et aller toujours plus loin. Voilà ce que nous enseigne le cri de soif du Christ.

Tout l'Évangile de Jean se termine par ce cri de soif ; tout l'enseignement du Christ se termine par ce cri de soif qui est un appel. Un enseignement ne touche notre cœur que quand il est un appel. Un enseignement scientifique se repose dans des conclusions qu'on garde jalousement pour les examens. Les conclusions sont un repos pour l'intelligence ; mais l'enseignement du Christ, qui est l'enseignement du Père, est un enseignement d'amour : Jésus nous apprend à aimer. Et l'enseignement dans l'ordre de l'amour, c'est justement de nous donner soif, et de nous apprendre à ne jamais nous arrêter, à aller toujours plus loin.

N'oublions pas que Jean est le seul Apôtre qui ait reçu cela et qui nous le transmette. Donc, si nous voulons vivre de la paternité de saint Jean – et je crois que c'est notre plus grand désir, à tous, selon des modalités différentes –, nous devons recevoir ce que Jean a reçu comme le grand secret, le dernier secret qui donne leur sens à tous les autres. Un secret, c'est toujours un désir, c'est toujours un amour qui tend vers un amour plus parfait ; c'est cela, un secret, et c'est pour cela qu'on doit le garder jalousement pour croître dans l'amour : on va de secret en secret, d'amour en amour, d'une manière toujours plus forte, plus aimante. Et le secret du cri de soif s'incarne dans la blessure du cœur, et par là nous montre qu'il a quelque chose d'infini : il implique la mort de tout ce qui n'est pas l'amour divin, et il ne peut s'arrêter que devant le don total de Dieu, le don total de lui-même, le don du Père.

Il faut que, durant cette Eucharistie, nous demandions à Jésus lui-même de nous révéler la soif de son amour pour notre cœur, notre pauvre cœur humain. Nous sommes si peu de chose ! et pourtant Jésus a tellement soif de nous ! et c'est cela qui fait notre grandeur. Ce qu'il y

a de plus important à comprendre, c'est que Jésus nous attend et qu'il a soif de nous, soif de notre amour. Si nous avions l'expérience vécue de cette soif d'amour du cœur de Jésus sur nous, nous ne pourrions jamais nous arrêter, parce qu'on ne peut pas faire attendre quelqu'un qu'on aime, et quelqu'un de si merveilleux qui est notre Dieu et qui s'est fait homme par amour pour nous. Il faut que nous comprenions cet appel si impératif du cœur de Jésus, pour que tout ce qui en nous n'est pas encore donné, soit donné ; pour que tout ce qui, en nous, retarde le don de nous-mêmes à Jésus (comme quelque chose qui est encore trop nous-mêmes), que tout cela soit « taillé ». Il faut que nous acceptions que le Père taille sa vigne et qu'il la coupe en vue de lui faire porter du fruit. Et le fruit, c'est justement cette unité dans un amour plénier et éternel, et cette unité ne sera achevée qu'au moment du retour de Jésus.

C'est pour cela qu'on doit avoir une telle soif de ce retour ; c'est à partir de cette soif du Christ que nous avons soif de son retour et que nous désirons qu'il vienne pour tout prendre en nous et qu'il n'y ait plus de place pour aucune autre chose. Quand Jésus reviendra dans sa gloire, nous serons tous immaculés dans sa soif d'aimer, nous serons immaculés *à cause de* sa soif d'aimer, parce qu'alors nous lui laisserons toute la place. C'est dans la mesure où nous laissons toute la place à cet amour du cœur de Jésus pour nous, que nous entrons nous-mêmes dans cet amour pur, saint, immaculé. Et c'est par là que nous comprenons ce que Marie doit être pour nous, ce qu'elle *est* pour nous : celle qui nous apprend constamment à vivre de ce cri de soif, et à ne jamais nous lasser, parce qu'on ne peut pas se lasser du désir – c'est quelque chose de trop grand qui doit nous prendre et nous saisir entièrement.

Demandons à la Vierge Marie, aujourd'hui, dans cette communion, de vivre intensément de cette soif du cœur de Jésus, et en le recevant, disons-lui que nous avons soif de lui et qu'il peut *tout* prendre en nous, pour que cette soif grandisse et brûle *tout*.

## 2.

### *Le sacerdoce de Jean*

le 7 juillet 1995

*(Mt 9, 9-13)*

Mon cher père, chacune des messes que vous célébrerez sera toujours la première, car les réalités les plus qualitatives qui touchent la finalité de notre vie ne s'additionnent pas mais s'intensifient. Quand on arrive à un âge avancé, on ne compte pas le nombre de messes qu'on a dites ! Car notre messe est toujours la première, comme notre vie chrétienne est toujours notre baptême, et notre confirmation, et notre première communion. Dire cela n'est pas du tout un retour en arrière, c'est au contraire aller de l'avant, avancer constamment vers ce qui nous attire. Et ce qui nous attire, c'est le cœur de Jésus, son cœur glorifié dans sa blessure même – car c'est dans la mesure où il a été humilié, appauvri, dans la mesure où la kénose a été profonde, que Jésus est glorifié<sup>1</sup>. Et la blessure du cœur est bien l'ultime pauvreté, une des pauvretés les plus grandes, puisque l'homme devrait respecter le cadavre d'un autre homme.

Le premier moment de la conception (le point de départ) et la mort (le terme) sont les deux moments extrêmes de la vie de l'homme. Jésus, dans son intelligence et son cœur d'homme, a vécu ces deux extrêmes dans une conscience parfaite et une acceptation totale – et en étant pleinement remis à Marie. C'est en ce sens que Marie est la mère des mères, plus mère que toutes les autres mères. En effet, son consentement à la maternité a été à la fois divin et parfaitement humain dans une liberté totale (Dieu a voulu se cacher derrière l'ange Gabriel pour laisser à Marie une entière liberté). Et à la Croix, c'est elle qui reçoit le dernier moment de la vie humaine de Jésus, c'est elle qui achève ce dernier moment dans

---

1. Cf. Phi 2, 7-9.

son cœur et qui lui donne tout son sens. En effet, pour que le consentement du cœur de Jésus soit parfaitement humain et dans une totale liberté, ne fallait-il pas que sa Mère soit présente ? On peut le dire si on regarde la préfiguration du mystère de la Croix au second livre des Maccabées, où l'on voit la « mère admirable » assister en une journée au sacrifice de ses sept fils. Elle est présente auprès du dernier, du benjamin, d'une manière toute spéciale, pour reconforter son cœur et lui permettre de faire un acte libre, parfaitement libre, dans un grand amour<sup>1</sup>. Il y a là une préfiguration du sacrifice de Jésus. Ce ne sont pas seulement sept frères, c'est toute l'humanité qui, en Jésus crucifié, s'offre au Père, se donne au Père entièrement, dans une liberté totale. Le plus grand acte de liberté qui ait jamais été réalisé en ce monde, sur cette terre, c'est cet acte d'amour, d'offrande, d'adoration, de contemplation, que Jésus réalise à la Croix.

Et Marie est là pour que cet acte prenne toute sa dimension humaine puisque Jésus, à la Croix, connaît une petitesse et une vulnérabilité plus grandes que celles du tout petit enfant de Bethléem. Marie le sait, et elle est là, plus indispensable au cœur de Jésus que la jeune mère joyeuse de Bethléem. À la Croix elle porte encore plus son Jésus qui est dans une telle fragilité, une telle vulnérabilité, et qui, librement, s'offre. Et Marie offre, avec Jésus, son propre cœur brisé ; brisé par le cœur du Christ et brisé pour achever la blessure de ce cœur.

C'est auprès du cœur de Jésus glorifié et blessé que saint Jean, notre père, a compris que sa vie chrétienne, sa vocation, son sacerdoce, son amour pour le Christ, cette intimité si merveilleuse avec Jésus, avaient leur source à la Croix. Et ce qui est vrai pour saint Jean est vrai pour vous, est vrai pour chacun d'entre nous dans la mesure où nous supplions saint Jean d'exercer sur nous sa paternité. Le père, c'est celui qui rappelle l'origine et la finalité. Quand il s'agit des choses de Dieu, l'origine et la finalité se rejoignent – c'est le propre du divin parce qu'il est éternel. Pour nous, il y a toujours une distance entre le point de départ et le terme : quand nous serons tout proches de la mort, nous ne serons pas dans notre berceau ! Quand on est tout proche de la mort, on est au terme de la croissance de la vie et on n'a plus qu'à tout remettre à Dieu, et on regarde le point de départ dans une lumière toute nouvelle, celle de la sagesse, celle de l'amour, et de l'amour qui s'achève dans un dernier acte de remise totale entre les mains du Père : tout est achevé, tout est consommé.

Le sacerdoce, et d'abord notre vie religieuse, nous permettent de vivre incessamment cette naissance à la vie divine. Chaque oraison du

---

1. Cf. 2 Mac 7.

matin, et chaque oraison du soir, et notre oraison durant toute la journée, nous font vivre à la fois ce point de départ, cette naissance à la vie divine, et ce terme où tout est remis entre les mains du Père dans l'adoration et la contemplation. Le mystère du sacerdoce doit permettre aux religieux, aux enfants bien-aimés de saint Jean, de vivre ce que saint Jean a vécu à la Croix, et de le vivre avec lui, par lui, en lui, puisqu'il est notre père. Et pour pouvoir le vivre lui-même, il est soutenu par Marie. En effet, le premier exercice de la maternité divine de Marie auprès de Jean, c'est de lui permettre de vivre du cri de soif de Jésus et de sa remise totale entre les mains du Père – les deux extrêmes, si j'ose dire, de l'amour. L'amour est extatique (le cri de soif de Jésus le montre), il veut toujours aller plus loin, il ne veut jamais s'arrêter. Et Jésus, par son cri de soif, fait comprendre à Marie, à Jean, que l'œuvre de la Croix, si grande soit-elle, ne peut pas satisfaire le feu brûlant d'amour qui est dans son cœur de Fils bien-aimé ; cette œuvre sacerdotale qu'il réalise, si éminente soit-elle, ne peut pas satisfaire son sacerdoce de Fils bien-aimé du Père. Dire « J'ai soif », c'est dire que tout n'est pas achevé, et Jésus le dit pour que tout soit achevé, et il exprime par là que son amour pour le Père dépasse tout, même l'holocauste de la Croix, et que c'est cet amour qui donne au mystère de la Croix, au mystère du Crucifié, toute sa signification. Amour divin et humain, car le divin assume l'humain d'une manière totale en Jésus, et c'est pour cela qu'il n'y a plus qu'un seul amour : l'amour du Fils bien-aimé pour le Père. Et *tout* est offert. Le cri de soif fait partie de l'achèvement et il montre que l'achèvement n'est jamais un terme quand il s'agit de l'amour. L'achèvement est un nouveau commencement, on le voit ici en Jésus : quand il remet tout entre les mains du Père, c'est pour aimer plus le Père dans son cœur d'homme (en ce sens qu'il y a une expérience nouvelle pour son cœur d'homme).

C'est cela que saint Jean comprend au pied de la Croix ; grâce à Marie il peut recevoir le cri de soif, grâce à Marie il peut recevoir cette remise totale de Jésus, dans l'abandon, entre les mains du Père. Voilà les deux aspects ultimes du sacerdoce chrétien que saint Jean veut nous faire comprendre, lui qui a eu la grâce de le vivre tout près de Marie, tout près du cœur de Jésus. Le sacerdoce chrétien ne s'achève pas dans l'exercice des sacrements, il va plus loin. En effet, l'exercice des sacrements est encore une œuvre ; par le cri de soif du Christ, ce sacerdoce rejoint le mystère de la Très Sainte Trinité, il rejoint le Père (c'est pour le Père, ce cri de soif) et il rejoint Marie (ce cri est aussi pour Marie). Tel est le sacerdoce de l'enfant bien-aimé de Marie, le sacerdoce de Jean. À travers le cri de soif du Christ, ce sacerdoce – qui est le sacerdoce « selon l'ordre de Melchisédech », c'est-à-dire un sacerdoce

éternel – dépasse l'œuvre et rejoint le mystère d'amour par excellence, le mystère de la Très Sainte Trinité. C'est en ce sens-là que le sacerdoce chrétien est unique : il s'achève dans la Très Sainte Trinité, dans la contemplation de la Très Sainte Trinité.

Et en même temps, le sacerdoce chrétien réclame que l'œuvre que Dieu nous demande de faire soit parfaitement réalisée, parce que nous restons des serviteurs. La préfiguration du buisson ardent le montre bien : le feu dévore le buisson et celui-ci demeure toujours. Plus on aime Dieu, plus on est serviteur de Dieu. Plus on comprend que l'amour dépasse toute œuvre et tout service, plus on s'applique de toutes ses forces, de toute son attention, à l'exécution du service demandé, dans l'obéissance. Celui qui aime ne bâcle jamais le service qui lui est demandé, il le fait jusqu'au bout, mais il sait très bien que ce service est second et demande d'être brûlé de l'intérieur par l'amour.

Oui, mon cher père, ce sacerdoce reçu dans l'obéissance, reçu par et dans la grâce de saint Jean, par et dans la grâce de Marie, réclame de vous à la fois un appel constant à la contemplation (pour grandir toujours dans cette contemplation divine) et un service dans l'obéissance. Quatre des dix autres frères ordonnés avec vous sont déjà envoyés en Afrique, et vous êtes le cinquième... c'est l'Afrique qui dévore la Communauté Saint-Jean ! Le service que vous aurez là-bas, vous le regarderez dans la lumière de Jésus Serviteur à la Croix, et vous comprendrez que ce service doit être brûlé de l'intérieur par l'amour, par la soif d'amour. Alors, ce service, vous le ferez de tout votre cœur, le mieux possible, comme quelque chose qui demande d'être bien fait pour témoigner de votre amour pour le Christ ; mais vous ne vous y arrêterez *jamais*. S'arrêter à une œuvre, c'est aller contre le sacerdoce du Christ. On le fait parfaitement mais on ne regarde pas en arrière : celui qui met la main à la charrue ne regarde pas en arrière, il ne regarde pas le sillon qu'il a tracé, il regarde devant, et ce qui l'attire, c'est le cri de soif du Christ. Et vous saurez que ce service qui vous est demandé, bien qu'il soit important, n'est *rien* à côté de l'amour. Alors vous l'accomplirez très bien.

### 3.

#### *Le sacerdoce du Christ et la Compassion*

le 15 septembre 1988

(Jn 19, 25-27)

Le mystère de la Compassion de Marie va achever le cri de soif de Jésus, il va le compléter. Ce mystère de la Compassion ne peut pas se comprendre par lui-même : il doit être regardé dans la lumière du sacerdoce de Jésus, qui lui donne son ultime lumière. Du reste, Marie ne se comprend jamais par elle-même ; elle est « la Femme », et le propre de la femme, dans le langage biblique, c'est justement d'être totalement relative à l'homme<sup>1</sup>. Il ne s'agit plus ici de l'homme créature de Dieu, mais du nouvel homme, Jésus, et de Jésus dans son acte ultime sacerdotal, qui est un cri : « J'ai soif ». Car ce cri – après lequel Jésus dit : « Tout est consommé » – est bien l'acte ultime de son sacerdoce. Le pouvoir sacerdotal du Christ n'était pas pleinement actué dans ses gestes d'obéissance à Marie, ni dans ses gestes d'adoration silencieuse, ni dans sa prédication : Jésus ne pouvait pas dire, après avoir enseigné Nicodème : « Tout est consommé ». Il n'a pu le dire qu'après ce cri de soif qui porte tout. L'Évangile de Jean nous révèle là quelque chose que les autres Évangiles ne nous révèlent pas ; et c'est très précieux, parce que cela nous montre qu'on ne peut comprendre le sacerdoce de Jésus que grâce à ce moment ultime où tout est achevé, et donc où tout est finalisé, pleinement actué, dans cet acte d'amour et de désir. Le sacerdoce du Christ est un sacerdoce de désir, et c'est pour cela qu'il va s'achever en envoyant l'Esprit Saint. C'est étonnant : « Tout est achevé » pour le sacerdoce de Jésus, mais ce sacerdoce lui-même demande d'être achevé, complété, par l'envoi de l'Esprit Saint, pour Marie et pour toute l'Église.

---

1. Cf. Gn 2, 23 : « Celle-ci sera appelée femme (*'ichchâh*), car c'est d'un homme (*'ich*) qu'elle a été prise. »

À partir de ce cri de soif, la Compassion de Marie prend comme une nouvelle dimension qui nous fait comprendre pourquoi ce mystère de Compassion va durer jusqu'à la Dormition, jusqu'à l'ultime moment du pèlerinage de Marie. Et Marie, alors, ne dira pas : « Tout est consommé », parce que Marie est *toute relative* à Jésus, toute relative au sacerdoce de Jésus. C'est vraiment au sacerdoce du Christ qu'elle est relative et les trois dimensions de sa Compassion doivent se comprendre dans cette lumière-là.

Il faut demander à l'Esprit Saint de nous faire découvrir la Compassion de Marie à l'Agonie, au pied de la Croix et dans le mystère du Sépulcre ; car ces trois grandes dimensions du mystère de la Compassion sont tout le mystère de notre vie religieuse contemplative. Si nous sommes religieux, c'est *pour pouvoir vivre ce mystère*. C'est cela qui donne à la vie religieuse sa signification ultime ; si on quitte cela, on n'y comprend plus rien. Tandis que si on est dans cette lumière-là, alors on saisit qu'être religieux, c'est vouloir vivre le mystère de Marie dans la lumière de la soif du Christ, vouloir vivre ce mystère de Compassion dans ses trois dimensions : l'Agonie, la Croix et le Sépulcre.

Dans l'Agonie, Marie porte la tristesse de Jésus, cette tristesse que vit Jésus parce que, comme le disait saint François, l'amour n'est pas aimé ; cette tristesse que cause le péché sous ses trois formes<sup>1</sup> qui sont les trois grands obstacles à l'amour : la concupiscence charnelle (la jouissance), la vanité (on s'occupe de soi, on se considère comme le nombril du monde), et l'orgueil, cette exaltation de notre intelligence qui empêche l'amour d'être libre. Dans sa foi, son espérance et son amour, Marie vit cette triple tristesse de l'âme de Jésus, de voir que les hommes refusent de regarder cette grande révélation de l'amour qu'est le mystère de la Croix.

Que le mystère de l'Agonie soit vécu par Marie, nous pouvons l'affirmer puisque dans le récit de saint Luc un ange est présent – n'est-il pas le messager de Marie ? – et reconforte le cœur de Jésus. Marie, en vivant l'Agonie de Jésus, reconforte son cœur, et c'est là sa grande joie, au sein même de sa tristesse. Tristesse terrible pour l'Immaculée ! ce cœur si pur, qui ne peut qu'aimer, est comme terrassé. Marie est terrassée, comme Jésus – et elle est seule. L'Agonie est toujours un mystère de solitude, où on est seul à porter cette tristesse d'un amour bafoué, d'un amour rejeté, piétiné, considéré comme rien.

La Croix, c'est autre chose, ce sont toutes les souffrances que Jésus porte, en crucifié. Et le Sépulcre, cette séparation de l'âme et du corps,

---

1. Cf. 1 Jn 2, 16.

est réservé à Marie. Jésus ne souffre plus : « Tout est consommé », il a tout achevé. La descente aux enfers et le Sépulcre, c'est pour Marie, c'est Marie qui vit cela dans sa foi. Descente aux enfers – et non pas dans l'enfer (distinguons bien les deux). Les enfers (au pluriel), c'est tout simplement le lieu d'attente des âmes des justes. Jésus, dans son âme sacerdotale, n'est pas descendu dans l'enfer, car il n'y a pas de lieu pour Jésus dans l'enfer. Comme le disent avec force le saint Curé d'Ars et la petite Thérèse : l'enfer, c'est le lieu où l'on n'aime pas. Si Jésus pouvait descendre dans l'enfer, il y aurait alors là un lieu où l'on aime, et donc ce ne serait plus l'enfer ; quand Jésus est là, ce n'est plus l'enfer, on le sait bien : c'est le paradis ! Cette descente de Jésus auprès des âmes des justes, Marie la vit dans les ténèbres de la foi. Et le mystère du Sépulcre, pour Marie, c'est aussi cette séparation, conséquence de la mort, qu'elle doit vivre au plus intime de son âme. L'Église, à la suite de Marie, doit vivre le mystère de l'Agonie, de la Croix et du Sépulcre. Et toute l'attente de l'Église se terminera dans ce mystère, pour le retour de Jésus.

Demandons à l'Esprit Saint de nous faire entrer profondément dans ce mystère de Compassion qui est l'achèvement de la soif du cœur de Jésus.

#### 4.

### *Charité fraternelle et contemplation*

le 14 septembre 1988

« Tout est achevé ». La dernière initiative de Jésus avant de tout remettre entre les mains du Père, c'est le cri de soif. La Croix se termine dans un cri, dans un appel, dans une demande : « J'ai soif ». Lui qui est venu apporter le feu sur la terre, il a soif que ce feu brûle tout<sup>1</sup>, et il sait que la Croix n'a de sens qu'à travers ce cri de soif.

La réponse des hommes, leur réponse matérielle, temporelle, n'est pas à négliger, il ne faut pas la supprimer, elle est présente, mais ce n'est pas cela qui donne son sens au cri de soif du Christ. Jésus a un tel désir d'aimer, et d'aimer le plus possible, qu'il meurt dans un cri de soif. Les hommes répondent toujours un peu matériellement. Jésus ne néglige pas l'effort des hommes, mais il montre que ce n'est pas cet effort qu'il recherche. Ce qu'il recherche, c'est le cœur de l'homme. Jésus n'est pas venu pour des résultats, il est venu pour purifier notre cœur et nous apprendre à aimer, et il le fait d'une manière ultime par le cri de soif.

C'est Marie qui nous fait comprendre la vraie réponse à ce cri. Marie n'a pas présenté le vinaigre, mais elle n'a pas non plus interdit aux femmes de le présenter à Jésus, elle ne leur a pas dit : « Vous n'y comprenez rien » ; elle n'a pas dit : « Mais taisez-vous ! Laissez-le ! ». Non, elle a laissé les femmes s'approcher de Jésus, s'approcher de ses lèvres comme pour un dernier baiser, avec le vinaigre... N'est-ce pas extraordinaire, cela ? Et le vrai baiser, il est intérieur, c'est Marie dans son mystère de Compassion : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche »<sup>2</sup> – le Cantique des cantiques exprime bien le mystère de la Compassion.

---

1. Cf. Lc 12, 49.

2. Cant 1, 2.

Au cœur de l'ancienne Alliance il y a l'alliance de l'Époux et de l'épouse – « Comme l'épousée fait la joie de l'Époux, tu feras la joie de ton Dieu »<sup>1</sup> ; « ton Époux sera ton Créateur (...), ton Rédempteur sera le Saint d'Israël »<sup>2</sup>. La nouvelle Alliance, qui se réalise en Jésus, est une alliance sacerdotale, et c'est par rapport au sacerdoce de Jésus qu'il faut comprendre le mystère de la Compassion. La première Alliance se réalise avec et dans une famille humaine, la seconde recrée la famille, elle donne naissance à une famille divine : la famille religieuse, qui a son origine à la Croix.

Car c'est bien cela : lorsque Jésus donne sa Mère à Jean, il crée une famille divine, et la famille religieuse commence là. Marie n'est pas donnée à Jean pour constituer une famille selon la chair et le sang, mais pour constituer une famille divine dans la charité fraternelle. La charité fraternelle, c'est bien la famille divine, et cette charité fraternelle va prendre des modalités très différentes selon les différentes formes de vie religieuse, car il faut toujours bien distinguer le *mystère* et l'*incarnation* du mystère. Le mystère de la charité fraternelle nous est donné dans cet ordre impératif de Jésus : « Femme, voici ton fils. (...) Voici ta mère ». Il fallait attendre la Croix pour que le précepte nouveau de la charité fraternelle soit exprimé en plénitude. Avant la Croix il était donné sous forme de précepte<sup>3</sup>, là il est donné d'une manière concrète, dans le lien entre Marie et Jean, qui continue le lien entre Marie et Jésus. C'est cela qui est si extraordinaire dans la charité fraternelle : on doit aller jusque-là, sinon on ne comprend pas ce mystère. On l'identifie toujours avec la vie commune, et c'est dommage, parce que la vie commune, ce n'est pas toujours drôle... Cela peut être très beau au début : *Ecce quam bonum et quam jucundum*<sup>4</sup>, au moment de la prise d'habit... mais cela dure un jour ! C'est rude, la vie commune, parce que nous sommes tous des bourreaux les uns pour les autres. La vie commune est une chose merveilleuse puisque c'est l'incarnation du mystère de la charité fraternelle, mais ce n'est pas facile. Si quelqu'un dit que la vie commune est facile, cela prouve qu'il n'y est pas entré. Car ce n'est pas facile, concrètement, dans la vie de tous les jours, dans le quotidien, d'aimer ses frères comme Jésus les aime. C'est cela, l'*incarnation* du mystère. La vie commune elle-même n'est pas un mystère, c'est visible, et on repère tout de suite les frères qui, en se rencontrant, se sourient, et ceux qui

---

1. Is 62, 5.

2. Is 54, 5.

3. Jn 13, 34-35 ; 15, 12-13 ; 15, 17.

4. Ps 133, 1 : « Ah ! qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble ! »

baissent le nez – « Je ne vois personne, je suis un solitaire ». Attention ! votre solitude doit assumer vos frères dans la vie commune...

Jésus, en donnant Marie à Jean à la Croix, nous révèle la grandeur de la charité fraternelle. Ce sont les dernières paroles de Jésus à l'humanité... Mais aussitôt après, Jésus crie : « J'ai soif », ce qui nous montre que la Croix ne se termine pas dans la charité fraternelle mais dans un appel vers le Père, autrement dit dans la contemplation. La vie chrétienne ne se termine pas dans la charité fraternelle. C'est ce que Marthe Robin avait si bien compris, quand elle disait que les Foyers de charité devaient être des foyers de lumière, de charité (fraternelle) et d'amour, d'amour contemplatif retournant vers le Père. C'est très johannique. N'y a-t-il pas là un grand secret pour le renouveau de l'Église, avec des modalités différentes selon les familles religieuses ?

Le mystère de la Compassion est dans l'âme de Marie le reflet divin du « J'ai soif ». Comment Marie a-t-elle vécu ce « J'ai soif » dans son mystère de Compassion ? Elle l'a compris d'une manière extrêmement concrète grâce au coup de lance qui a comme incarné cet appel, cette soif, cet abîme de désir de l'âme de Jésus.

Si nous sommes liés à Marie – or Jésus nous l'a donnée comme mère –, Marie nous demande de continuer son mystère de Compassion, et cela pour le monde entier, mais spécialement pour notre monde à nous. C'est pour cela que le mystère de la Compassion, à travers la durée de l'Église, a pris des modalités différentes. Et si on avait une lecture suffisamment pénétrante du monde actuel, on comprendrait ce que l'Esprit Saint réclame particulièrement de l'Église aujourd'hui. Souvent, on n'a qu'une lecture sociologique du monde dans lequel on vit, et on ne regarde que les misères d'ordre matériel. C'est très bien, il faut faire cela ! mais ce n'est pas suffisant. Si on en restait là, ce serait le vinaigre donné à Jésus. Il est certes très important de comprendre les grandes injustices du monde d'aujourd'hui, mais ce n'est pas cela qui va nous éclairer sur le mystère de la Compassion. Le mystère de la Compassion est un mystère intérieur, et l'Église est un mystère d'intériorité. Là Marthe Robin doit nous éclairer, parce qu'elle est un signe – et Mère Teresa aussi. Car Mère Teresa aussi est un signe. Elles sont un peu comme Marthe et Marie pour l'Église d'aujourd'hui, et comme « les deux témoins » de l'Apocalypse<sup>1</sup>. Il peut y en avoir d'autres, bien sûr, mais il faut toujours deux témoins. Nous ne pouvons pas vivre la simplicité de Dieu, la simplicité de son amour ; il faudra toujours ces deux aspects : Marthe et Marie.

---

1. Ap 11, 1-13.

D'autre part, si l'Église a toujours vécu l'Agonie, la Croix et le Sépulcre (les trois aspects du mystère de la Compassion), je me demande si l'Église d'aujourd'hui ne doit pas vivre d'une manière très particulière le mystère du Sépulcre. Là encore, on pense à Mère Teresa, qui est très proche de la mort des hommes et veut la sanctifier. Alors qu'on rejette la mort et qu'on veut la dominer, Mère Teresa fait juste l'inverse. Pour elle, la mort doit être regardée et vécue comme un mystère. Quant à Marthe Robin, elle a vécu le mystère de la mort principalement sous l'aspect du Sépulcre<sup>1</sup>. Certes cet aspect ne supprime pas les deux autres, parce qu'on ne peut pas vivre du mystère du Sépulcre sans vivre l'Agonie et la Croix du Christ, mais le mystère du Sépulcre, c'est le dernier moment...

Demandons à la Vierge Marie de nous introduire dans ce mystère. Sans elle cela nous serait impossible. Mais parce qu'une mère n'a qu'un seul désir : donner à ses enfants tout ce qu'elle a reçu et tout ce qu'elle est, nous pourrons, avec elle et en elle, vivre ce mystère dans l'espérance du retour de Jésus.

---

1. Cf. *Les trois sagesse*s, pp. 535-555.

## 5.

### *S'offrir jusqu'au bout grâce à Marie*

Pour une profession perpétuelle,  
le 25 décembre 1988

*(Lc 2, 15-20)*

Mon frère bien-aimé, c'est auprès de l'enfant Jésus de Bethléem, avec le secours de Marie et de Joseph, qu'aujourd'hui, en cette messe de l'Aurore, vous allez prononcer ces vœux perpétuels. C'est ce qui peut être le plus agréable au cœur du petit enfant Jésus, comme au cœur blessé de l'Agneau. Si le Père nous donne son Fils bien-aimé, s'il nous le donne en demandant à Marie, la Vierge totalement consacrée à Dieu, totalement donnée à son Père, le service de la maternité, si le Père a voulu ce grand mystère de l'Incarnation, c'est pour nous communiquer son amour de la manière la plus forte qui soit. Il ne pouvait pas réaliser un don plus parfait que ce mystère de l'Incarnation. Saint Thomas, qui est à la fois un théologien contemplatif et un théologien très précis, très rigoureux par amour de la vérité, un théologien qui a lié toutes les exigences de la vérité aux exigences de l'amour (ce qui est rare), saint Thomas n'hésite pas à dire que Dieu aurait pu créer un monde plus parfait mais qu'il ne pouvait pas réaliser un mystère plus parfait dans l'ordre du don d'amour que le mystère de l'Incarnation. C'est par là qu'il manifeste, de la manière la plus éclatante, dans une extraordinaire simplicité, le don le plus parfait de lui-même, en donnant son Fils et en faisant que ce Fils prenne de la Femme, de la Vierge immaculée, sa nature humaine, afin d'être pour nous l'Emmanuel, « Dieu avec nous », Dieu pour nous, Dieu relatif à nous, Dieu qui veut demeurer parmi nous et en nous. Et cela dans la simplicité d'un enfant relatif à sa mère, tout entier donné à sa mère. Et ce don, si simple à Noël, si simple pendant toutes les années de vie cachée à Nazareth, ce don est allé « jusqu'au bout »<sup>1</sup> avec le mystère

---

1. Jn 13, 1.

de la Croix. On ne peut pas séparer ce que la sagesse de Dieu a uni, et uni d'une manière aussi forte : Bethléem et le Calvaire. Le Fils vient *pour cela* : se donner à Marie, se donner à Joseph, se donner à tous les hommes comme un tout petit enfant, dans l'extrême simplicité du sourire de l'enfant, du geste de l'enfant, d'un tout petit enfant livré à sa mère. Mais ce don n'est pas suffisant, il est ordonné à celui de la Croix où Jésus, qui a reçu de Marie son sang, le verse jusqu'aux dernières gouttes, celles que le cœur gardait encore. Il a fallu la blessure du cœur pour que ces dernières gouttes d'eau et de sang soient versées, pour que soit réalisé, d'une manière toute divine, le don total de tout lui-même pour notre salut, et en premier lieu pour que Marie soit immaculée ; il fallait tout le sang de la Croix, il fallait la blessure du cœur, pour que Marie soit la Mère du Fils bien-aimé du Père.

C'est dans cette lumière, mon frère, que vous faites profession, sachant que c'est la manière la plus adéquate de répondre à ce mystère de la petitesse de notre Dieu dans la fragilité d'un enfant donné à sa mère et dans le don sanglant de Jésus Agneau s'offrant lui-même à la Croix.

L'Église, qui nous enseigne la sagesse de l'enfant Jésus et la sagesse du Crucifié – cette sagesse qui nous fait entrer dans la gloire –, nous enseigne que la réponse la plus adéquate à cette sagesse, c'est le martyre et la vie religieuse. Car la vie religieuse est un martyre intérieur, ne l'oublions jamais ; c'est le martyre de Marie au pied de la Croix. À la Croix comme à Noël la petite Vierge Marie porte son enfant et l'offre au Père. À la Croix elle ne le porte plus physiquement, mais intérieurement ; elle porte la fragilité (infiniment plus grande que celle de l'enfant) du Crucifié, elle porte la fragilité de son Fils bien-aimé en l'offrant au Père. Elle est crucifiée intérieurement dans son mystère de Compassion, elle est toute offerte : elle ne verse pas une seule goutte de sang, mais intérieurement son cœur est blessé par le glaive qu'annonçait Syméon<sup>1</sup>, pour ne faire plus qu'un avec son Fils bien-aimé.

L'Église, mon frère, vous montre cette voie divine de sagesse, cette voie qui est celle de Jésus, l'Agneau immolé par amour pour le Père et pour nous ; l'Église vous indique que pour suivre l'Agneau partout où il va<sup>2</sup>, jusqu'à la Croix et jusqu'à la blessure du cœur, il y a ce grand mystère de la vie religieuse. Par là on accepte d'être crucifié, on accepte de n'avoir plus rien, jusqu'au plus intime de son cœur, pour que tout soit donné ; on accepte de n'avoir plus qu'un seul amour, *un*

---

1. Cf. Lc 2, 35.

2. Cf. Ap 14, 4.

*seul*, celui qui est dans le cœur du Christ : l'amour du Fils bien-aimé pour le Père. C'est la volonté du Père qui doit progressivement prendre toute notre vie, afin que nous « soyons » volonté du Père, comme Jésus à la Croix. Car à la Croix c'est la volonté du Père qu'il accomplit, qu'il vit, et il n'y a que cela qui compte pour lui.

C'est cela que Marie a vécu ; et la grandeur de la vie religieuse est de vivre ce mystère de la Compassion de Marie pour être tout proches de Jésus crucifié, pour être avec lui « dans le sein du Père »<sup>1</sup>. C'est la voie royale et c'est la voie du pauvre, la voie du mendiant, de celui qui n'a rien et qui *sait* qu'il n'a rien, parce que jamais il ne pourra par lui-même répondre à cet amour unique du Crucifié comme à l'amour unique du petit enfant Jésus de la Crèche. Sachant cela, il demande à Marie de tout prendre en lui, il demande à Marie d'être tout proche de son cœur à la Croix, comme l'a été Jean.

S'offrir ainsi jusqu'au bout, c'est l'acte le plus grand de toute notre vie chrétienne, celui qui répond à l'attraction si forte du Christ crucifié – « quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi »<sup>2</sup> – et à l'attraction mystérieuse du petit enfant Jésus. Car on ne peut rien refuser à un enfant qui nous étreint de ses petites mains, surtout quand il s'agit de petites mains si pures, si innocentes et aussi tellement fortes puisqu'il s'agit des mains d'un Dieu. Les mains de l'enfant Jésus seront crucifiées... et au plus intime de notre cœur nous comprenons que toute notre liberté qui se manifeste par nos gestes, par nos mains, doit être crucifiée par amour pour Jésus.

Et c'est dans la Communauté Saint-Jean, mon frère, que vous voulez vous donner totalement à Jésus, jusqu'au bout, en sachant que seule Marie pourra réaliser cela en vous. C'est saint Jean, notre père, qui vous aidera à vivre dans cette proximité à l'égard de Marie, de Marie dans son mystère de Compassion, de Marie tout entière offerte à Jésus et par lui au Père.

Dans ce geste que vous allez faire maintenant, demandez à l'Esprit Saint de brûler votre cœur pour qu'il n'y ait plus que l'amour du cœur de Jésus qui vous attire, qu'il n'y ait plus que l'amour de Marie, son silence de Noël et son silence de la Croix. Que saint Jean, notre père, vous unisse à lui pour l'éternité, afin que vous puissiez vraiment être un disciple bien-aimé du cœur blessé de l'Agneau.

---

1. Jn 1, 18.

2. Jn 12, 32.

## 6.

### *S'offrir en victime d'holocauste à l'amour du Père*

Pour une profession simple, le 16 juillet 1988  
(Notre-Dame du Mont-Carmel)

Mon frère bien-aimé, c'est auprès de la Vierge Marie que l'Esprit Saint, dans le cœur de Jésus, vous pousse aujourd'hui à prononcer vos vœux. Canoniquement ce sont des vœux « simples », comme on dit, des vœux pour un temps, mais dans le fond de votre cœur, qui dépasse le Droit canon puisque, par la charité, il touche le mystère de la vie éternelle, vous vous engagez pour toujours. Si vous mourriez maintenant, après avoir prononcé vos vœux, vous ne diriez pas au Seigneur : « Je les ai prononcés pour trois ans, attendons trois ans avant d'entrer dans le ciel » ! Vous lui diriez : « Je me suis donné totalement à vous pour l'éternité. Ouvrez-moi tout grand votre mystère d'amour, qu'enfin je puisse vous voir face à face ».

C'est cela, nos vœux ; c'est exprimer la soif que nous avons, au plus intime de notre cœur, de n'être qu'au Christ, de n'être qu'au Père et donc, de les voir face à face. Si nous n'étions pas entièrement orientés vers ce face à face, vers la vision béatifique, nous ne pourrions pas faire de vœux, cela n'aurait pas de sens. La signification profonde des vœux, c'est-à-dire des conseils évangéliques, c'est de faire de nous des enfants bien-aimés. Ce n'est pas la créature comme telle, la créature qui adore, qui peut faire des vœux, c'est la créature transformée par la grâce du Christ. Certes le chrétien adore ! mais son adoration « en esprit et en vérité »<sup>1</sup> est l'adoration de celui qui est avant tout enfant bien-aimé du Père, dans l'unique Fils Jésus-Christ, avec l'unique Mère, Marie. C'est grâce à Jésus, c'est grâce à Marie, que nous pouvons faire cet acte héroïque, il faut bien le dire. Et en disant cela, je n'exalte pas notre frère, parce qu'il sait bien que ce ne sont pas ses vertus qui lui permettent de

---

1. Jn 4, 23-24.

prononcer ses vœux. Et c'est vrai pour chacun d'entre nous. Nous ne sommes pas une communauté de gens vertueux, mais une communauté de petits enfants de Dieu. En tant que tels, en tant que petits enfants de Jésus et de Marie, nous essayons d'être vertueux. Nous tombons de temps en temps, mais nous essayons d'être vertueux, de faire ce que nous pouvons, d'avoir le sens de notre devoir d'état, de le réaliser le mieux possible ; mais ce n'est pas cela qui anime notre vie. Ce qui l'anime, c'est d'être brûlant d'amour. C'est pour cela que faire des vœux n'est pas un héroïsme de vertu, mais un héroïsme d'amour. C'est beaucoup plus grand, du reste, et beaucoup plus vrai. On reste des pécheurs, de pauvres hommes blessés par les conséquences du péché et, malgré cela, l'attraction du Christ est si forte qu'on ne peut pas refuser son appel. Autrement on s'en irait triste, comme le jeune homme riche<sup>1</sup>, et vous n'avez pas envie, mon frère, d'être triste. Vous avez envie, au contraire, d'avoir dans votre cœur la joie du cœur de Jésus. C'est cette joie profonde du cœur de Jésus qui est dans votre cœur.

La profession, dans le regard de la sagesse de Dieu, dans le regard de Jésus, dans le regard de Marie, représente bien un acte héroïque d'amour. C'est pour cela que, si on mourait après avoir prononcé ses vœux, on serait tout de suite, immédiatement, dans les bras de Jésus, et le regard du Christ pénétrerait au plus intime de notre cœur et il reconnaîtrait en nous un fils de l'Immaculée. Par les vœux, en effet, nous sommes tout proches de Marie immaculée, puisque c'est à cause d'elle et par elle que nous pouvons nous donner. Jésus nous attire et Marie invente le « comment », elle nous montre comment répondre à cette attraction. C'est elle qui nous montre le chemin. Elle est la première à s'être totalement consacrée à Dieu. Les vœux jaillissent de cette grâce de l'Immaculée et c'est une exigence de son cœur immaculé, de se donner entièrement, jusqu'au bout. Et c'est parce que nous sommes ses enfants que nous pouvons nous donner totalement, en sachant très bien que du point de vue de notre psychologie humaine, c'est de la folie. Mais nous n'avons pas fait subir à notre frère un examen psychologique, nous ne l'avons pas envoyé voir le psychologue et attendu la confirmation du psychologue pour savoir s'il pouvait prononcer des vœux. Si nous faisons cela nous aurions souvent des surprises ! Mais nous ne le faisons pas, parce que la profession est quelque chose de divin et que c'est un secret, le secret de l'amour du cœur du Christ et du cœur de Marie. Cela nous dépasse complètement, ce n'est pas à notre taille, c'est à la taille du cœur de Marie, de l'Immaculée, et c'est pour cela que c'est si grand.

---

1. Voir Mt 19, 16-22 ; Mc 10, 17-22 ; Lc 18, 18-23.

Notre-Dame du Mont-Carmel que nous fêtons aujourd'hui est, selon la tradition, celle qui achève les gestes du prophète Élie. C'est donc bien elle qui fait descendre le feu du ciel sur la victime, ce feu qui brûle non seulement la victime mais le bois et l'eau qui est autour de l'autel<sup>1</sup>. Marie est Mère dans le feu de l'amour, et aujourd'hui nous lui demandons que notre frère soit brûlé par ce feu de l'amour. Alors il pourra être tout proche de saint Jean. Et comme Élie, prophète du feu, est aussi prophète de l'eau qui permet la fécondité<sup>2</sup>, notre frère aura dans son cœur une source de vie divine, de fécondité, pour l'Église d'aujourd'hui, cette Église qui connaît de si grandes luttes et qui a tellement besoin de ceux qui se donnent entièrement, sans compter, à la suite de Marie, pour être source de vie divine, source d'amour.

Vous avez compris, mon frère, que c'est par la vie religieuse, par ce don total de vous-même, que vous pourriez répondre de la manière la plus forte à l'appel de Marie, à l'appel de Jésus, pour l'Église d'aujourd'hui, pour cette Église qui a tant besoin de la présence de Marie. Et vous avez compris que c'est en prenant cette voie de la Vierge Marie, dans l'esprit de virginité, de pauvreté et d'obéissance, que vous pourriez le mieux vivre de la « taille » du Père<sup>3</sup>. Car Marie aime être taillée par le Père et elle l'a été fameusement à la Croix. Et la vie religieuse nous donne un passe-droit : on passe devant tous les autres pour être taillé en premier lieu ! C'est cela qu'on demande ; dans une générosité absolue on donne tout, on ne retient rien, pour que la taille du Père aille jusqu'au bout. Quand elle arrive, on a envie de dire : « Attention, pas tout de suite », on voudrait bien retarder... mais le Saint-Esprit n'attend pas, et le Père n'attend pas parce qu'il aime les âmes généreuses. Quand on se donne totalement, jusqu'au bout, le Père taille, et il ne nous le dit pas d'avance, il ne nous avertit pas. Dans le fond de votre cœur, vous vous dites : « Oui, il va tailler cela », mais non, il taillera autre chose, vous pouvez en être sûr ! C'est tout le temps comme cela. Nous, nous présentons la victime, mais Dieu la regarde autrement, il la regarde d'une façon beaucoup plus profonde que nous et c'est justement ce que nous ne voyons pas, qu'il veut prendre. Cela, c'est le grand mystère de la foi et de l'espérance des pauvres. On se donne sans savoir, mais on sait à qui on se donne et cela suffit. On ne connaît pas la qualité de la victime, pas du tout, et même vos frères qui vous aiment beaucoup ne connaissent pas toutes les qualités cachées qui sont en vous ; ils voient davan-

---

1. Cf. 1 Rs 18, 20-39.

2. *Ibid.*, 41 sq.

3. Cf. Jn 15, 2.

tage les limites, les défauts ! Cela, nous le voyons mieux que Dieu, si j'ose dire ! parce que Dieu ne les regarde pas beaucoup, il regarde avant tout vos qualités de don et de générosité, et ce qu'il attend de vous, c'est que vous soyez entièrement donné pour que le Père puisse tailler, généreusement, le mieux possible, pour la fécondité de la vigne, pour que vous soyez son enfant bien-aimé. Car, encore une fois, par nos vœux nous devenons des enfants bien-aimés. Si seulement on pouvait voir la tendresse de Marie pour quelqu'un qui se donne entièrement ! C'est elle qui reçoit celui qui se donne totalement au Christ. Le prier qui est là pour recevoir les vœux sait qu'il tient la place de Marie et que c'est Marie qui reçoit celui qui se donne comme un petit enfant, qui s'offre en victime à l'amour du Père, qui se donne avec le désir de rejoindre le cœur de Jésus pour glorifier le Père et sauver le monde d'aujourd'hui.

## 7.

### *Thérèse et la vie religieuse dans le renouveau de l'Église*

Pour la profession simple de trois frères  
en la fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus,  
le 1<sup>er</sup> octobre 1993

*(Mt 18, 1-4)*

Mes frères bien-aimés,

C'est tout près de la petite Thérèse que vous allez, dans quelques minutes, prononcer vos vœux. C'est la Providence qui permet ce patronage tout particulier, puisque nous aimons fêter sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus comme une des saintes qui sont les plus proches de nous, elle qui annonce d'une manière si étonnante la Pentecôte d'amour et le renouveau de l'Église. N'est-ce pas pour cela que Dieu a voulu la prendre dans sa jeunesse, d'une manière si étonnante ?

L'Esprit Saint permet et même désire que ce soit auprès d'elle – pour être encore plus proches de Marie et de saint Jean – que vous vous consacriez totalement à Jésus, pour vivre l'acte d'offrande qu'elle-même a fait à l'amour miséricordieux de Jésus et du Père. Car nos vœux de religion n'ont pas d'autre sens que de nous faire être totalement offerts à l'amour miséricordieux du Christ et du Père. Nos vœux (saint Jean le dirait, lui aussi) ne proviennent que de l'amour, de l'Esprit Saint. Chacun d'entre vous, dans le fond de son cœur, en est persuadé. Chacun à sa façon, puisque le propre de cette voie de l'amour est de respecter infiniment la personne dans ce qu'elle a de plus individuel et de plus spirituel, comme Dieu seul peut la respecter. Les hommes édifient toujours des systèmes pour se rassurer ; ils mettent des rampes à droite et à gauche, pour être en sécurité. Mais les vœux de religion, ce n'est pas la sécurité, du moins une sécurité humaine. C'est, si l'on veut, une sécurité à l'égard de l'au-delà, mais pour ce qui est de la terre ce

n'est pas du tout une sécurité. Ceux qui croient trouver la sécurité dans la vie religieuse se trompent, parce que Dieu nous envoie toujours en première ligne du combat, et on ne peut pas dire que ce soit le lieu de la sécurité, parce que les balles arrivent de droite et de gauche. La vie religieuse est le lieu des plus grandes luttes, vous le savez. Surtout pour les convertis, parce que peut-être, à un certain moment, ils ont pensé que la vie religieuse leur donnerait une sécurité. Oui, elle leur en donnera une, mais divine, en ce sens que dans la vie religieuse on fait incessamment appel à l'Esprit Saint. Il ne répond pas toujours, mais l'essentiel est qu'il entende notre appel, et il l'entend toujours. Parfois il nous répond d'une manière tellement divine que cela nous échappe, et c'est là que la petite Thérèse nous est très précieuse, parce qu'elle dit elle-même que dans sa vie, elle n'a eu aucune grâce extraordinaire. Pourquoi ? parce que tout était divin, c'est-à-dire que tout était au niveau de la foi, de l'espérance et de la charité. Et quand on entre dans la vie religieuse on veut vivre le plus possible des vertus théologiques : foi, espérance et charité. Or la foi, ce n'est pas la sécurité humaine ; l'espérance non plus, et pas davantage la charité.

Dans la vie religieuse, on veut vivre le plus possible de ce don que Jésus nous fait de la grâce, et tout est ordonné à cela. L'Esprit Saint le sait mieux que nous, et c'est pour cela que, de temps à autre, il nous secoue. L'Apocalypse nous parle de fameuses secousses, « comme celle d'un figuier tordu sous la bourrasque »<sup>1</sup>, qui fait tomber tous les fruits qui ne sont pas encore mûrs. La vie religieuse, c'est aussi le massacre des saints Innocents, et la taille du Père<sup>2</sup>. Du point de vue humain, il y a beaucoup de promesses. Chacun de vous aurait pu exceller dans un métier, et humainement vous auriez eu, au bout de quelques années, une sécurité. Bien sûr vous auriez pu vous trouver face au chômage, qui supprime toute sécurité économique, mais vous auriez trouvé astucieusement quelque chose pour l'éviter ! Et voilà que l'Esprit Saint vous a conduits dans la vie religieuse, et dans la Communauté Saint-Jean, où l'on désire vivre du renouveau demandé par le Saint-Père. Or vivre du renouveau demandé par le Saint-Père, ce n'est pas la sécurité ; et ce n'est pas non plus, psychologiquement, une valorisation. On ne met pas en valeur, au noviciat, tous les grades que vous avez acquis avant d'entrer. À votre arrivée, le père-maître ne vous dit pas : « Dans quel domaine avez-vous excellé dans le monde ? On va se servir de cela pour que la communauté ait une plus grande efficacité ». Non, on ne vous

---

1. Cf. Ap 6, 13.

2. Cf. Jn 15, 2.

valorise pas au noviciat, et le premier moyen est de vous donner à tous le même habit, de vous demander de ne pas vous coiffer à la mode... ce qui est encore une valorisation dans le monde d'aujourd'hui. Non, on vous met tous en face de Dieu comme des novices, c'est-à-dire ceux qui doivent devenir tout petits. C'est rude pour ceux qui ambitionnaient la grandeur, qui cherchaient à être quelqu'un, à exploiter leurs valeurs humaines, leurs qualités humaines ! Là encore, la petite Thérèse est merveilleuse, si du moins on ne la regarde pas de l'extérieur, mais qu'on essaie de comprendre comment l'Esprit Saint, par elle, nous indique une voie souterraine que les hommes ne comprennent pas. Faites lire l'*Histoire d'une âme* à un psychologue (je l'ai fait) : il ne comprendra rien, il dira que c'est de l'enfantillage. Pas du tout. Thérèse est martyre de l'amour, et cela, ce n'est pas de l'enfantillage. Le noviciat est déjà un peu un martyre d'amour, et à la profession, on s'engage et on proclame officiellement qu'on désire être martyr de l'amour. C'est cela, la profession ; on comprend alors que ce ne soit pas facile et que seuls l'Esprit Saint, la Vierge Marie et saint Jean puissent nous conduire jusque-là. Chacun de nous est fragile en face de Dieu, très fragile. La fin de ce xx<sup>e</sup> siècle montre d'une manière étonnante, et parfois terrible, nos fragilités humaines. Mais dans la Communauté Saint-Jean Marie accueille tous ceux qui reconnaissent cette fragilité. La grande tentation, c'est de ne pas vouloir reconnaître ses fragilités ; le démon nous pousse à cela, et à jouer au grand, à l'intellectuel, à celui qui est efficace. La petite Thérèse est merveilleuse pour cela, parce qu'elle nous montre que la sainteté n'est pas une question d'efficacité humaine ; il ne s'agit pas d'accumuler sur la terre des mérites, l'Évangile nous le dit : celui qui sait ce qu'il donne à Dieu, et qui en a pleine conscience, a déjà sa récompense<sup>1</sup>, et Dieu ne fera plus rien pour lui parce qu'il a choisi la gloire humaine<sup>2</sup>, la réussite humaine.

La petite Thérèse nous fait découvrir ce que le Saint-Père veut pour le renouveau de l'Église. Elle en est bien la première, elle est bien le prophète de ce renouveau. L'Esprit Saint a voulu que ce soit une petite de la race d'Élie, de l'Ordre de la Vierge : le Carmel. Nous n'aurions pas pu faire cela, nous ! Faire commencer le renouveau de l'Église dans le cœur d'une petite enfant qui a eu un désir fou du Carmel. Aller demander au Saint-Père la permission d'entrer au Carmel avant que le Droit canon le permette, c'est tout de même audacieux ! Il faut pour cela être vraiment mû par l'Esprit Saint, car tous les directeurs spirituels du

---

1. Cf. Mt 6, 2, 5 et 16.

2. Cf. Jn 5, 44.

monde diraient : « Attendez, vous n'êtes pas encore assez mûre ». Mais elle, elle est mue par la hâte de Marie<sup>1</sup>, cette hâte folle qu'on ne comprend plus aujourd'hui. Aujourd'hui il faut passer par le bureau d'un psychologue, il faut avoir vécu dans le monde pour voir si, dans le monde, on est capable, etc. On vous fait donc attendre un an ou deux sans voir que c'est parfois très dangereux ; dans certains cas, bien sûr, cela peut se justifier, mais pour d'autres c'est très dangereux et ce n'est pas du tout la hâte de Marie. Parce qu'on ne comprend plus cela, la petite Thérèse est là pour nous éclairer. Entrée au Carmel à quinze ans ! Comment avait-elle fait ses preuves ?

Thérèse est martyre de l'amour dans le désir, et son désir est efficace : elle est *vraiment* martyre de l'amour, du martyre non sanglant comme la Reine des martyrs. Et la vie religieuse c'est cela : c'est être martyr non sanglant, mais martyr de l'amour. Alors, évidemment, si quelqu'un veut la gloire humaine, la valorisation de toutes ses qualités, et jouir de toute son autonomie humaine, alors la vie religieuse n'est pas faite pour lui. Même la vie religieuse la plus souple qui soit – souple au grand sens, c'est-à-dire d'une souplesse qui est au service d'une très grande exigence intérieure. Plus la vie religieuse est exigeante, plus elle doit être souple. Cela, c'est un grand secret de saint Jean et un grand secret de Marie. L'exigence n'est pas dans la rigidité ; l'exigence est dans la souplesse de l'amour qui veut que tout soit donné, à la manière de l'Esprit Saint et selon les désirs de l'Esprit Saint.

Demandez à la petite Thérèse, tout à l'heure (elle peut tout vous donner aujourd'hui, j'en suis sûr, et vous savez qu'elle aime donner beaucoup), de vous faire vivre sa propre offrande. En vous offrant à Jésus, vous aurez dans votre cœur cette offrande à l'amour miséricordieux, parce que vous savez vos faiblesses mais que, en même temps, vous savez que l'Esprit Saint a mis dans votre cœur des désirs intenses, et le désir d'aller le plus loin possible dans l'ordre de l'amour, jusqu'au martyre, c'est-à-dire jusqu'à la Croix – mais la Croix glorieuse, la grande victoire de l'amour. C'est cela que vous demandez aujourd'hui à la petite Thérèse qui a vécu cela avant vous et qui, toute proche de vous, vous présente à Marie ; et je crois que Marie vous enveloppe aujourd'hui de toute sa miséricorde parce que vous avez tous les trois un cœur de pauvre, et que vous avez accepté jusqu'au bout la taille du Père. C'est elle qui vous fera vivre pleinement, si vous le lui demandez, ce désir d'être tout à Jésus.

---

1. Cf. Lc 1, 39.

## 8.

### *Martyre et vie religieuse (1)*

Pour la fête de saint Ennemond,  
le 28 septembre 1989

*(Lc 9, 7-9)*

Puisque nous fêtons aujourd'hui un martyr, un évêque de Lyon du VII<sup>e</sup> siècle, demandons-lui de nous aider à mieux comprendre ce que représente la grâce du martyr. C'est important pour nous, parce qu'il y a des liens très secrets entre la vie religieuse monastique et le martyr. Être témoin du primat de l'amour, voilà ce qui donne son sens à toute notre vie. Martyre sanglant ou non sanglant, peu importe ; l'essentiel, c'est d'être martyr. Il faut toujours revenir au mystère de la Croix du Christ : Jésus est le Roi des martyrs, et Marie est la Reine des martyrs. Jésus offre toute sa vie d'une manière violente, sanglante, jusqu'à la blessure du cœur qui montre l'achèvement de l'état victimal de Jésus. Et Marie, au terme de son pèlerinage, offre sa vie d'une manière non sanglante, et peut-être même sans qu'il y ait eu une mort ; mais de toute manière, c'est dans une extraordinaire douceur qu'elle termine sa vie. Et cette « dormition » de Marie exprime bien la manière dont l'Esprit Saint a voulu compléter, achever pour nous le mystère du martyr du Christ dans le cœur de Marie. La dormition de Marie est l'offrande de toute sa vie dans le plus grand silence, dans la plus grande solitude (Jean est peut-être le seul à avoir été témoin de ce terme de la vie de Marie).

L'Église a compris la nécessité de la vie religieuse, et elle a compris que la vie religieuse, si elle va jusqu'au bout de ses exigences, est le prolongement du mystère de la Compassion, et réclame donc le don absolu de tout nous-mêmes, comme Jésus a tout donné à la Croix. Dans la vie religieuse monastique, qu'elle soit purement contemplative ou apostolique, il faut vivre cet absolu. Toute notre vie est offerte à Dieu, elle est donnée à la suite de l'offrande que Marie a faite de sa vie dans la foi, l'espérance et l'amour.

Nos vœux doivent être pour nous ce moyen merveilleux, inventé par la sagesse de Dieu (ce n'est pas nous qui l'avons inventé, c'est l'Esprit Saint dans l'Église), de maintenir l'absolu du martyre. La vie religieuse réclame, par *l'obéissance*, que nous allions jusqu'au bout du don de nous-mêmes. Marie peut tout réclamer de nous, par l'obéissance et dans son obéissance à elle. Elle peut réclamer, en tant que Mère et en tant que Reine, que nous soyons entièrement livrés à son bon plaisir, comme elle-même est allée jusqu'au bout. Nous n'avons aucun droit. Ce n'est pas parce que nous avons exercé l'autorité ou eu telle ou telle charge pendant un certain temps, que nous avons des droits. On n'a aucun droit, et c'est pour cela que l'exercice de l'autorité, dans la vie religieuse, doit toujours se réaliser dans la pauvreté, dans une extrême pauvreté. Ce n'est pas notre plan que nous réalisons, ce n'est pas notre œuvre que nous faisons ; notre seul désir est d'être uniquement instrument du Père, de Jésus crucifié, de Marie Mère et Reine. Ce ne sont pas nos projets, notre conception de la vie religieuse, de la vie monastique, que nous voulons réaliser. Ce que nous voulons, c'est ce que le Père veut de nous. Nous désirons être les religieux et moines qu'il veut en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, en préparation du troisième millénaire dont le Saint-Père nous parle souvent. Il faut que nous ayons dans notre cœur cette extrême pauvreté quand nous devons exercer l'autorité, comme quand nous devons exercer l'obéissance ; cela se rejoint. Celui qui exerce l'autorité et celui qui exerce l'obéissance sont un dans l'amour grâce à la pauvreté. S'il n'y a plus la pauvreté, il y a tout de suite une opposition entre ceux qui exercent l'autorité et ceux qui obéissent ; alors que quand la pauvreté est là, l'amour fait l'unité. Il faut que nous demandions cette grâce que nous ayons tous – exerçant l'autorité ou vivant dans l'obéissance, peu importe (mais il est plus facile de vivre l'obéissance que d'exercer l'autorité) –, que nous ayons tous cette soif d'être des témoins du Christ, de son amour crucifié et victorieux, et glorifié. Témoins de son amour pour le Père et de son amour pour les hommes dans le monde d'aujourd'hui, cela nous ne le serons que si nous sommes entièrement donnés et si nous renouvelons ce don à chaque instant. Il ne suffit pas de le faire le jour de sa profession ! Il faut que ce soit vécu jour après jour. C'est la différence entre la vie monastique et le martyre. Le martyre est, si j'ose dire, un mauvais moment à passer, tandis que la vie religieuse... cela dure ! C'est toute une vie à passer dans la joie d'un cœur entièrement donné, un cœur joyeux de réaliser la volonté du Père, quelle qu'elle soit. Si nous avons un plan, si nous voulons réaliser une œuvre, nous serons toujours les plus malheureux des hommes dans la vie religieuse. Si au contraire nous acceptons pleinement *la pauvreté* évangélique, la pauvreté du cœur du Christ pour

aimer plus, et la pauvreté du cœur de Marie pour aller jusqu'au bout de cette unité avec Jésus, alors nous serons les hommes les plus heureux du monde. Le centuple nous sera donné dès cette terre ; chaque jour avec une couleur différente, parce que ce n'est pas le centuple que beaucoup imaginaient, ce n'est pas le centuple de la richesse, ce n'est pas le centuple d'une vie bienheureuse sur la terre – le « bien vivre » d'Aristote. C'est quelque chose d'infiniment plus profond et plus grand. C'est l'amour du cœur du Christ pour Marie qui nous est donné, c'est l'amour du cœur de Marie pour Jésus qui nous est donné, c'est l'amour mutuel de Marie et Jean dans la charité fraternelle. On n'est heureux, on n'est joyeux, que quand on aime ; mais si on aime, et si on aime d'une manière virginale, selon *l'esprit de virginité* que nous nous engageons à vivre par le vœu de chasteté, alors il y a un bonheur et une joie qui ne sont plus de ce monde, qui sont déjà quelque chose du ciel. Ce n'est pas toujours vécu d'une manière sensible, certes, mais c'est toujours vécu au plus profond de notre cœur.

Il faut demander cette grâce à la Vierge Marie, les uns pour les autres, pour que nous puissions avancer dans une très grande joie, dans un très grand don de tout nous-mêmes. Si Dieu nous donne la grâce du martyre sanglant nous serons éternellement dans la joie d'avoir versé notre sang pour Jésus, comme lui a versé le sien pour nous. Et si Dieu nous demande de vivre le martyre non sanglant de tous les jours, sans gloire, avec Marie et tout proches d'elle, éternellement nous vivrons avec elle cette joie d'avoir tout donné chaque jour, à chaque instant. Durant cette Eucharistie qui nous lie à la Croix du Christ et à la gloire, demandons à l'Esprit Saint la grâce de vivre comme des témoins de l'amour de Jésus pour le Père et de son amour pour les hommes, là où il nous met.

## 9.

### *Martyre et vie religieuse (2)*

le 22 juin 1994

(Mt 7, 15-20)

Le « bon fruit qui fait découvrir l'arbre bon » c'est-à-dire qui fait découvrir la branche pleinement enracinée dans le tronc qui est Jésus, c'est bien le martyr, qui est le fruit par excellence. C'est cela qui proclame et manifeste de la manière la plus nette le mystère de la foi chrétienne, de la foi vivante. Le Saint-Père nous l'a rappelé avec force dans l'encyclique *Veritatis splendor*, et nous devons garder cette affirmation au plus intime de notre cœur ; parce que si le Saint-Père, qui est mû par l'Esprit Saint, nous le rappelle, cela prouve que nous devons tous, au plus intime de notre cœur, comprendre que l'Esprit Saint peut nous appeler au martyr. Et nous devons, au plus intime de notre cœur, dire oui. La vie religieuse nous prépare au martyr parce qu'elle est elle-même un martyr ; elle est un martyr non sanglant, mais elle est un vrai martyr, et pour vivre le martyr non sanglant il faut accepter dans le fond de son cœur le martyr sanglant, qui atteste aux yeux de tous que seul Jésus nous intéresse pleinement ; que pour nous seul l'amour du Christ peut être ce qui détermine et finalise toute notre vie. Nous n'avons pas d'autre but que d'aimer Jésus et de vivre de lui, et de vivre de lui pleinement et d'accepter, s'il le faut, le martyr par amour pour lui et uniquement par amour pour lui.

Il faut que notre vie chrétienne soit vraie, et c'est bien l'Évangile d'aujourd'hui, où Jésus nous montre que nous devons être attentifs aux faux prophètes : et de faux prophètes, il y en a beaucoup aujourd'hui. Et Jésus nous donne un critère de discernement très simple : il s'agit de savoir si ces prophètes ont une vie qui est vraie en face de Dieu. Si ce n'est pas le cas, attention à ce qu'ils disent ! cela peut être séduisant, mais ce n'est pas authentiquement la vérité du Christ.

Jésus, là, fait appel à notre prudence éclairée par le don de conseil ; et nous avons tous le devoir de demander à l'Esprit Saint de nous donner

cet éclairage divin. Jésus nous laisse le soin de discerner par nous-mêmes si les fruits sont vraiment de l'Esprit Saint. Si ces fruits sont authentiquement des fruits d'un arbre bon, de quelqu'un qui est mû par l'Esprit Saint, nous les acceptons comme quelque chose qui vient de Dieu. Si au contraire ces fruits ne sont pas bons, ou si nous constatons qu'ils ne viennent pas de quelqu'un qui vit selon le cœur du Christ, alors soyons attentifs à ne pas les prendre et à revenir toujours à la source : au cœur de Jésus. Là, nous avons une certitude absolue : tout ce que Jésus nous demande nous devons le faire, et le faire avec le plus grand amour qui soit, en allant jusqu'au don de toute notre vie si Dieu le veut, si Jésus le demande. Nous ne sommes pas attachés à notre vie terrestre comme au bien absolu, car ce n'est pas le bien absolu. Notre santé, l'épanouissement de notre vie humaine, n'est pas un absolu ; c'est pour cela que Dieu peut nous laisser subir certaines maladies ; Dieu peut permettre cela pour que nous puissions faire de notre corps un holocauste d'amour. Quand nous sommes en pleine santé, nous risquons d'oublier que le corps de l'homme, vu dans la lumière de la sagesse de la Croix, n'est pas fait uniquement pour la santé. L'amour du Christ est au-delà de la distinction de la vie et de la mort. La mort peut servir l'amour ; et les souffrances et les blessures qui sont des conséquences du péché originel, que nous n'avons pas causées (elles nous sont imposées), toutes ces blessures demandent d'être relativisées, ordonnées à quelque chose d'infiniment plus grand : le Christ crucifié qui offre sa propre vie pour nous faire comprendre tout son amour pour nous.

Chacune de ces blessures qui nous sont imposées, nous ne les avons pas choisies, mais Dieu les a choisies pour nous ; et parce que c'est Dieu qui les a choisies pour nous, nous savons que ce choix est un bien pour nous, et que derrière cet aspect négatif qui est lourd à porter il y a le sourire de Jésus, et l'attraction du Christ qui s'exerce au plus intime de notre âme. Jésus nous demande de nous servir de toutes nos infirmités pour aimer plus.

Comme c'est grand, cette vision de sagesse du Christ ! et comme cela doit nous aider à faire que, dans notre vie, aussi bien les joies qui relèvent de l'épanouissement, que les souffrances qui relèvent de la taille du Père, que tout cela glorifie Dieu, le magnifie. Tout doit permettre à l'amour de Dieu de pénétrer plus avant dans notre cœur parce que l'amour du Christ dépasse la joie et la souffrance, l'épanouissement ou, au contraire, les blessures et la taille du Père. L'amour de Jésus dépasse tout cela et c'est cet amour de Jésus que nous devons chercher à découvrir au-delà de ces apparences. C'est lui qui nous intéresse, c'est lui que nous aimons par-dessus tout et que nous cherchons au-dessus de tout.

Demandons à la Vierge Marie de nous aider à faire cette découverte, à découvrir cet au-delà des apparences pour voir l'amour du Christ qui se donne à nous, d'une manière parfois très cachée. Demandons à Marie cette force que donne la sagesse de la Croix, pour que nous soyons des témoins vivants de cette alliance de Dieu avec nous dans la sagesse de la Croix qui est aussi la sagesse de la Résurrection.

## 10.

### *Jésus donne tout : donnons tout*

Homélie pour une messe en l'honneur du Sacré-Cœur,  
le 8 février 1996

Le cri de soif de Jésus et la blessure de son cœur nous montrent tout son amour pour nous, et combien est admirable la manière dont cet amour se communique à nous et nous appelle. Cette messe dite en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus doit être pour nous comme un grand appel. Du reste, chaque fois que nous vivons le mystère de l'Eucharistie, nous devons entendre au plus intime de notre cœur l'appel du Christ, cet appel *impératif* : « J'ai soif ».

Toute notre vocation repose sur cet appel du Christ, et non pas sur notre manière de le recevoir, parce que nous le recevons tous d'une manière indigne ; et toutes les tentations à l'égard de notre vocation viennent de ce que nous oublions de regarder Jésus, et que nous nous regardons. Il est évident que l'homme n'est pas fait pour recevoir le cri de soif du Christ – Marie le savait –, ni pour être en présence de la blessure de son cœur : cela dépasse tout. Jamais dans l'humanité il ne s'est présenté un homme qui ait eu cette soif, qui ait eu cette qualité d'amour : c'est unique. Et Jésus nous appelle à vivre *de lui*, de lui *qui nous aime*, et non pas à nous satisfaire, ou à nous désoler, de *la manière dont nous l'aimons* ; car cela, ce n'est pas une vocation, ce n'est pas un appel, c'est tout simplement un retour sur nous-mêmes. De toute façon, personne d'entre nous n'est digne du cri de soif du Christ, personne... même pas Marie ! Personne n'est capable de vivre de la blessure du cœur de Jésus, de la recevoir comme elle demanderait d'être reçue.

Il faut bien comprendre ce dépassement total que représente la vocation chrétienne (car ce n'est pas seulement vrai pour les religieux, c'est déjà vrai pour tout chrétien). Il y a une manière de vivre la vie chrétienne au ralenti, en se regardant. On ne va pas jusqu'à nier le sacrifice du Christ, certes ; on ne nie pas la Croix ; mais on en a tellement peur

qu'au lieu de la regarder on se regarde, et ce n'est plus la Croix, c'est nous et les aspirations humaines de notre cœur.

Ces aspirations humaines de notre cœur demeureront tant que nous serons sur la terre ; elles ne seront complètement purifiées, assumées par la charité, que dans l'éternité. C'est pour cela que, sur la terre, il y aura toujours cette alternative : voulons-nous vivre de ce que Jésus attend de nous ? ou voulons-nous vivre de *ce que nous comprenons* de l'amour du Christ ? Ce n'est pas la même chose ! De plus, nous savons que nous vivons très mal l'appel du Christ. Aucun de nous n'oserait dire que personne ne peut vivre l'appel du Christ plus que lui-même en vit, ce serait complètement erroné ! Plus on a le sens de l'appel du Christ, plus on s'aperçoit qu'on est indigne de cela et qu'il y a une inadéquation totale entre cet appel si grand, si impératif – « J'ai soif » – et *notre manière* de contempler la blessure du cœur de Jésus, de recevoir cette dernière révélation, cette dernière manifestation de son cœur qui, par amour pour nous, a cessé de battre et qui veut encore pleurer pour nous, et qui veut encore donner quelque chose pour nous, pour nous montrer combien il nous aime et nous manifester qu'il a tout donné.

Parce qu'il nous aime avec cette intensité d'amour, et parce qu'il nous a tout donné, nous avons soif, nous aussi, de tout donner. Nous ne pouvons pas laisser Jésus seul dans ce don ; nous voulons recevoir ce don et en vivre jusqu'au bout, le plus intensément possible, parce que nous savons que recevoir l'appel du Christ, son cri de soif, c'est la chose la plus grande qui puisse exister. Mais recevoir ce cri de soif avec amour, c'est savoir que seul Jésus peut réaliser cela en nous. Il nous fait comprendre que *lui* le réalisera en nous et mettra notre cœur dans une unité profonde avec le sien pour que nous vivions du même mystère que lui. Car c'est cela qu'il attend de nous : que nous vivions du même mystère que lui, avec Marie et par elle.

Vivre du même mystère que Jésus ! c'est cela, en définitive, qui demande d'être regardé bien en face. Chaque fois que nous sommes dans le doute au sujet de notre vocation, il faut tout de suite dépasser ce doute et regarder l'appel de Jésus, et comprendre que cet appel, nous ne l'avons pas encore vécu pleinement, parce que nous avons eu peur. Et si nous l'avons déjà vraiment vécu, nous n'avons plus qu'à répondre de plus en plus à cet appel, à en vivre toujours davantage, à être totalement donnés comme Jésus l'est lui-même, lui qui a voulu aller jusqu'au bout du don<sup>1</sup>.

---

1. Cf. Jn 13, 1 : « il les aima jusqu'au bout, jusqu'à la fin (*in finem*). »

Demandons à la Vierge Marie de nous faire vivre cela, elle qui nous est donnée à travers cette révélation du cœur de Jésus, et qui nous est donnée pour que nous soyons capables d'entendre le cri de soif et d'en vivre de la manière la plus forte qui soit. Que grâce à Marie nous soyons capables de coopérer avec Jésus qui accepte de mourir par amour pour nous. Jésus, en effet, disparaît par amour pour nous, pour nous laisser sa place, et il veut que nous comprenions l'importance de notre réponse à son appel, à son cri de soif. Il meurt dans ce cri de soif pour nous laisser toute la place et aussi nous rendre responsables : c'est à nous de répondre à son appel, si nous en comprenons le caractère impératif.

Demandons à la Vierge Marie, qui a vécu au pied de la Croix ce cri de soif de Jésus et cette dernière blessure, de nous faire vivre cet appel de la manière la plus simple mais aussi la plus généreuse qui soit : Jésus donne tout, donnons tout. Jésus se donne en regardant le Père, regardons le Père en le recevant, pour que ce mystère soit vécu à travers le monde entier..

Il faut que la Très Sainte Vierge nous aide à répondre à cet appel par un *fiat*, le sien, et par son *Magnificat* de la Croix, ce *Magnificat* silencieux mais si intensément vécu. Et n'oublions pas que toute tentation doit être pour nous l'occasion de repartir avec une nouvelle ardeur, dans un nouveau don de tout nous-mêmes, pour que nous soyons vraiment tout à Jésus, dans l'amour.

## 11.

### *Martyre et retour du Christ*

le 12 novembre 1993

(Lc 17, 26-37)

L'Évangile que nous venons d'entendre nous montre l'attitude profonde de notre cœur devant les signes que le Christ donne concernant son retour, et l'attitude que nous devons avoir à l'égard de ce retour. Attendre le retour du Christ, c'est l'attitude chrétienne par excellence. Celui qui n'est pas chrétien, qui ne croit pas en la parole du Christ, qui ne croit pas au message de l'ange le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur sera bouleversé et ne saura pas où il doit aller, parce que tout sera bouleversé. Mais celui qui a la foi, l'espérance et l'amour, celui qui croit au retour du Christ, qui l'espère et le désire, ne sera pas bouleversé ; il se réjouira au contraire du retour de Jésus, parce qu'il sait que « tout concourt au bien de ceux que Dieu aime »<sup>1</sup>. Il devra rester fidèle à l'appel du Christ, ne pas retourner en arrière – autrement il sera changé en statue de sel. Qu'est-ce que retourner en arrière ? c'est vouloir trouver par nous-mêmes la solution. On se sert alors de toutes ses expériences passées pour conclure. On oublie qu'il faut demander conseil au Saint-Esprit et que, parce que Dieu ne fait pas de répétitions, c'est seulement en avant que nous pouvons trouver ce que Dieu réclame de nous, et que notre volonté et notre intelligence ont besoin d'être éclairées par Dieu. Au niveau de notre prudence humaine, nous devons utiliser toutes nos expériences passées ; mais rester à ce niveau horizontal de la prudence serait une suprême imprudence. Il faut dépasser cette prudence humaine (si difficile à acquérir et qu'il faut pourtant dépasser) pour se mettre dans la vision de la sagesse divine. Seule la lumière de la sagesse divine peut nous permettre de recevoir

---

1. Ro 8, 28.

cet Évangile sans crainte, sans aucune crainte, parce que le Seigneur nous donnera sa lumière et sera là pour nous éclairer au moment où, humainement parlant, nous n'apercevrons aucune lumière. À ce moment-là, retourner en arrière pour essayer de voir clair nous empêcherait de comprendre ce que Dieu réclame de nous. Ceci nous demande un abandon tout à fait divin ; c'est l'espérance chrétienne : on sait que chaque jour Dieu nous donne la lumière et la force suffisantes pour que nous restions fidèles, que chaque jour il nous donne l'amour suffisant pour que nous puissions être fidèles à aimer, et à aimer toujours plus.

Cela réclame de nous un abandon qui est le fruit de l'adoration. Celui qui adore avec Jésus, comme Jésus adore à la Croix en offrant sa vie, comprend qu'il faut se remettre entièrement entre les mains de Dieu. Il ne faut pas oublier que dans son encyclique *Veritatis splendor*, le Saint-Père nous rappelle que le martyre est normal pour le chrétien. Il y a très peu d'encycliques qui s'achèvent ainsi, sur le martyre. Aussi est-ce frappant d'entendre le Pape nous dire que la vie chrétienne implique le martyre. À plus forte raison notre vie religieuse ne peut être vécue pleinement que si nous comprenons qu'elle nous lie au martyre. Et le Saint-Père nous montre qu'accepter l'enseignement de l'Église aujourd'hui par rapport à toutes les exigences de l'amour divin, réclame de nous l'héroïsme du martyre. Nous vivons un temps particulièrement difficile, c'est sûr. Économiquement on le sait, moralement on le sait moins, mais celui qui veut être fidèle au Christ le sait très bien. Et au niveau des vertus théologales on vit aussi un temps qui est rude parce que « les hommes diminuent la vérité »<sup>1</sup> et veulent nous empêcher d'aller jusqu'au bout des exigences chrétiennes qui réclament le martyre. Devant cela, la foi nous empêche de nous arrêter à toutes les séductions qui se présentent sur notre route, et l'espérance exige de nous de ne compter que sur la force de Dieu et non pas sur un acquis qui proviendrait de nos vertus ; il faut dépasser tout cela pour vivre pleinement ce que le Seigneur réclame de nous actuellement. Dans le monde entier, avec des modalités différentes, il y a un appel à l'héroïsme chrétien, qui n'est pas du tout celui du stoïcien. L'héroïsme chrétien, c'est le martyre, c'est-à-dire la fidélité dans la foi jusqu'au bout, la fidélité dans l'espérance divine jusqu'au bout, ce qui implique une très grande pauvreté, un très grand dépouillement de nous-mêmes – la « petite voie » de Thérèse de l'Enfant-Jésus. Voilà l'héroïsme chrétien : l'acte d'offrande à l'amour miséricordieux.

---

1. Cf. Ps 12, 2, selon la Vulgate (11, 2).

Quand on prononce cet acte et qu'on le vit, on a la force intérieure nécessaire pour aller jusqu'au bout sans se replier sur soi, parce qu'on s'en remet entièrement au bon plaisir du Père sur nous. On n'a pas son petit plan, on n'a pas ses idées *a priori* : « C'est comme cela qu'il faut marcher ; c'est cela qu'il faut faire »... Quand on est proche du retour du Christ, tout cela demande d'être complètement dépassé dans un amour très fort, toujours vivant, de celui qui est notre Père, et de celui qui est notre victime d'amour et notre Grand-Prêtre et qui ne cesse de nous pardonner.

Il faut demander à la Très Sainte Vierge de nous aider à vivre cet héroïsme d'une manière toute cachée, dans la simplicité de la petite Thérèse. Le héros stoïcien compte sur ses propres forces et a conscience de son héroïsme – « je suis un héros et je vis le martyre » – et il faut que tout le monde sache qu'il est martyr ! Les martyrs chrétiens ne sont pas comme cela. C'est dans le silence et l'espérance qu'est leur force<sup>1</sup>, parce que leur martyre est le don de tout eux-mêmes à Jésus dans l'amour.

Pour nous il y a des modèles suffisamment nets et ils nous sont donnés avec suffisamment de lumière : la petite Thérèse, Marthe Robin... Comme tout cela est lumineux dans la sagesse de Dieu ! C'est l'amour divin qui prend tout et qui est victorieux de tout, et qui nous oblige à mourir à nous-mêmes d'une manière toujours plus intime, toujours plus forte, et d'une manière cachée, cachée d'abord à nos propres yeux. La force ne vient pas de nous, elle vient d'en haut<sup>2</sup>, elle vient de l'Esprit Saint qui veut nous cacher totalement à nos propres yeux et aux yeux du monde, pour que tout soit offert à Dieu ; car dès que nous nous regardons nous-mêmes, en spectateurs de notre propre héroïsme, notre cœur n'est plus pur parce qu'il n'offre pas *tout* à Jésus. Or il faut que *tout* soit offert.

Mourir sans gloire, c'est vraiment le testament que Marie nous laisse. Comme elle nous devons mourir sans gloire, sans gloire humaine et, pour cela, mourir dans le silence de son cœur de mère, pour être tout entier donnés à Jésus, pour n'être qu'à lui et que ce soit lui qui nous prenne pour que nous soyons fidèles.

Demandons à la Vierge Marie de nous donner chaque jour cette force intérieure et ce silence intérieur, afin que notre amour pour le Christ ne cesse d'augmenter et mobilise toutes nos forces et que nous soyons fidèles jusqu'au bout, et que notre martyre intérieur puisse donner ce témoignage que Jésus crucifié est notre unique modèle.

---

1. Cf. Is 30, 15 selon la Vulgate.

2. Cf. Lc 24, 49.

## 12.

« *Nous attendons ta venue dans la gloire.* »

Pour le soir d'un Vendredi Saint,  
le 13 avril 1990  
(Mt 27, 57-66)

Après cette très grande douleur que Marie a connue au pied de la Croix, après cette sépulture réalisée par deux hommes (Joseph d'Arimatee et Nicodème)<sup>1</sup>, Marie, auprès de Jean, dans la solitude, le silence et la prière, garde au plus intime de son cœur<sup>2</sup>, plus que jamais, toutes les paroles de Jésus, en particulier celle qui l'a soutenue pendant toute la « dernière semaine » : *Je suis la Résurrection*<sup>3</sup>. Elle est certaine, dans sa foi et son espérance, qu'il ressuscitera. Cela n'enlève rien à sa souffrance, à la séparation, mais elle est certaine. Sans savoir comment cela se réalisera, elle attend, elle veille, elle espère. Comme on aimerait, ce soir, être proche d'elle ! et nous *pouvons*, dans notre foi, notre espérance et notre charité, être tout proches d'elle pour qu'elle nous fasse comprendre comment nous devons, nous aussi, vivre la soirée du vendredi saint et la journée du samedi, jusqu'au moment où nous pourrons, avec elle, vivre le mystère de la Résurrection.

Cette année-ci, cette attente prend pour nous une signification nouvelle : puisque l'un de nos frères sera baptisé au cours de la vigile pascale, ce sera pour nous comme un signe (un signe efficace) du don que Jésus veut faire non seulement à notre frère, mais à nous tous. Ce sera une grâce de naissance à la vie divine – et c'est bien cela que Marie attend durant le temps du Sépulcre. Car la Résurrection du Christ est pour nous cette grâce de naissance à la vie divine ; c'est la grande victoire de la Croix qui éclate et qui se manifeste.

---

1. Cf. Jn 19, 38-42.

2. Cf. Lc 2, 19 et 51.

3. Jn 11, 25.

C'est bien cette victoire de la Croix qui permet à Marie d'attendre la Résurrection. Marie, au plus intime de sa foi et de son espérance, est certaine que si les apparences la mettent en présence d'un terrible échec (la mort est bien un point final, un échec radical), cependant, profondément, la victoire de l'amour lui est donnée – et elle en vit. Cette victoire de l'amour reste cachée, elle est mystérieuse, elle n'a pas de nom puisqu'elle est voilée, mais elle existe et elle est vécue dans le cœur de Marie. Et elle doit être vécue dans notre cœur, et elle doit être vécue dans le cœur de tous les catéchumènes. C'est très grand, de pénétrer par la foi dans cette contemplation de Marie, dans cette victoire de l'amour dans le cœur de Jésus, au-delà des apparences.

Par sa Croix Jésus glorifie le Père et nous sauve. Marie vit cette glorification du Père en présentant au Père celui qu'elle aime, celui qui est toute sa vie. Comme elle l'a présenté quand elle était debout au pied de la Croix, elle continue de l'offrir au Père, d'offrir l'âme de Jésus, son corps cadavérique, la blessure de son cœur. Voilà l'offrande d'amour que Marie réalise : offrir au Père la victoire d'amour de son Fils bien-aimé pour le glorifier, pour lui dire tout son amour, pour le remercier d'agir de cette manière, si rude pour le cœur humain (la mort), mais si grande pour l'enfant de Dieu, l'enfant du Père qu'est Marie dans sa plénitude de foi, d'espérance et de charité.

L'Évangile que nous venons de lire rappelle que les Pharisiens, les grands prêtres, le Sanhédrin, ont vécu cette soirée du vendredi saint, cette entrée dans le sabbat et le sabbat lui-même, d'une manière tout autre. Il y a là un contraste étonnant qui doit nous éclairer. Les grands prêtres ont peur que se réalise la parole de Jésus : « et le troisième jour il ressuscitera »<sup>1</sup>. Ils ont peur, soit que cette parole soit authentique, soit que peut-être les disciples, se rappelant cette parole, veuillent cacher le cadavre du Christ et prétendre qu'il est ressuscité. On touche là leur inquiétude. Quand on a été complice d'un crime, et d'un crime aussi terrible, on ne peut pas avoir l'âme en repos, car après avoir commis l'acte on en sent toute la responsabilité, on en voit les conséquences. Supprimer Jésus de leur horizon, c'est impossible. Ils peuvent l'empêcher d'être là physiquement, sous leurs yeux, mais ils ne peuvent pas l'empêcher d'être présent parce qu'il est Dieu. Ils voudraient bien supprimer cela aussi, mais ils ne le peuvent pas. Leur tourment n'est pas un remords ; si c'était un remords, la grâce de Dieu pourrait agir. Mais ce n'en est pas un, c'est la peur de se trouver en face de quelque chose de plus grave qu'avant, de plus intolérable, si jamais il ressuscitait vraiment.

---

1. Voir Mt 16, 21 ; 17, 23 ; 20, 19 ; 27, 63 (et les lieux parallèles de Marc et Luc).

Ces deux attentes si différentes ne doivent-elles pas nous éclairer sur ce qui se passe dans le monde d'aujourd'hui ? Il y a ceux qui attendent le retour du Christ avec Marie, avec cette certitude qu'il reviendra dans la gloire puisqu'il l'a promis et que beaucoup de signes indiquent que son retour est peut-être proche. Et il y a ceux qui ont entendu parler de cela et qui ne veulent absolument pas que cela se réalise, peut-être parce que, au plus intime de leur conscience, ils ont peur de ce retour. Alors c'est l'agitation, c'est l'imagination qui bat la campagne pour essayer d'écarter cela le plus possible – comme les Pharisiens, les grand prêtres et le Sanhédrin ont essayé d'écarter ce fantôme terrible qu'était pour eux Jésus ressuscitant. Cela, c'est toujours actuel...

Vivre avec Marie cette attente de la Résurrection du Christ, c'est vivre l'espérance du mystère de la Résurrection pour nous, pour toute l'humanité, cette Résurrection qui s'étendra sur tous les membres de son Corps quand il reviendra dans la gloire. De cela nous avons la certitude, dans la foi et l'espérance, et nous devons demander à Marie d'intensifier cette certitude, pour que le retour de Jésus ne soit pas regardé comme quelque chose de lointain, mais que la lumière de ce retour nous donne un regard profond, divin, sur tout ce qui nous arrive. Nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut que nous vivions de cette certitude : il « vient bientôt »<sup>1</sup>, il est tout proche<sup>2</sup> pour nous, dans la foi et l'espérance. Ne nous laissons pas contaminer par les idées fausses de tous ceux qui ont peur de ce retour du Christ, qui ne le veulent pas ou qui voudraient que ce retour soit de plus en plus lointain parce que, au fond, pour eux c'est un mythe. Il y a ainsi toute une gamme d'opinions humaines voulant écarter le retour du Christ. En tant que chrétiens – et tout spécialement en tant que religieux, car la vie religieuse est un témoignage d'attente du retour du Christ –, nous devons, dans le monde d'aujourd'hui, rappeler l'imminence de ce retour et l'attendre avec Marie.

Demandons ce soir à la Vierge Marie et à l'Esprit Saint la grâce de pouvoir en toute vérité être ceux qui sont vigilants, ceux dont la lampe est allumée<sup>3</sup> et qui, dans leur espérance, ont pour préoccupation principale cette attente qui donne à toute leur vie un sens beaucoup plus profond. Il y a des saints qui se sont sanctifiés en vivant cette attitude d'attente, tout en faisant chaque jour parfaitement ce qu'ils devaient

---

1. Ap 2, 16.

2. Ap 22, 12 et 20 : « Mon retour est proche » ; 3, 20 : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe. »

3. Cf. Lc 12, 35-40 ; Mt 24, 42-44 et 25, 1-13 ; Mc 13, 35.

faire. Car cette attente ne supprime absolument pas notre devoir d'état ! mais elle donne à l'accomplissement de ce devoir d'état, c'est-à-dire, profondément, à l'accomplissement de la volonté du Père, une sorte de légèreté divine, de simplicité divine. Si Jésus revenait ce soir, comme tout se simplifierait ! Demandons à Marie de nous donner cette certitude d'espérance et de foi pour que toute notre vie soit animée et purifiée par cette soif, par cette attente divine.

## 13.

### *Le Sépulcre et la Résurrection*

Pour une vigile pascale,  
le 11 avril 1993  
(Année A, Mt 28, 1-10)

Une joie profonde doit habiter notre cœur durant cette célébration qui nous rappelle cet événement si grand qui donne son sens à notre foi. « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre foi »<sup>1</sup>, vaine aussi est notre espérance ; et notre charité, elle aussi, provient directement de cette victoire sur le péché, sur la mort, sur la souffrance, sur la tristesse.

Ce grand mystère d'amour que nous fêtons ensemble, il n'est pas loin de nous, il habite notre cœur. Tout à l'heure nous avons vu le feu nouveau monter verticalement vers le ciel, et c'était le symbole de ce qui s'est passé *pour nous*, et pour la gloire du Père, dans le Sépulcre. Car Jésus ressuscite à partir du Sépulcre, à partir des entrailles de la terre. Le cadavre de Jésus, le cadavre de notre Dieu, de nouveau animé par son âme, reprend une vie toute nouvelle, et sa plénitude de grâce s'épanouit (se manifeste) en une plénitude de gloire, de vie, de lumière et d'amour. Ce corps qui a tant souffert, qui a été labouré par toutes les douleurs de la flagellation et de la crucifixion, ce corps formé par l'Esprit Saint en Marie comme le chef-d'œuvre de notre univers (qui donne son sens à tout l'univers et à toute notre humanité), ce corps brisé par la souffrance et enfin offert en holocauste, le voilà qui reprend une vie toute nouvelle, qui est la vie même de son âme subsistant dans le Verbe de Dieu. C'est le Verbe de Dieu, le Fils bien-aimé du Père, qui donne à l'humanité du Christ tout son sens et fait d'elle le temple de l'Esprit Saint. Et dans ce moment de la Résurrection, ce feu d'amour qui brûle le cœur blessé de Jésus donne son sens à toute l'Église et à chacun de nous.

---

1. 1 Co 15, 17.

Jésus ressuscite pour le Père au-delà du temps, victorieux du temps, victorieux de toutes les limites, de tout le conditionnement humain qu'il a connu quand il était pèlerin au milieu de nous ; il ressuscite pour glorifier le Père. « Père, glorifie ton Fils pour que ton Fils te glorifie »<sup>1</sup>. Il est la gloire du Père en cette Résurrection, et tout son corps glorifié manifeste d'une manière unique cette grande victoire de l'amour sur le péché, sur le prince du péché, Satan, et sur toutes les conséquences du péché qui nous alourdissent si souvent et nous empêchent d'être un feu brûlant qui monte directement vers le cœur de Jésus et vers le Père.

Jésus ressuscite pour glorifier le Père et pour nous sauver. Ce mystère de résurrection est donc pour nous, c'est *notre* mystère, c'est *notre* gloire, c'est *notre* feu brûlant d'amour, c'est *notre* lumière. Dans la foi, l'espérance et la charité, nous atteignons directement, immédiatement, Jésus dans la gloire. Il est là *pour nous*. L'Évangile de saint Matthieu que nous avons entendu montre d'une manière très forte tous les effets de cette Résurrection (le mystère lui-même restant caché), et d'abord l'effet produit sur les soldats. L'ange roule la pierre. Les soldats ne voient pas l'ange mais ils voient la pierre bouger toute seule : il y a là de quoi les rendre fous ! Ils étaient là pour garder cette pierre, et voilà que la pierre se met à bouger alors que personne n'est là... C'est mieux qu'un tremblement de terre ! Ils sont complètement dérouterés. Ils étaient sûrs de leur force de soldats accomplissant leur service temporel, ils étaient sûrs de bien garder celui qui était là, mort ; ils l'avaient vu mort... Et maintenant ils ne le voient pas, mais la pierre roule... Quant à l'ange, il s'assied sur la pierre roulée ! Et les saintes femmes qui sont là voient ce personnage merveilleux qui les éclaire, qui leur donne une joie profonde, une joie à laquelle elles ne s'attendaient pas. Elles venaient pour pleurer, elles venaient pour essayer de continuer à embaumer le corps de Jésus, et il n'est plus là, il n'est plus de cette terre : « Allez vite dire à ses disciples qu'il s'est relevé de chez les morts »<sup>2</sup>. Et les Apôtres seront réveillés par ces saintes femmes fidèles.

Comme c'est beau, ce matin de Pâques, avec tous ses contrastes. C'est pour nous faire comprendre cet événement unique dans l'histoire de l'humanité, dans l'histoire du monde, cet événement qui transforme tout et que notre foi accueille dans la joie. Là en effet est la source de la joie du chrétien et de tout homme de bonne volonté : « Il est ressuscité. » Tout ce qu'il a dit est vrai, sa Résurrection est là pour en témoigner.

---

1. Jn 17, 1.

2. Mt 28, 7.

Mais le *mystère* même de la Résurrection reste caché, comme une source. Ce feu qui transforme tout a surgi dans le silence, au sein de la terre. Matthieu ne parle pas de Marie, Marc n'en parle pas, Luc non plus, ni même Jean. Ils se sont donnés le mot ! ou plutôt le Saint-Esprit leur a fait comprendre qu'il y en avait une qui avait vécu le mystère de la Résurrection dans le silence : Marie. Vivant le mystère du Sépulcre de Jésus, Marie restait intimement unie à la fois à son cœur blessé et à son âme séparée de son corps. Dans sa foi, Marie n'a pas perdu un seul instant de la conduite du Père sur son Fils bien-aimé, elle n'a cessé de regarder son Fils dans la lumière du Père. Et dans la lumière du Père ce cadavre divin exprimait d'une manière unique l'amour de Dieu pour les hommes : il les a aimés *jusque-là*, jusqu'à la mort de son Fils bien-aimé, jusqu'à la blessure du cœur. Le Père ne pouvait pas exprimer davantage son amour pour ses benjamins, ses pauvres petits abîmés par le péché, fêlés par le péché. En effet, malgré toutes ces blessures et ces conséquences du péché, le Père aime ses enfants et il leur donne son Fils bien-aimé, il leur donne jusqu'à son cadavre brûlé d'amour mais où l'amour est entièrement voilé, caché par les crachats des hommes, par leurs injures et leurs blasphèmes, par leur cruauté, leur jalousie et leur orgueil.

Ce cadavre caché dans la terre, c'est l'Agneau qui porte l'iniquité du monde et le Père ne cesse de le contempler. Et Marie, petite fille bien-aimée du Père, a ce privilège unique de le contempler dans la lumière du Père – lumière obscure de la foi, certes, mais lumière tout de même, et plus intense que jamais dans le cœur de Marie. Marie n'a pas perdu un seul instant la présence de son Fils bien-aimé. Parmi toutes les créatures, elle est la seule à avoir été présente divinement, dans sa foi, son espérance et son amour, à ce premier moment – moment éternel – de la Résurrection de son Fils bien-aimé, où le cœur qui avait cessé de battre, le cœur blessé, vit de nouveau. Marie entend la parole du Père : « Va, ton Fils vit. »<sup>1</sup> Pour elle, c'est une joie indicible, une joie unique. Toutes les douleurs de l'Agonie, de la Passion, tout est achevé pour Marie en cet instant d'éternité qui est *pour elle*. Car Jésus ressuscite *pour elle*, et Marie le reçoit du Père d'une manière toute nouvelle, toute divine. C'est le Père qui lui donne son Fils glorifié, celui qui glorifie son Père et qui glorifie sa Mère en l'associant à lui dans la foi, dans la pauvreté de l'espérance et dans le feu de la charité. Marie vit ce mystère de la gloire de son Fils, de la Résurrection de son Fils, et elle est seule avec lui

---

1. Jn 4, 50. On pense aussi à l'exclamation de Tobie : « Je te vois, mon fils, lumière de mes yeux ! » (Tob 11, 14).

*in sinu Patris*, dans le sein du Père, sous le souffle de l'Esprit Saint. On comprend que cela reste un grand secret qui n'est pas révélé explicitement, qui reste le secret de ceux qui veulent être les enfants de la Vierge Marie... Demandons à Marie de nous dévoiler, comme elle peut le faire en tant que mère, ce mystère de la Résurrection du Christ qui est le grand mystère de notre contemplation et qui nous fait entrer dans le ciel, *in sinu Patris*. Demandons-lui de nous en faire vivre comme elle en a vécu.

## 14.

« *Je suis la Résurrection.* »

Pour une vigile pascale,  
le 2 avril 1994  
(*Année B, Mc 16, 1-8*)

Étroitement associée au mystère de la Rédemption, Marie vit, dans la nuit de Pâques, ce premier moment éternel de gloire, cette victoire de l'amour sur la mort, sur le péché. Elle n'a pas besoin d'apparition pour adhérer au *mystère* de la Résurrection dans une foi brûlante d'amour, dans une espérance tout ardente, une soif d'aimer de plus en plus son bien-aimé : « Quelle est celle qui monte du désert [le désert du tombeau] appuyée sur son bien-aimé »<sup>1</sup>, appuyée sur le Christ glorifié ? C'est Marie, qui vit ce mystère avec lui. Marie, en effet, n'« assiste » pas à la Résurrection de Jésus : elle la *vit*.

Et si elle vit ce mystère dans sa foi, son espérance et son amour, c'est pour Jean, celui qu'elle a reçu à la Croix comme fils ; c'est donc pour nous. C'est pour Jean que Marie l'a vécu dans le silence. Elle n'est pas allée réveiller Jean : elle était tellement prise, tellement attirée, tellement saisie par ce feu brûlant, qu'elle ne pouvait plus quitter cette unité d'amour qui la brûlait du même feu que le cœur de son bien-aimé. Et en même temps il y a là, de la part de Marie, une discrétion merveilleuse, une délicatesse d'amour, d'attendre l'heure où Jean lui-même pourra vivre de ce mystère de la Résurrection. Il est étonnant de voir à quel point cette nuit de la Résurrection est réservée à Marie...

Depuis que le cadavre de Jésus avait été descendu de la Croix, Marie gardait plus que jamais dans son cœur la parole si forte que le Christ avait adressée à Marthe, la sœur de Lazare. À Marthe qui lui

---

1. Cant 8, 5.

faisait ce reproche : « Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort », Jésus avait répondu : « *Je suis* la Résurrection »<sup>1</sup>.

Cette parole de Jésus, Marie l'a gardée dans son cœur, et c'est sûrement cela qui lui a permis de rester debout au pied de la Croix : il *est* la Résurrection, et donc la mort et toutes les souffrances de la Croix, toutes les tristesses de l'Agonie, sont absorbées par cet amour victorieux de la mort. Marie, sans comprendre « comment cela peut se faire »<sup>2</sup>, garde cette parole incessamment, au plus intime de son cœur : « Je suis la Résurrection ». Et c'est ainsi qu'au moment même où la toute-puissance de Dieu mise au service de son amour glorifie Jésus, glorifie le corps de Jésus par son âme éternellement glorieuse, Marie, immédiatement, adhère à ce mystère : « Je suis la Résurrection ». Et c'est ce « Je suis la Résurrection » qui lui permet de vivre de ce mystère dans une unité parfaite avec Jésus ; et elle reste dans le silence pour être toute à Dieu, toute à Jésus. Marie est saisie au plus intime de son cœur, de son intelligence, par cette présence qui prend tout et qui la met dans une joie unique : il est ressuscité pour elle. Il est ressuscité pour le Père, pour la Très Sainte Trinité, certes, mais il est aussi ressuscité pour Marie, tout entier pour elle. Et Marie répond à ce don en étant toute donnée, toute brûlée, toute lumineuse – d'un feu et d'une lumière tout intérieurs car à l'extérieur rien n'est changé. C'est le grand mystère de la foi, de l'espérance et de la charité qui en cette nuit de Pâques prend toute sa signification et qui atteint sa perfection dans le cœur et l'intelligence de Marie.

La Résurrection de Jésus, puisque c'est la grande victoire de l'amour, victoire éternelle, victoire plénière, est un mystère de contemplation ; il ne peut donc être vécu qu'à travers une foi toute transformée par l'amour, une foi toute contemplative, qui adhère au cœur blessé et glorieux de Jésus. Et cette attraction d'amour est si forte que Marie demeure dans l'unité de ce mystère en cette nuit sainte qui est *pour elle*, puisque les Apôtres dorment. Accablés de souffrance et de tristesse, ils ne vivent pas encore du mystère de la Résurrection ; Marie seule en vit, et elle nous demande, durant cette nuit, de comprendre *comment* elle a vécu ce mystère et comment elle *veut nous en faire vivre* dans notre foi, dans notre espérance et notre charité, pour que, comme ses enfants bien-aimés, nous puissions en vivre pour toute l'Église, pour tous ceux qui ne vivent plus de Jésus, pour tous les hommes qui oublient ce mystère.

1. Jn 11, 21 et 25.

2. Marie ne pose plus la question de l'Annonciation : « Comment cela se fera-t-il ? » (Lc 1, 34).

Demandons à la Vierge Marie de nous faire cette grâce, d'être entraînés comme elle, attirés comme elle, dans le mystère du cœur brûlant d'amour de Jésus glorifié. Que nous puissions nous aussi, dans une foi toute contemplative, tout aimante, adhérer pleinement au cœur blessé de Jésus et vivre de ce mystère qui doit nous transformer pour nous renouveler et nous permettre d'être de vrais fils, de vrais enfants du Père, avec Marie et en elle. Et que nous puissions aussi, quand Dieu le voudra, être de vrais témoins, dans le monde d'aujourd'hui, de cette victoire de l'amour divin. Nous qui savons que cette victoire nous est *déjà* donnée dans la foi, l'espérance et la charité, nous devons être, pour ce monde de la fin du xx<sup>e</sup> siècle qui est si tiède, si froid, si loin de ce mystère de la Résurrection et de la glorification du cœur blessé de Jésus, les témoins de ce mystère, de cette grande victoire de l'amour divin. Nous ne pourrons l'être qu'avec Marie, en elle et par elle. Demandons-lui cette grâce qui nous sera donnée d'une manière toute spéciale dans l'Eucharistie de cette nuit de Pâques, mais qui nous est donnée aussi dans chaque Eucharistie.

## 15.

### *La victoire de l'amour*

Pour une vigile pascale,  
le 18 avril 1992  
(Année C, Lc 24, 1-12)

Que dans notre cœur, dans notre esprit, au plus intime de nous-mêmes, sous l'action de l'Esprit Saint et tout près de Marie, nous puissions, dans une foi toute rénovée, tout aimante, recevoir Jésus ressuscité, Jésus sortant du tombeau, « le Vivant »<sup>1</sup>, Jésus dans sa gloire. « Le Christ habite en nos cœurs par la foi »<sup>2</sup>, il est présent en nous pour glorifier en nous le Père en lui disant tout son amour, cet amour victorieux du péché, de la mort, de toutes les souffrances, de toutes les tristesses. C'est encore dans la foi, dans l'espérance et l'amour, que nous le recevons, parce que nous sommes encore pèlerins sur cette terre ; mais nous savons que la victoire du Christ nous est déjà donnée, qu'elle est toute à nous, dans la mesure où nous voulons la recevoir. Ouvrons donc tout grand notre cœur à ce don que le Père nous fait.

C'est au plus intime de notre terre, dans la nuit de Pâques, que se réalise cette grande victoire de l'amour. Certes, nous savons que dans le cœur du Christ, cette victoire de l'amour est présente dans l'offrande qu'il fait de lui-même à la Croix, l'offrande de toute sa vie pour glorifier le Père et nous sauver. Mais à la Croix cette victoire demeure cachée, souterraine, et le démon croit qu'il est victorieux (de fait, apparemment, il l'est). Dans le mystère de la Résurrection, la victoire cachée de la Croix est manifestée d'une manière glorieuse, éclatante, avec une beauté et une splendeur qui ne sont pas de ce monde. À la Croix, tout demeure caché. L'amour est présent et victorieux, mais c'est dans le

---

1. Lc 24, 5.

2. Éph 3, 17.

mystère de la Résurrection que cet amour victorieux éclate aux yeux de tous. Marie, dans sa foi et sa contemplation tout aimante, a vécu tout de suite de cette victoire glorieuse.

Le mystère de l'Annonciation s'achève dans ce mystère de Pâques, dans cette glorification de Jésus. Celle qui a vécu le mystère de la Compassion avec une telle force et un tel amour, dans de si grandes souffrances, celle qui est la Femme de toutes les douleurs, Marie, en cette nuit de Pâques, exulte de joie dans le silence de son amour. Son Jésus, son Fils bien-aimé, son Dieu, est victorieux de la mort et de la souffrance. Et comme, à la Croix, il attirait sa Mère dans l'amour et lui permettait de participer à son holocauste, de le vivre dans une très grande unité d'amour avec lui, Jésus, dans ce premier moment (moment éternel) de sa gloire, attire sa Mère d'une manière encore plus forte : tout en elle est saisi par l'amour de Jésus pour son Père et pour elle... et pour chacun d'entre nous. C'est le même amour que celui de la Croix, mais en cette nuit de Pâques il peut s'exercer dans une liberté absolue et avec un éclat de splendeur. Le feu nouveau est un symbole lointain, mais tout de même un symbole. En voyant tout à l'heure ce feu s'élever et tout brûler, nous ne pouvions pas ne pas penser à Marie, toute brûlée intérieurement, divinement, toute brûlée par le cœur de Jésus blessé mais dont la blessure est désormais glorieuse, éclatante. Jésus est venu apporter le feu sur la terre<sup>1</sup>, et dans ce mystère de Pâques ce feu peut se répandre, s'étendre d'une manière unique dans le cœur de Marie, qui est la mère de Jean et notre mère. Le feu brûle tout ce qu'il trouve autour de lui, et le feu du cœur de Marie brûle avec la douceur et la tendresse d'une mère toute divine. En cette nuit, Jésus veut que chacun de nous reçoive de lui et de Marie ce feu brûlant qui est son amour victorieux. Il « désire d'un grand désir »<sup>2</sup> – ce désir avec lequel il a institué l'Eucharistie – se donner à nous pleinement, nous réveiller dans la foi et renouveler en nous cette lumière divine qui nous permet d'être tout réceptifs à son feu brûlant, à son amour.

C'est bien son cœur brûlant d'amour et victorieux de toutes les souffrances que le Père veut nous donner pour que nous soyons « un » avec lui dans cet amour ; et Marie est là pour nous apprendre à recevoir ce feu sans en avoir peur. Car grâce à elle, et par elle, ce feu brûlant du cœur du Christ prend une modalité de douceur, de tendresse, pour que nous n'ayons plus peur de cet amour dévorant, de cet amour de feu qui désire transformer toutes les souffrances de l'intérieur.

---

1. Cf. Lc 12, 49.

2. Lc 22, 15.

Qu'à travers cette liturgie notre foi, notre espérance et notre charité puissent s'élancer vers Jésus et lui dire notre soif d'être dévorés par lui, d'être entièrement brûlés par lui, pour que nous puissions être, nous aussi, une « créature nouvelle »<sup>1</sup> toute d'amour, toute de lumière. Nous savons bien que la lutte continuera, que les tentations seront fortes et que nous continuerons de vivre auprès d'hommes et de femmes qui refusent cette victoire de l'amour et qui luttent contre ce feu divin, cette lumière divine ; mais nous aurons en nous une nouvelle force qui nous viendra directement du Christ, nous aurons en nous-mêmes l'amour du Christ victorieux de la mort et de toute souffrance ; et ce feu nous donnera une lumière intérieure qui, elle aussi, viendra directement de Jésus puisque c'est la lumière du Verbe ; et nous comprendrons qu'un jour nous verrons le Père, le Fils et l'Esprit Saint dans cette lumière que nous proclamons aujourd'hui : *Lumen Christi* ! La lumière du Christ ressuscité, c'est la lumière du Verbe, qui est source de la gloire qui est dans le cœur du Christ, et de la victoire qui est dans le cœur de Marie, et de cette même victoire dans notre cœur. C'est la lumière du Verbe qui est source de notre foi, de notre espérance et de notre amour. Un jour, « dans sa lumière nous verrons la lumière »<sup>2</sup> et nous serons glorifiés dans notre âme, et aussi dans notre corps au moment du retour glorieux du Christ ; et notre corps sera glorifié de la gloire même du corps du Christ. Nous serons entièrement saisis par cette grande victoire de l'amour. Cette victoire de l'amour, elle nous est *déjà* donnée, nous en vivons dès maintenant dans l'amour – *c'est la même* –, mais nous en vivons dans les conditions de la foi et de l'espérance, à travers bien des obscurités et bien des luttes.

---

1. Ga 6, 15.

2. Cf. Ps 36, 10.

## 16.

« *Il reviendra.* »

Pour la fête de l'Ascension,  
le 4 mai 1989

(Lc 24, 46-53)

La fête de l'Ascension doit mettre dans notre cœur une très grande joie : celle d'avoir accès, en Jésus glorifié, à l'unité éternelle du Père et du Fils. Le Père nous a donné son Fils pour notre salut, il l'a donné à Marie, il l'a donné aux Apôtres. Et voilà que, dans une ultime attraction d'amour, il « reprend » (si j'ose dire) son Fils bien-aimé ; la toute-puissance de son amour attire dans sa gloire l'humanité sainte de Jésus. Ce n'est pas une séparation – bien que pour notre sensibilité, pour notre cœur humain, il y ait une séparation. On le voit bien dans le texte des Actes des Apôtres : les Apôtres continuent à regarder dans la direction où Jésus s'est élevé devant eux. Il faut que la nuée enveloppe Jésus et les sépare de cette présence si douce, si aimante, de cette présence sensible, pour qu'il n'y ait plus que la présence tout intérieure, toute divine, qui se réalise par l'Esprit Saint.

Cette fête de l'Ascension doit être pour nous une très grande joie, celle que Marie a connue, parce que l'Ascension de Jésus nous montre combien le Père aime le Fils et l'attire tout à lui. Or nous savons que cet amour du Père pour son Fils nous est donné. Notre grâce chrétienne est cet amour qui, dans le Christ, nous lie au Père comme ses fils bien-aimés ; et nous savoir aimés d'un amour si fort et si unique, c'est *tout* pour notre cœur. Savoir que le Père aime son Fils de cet amour éternel qui est toute la joie du Fils, et savoir que cet amour, par Jésus, s'étend sur chacun de nous, n'est-ce pas merveilleux ? Voilà ce que nous devons regarder en premier lieu aujourd'hui. Jésus n'est pas venu établir un royaume terrestre. S'il était venu pour cela, nous pourrions désespérer en voyant ce qui se passe autour de nous... Jésus est venu en premier lieu pour mettre dans notre cœur l'amour du Père pour ses enfants, pour

mettre dans notre cœur cette vérité éternelle, cette lumière que nous recevons dans la foi et l'amour. Il est venu établir un royaume tout intérieur, plus réel que tout royaume visible parce qu'il est divin et éternel. Et aujourd'hui l'Eucharistie doit nous faire vivre ce grand mystère d'amour qui nous lie au Père par Jésus, et qui nous lie aussi entre nous puisque nous sommes liés par le même amour – même s'il y a en nous de très grandes différences, car la grâce ne supprime pas la nature. Mais le Seigneur aime rassembler ses enfants dans une très grande diversité pour que nous comprenions que l'unité est au-delà de tout ce que nous voyons, que l'unité est divine, qu'elle est dans le cœur du Christ, auprès du Père, dans l'Esprit Saint, et que c'est Marie qui la garde.

Ce mystère de l'Ascension doit aussi nous faire comprendre pourquoi Jésus a voulu laisser sa Mère sur la terre. Il ne l'a pas emmenée avec lui parce que Jean devait prolonger son œuvre – « Vous ferez des choses plus grandes que moi »<sup>1</sup> –, parce que Pierre, Jacques, Philippe, tous les Apôtres, devaient continuer son œuvre et la réaliser dans l'Église, et que Marie devait continuer de croître dans l'amour et préparer les Apôtres à recevoir l'Esprit Saint. Elle devait être là, auprès de chacun d'eux, comme une mère tout aimante.

Jésus veut que Marie reste présente comme mère auprès des Apôtres, et en même temps il nous montre l'attraction prodigieuse que le Père exerce non seulement sur lui mais sur Marie et sur Jean, sur cette Église naissante qui est l'Église du Père.

Ce mystère de l'Ascension nous fait comprendre aussi comment Marie nous apprend à recevoir l'Esprit Saint et comment, dans l'Esprit Saint, nous devons attendre le retour de Jésus. Jésus, en effet, dit à ses Apôtres : « Et voici que moi je vais envoyer sur vous la promesse de mon Père [le Paraclet] »<sup>2</sup> ; « Le Saint-Esprit survenant sur vous, vous recevrez de la puissance, et vous serez mes témoins »<sup>3</sup>. Et les anges ajoutent : « Ce Jésus, qui a été enlevé d'auprès de vous vers le ciel, viendra de la même manière »<sup>4</sup>.

C'est pourquoi nous devons aujourd'hui, durant cette Eucharistie, supplier l'Esprit Saint de mettre en nous cette soif, cette espérance ultime du retour de Jésus. Nous savons qu'il doit revenir : comme il s'est élevé, il reviendra dans la puissance et la gloire. Il reviendra pour

---

1. Cf. Jn 14, 12 : « Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que moi je fais, et il en fera de plus grandes, parce que moi je vais vers le Père... »

2. Lc 24, 49.

3. Ac 1, 8.

4. Ac 1, 11.

nous conduire vers le Père. Pour chacun de nous ce retour du Christ aura lieu au moment du terme de notre pèlerinage sur la terre, mais un jour ce retour se réalisera d'une manière plus solennelle et plus forte pour tous les hommes : Jésus reviendra, le Père l'enverra auprès de nous. L'Apocalypse nous le montre d'une manière étonnante : il viendra pour moissonner la moisson déjà blanche<sup>1</sup>, et nous devons nous préparer afin de le recevoir avec amour. Nous ne savons pas quand il reviendra ; personne d'entre nous ne le sait<sup>2</sup>, et les révélations privées ne peuvent rien nous dire de cela. Mais Jésus lui-même nous dit que des signes nous seront donnés, des signes aussi visibles que le bourgeon qui, sur l'arbre, annonce le printemps<sup>3</sup>. Le vrai printemps, le printemps de Dieu, le printemps de notre âme, le printemps pour tous les hommes, ce sera ce retour de Jésus. Il nous est confié comme un grand secret en ce dernier moment de la Révélation : « Il reviendra », nous disent les anges. Nous devons garder cela dans notre cœur comme un grand secret d'amour qui maintient en nous une espérance divine au-delà des luttes, des difficultés, des tentations. Il y a une lumière plus forte que tout cela, cette lumière de l'espérance que les anges ont rallumée dans le cœur des Apôtres, et qu'ils veulent rallumer dans notre cœur aujourd'hui. Il reviendra dans sa puissance d'amour pour nous purifier radicalement, pour augmenter notre amour et nous introduire dans son royaume éternel pour que nous vivions avec lui sa vie divine d'amour et de lumière. Et notre pauvre corps, lui aussi, connaîtra la gloire, la gloire que Jésus et Marie connaissent, gloire qui nous enveloppera pour glorifier le Père. Nous comprendrons alors, en pleine lumière, combien le Père est notre Père.

---

1. Voir Ap 14, 14 sq.

2. Mt 24, 36 ; Mc 13, 32.

3. Cf. Mt 24, 32-34 ; Mc 13, 28-30 ; Lc 21, 30-32.

## 17.

### *La joie du cœur de Marie*

Pour la troisième semaine de l'Avent

*(Mt 21, 23-27)*

Dans cette troisième semaine de l'Avent, l'Église nous demande de vivre de la joie du cœur de Marie, d'avoir dans notre cœur une joie divine, et donc de rejeter tout ce qui peut provenir de tristesses humaines, de replis sur nous. La plupart du temps, en effet, nos tristesses proviennent d'un repliement sur nous-mêmes. Les tristesses divines du mystère de l'Agonie, du mystère de la Croix, sont des tristesses qui ne nous replient pas sur nous, qui au contraire nous unissent à Jésus, à Marie, et qui maintiennent au plus intime de notre cœur la joie d'accomplir la volonté du Père. Aujourd'hui, dans cet Évangile, il nous est montré que souvent, lorsque nous discutons l'autorité, nous nous replions sur nous-mêmes et nous sommes tristes. Dans la vie religieuse, une des grandes causes de tristesse est de ne pas accepter pleinement l'autorité que Dieu met auprès de nous, et de la discuter. Alors on ne sait plus où l'on va ; l'imagination commence à s'imposer et nous nous réservons certains domaines qui ne sont plus soumis à l'autorité ; mais nous ne pouvons plus savoir si c'est de Dieu ou de nous, et cela provoque en nous des doutes, des rétrécissements psychologiques... et nous voulons alors nous évader. Ce sont des fuites. Même Jésus qui a l'autorité du Père, qui est l'Envoyé du Père, a été contesté. On a contesté son autorité. Des Scribes, des Pharisiens, des hommes très bien, intelligents et croyants, mais très conscients de leur intelligence et de leurs vertus, contestent l'autorité de Jésus. Ils ne cherchent pas la vérité, et c'est pour cela qu'ils sont incapables de répondre à l'interrogation de Jésus. Nous sommes parfois comme cela ; nous créons des zones de ténèbres, imaginativement ; car il y a des domaines qu'on n'aime pas mettre dans la pleine lumière de Dieu, alors on se les réserve, mais par là on se met soi-même en dehors de la lumière de Dieu, de la lumière du Père.

Marie, durant ce temps de l'Avent, est dans une joie profonde parce que l'autorité du Père illumine tout son cœur. Elle est entièrement remise à l'autorité du Père, comme sa petite enfant bien-aimée. Grâce au mystère de l'Immaculée Conception il n'y a pas la moindre ombre, elle n'a qu'un seul désir : l'accomplissement de la volonté du Père. Voilà ce qui maintient dans notre cœur la vraie joie. La source de la véritable joie, c'est de n'avoir qu'un seul désir : accomplir la volonté du Père et respecter ceux que le Père a mis auprès de nous comme étant son autorité. Comme c'est important pour nous, si nous voulons entrer dans cette joie ! Nous devons faire là un petit examen de conscience : cette joie est-elle plénière en nous ? sommes-nous pleinement dociles à l'autorité du Père pour vivre de cette joie de Marie, en comprenant que le Père, toujours, taille sa vigne<sup>1</sup> ? Pour chacun de nous il y a des branches à enlever, cela nous en sommes sûrs ! Si nous croyons que nous sommes déjà immaculés et qu'il n'y a pas de branches à enlever, cela prouve que nous n'avons rien compris à notre vie chrétienne. Notre vie chrétienne se réalise dans la lutte, et pour chacun d'entre nous les trois concupiscentes<sup>2</sup> sont présentes. Elles se cachent de multiples façons, et quand le Père veut tailler on essaie de se mettre à l'abri. Mais si on peut se cacher à ses propres yeux, on ne se cachera pas aux yeux de Dieu qui voit tout.

Demandons à Marie de nous donner de plus en plus sa joie et de nous faire comprendre que cette joie est liée à l'amour qu'elle a pour le Père, pour son Fils bien-aimé, au respect qu'elle a de la volonté du Père sur elle, à sa soif d'accomplir pleinement et totalement la volonté du Père. Autrement la joie disparaît, et on se replie sur soi en considérant que c'est nous qui sommes maîtres de notre vie – alors que tout doit être remis dans les mains du Père pour qu'il puisse nous apprendre à aimer véritablement, jusqu'au bout, dans un don toujours plus total.

Marie seule peut nous enseigner la joie, comme elle est seule à pouvoir nous enseigner la souffrance pour qu'elle soit divine. Il y a des joies qui risquent de nous disperser et de nous mettre dans une attitude extérieure qui supprime l'intériorité. C'est difficile, de sanctifier la joie, c'est très difficile ! Seul le cœur de Marie nous permet de sanctifier notre joie – et nous avons besoin de la joie, d'une joie qui, étant divine, peut tout prendre. Évacuons toute tristesse durant ces jours qui nous séparent de Noël, et supplions Marie de mettre au plus intime de notre cœur cette joie plénière, une joie divine qui envahit le plus intime de notre âme et qui s'empare de toute notre sensibilité, de toute notre

---

1. Cf. Jn 15, 2.

2. Cf. 1 Jn 2, 16.

imagination, de tout nous-mêmes, pour que nous soyons à l'unisson de son cœur. Marie a connu une très grande joie dans cette attente de Noël, une joie dans un très grand désir parce que, sur la terre, la joie implique toujours un très grand désir, une très grande soif de présence, de recevoir le don que le Père nous fait de son Fils. Or ce don nous est fait ; il est caché mais il est réel, il est présent. Dans chaque Eucharistie Jésus nous est donné comme il est donné à Marie, et il nous est donné pour que nous puissions vivre à l'unisson du cœur de Marie dans cette joie parfaite.

Il faut demander à la Vierge Marie de chasser de notre cœur toute tristesse, tout ce qui alourdirait notre cœur et l'empêcherait d'être pleinement donné. Il faut que notre cœur puisse, auprès du cœur de Marie et dans le cœur de Marie, connaître cet épanouissement plénier. Nous n'avons pas le droit de laisser pénétrer en nous des tristesses humaines qui risqueraient de nous abattre et de nous empêcher de recevoir la grâce de Noël, ce don que le Père nous fait de son Fils bien-aimé. Les grandes antiennes de la fin de l'Avent nous donnent chacune une note spéciale de la joie de ces jours, en particulier celle de la sagesse. La joie de cette sagesse nous est donnée avec le tout petit enfant Jésus, car la sagesse qui nous est donnée, c'est la Sagesse incarnée, la Sagesse qui se fait toute proche de nous, toute simple – la simplicité de l'enfant Jésus... C'est la sagesse divine qui veut s'emparer de tout nous-mêmes, et la sagesse est source de contemplation, c'est donc cette contemplation qui est donnée à chacun de nous pour que nous puissions, avec Marie, auprès d'elle, contempler ce mystère de surabondance d'amour. Jésus est présent pour nous et il est entièrement donné. Nous n'avons pas le droit de ne pas vivre de ce don, et vivre de ce don nous met dans cette attitude de contemplation. La contemplation chrétienne nous est donnée même si notre intelligence est encore très fragile, même si notre volonté est encore très vulnérable ; la sagesse de Noël nous est donnée pour que nous puissions adhérer pleinement au bon plaisir du Père sur nous, en sachant que ce bon plaisir du Père sur chacun de nous est plus grand que toute lumière humaine acquise. Il faut que cette joie qui jaillit au plus intime du cœur de Marie s'empare de notre cœur pour que nous puissions vivre ce qu'elle a vécu, et le vivre dans une très grande simplicité. À travers notre vie de tous les jours il faut qu'il y ait cet élan de joie. Cette joie peut être très cachée, mais le *Magnificat*, dans le cœur de Marie, a dû tout prendre dans le silence. Il faut que notre cœur soit pris, lui aussi, par ce *Magnificat* silencieux où Marie vit de ce mystère qui se réalise en elle et par elle. Que nous soyons vraiment entièrement donnés, car c'est dans la mesure où on est donné qu'on est joyeux, et c'est ce que Jésus veut nous apprendre en premier lieu. Lui, il se donne

comme un tout petit enfant qui ne garde rien pour lui ; il faut que nous apprenions nous aussi, à être entièrement donnés entre les mains du Père, en n'ayant plus aucun projet humain, en n'ayant qu'un seul désir : être entre ses mains et faire pleinement ce qu'il attend de nous.

Demandons à l'Esprit Saint de nous faire entrer dans cette joie du cœur de Marie dont le monde a tant besoin. Il faut que nous soyons des sources de joie, avec Marie et par elle. Elle est « cause de notre joie » et il faut que nous puissions, grâce à elle, être nous aussi source de joie, mais de joie divine, tout intérieure, pour tous ceux qui sont proches de nous et qui ont tant besoin de ce sourire de Marie, de cette joie du cœur de Marie. Il faut que nous recevions cette joie et que nous puissions la transmettre.

## 18.

### *La joie de savoir Jésus auprès du Père*

le 16 mai 1995

*(Jn 14, 27-31a)*

Le désir du Christ, c'est que nous soyons dans la joie parce qu'il est auprès du Père – « Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je vais auprès du Père ». C'est merveilleux, parce que cela nous fait comprendre combien l'amour divin dépasse le point de vue de la présence et de l'absence. Que Jésus puisse dire que nous devons être dans la joie de ne plus le voir, c'est assez étonnant, car il connaît bien notre sensibilité et sait combien nous sommes heureux de pouvoir être en présence de ceux que nous aimons. Oui, il le sait, il connaît parfaitement tout notre psychisme, mais il veut que nous le dépassions. Du point de vue psychologique, passionnel, l'absence et la présence sont tout autres. Mais du point de vue divin, Jésus n'hésite pas, il désire nous voir joyeux parce qu'il est auprès du Père. Il veut que nous comprenions la force et l'efficacité de la grâce chrétienne : elle est au-delà de la présence et de l'absence. C'est le propre de la grâce, c'est le propre de l'amour divin, de dépasser ce conditionnement humain, sans le nier bien sûr. Jésus ne le nie pas, puisqu'il nous donne l'Eucharistie pour que notre joie de sa présence auprès du Père soit parfaite.

Quand on aime vraiment quelqu'un, c'est-à-dire quand on l'aime, lui, plus que la joie que nous avons de le rencontrer, on est heureux que lui soit heureux et qu'il ait une plénitude de joie. Jésus est dans la plénitude de la joie quand il va auprès du Père, quand il est auprès du Père, parce que « le Père est plus grand que lui », en ce sens qu'il est le Père éternel du Verbe, et le Père du Verbe devenu chair, et le Père du Verbe qui nous sauve. Être auprès du Père, c'est la plus grande joie. Être *in sinu Patris*, « dans le sein du Père », y être pour l'éternité, et y être en tant que victorieux de la mort et de toute souffrance, c'est pour le cœur du Christ la plus grande joie.

Alors, si nous aimons Jésus, nous sommes dans la joie de le savoir auprès du Père ; mais cela exige de nous une très grande purification, et une purification qui doit tout le temps se faire. Ne disons pas trop vite que « c'est fait » parce qu'il y a eu un moment de joie, car l'épreuve peut revenir, il faut du temps... mais de plus en plus nous avons dans notre cœur la joie de savoir que Jésus est auprès du Père. C'est lui qui est notre fin, c'est lui que nous cherchons à travers tout, et le savoir auprès du Père est la plus grande joie pour nous. C'est *cette* joie que Jésus nous demande d'avoir.

Il nous faut entrer dans l'éducation de l'Esprit Saint durant le temps pascal, dans la lumière de l'Évangile de Jean, pour nous intérioriser de plus en plus et découvrir ce qu'est la vraie vie divine de foi, d'espérance et de charité. C'est bien l'Évangile de Jean qui peut nous permettre de vivre de cette présence du Christ au plus intime de nous-mêmes.

Demandons à la Vierge Marie, durant cette Eucharistie, de mettre en nous cette vraie joie, la joie de savoir que Jésus est auprès du Père, la joie de savoir que Jésus aime le Père et qu'il fait tout ce que le Père lui demande, et de savoir que l'Eucharistie nous est donnée, en son apparente absence, comme le sacrement de sa présence ; d'une présence cachée, que l'on n'atteint que par la foi : une présence au-delà de toute sensibilité, de toute émotivité, mais qu'on atteint directement dans la foi.

## 19.

### *La joie du Fils bien-aimé*

le 13 mai 1993

(Jn 15, 9-11)

Comme il est bon d'entendre ces paroles de Jésus : « Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que vous soyez comblés de joie ». C'est le désir du cœur du Christ : que nous soyons comblés de joie. La joie provient de l'amour. La souffrance ne provient pas de l'amour, mais la joie provient de l'amour, et la qualité de la joie provient de la qualité de l'amour.

L'amour qui est dans le cœur du Christ est l'amour du Fils bien-aimé pour le Père, et la joie du Christ est d'être le Fils bien-aimé ; et nous-mêmes sommes comblés de joie si nous vivons de cette paternité. Il n'y a pas d'autre source de la vraie joie. Tous les soucis que nous avons et qui sont nombreux, même chez les novices et qui parfois grossissent quand on approche de la prise d'habit ou de la profession, il faut les laisser derrière nous pour qu'ils ne viennent pas mettre une ombre à la joie que Jésus veut mettre dans notre cœur, en particulier la joie de la profession, la joie de pouvoir se donner totalement. La plus grande chose qu'on peut faire sur la terre, c'est de faire profession perpétuelle, de se donner totalement, pour toute notre vie et pour l'éternité. C'est extraordinaire ! Dieu nous permet, à ce moment-là, de faire un acte divin, grâce à une motion spéciale de l'Esprit Saint. Et il faut demander de ne jamais revenir sur cet acte parce qu'il est marqué du sceau de l'Esprit Saint.

La joie que nous devons avoir dans notre cœur n'est pas une joie sensible. On peut très bien pleurer d'un œil ! Au noviciat, cela arrive. On pleure sur ses fautes, sur toutes les bêtises de sa vie, mais au plus intime de son cœur, on a la joie. Il ne faut pas s'arrêter à ses petites misères, ni même à ses grosses misères, à ses difficultés et ses luttes. Nous en avons tous. Quand on souffre, on croit qu'on est le seul à souff-

frir ! Les tristesses, on croit toujours qu'elles sont uniques et facilement on pense que personne n'a souffert autant que nous. La Sainte Vierge, oui, tout de même, mais à part elle... Cela, ce n'est pas vrai, et ce n'est pas par la tristesse qu'on est le plus grand saint – heureusement ! Le vieil adage « Un saint triste est un triste saint » correspond à quelque chose de profond. Mais Jésus ne dit pas cela, il s'exprime d'une manière positive (ce sont les hommes qui ajoutent le point de vue négatif) : « Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que vous soyez comblés de joie ». S'il y a un peu de tristesse dans votre cœur, répétez cela cent fois dans la journée et la tristesse s'évanouira. Jésus veut que *dès cette terre* nous soyons comblés de la vraie joie, la joie du ciel, et que nous soyons fidèles au don que nous avons fait de tout nous-même. Le danger qui nous guette tout le temps, c'est l'efficacité. Or la vie religieuse n'est pas pour l'efficacité, elle est pour que notre cœur soit tout proche du cœur du Christ et, par là, soit comblé de joie. La vie religieuse, c'est la « taille » du Père pour que nous soyons pour lui des fils bien-aimés. Voilà le but de la vie religieuse : être des fils bien-aimés du Père et pouvoir dire « Père » comme Jésus. Or on ne peut dire « Père » que quand on est tout entier tourné vers lui, comme le Verbe : *πρὸς τὸν θεόν*<sup>1</sup>. Être tout entiers tournés vers le Père : voilà ce qui nous comble de joie. Alors toutes les tristesses s'évanouissent comme un brouillard matinal, le soleil se lève et prend tout.

Durant ce temps d'attente de la Pentecôte il faut, pour se préparer à recevoir l'Esprit Saint, être déjà comblé de joie, et l'Esprit Saint nous donnera une joie encore plus grande le jour de la Pentecôte. Demandons aujourd'hui la grâce d'être comblés de joie en ayant en nous la joie même de Jésus. Demandons cela même si, de fait, notre psychologie nous met dans la tristesse. Peu importe ! Ne restons pas dans la tristesse. Jésus était comblé de joie dans son Agonie parce qu'il était le Fils bien-aimé du Père. Certes, il y avait la sueur de sang, mais il était comblé de joie parce que la victoire de l'amour réclame d'être comblé de joie. Il faut que nous vivions cela – autrement on tombe dans le psychologique et on se replie sur soi. Il peut, certes, y avoir des tristesses terribles et des agonies. Mais l'Agonie de Jésus est un *mystère* où l'amour est victorieux de toutes les conséquences du péché ; et, que l'amour soit victorieux de toutes les conséquences du péché, c'est le mystère de notre filiation : l'amour est victorieux parce que nous sommes les fils bien-aimés du Père. C'est être fils bien-aimé du Père qui est la réalité divine, la réalité éternelle. Demandons cette grâce aujourd'hui et supplions Marie,

---

1. Jn 1, 1.

« cause de notre joie », d'être là. Car la maternité divine de Marie, en ce qu'elle a de plus profond et de plus intime, c'est de dire avec nous et de nous faire dire : « Père ». Quand on dit : « Père » avec Marie, le Père nous regarde comme il regarde Marie, sa petite enfant bien-aimée. C'est ce regard du Père sur Jésus qui lui donne une telle joie, et c'est ce regard du Père sur nous à travers son Fils bien-aimé qui met en nous cette plénitude de joie. L'amour réclame la joie. Réclamant la joie, il peut être victorieux de toutes les souffrances mais pour cela il faut que l'amour puisse s'épanouir pleinement dans la joie – autrement on laisse la souffrance nous envahir, ce qui est toujours très mauvais. La souffrance ne doit pas nous envahir. Elle peut nous envahir psychologiquement, mais divinement elle ne nous envahit jamais parce que nous sommes liés à Jésus et que Jésus est, selon la grande vision de l'Apocalypse, le cheval blanc, celui qui est victorieux dans son amour. Notre grâce nous lie à la victoire de l'amour du Christ et nous devons être les témoins de cette victoire ; pour que nous soyons de vrais témoins de la victoire du Christ il faut qu'il y ait cette joie, et qu'elle surabonde – autrement nous ne sommes pas de vrais témoins.

Demandons à la Vierge Marie de nous apprendre à vivre de cette plénitude de joie comme elle en a vécu. Et lorsque nous sommes au bord du précipice, où la tristesse risque de tout prendre, de nous envahir et de nous faire perdre la tête, supplions Marie d'être là, de nous regarder et de nous prendre pour que nous soyons vraiment, avec elle et en elle, le fruit de la victoire de la Croix, le fruit de ce mystère où tout est repris dans l'amour du Fils bien-aimé pour le Père.

## 20.

### *Jésus nous donne sa propre joie*

le 14 mai 1991

*(Jn 15, 9-17)*

L'Église nous prépare à la Pentecôte en nous rappelant l'ultime enseignement de Jésus dans l'Évangile de Jean. Et dans le passage que nous venons d'entendre, Jésus livre les secrets de son cœur ; si l'on osait, on dirait que c'est « l'ouverture du cœur » de Jésus faite à ses disciples, pour nous. Tout ce que Jésus vit à l'égard du Père, il nous le communique, et c'est seulement dans le silence de l'amour qu'on peut le comprendre. Jésus est bien obligé d'utiliser des paroles, mais elles ne sont pas adéquates au mystère, qui est le mystère de la relation personnelle du Fils bien-aimé avec son Père. Et Jésus fait cette analogie : « *Comme* le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ». Il y a là une communication d'amour extraordinaire : Jésus nous transmet l'amour qu'il a reçu du Père. Ce qu'il y a de plus intime dans le cœur du Christ, c'est son lien avec le Père ; son amour pour le Père est son grand secret. Et c'est cela (ce lien si intime, si secret, qu'il a avec le Père et que, dans son cœur d'homme, il vit sous la motion du don de sagesse en disant : « Père ! ») qui doit nous faire comprendre combien il nous aime. C'est même la seule façon, pour nous, de comprendre combien Jésus nous aime. Voilà comment Jésus nous introduit dans son intimité, voilà comment il veut nous faire comprendre ce qu'il est pour nous, juste avant le mystère de la Croix.

Les comparaisons, dans les paraboles, viennent de nos expériences. Ainsi, en affirmant « Je suis le bon pasteur », Jésus prend la comparaison du berger ; c'est très beau, c'est très grand, c'est une montée vers Dieu. Ici, c'est une descente de Dieu vers nous. Jésus nous éduque en prenant les comparaisons les plus simples de notre vie quotidienne : le bon pasteur, la porte, la vigne, le pain. Ce n'est pas dans la Très Sainte Trinité que je découvre en premier lieu ce qu'est le pain,

c'est dans ma vie quotidienne ; et à partir de cette expérience, Jésus me fait entrer dans le mystère.

Ici, on est en face de la communication des secrets : « Comme le Père m'a aimé, comme le Père m'aime, moi aussi je vous ai aimés, je vous aime ». On est dans l'éternité, dans l'amour éternel, et c'est d'en haut, dans un regard contemplatif, que Jésus nous introduit dans son secret d'amour avec le Père, pour que nous comprenions tout l'amour qu'il a pour nous et que nous entrions dans cette intimité si profonde de son amour pour nous. Il faut que nous demandions à Jésus, durant cette Eucharistie, de nous faire découvrir intérieurement ce poids d'amour qui vient directement du Père et qui aboutit à notre cœur, à travers Jésus.

Jésus continue : « Si vous êtes fidèles à mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi j'ai gardé fidèlement les commandements de mon Père et je demeure en son amour ». Il y a ainsi une grande descente et une grande montée. La descente, c'est l'amour, et la montée, c'est par l'obéissance. « Si vous êtes fidèles à mes commandements... » C'est l'obéissance quotidienne, c'est la fidélité à tout ce que nous avons à faire durant notre journée, puisque tout ce que nous faisons est pour être fidèles aux commandements de Jésus sur nous. Si on assiste à un cours, c'est pour être fidèle au commandement du Christ ; on est là par obéissance, alors on essaie de faire cela le mieux possible, avec le plus d'intelligence possible ; mais ce qui est important, c'est qu'on obéisse. Si on fait la cuisine, on veille autant que possible à ce que ce soit bon, mais l'important, c'est de faire cela par fidélité ; l'essentiel, c'est d'obéir, et d'obéir dans l'amour. On est ici au-delà de l'efficacité humaine. L'obéissance fait de nous des êtres efficaces, mais divinement efficaces, c'est-à-dire capables de remonter jusqu'au cœur du Christ. Parce que tout vient de lui, il faut que tout remonte vers lui (l'échelle de Jacob réalisée pleinement entre le cœur de Jésus et le Père, et entre le cœur de Jésus et nous). « Si vous êtes fidèles à mes commandements, vous demeurerez dans mon amour » – c'est le passage de l'efficacité à cette union d'amour : « comme moi j'ai gardé fidèlement les commandements de mon Père et je demeure dans son amour. »

Demeurer dans son amour, tout est là. Et Jésus insiste : « Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous », Jésus veut que nous soyons des êtres joyeux, de cette joie divine, de cet épanouissement divin. Si nous demeurons dans le Christ et que le Christ demeure en nous, nous vivons de ce lien si fort du Père et du Fils et c'est cela qui nous donne la vraie joie, le véritable épanouissement. Si tout en nous est pris par l'amour de Jésus et du Père, alors nous sommes les êtres les plus heureux qui soient, les plus joyeux qui soient, d'une joie qui brûle notre cœur et qui prend tout, ne laissant plus place aux retours sur nous-mêmes, aux murmures,

à la critique. Tout cela est balayé d'un seul coup et il n'y a plus aucun manque, parce que la joie de Dieu est dans notre cœur. C'est le désir ultime du Christ : « Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que vous soyez comblés de joie ». Comme c'est grand, de comprendre que tout l'Évangile se termine dans cette joie qui est dans le cœur de Jésus, sa joie de Fils bien-aimé, la joie de celui qui a tout reçu du Père et qui donne tout au Père. Il n'y a rien de plus grand ni de plus joyeux que cela... Et *cette joie-là*, Jésus veut qu'elle soit dans notre cœur, et nous ne sommes vrais, du point de vue évangélique, que si nous vivons de cette joie et que si nous en avons soif, de la soif même du Christ. Nous pourrions alors nous reposer dans cette joie à l'oraison, d'un repos qui n'est pas humain car la joie divine nous arrache à nous-mêmes. Il faut que tous les jours notre oraison soit dans cette joie, et que nous vivions de cette joie. L'oraison, ce n'est pas autre chose que vivre ce que Jésus nous dit là, et le vivre avec la plus grande intensité possible. Cette joie doit demeurer en nous parce qu'elle est la joie du Christ, et donc une joie éternelle.

Cet Évangile nous révèle le cœur de Marie, car Marie n'a vécu que de cela. Elle a reçu le don du Fils, elle l'a reçu de l'intérieur et elle a vécu du cœur de son Fils. C'est pour cela qu'il faut demander à la Vierge Marie, durant cette Eucharistie, de combler notre cœur de cette joie du Christ, de cette joie d'être des enfants bien-aimés du Père. Le Père n'aime que des enfants qui reconnaissent cela et qui en vivent. Des enfants repliés sur eux-mêmes, toujours à réclamer, des enfants maussades, jamais contents, ce n'est pas très agréable pour le Père ! Il nous a tout donné et voilà que nous en sommes encore à nous replier sur nous-mêmes comme n'étant pas contents, alors qu'il nous a tout donné en nous donnant son Fils, et en le donnant chaque jour dans l'Eucharistie. Il faut que notre foi soit contemplative, et donc nous mette dans cette unité avec le cœur du Christ, dans sa joie.

## 21.

### *Joie et action de grâces*

le 11 novembre 1987

*(Lc 17, 11-19)*

Jésus nous rappelle ici le devoir de remercier, de rendre grâces, qui est si important dans l'ordre de l'amour. Nous remercions si peu ! il faut bien le reconnaître. Ces dix lépreux guéris par Jésus gratuitement n'ont eu qu'à obéir et à aller trouver le prêtre. C'était facile. S'ils avaient eu à faire quelque chose de beaucoup plus compliqué, de beaucoup plus difficile, ils auraient peut-être mieux compris ce que représentait cet acte gratuit de miséricorde et d'amour. Mais Jésus choisit ce moyen extrêmement simple : reconnaître l'autorité voulue par Dieu, le prêtre. C'est beau, de sa part. Lui, le Grand-Prêtre, le prêtre d'un sacerdoce nouveau – le sacerdoce du Fils bien-aimé –, ne méprise pas le sacerdoce lévitique. Il nous montre au contraire toute sa grandeur. Le prêtre de l'ancienne Alliance est un médiateur dans l'ordre religieux, il est le représentant de Dieu, et il est celui qui offre à Dieu les victimes. Il est l'homme de l'action de grâces, de la demande et du pardon. Jésus le reconnaît ; mais, pendant que ces lépreux, obéissant à Jésus, vont vers les prêtres, lui, dans sa hâte divine, anticipe la guérison, pour bien montrer la gratuité de la miséricorde. Et c'est vrai, c'est toujours comme cela : la miséricorde est toujours quelque chose de merveilleusement gratuit, qui dépasse tout ce que nous pourrions faire.

Jésus, cependant, attend de leur part un geste d'action de grâces. Et voilà que le seul qui vient remercier Jésus est un Samaritain. On voit tout ce que cela peut signifier, quand on sait la tension religieuse qui existe entre les Samaritains et les Juifs, comme on le voit dans l'entretien de Jésus avec la Samaritaine. Un seul sur dix ! et c'est un Samaritain, un « frère séparé », comme on dirait aujourd'hui ; quelqu'un qui n'est pas entièrement dans la lumière, dans l'orthodoxie. Cependant, son cœur est plus orthodoxe que celui des autres, même si

du point de vue de la doctrine, il n'est pas tout à fait au point. Il y a là quelque chose de très intéressant. La rectitude du cœur, dans l'ordre de l'amour, c'est de remercier, c'est de reconnaître tout ce qu'on a reçu gratuitement. Il est très important pour nous de maintenir vivante, en acte, l'action de grâces. Du reste, remercier maintient la joie. Si parfois, dans notre vie, il n'y a pas assez de joie – cela arrive, parce qu'il y a des moments difficiles, pénibles, il y a du brouillard et on ne voit plus rien –, c'est parce que nous ne vivons pas assez dans l'action de grâces. Un grand moyen pour nous de maintenir la joie, c'est de remercier Jésus tous les jours dans notre oraison ; de le remercier pour tout ce qu'il a fait pour nous. Il nous a choisis et il en a laissé d'autres chez eux – mais ceux-là aussi, il les a choisis, d'une autre manière. Mais être appelé par Jésus à la vie religieuse, c'est une très grande grâce, une grâce d'amour très particulière. Remercions-nous suffisamment Jésus de ce don, de cette gratuité ? Le remercions-nous tous les jours de nous avoir appelés ? Si nous le faisons, cela supprimerait beaucoup de doutes, d'attitudes réflexives, de replis sur nous-mêmes où nous nous disons : « Est-ce bien ma place ? etc. » Si plutôt que de raisonner et murmurer, nous étions toujours dans l'action de grâces, cela simplifierait tout ! Cela mettrait en nous une simplicité. Le murmure complique terriblement ; on voit cela chez les gens qui murmurent : au bout d'un certain temps, leur intelligence devient obscure. Le murmure augmente l'obscurité de l'intelligence, même du point de vue purement humain. Celui qui murmure ne peut pas entrer dans une vraie recherche philosophique, et s'il y était entré, il ne peut plus avancer ; il ne peut plus avoir une authentique recherche de vérité sur ce qu'est l'homme, ni s'interroger sur ce pour quoi il est fait, ni découvrir que Dieu existe, parce que le murmure l'a replié sur lui-même et enfermé en lui-même. Au contraire, l'action de grâces ouvre notre cœur et notre intelligence ; les nuages s'en vont et on se trouve en présence de celui qui est pour nous la lumière.

Si l'action de grâces maintient en nous la joie et la fait grandir, elle avive aussi en nous un désir, une soif d'aller toujours plus loin. Et tous les jours nous avons à remercier. Sachons reconnaître que Dieu a mis auprès de nous des frères qui ne sont pas des tyrans, des frères qui exercent leur autorité à la manière de saint Joseph. C'est grand, cet exercice de l'autorité dans la pauvreté et la simplicité ! On ne remercie pas assez de cela. Et puis... il y a tout ce que Dieu fait pour nous ! Tous les jours il nous donne la nourriture, et voilà qu'on se met à critiquer parce qu'on trouve que ce n'est pas assez bon, ou je ne sais quoi... tout cela parce qu'on n'est pas un vrai pauvre. Le vrai pauvre reçoit tout gratuitement ; il sait que tout lui est donné gratuitement, et il remercie.

C'est extraordinaire, de voir comment les vrais pauvres remercient pour un bout de pain. Si nous avons faim, nous comprendrions ce que c'est que le don du pain, le don qui nous est fait chaque jour.

L'âme qui maintient en elle l'action de grâces dissipe tous les murmures et toutes les critiques. C'est pour cela que Jésus réclame de nous cette action de grâces. Comprenons bien : Jésus n'a pas besoin de notre action de grâces ; c'est *pour nous* qu'il dit cela. C'est nous qui en avons besoin, parce que nous ne sommes dans la vérité, au niveau humain religieux et au niveau surnaturel, chrétien, que quand nous remercions. Parce qu'alors nous reconnaissons notre état de pauvreté, nous reconnaissons que tout nous a été donné gratuitement, et que cela nous a été donné généreusement, et que cela ne vient pas de nous. C'est quand on manque de pauvreté qu'on manque de joie. Et l'action de grâces maintient en nous cet esprit de pauvreté.

Saint Martin, que nous fêtons aujourd'hui, avait le sens de la gratuité et de l'action de grâces ; lui qui a été saisi par le Christ pour devenir moine, et un moine évangélique au sens très fort, il avait le souci des pauvres parce qu'il était lui-même très pauvre. Car on ne peut avoir le souci des pauvres que si on est pauvre soi-même ; et c'est par l'action de grâces qu'on maintiendra ce souci des pauvres. Il doit nous être intolérable de laisser mourir des gens à côté de nous, que ce soit au niveau spirituel ou au niveau matériel. Moine évangéliste, moine missionnaire, moine qui a conduit à Jésus, saint Martin est aussi celui qui a construit la première abbaye de France, pour qu'il y ait un lieu de prière. Parce que plus on est missionnaire, plus on a besoin d'un lieu de prière. Plus on est missionnaire, plus on a besoin d'être moine, c'est-à-dire de s'enfoncer dans le cœur de Jésus et dans le cœur de Marie. Demandons à saint Martin de nous donner la pauvreté qu'il a comprise auprès de Jésus, son souci des pauvres, son amour des pauvres, de toute espèce de pauvreté mais surtout de la pauvreté spirituelle. Ayons cet amour des pauvres de notre monde d'aujourd'hui, pour les prendre dans notre cœur et les porter vers Jésus. Et avant tout, demandons à saint Martin de nous donner sa fidélité à Jésus et le sens de l'action de grâces, pour remercier Jésus de tout ce que nous avons reçu et recevons incessamment de lui.



## LISTE DES OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS

### Ouvrages

- Mystère de Marie*. Croissance de la vie chrétienne. La Colombe, Paris 1958. En anglais : *Mystery of Mary. Mary, model of the growth of christian life*. Congregation of Saint John, Laredo, Texas, 1992.
- La Présentation de Marie, Mystère de miséricorde*. Saint-Paul 1958.
- Un seul Dieu tu adoreras*. Arthème Fayard 1958. En anglais : *The Worship of God*. Reproduction. Congregation of Saint John, Laredo, Texas 78046.
- Le mystère du Christ crucifié et glorifié*. Alsatia Paris 1968.
- Au cœur de l'amour*. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille. Le Sarment-Fayard, Paris 1987.
- L'Étoile du matin*. Entretiens sur la Vierge Marie. Le Sarment-Fayard, Paris 1989.
- Lettre à un ami. Itinéraire philosophique*. Éditions universitaires, 2<sup>e</sup> éd. Paris 1992.
- « *Abba, Père* » (Αββά, ο Πατήρ). Éd. bilingue, Éphèse Éditions 1994.
- Les trois sages*, Entretiens avec Frédéric Lenoir. Fayard (coll. « Aletheia ») 1994.
- Suivre l'Agneau* (2<sup>e</sup> éd.). Saint-Paul 1995. En anglais : *Follow the lamb*. Congregation of Saint John, Laredo, Texas, 1991.
- Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, I, 3<sup>e</sup> édition corrigée 1985 ; II, 2<sup>e</sup> éd. corrigée 1988 ; III, 1<sup>re</sup> éd. 1987 ; IV à paraître en 1997. Traduction et notes sous la direction de M.-D. Philippe, o.p. (Les Amis de Saint-Jean, Rimont, 71390 Buxy).

### Articles

- L'amour de soi : obstacle ou moyen privilégié de la rencontre de l'autre ?* In : *Cahiers de l'École Saint-Jean* n° 111 (sept. 1986), pp. 1-15. En anglais : *Love of self : Obstacle or privileged Means of encountering Another ?* In : *The Self and the Other*. D. Riedel Publishing Company 1977, pp. 41-58.
- Les motifs de l'Incarnation selon saint Thomas* (1-3). In : *Cahiers de l'École Saint-Jean* n° 112 (déc. 1986), pp. 35-47 ; n° 113 (mars 1987), pp. 17-38 ; n° 115-116 (sept.-déc. 1987), pp. 1-23.
- Dernier témoignage de Jean-Baptiste*. In : *Cahiers de l'École Saint-Jean* n° 123-124 (sept.-déc. 1989), pp. 45-57.
- La Samaritaine* (II). In : *Cahiers de l'École Saint-Jean* n° 127-128 (sept.-déc. 1990), pp. 6-72.
- Le père de l'enfant qui agonise* (I et II). In : *Cahiers de l'École Saint-Jean* n° 127-128 (sept.-déc. 1990), pp. 72-81.
- Postface à M. SCHATTNER, Souffrance et dignité humaine*. Éd. univ.-Mame 1993, pp. 275-283.
- Vita, dulcedo et spes nostra*. In : *Aletheia* (Revue de formation philosophique, théologique et spirituelle de l'École Saint-Jean) n° 6 (déc. 1994), pp. 45-69.



Aux Éditions SAINT-PAUL

*Collection* SPIRITUALITÉ CONTEMPORAINE

*L'Icône du Christ miséricordieux*, Message de Sœur Faustine, Maria WINOWSKA, 280 p., 1973.

*La Grâce d'être femme*,  
Georgette BLAQUIÈRE, 12<sup>e</sup> édition, 208 p., 1982.

*L'Amour, vocation du chrétien*,  
Joseph-Marie PERRIN o.p., 110 p., 1990.

*La Ténèbre lumineuse*, Un moine lit la Bible,  
André GOZIER, 184 p., 1990.

*Je suis avec vous tous les jours*, Vivre la liturgie,  
Jean GALOT s.j., 256 p., 1990.

*Du Scandale du mal à la rencontre de Dieu*,  
Marie-Joseph LE GUILLOU o.p., 204 p., 1991.

*Préparez le chemin du Seigneur*,  
Alain GRZYBOWSKI, 99 p., 1992.

*Christ, maître de vie spirituelle* chez saint Jean de la Croix, Jean-Georges BOEGLIN, 196 p., 1992.

*Entre tes mains, Seigneur*,  
Pierre LEPLAY, 172 p., 1993.

*L'Oraison du Cœur*,  
Daniel MAURIN, 294 p., 1993.

*... Des miettes pour tous*,  
Thomas PHILIPPE o.p., 2<sup>e</sup> édition, 224 p., 1994.

*Qui comprendra le Cœur de Dieu ?*  
Marie-Dominique MOLINIE o.p., 2<sup>e</sup> édition, 184 p., 1994.

*Regard sur le Purgatoire*,  
Préface de Monseigneur Henri BRINCARD, 170 p., 1994.

*La Montée au Sinaiï*,  
Raviero CANTALAMESSA, 210 p., 1996.

## Collection Poche

### MÉDITATIONS ET CONTEMPLATION

- Un frère moine (anonyme) : *Une lumière sur ma route*, prière et vie quotidienne, 173 p., 55 F ; *Gardez vos lampes allumées*, 5<sup>e</sup> édition, 103 p., 44 F ; *Le lieu du Silence*, 105 p., 52 F ; *En ta présence, le soir*, 92 p., 42 F ; *Flammes de Yahvé*, prier avec son cœur, 85 p., 47 F.
- Yvonne GIRARD, *Prières monastiques*, 150 p., 65 F.

### PRIÈRE AVEC LA PAROLE DE DIEU

- Hubert LELIÈVRE, *Rosaire pour une nouvelle Évangélisation*, 128 p., 45 F.
- Jean-Paul CAZES, *À cause de Lui*, 192 p., 80 F.
- Roger POELMAN : *Les Écritures sur le chemin*, chemin de croix avec l'Ancien Testament, 39 p., 29 F ; *Ouvrons la Bible*, 135 p., 50 F.
- Thomas BERNARD et Jean-Luc VESCO, *Marie de Magdala*, 75 p., 36 F.
- André GOZIER, *L'expérience bénédictine dans le miroir de la Bible*, 240 p., 100 F.
- Fernand BOUHOURS : *Soyez mes témoins*, 174 p., 62 F ; *Un Sauveur nommé Jésus*, 148 p., 69 F.

### FORMATION SPIRITUELLE

- Georges HUBER, *Mon ange marchera devant toi*, 9<sup>e</sup> édition, 163 p., 55 F.
- Philippe ROLLAND, *Sois le berger de mes brebis* (l'identité du prêtre), 144 p., 69 F.
- Agnès RICHOMME, *Viens Esprit Saint*, 74 p., 44 F.
- Marie-Thérèse HUBER, *Les rendez-vous de Dieu*, préface d'A. Frossard, 160 p., 64 F.
- Cardinal MARTINI, *L'Église pour le monde*, 158 p., 62 F.
- André BOULET, *Petite catéchèse sur Marie*, 1993, 200 p., 69 F.

### GUÉRISON

- Nelly ASTELLI-HIDALGO : *Sauver ce qui était perdu* (entretien avec le Père SMETS), 7<sup>e</sup> édition, 30<sup>e</sup> mille, 154 p., 89 F ; *La Guérison des blessures* reçues dans le sein maternel (le Fruit de tes entrailles), 2<sup>e</sup> édition, 174 p., 89 F.

### **Des témoignages et des expériences spirituelles pour tous**

*Les Saints de l'An 2000*, Daniel ANGE, (1981), nouvelle éd. 1995, 168 p., 50 F

*Mon Ange marchera devant toi*, Georges HUBER, 1970, 9<sup>e</sup> édition, 164 p., 55 F

*Je changerai ton deuil en allégresse*, Marlise OSANNE, 1985, 90 p., 50 F

*Soyez mes témoins*, une expérience spirituelle, Fernand BOUHOURS s.j., 1980, 176 p., 62 F

*Un sauveur nommé Jésus, évangéliser aujourd'hui*, Fernand BOUHOURS s.j., 1987, 148 p., 69 F

*Une lumière sur ma route*, Prière et vie quotidienne, Un FRÈRE MOINE, 1987, 176 p., 55 F

*Saint Joseph de Nazareth, l'homme de confiance*, Bernard MARTELET, 1986, 184 p., 47 F

*Ouvrons la Bible*, Roger POELMAN, 1991, 136 p., 50 F

*Prières monastiques*, Yvonne GIRARD, 1991, 152 p., 65 F

### **Formation chrétienne pour les jeunes**

#### **Collection « Croire et Aimer avec le Christ »**

*Tu m'as appelé par mon nom*, Herbert ALPHONSO s.j., 1993, 76 p., 50 F

*Au cœur de notre Foi : le CREDO*, Christophe von SCHÖNBORN, 1995, 176 p., 75 F

*Du Bon usage de la Grâce*, Patrick CHAUVET, 1995, 152 p., 75 F

Thomas DEHAU

*Toi notre Père*, 1993 (poche), 68 p., 55 F

*Comme un mendiant et un voleur*, 1993 (poche), 108 p., 65 F

*L'Apostolat de Jésus*, avec une préface du Père M.-D. Philippe, 1996, 294 p., 110 F (une approche théologique sur les critères spirituels d'un apostolat efficace).

## Collection ENJEUX

*L'Outil et l'homme au travail dans l'industrie*

Par Jean d'ALANCON, 1994, 320 p.

A partir d'une série d'interviews en usines et auprès des D.R.H., l'auteur analyse l'évolution des rapports entre l'homme et l'outil. Il élabore une réflexion philosophique sur l'homme et son travail avec l'outil.

*Est-il possible de pardonner ?* Pascal IDE, 1994, 220 p.

L'analyse élaborée du pardon vis-à-vis de soi-même, des autres et de Dieu. Avec de nombreux témoignages de la culture contemporaine (films, ouvrages, etc.)

*Le corps à cœur*, Pascal IDE, juin 1996, 380 p.

Un ouvrage de recherche sur l'héritage culturel de l'Occident sur le Corps. En quoi notre corps est-il humain ? Y-a-t-il une dualité matière/esprit ? L'auteur fait l'état de la question, à partir des courants d'opinion actuels dans le domaine sociologique, biologique, médiatique, etc. Un panorama philosophique jusqu'aux grands textes de Jean Paul II sur le corps envisageant le corps comme un corps *de don*.

Achévé d'imprimer en mai 1996  
sur les presses de Saint-Paul France S.A.  
55000 Bar-le-Duc  
Dépôt légal : mai 1996  
N° 4-96-0426



# «J'ai soif»

*Jn 19, 28*

«Les sept dernières paroles de Jésus prononcées sur la Croix sont en premier lieu pour Marie et nous devons en vivre grâce à Elle et en Elle. Dans l'abandon total qu'elle vit pendant le temps du Sépulcre, elles sont sa seule lumière et la seule lumière que nous ayons pour entrer dans le silence de Marie espérant la Résurrection. Or le temps qu'il nous reste à vivre jusqu'au retour de Jésus n'est-il pas comme un grand samedi saint, au cours duquel il nous est demandé de hâter ce retour ?

«Dans l'évangile de saint Jean, l'apôtre nous dévoile le secret du cœur du Christ : cette soif de son cœur. (...) Le secret du cri de soif s'incarne dans la blessure du cœur, et par là nous montre qu'il a quelque chose d'infini : il implique la mort de tout ce qui n'est pas l'amour divin, (...) et il ne peut s'arrêter que devant le don total de Dieu, le don du Père.» (M.-D. Philippe)

Cet ouvrage permettra au chrétien d'accueillir «les dernières années de ce XX<sup>e</sup> siècle de la Rédemption dans un esprit d'Avent renouvelé» (*Dominum vivificantem*) et de prendre comme modèle la Vierge Marie pour comprendre de l'intérieur ce cri de soif et la blessure du Cœur de Jésus, qui doit habiter toute notre vie chrétienne.



*Ce cri de Jésus qui hantait profondément le cœur de Thérèse de l'Enfant-Jésus figure au-dessus du crucifix dans toutes les chapelles des Missionnaires de la Charité pour rappeler ce que Mère Teresa a inscrit dans leurs constitutions : «Notre but est d'étancher la soif infinie de Jésus-Christ sur la Croix pour l'amour des âmes.»*

*Dès son point de départ, la Communauté Saint Jean, fondée par le Père Marie-Dominique PHILIPPE, fut en profonde communion avec Mère Teresa et plusieurs frères des priures internationaux enseignant des sessions auprès des Missionnaires de la Charité. A la demande d'une sœur de Mère Teresa, l'auteur a rassemblé des conférences qui, en gardant chacune leur unité, mettent en lumière les grandes aspirations du cœur de Jésus, dont les premiers témoins furent Marie et Jean.*

ISBN : 2 85049 680 4



Couv. Cliché St Jodard

**110 F**